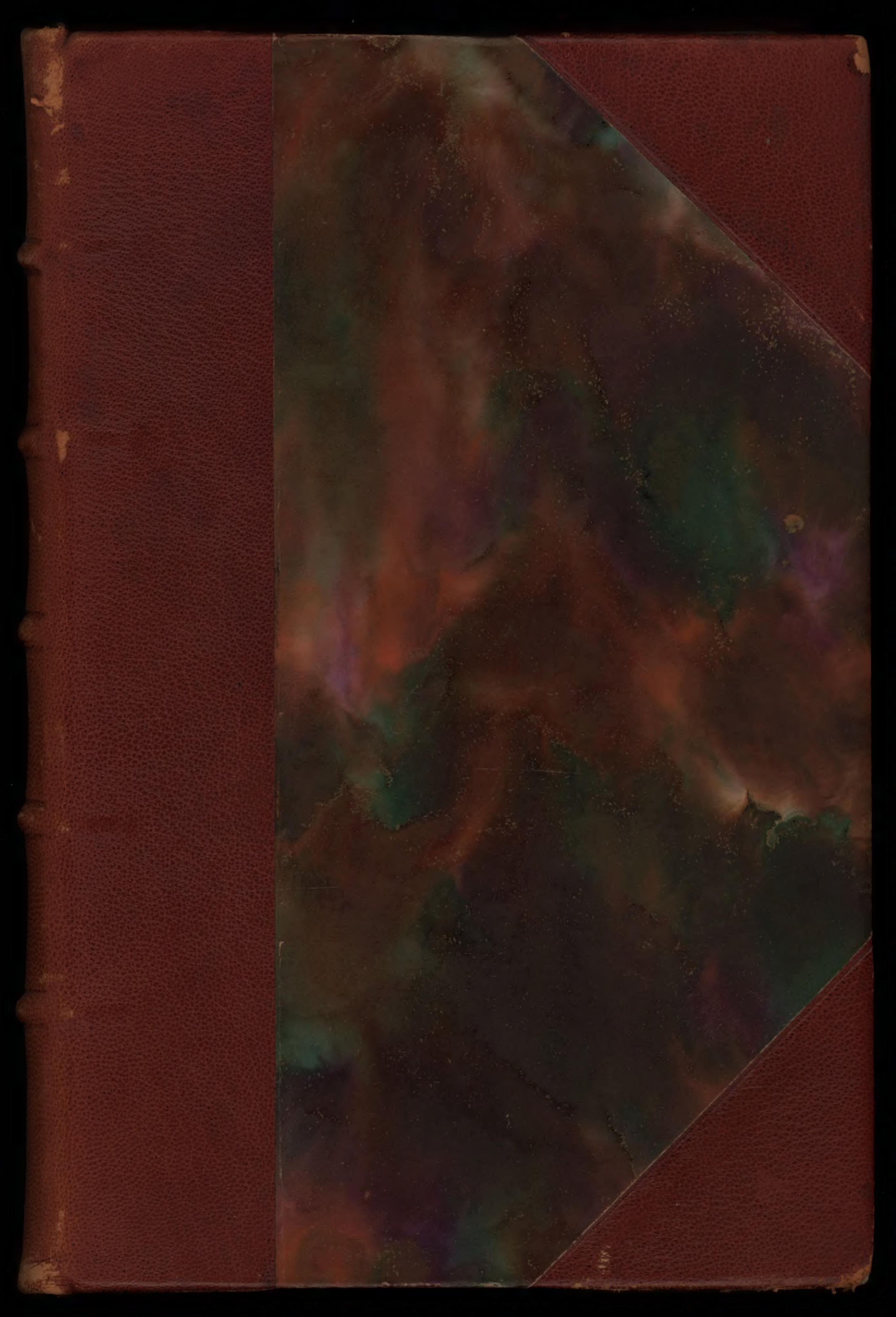






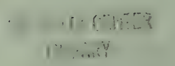
Delteil
$ 120



MANUEL
de
l'Amateur d'Estampes
du
XVIIIe Siècle



DORBON L'AÎNÉ
53 ter Quai des Grands-Augustins
Paris



MANUEL DE L'AMATEUR D'ESTAMPES

DU XVIIIe SIÈCLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Catalogue raisonné de l'œuvre gravé et lithographié de Théophile Chauvel. Paris, 1900. — 1 vol. in-8°.

Catalogue raisonné de l'œuvre lithographié de Honoré Daumier (en collaboration avec M. N.-A. Hazard). Orrouy, 1904.

Le Peintre-Graveur illustré, Paris, 1906-1910 :

Tome Ier (Millet-Rousseau, Dupré-Jongkind).
Tome IIe (Ch. Meryon).
Tome IIIe (Ingres-Delacroix).
Tome IVe (Anders Zorn).
Tome Ve (Corot).
Tome VIe (Rude, Barye, Carpeaux, Rodin).

En préparation :

Manuel de l'Amateur d'estampes du xixe siècle.
Manuel de l'Amateur d'estampes du xve au xviie siècle inclus.
Le Peintre-Graveur illustré.
Tome VIIe (H. de Toulouse-Lautrec).



Mlle DUTHÉ : *Janinet, d'après Lemoine.*

LOYS DELTEIL

MANUEL
DE
l'Amateur d'Estampes
DU XVIIIe SIÈCLE

Orné de 106 Reproductions hors texte



DORBON-AINÉ

53 *ter*, Quai des Grands-Augustins

PARIS

CHAPITRE PREMIER

La gravure au début du xviiie siècle : les peintres et graveurs de portraits. — Evolution de l'art sous la Régence : les peintres des fêtes galantes : Watteau, Lancret, Pater. — F. Le Moine, Ch. Coypel, F. de Troy, J.-B. Oudry, Cl. Gillot. — L'art familial : Chardin.

Si, à l'ombre d'un sage éclectisme, les amateurs recherchent les gravures de tous les temps, leur attention s'est cependant plus particulièrement concentrée, depuis une trentaine d'années, sur celles du xviiie siècle.

L'engouement exceptionnel en faveur des œuvres de cette époque ne se justifie pas toujours, mais il s'explique aisément. Le xviiie siècle évoque en effet, pour l'esprit le moins prévenu, un art pétri de grâce, de légèreté et de séduction. Presque tous ses peintres ont retracé à l'envi mille scènes de galanterie raffinée dans lesquelles le culte rendu à Eros, dégagé de préoccupations sentimentales, n'apparaît plus alors que sous de riantes et plaisantes images,

lorsque même elles ne sont pas scabreuses ou équivoques. C'est à défaut d'un idéal plus élevé et plus varié, mais facilement accessible, le *leitmotiv* qui jaillit du pinceau ou du burin des artistes consacrés par le talent ou la mode. Vertus chancelantes, amants écoutés et favorisés s'embarquant pour Cythère, indiscrétions et chemises enlevées, baisers sans nombre, culbutes plus ou moins prévues et imprévues, cruches cassées, roses mal défendues, heureux moments, carquois épuisés, tous les désirs et toutes les satisfactions de l'amour ont été soigneusement notés par eux avec une souplesse et un tact qui sauvent le plus souvent leurs œuvres, faites pour la joie des yeux plutôt que pour la satisfaction de l'esprit, d'un réalisme de mauvais aloi. Enfin, dans ses conceptions les plus heureuses, le XVIIIe siècle affirme nos qualités particulières de goût, de clarté et d'élégance ; ces qualités se retrouvent en effet au suprême degré dans les scènes mondaines d'un Moreau le Jeune ou d'un Saint-Aubin, ces précieux témoins d'une époque qui ne nous apparaît plus que dans une auréole de plaisir et de grâce, au point de nous empêcher, à l'heure actuelle, de discerner dans l'art le bien du médiocre ou du pire, et de confondre dans d'égales admirations, des maîtres comme Watteau, Chardin, Fragonard, Boucher, Baudouin, avec de moindres talents comme Huet, Boilly, Mallet, Borel, Schall, Vangorp.

L'art du XVIIIe siècle ne réside d'ailleurs pas tout entier, ainsi qu'on se plaît à le croire ou à le proclamer, dans des scènes d'agréable frivolité ; le portrait n'y joue-t-il pas en



Bossuet : *P. I. Drevet fils, d'après H. Rigaud.*

effet, un rôle très important, et n'est-ce même pas, grâce à cette branche si captivante de l'estampe, que le siècle galant se relie avec honneur au Grand Siècle dont quelques-uns des peintres et des graveurs produisaient ou vivaient encore ? Gérard Audran, le graveur artiste par excellence, Gérard Edelinck, l'un des plus dignes émules de Robert Nanteuil, mouraient au seuil du XVIIIe siècle, le premier en 1703, le second en 1707 ; d'origine flamande, comme ses confrères Corneille Vermeulen et Pierre van Schuppen, Gérard Edelinck signait encore, en 1702, le portrait de *Jean Rouillé,* en 1703, celui de *Christine de Foix de la Valette d'Espernon,* en carmélite, et en 1705 et en 1706, ceux de *Hérault de Gourville* et de *Madame de Miramion.* Il est à peine besoin d'ajouter qu'en dépit de leur date, ces gravures appartiennent, par leur auteur et les personnages représentés, au XVIIe siècle. Il en sera d'ailleurs de même jusqu'à la venue d'Antoine Watteau.

Gérard Edelinck avait plusieurs fils : l'un d'eux, Nicolas-Etienne Edelinck (1680+1767), a aussi gravé des portraits, mais avec beaucoup moins de talent que son père dont il nous a d'ailleurs laissé l'effigie. Les collectionneurs recueillent cependant son portrait de *Madame de Sévigné,* lorsqu'ils ont la chance d'en rencontrer des épreuves avant le trait d'union entre les noms Rabutin et Chantal. Les trois Drevet — Pierre, Pierre-Imbert et Claude —

JEAN ROUILLÉ. Vente Camberlyn, 9 fr. — Vente Didot, 15 fr.

Mme DE SÉVIGNÉ. Vente de Lapeyrie, av^t^ le trait d'union, 20 fr. — Vente Didot, av^t^ le tr. d'un., 355 fr. ; avec le tr. d'un,, 130 fr.

étaient également en pleine possession de leur talent à l'aurore du XVIIIe siècle. Pierre Drevet père, né à Lyon en 1664, mort à Paris en 1738, a été l'un des plus brillants graveurs français, plus habile parfois même que Nanteuil ou Morin, mais, par contre, moins grand et moins sobre que ces deux maîtres ; son burin solennel et souple ne sait pas en effet toujours s'arrêter à temps et sacrifier les parties secondaires d'une œuvre, pour laisser aux principales toute leur importance ; Drevet père n'en demeure pas moins, par sa science, sa probité et son goût, un très bel artiste et, dans son œuvre composé de cent vingt-cinq pièces, nous indiquerons, parmi celles gravées postérieurement à 1700, les suivantes : *Louis XIV*, en pied, revêtu du grand manteau royal, d'après Hyacinthe Rigaud, 1712 ; *Louis XV* jeune, assis sur le trône, également d'après Rigaud, planche exécutée en 1723 ; *Nicolas Boileau*, à mi-corps, tenant une plume, le *Duc de Villars*, à mi-jambes, en cuirasse, avec le bâton de commandement ; le *Comte de Toulouse*, trois fois gravé ; le *Cardinal de Fleury*, à mi-

Louis XIV. Vente A. Hubert, épr. avt les contre-tailles sur la colonne 600 fr.— Vente Mailand, même état, 116 fr.— Vente 20 déc. 1903, 298 fr.,

Louis XV. Vente 17 mars 1910, 250 fr.

Boileau. Vente 3 avril 1901, avt l. l., 198 fr. — Vente Didot, avt l. l., 250 fr. — Vente Bouvrain, 55 fr. — Vente Hubert, avt l. l., 240 fr.

Le Duc de Villars. Vente Bouvrain, 250 fr. — Vente Hubert, 340 fr. — Vente Didot, avt t. l., 1.000 fr. — Vente Mailand, avec 9 lignes d'inscription, 191 fr. ; avec 6 lignes, 126 fr. — Vente 17 mars 1910, avec 6 lignes, 225 fr.

Le Cardinal de Fleury. Vente Didot, 20 fr. — Vente Mailand, avt 1730, 31 fr.

Hyacinthe Rigaud (à la palette : 1700). Vente Mailand, avt t. l., 125 fr.

Hyacinthe Rigaud (au porte-crayon : 1714). Vente Didot, avt t. l., 210 fr. ; avec l. l., 72 fr.

jambes, assis sous un péristyle ; *Hyacinthe Rigaud*, deux portraits différents, l'un dit « à la palette » gravé en 1700, l'autre « au porte-crayon » exécuté en 1714, retouché en 1721 ; enfin *Jacques F.-Ed. VIII, prince de Galles*. Sauf le dernier portrait reproduisant une œuvre de Nicolas de Largillierre, tous les autres sont gravés d'après Hyacinthe Rigaud.

Pendant plus d'un demi-siècle, le nom de Rigaud, que nous venons de prononcer à plusieurs reprises, rayonna sur toute la gravure. Né à Perpignan en 1659, mort en 1743, Hyacinthe Rigaud, dont le succès comme portraitiste fut inouï, vit aussi les graveurs les plus fameux traduire avec empressement ses fastueuses et décoratives effigies : après les Edelinck et les Drevet, ce furent les Poilly, les Chéreau, les Simonneau, puis J. Daullé, L. Cars, B. Lépicié, J.-J. Baléchou, J.-G. Wille, G.-F. Schmidt, pour ne citer que les meilleurs. C'est à Rigaud, surnommé le « Van Dyck français » que Pierre-Imbert Drevet fils devra son chef-d'œuvre de gravure connu de tous : Bossuet.

Né à Paris en 1697, mort le 27 avril 1739, dans un état voisin de la folie, Drevet fils, qui collabora avec son père à différentes planches, a poussé aux extrêmes limites la perfection de la technique, sans tomber pour cela dans la mièvrerie et la rondeur.

J.-F. Ed. Prince de Galles. Vente Didot, av[t] t. l., 695 fr.—Vente 10 nov. 1909, avec l. l., 175 fr.

Bossuet. Vente Hochart, av[t] les 3[es] tailles, 40 fr.— Vente 3 avril 1901, av[t] les 3[es] tailles, 652 fr.—Vente 22 mai 1901, av[t] les points, 400 fr.—Vente Bouvrain, av[t] les points, 700 fr. — Vente Didot, av[t] les 3[es] tailles, 500 fr. ; av[t] les points, 150 fr.

Dans le portrait en pied de *Bossuet* notamment, gravé en 1723, Drevet fils, aidé par un dessin de Rigaud exécuté pour la gravure et que posséda J.-G. Wille, a su rendre, par des travaux ingénieusement appropriés, non seulement la figure imposante du célèbre prélat, mais aussi la légèreté des dentelles, la souplesse de l'hermine, la couleur des bronzes, le brillant des soies ; seuls les feuillets des livres offrent un aspect quasi-métallique, c'est l'unique reproche adressable à cette œuvre capitale de la gravure au burin, dont le cuivre existe encore, mais ne fournit plus que de piètres épreuves.

Il existe du portrait de *Bossuet* plusieurs sortes d'épreuves : les plus rares sont celles dites au *fauteuil blanc*, c'est-à-dire avant les troisièmes tailles ajoutées au burin sur la partie supérieure du fauteuil, pour en éteindre la lumière ; elles valent de 1500 à 2000 francs. A défaut d'un exemplaire au *fauteuil blanc*, les amateurs recherchent ceux avant les points à la suite du mot «*pinxit*», qui, dans les épreuves postérieures, indiquent selon leur nombre, les centaines d'épreuves tirées.

L'œuvre gravé de Drevet fils se recommande aussi par le fin portrait du bibliophile *Cisternay de Fay*, représenté en cuirasse, dans un ovale équarri, et par ceux de *Samuel Bernard*, en pied, et du *Cardinal Dubois*, à mi-corps,

Cisternay du Fay. Vente Didot, av[t] l. l., 10 fr.

Samuel Bernard. Vente Didot, av[t] « Conseiller... », 110 fr.—Vente 21 mars 1908, 100 fr. — Vente 10 nov. 1909, même état, 150 fr.

Le Cardinal Dubois. Vente Didot, 1[er] état, 1.000 fr. ; 2[e] état, avec l. l., 26 fr.



Mme Lebret en Cérès : *Claude Drevet, d'après H. Rigaud.*

tous trois d'après Rigaud. L'*Adrienne Le Couvreur*, dans le rôle de Cornélie, tenant l'urne précieuse des cendres de son époux, est encore une planche renommée de Drevet fils : le modelé en est cependant sans accent, veule même ; elle ne mérite donc pas à notre avis la faveur dont elle jouit. Les épreuves les plus spécialement enviées, en dehors des épreuves avant la lettre, sont celles avec la faute dans l'inscription, alors qu'on lit *model*, au lieu de *modèle*.

Le moins connu des Drevet, Claude, né à Lyon en 1710, mort en 1770, a également exécuté de bons portraits qui, sans atteindre à la valeur de ceux de ses homonymes, ne sont cependant pas sans qualités ; les plus intéressants que son burin ait tracés sont ceux de la femme d'un président au Parlement d'Aix, *Madame Le Bret*, représentée sous la figure allégorique de Cérès, d'*Henri Oswald*, cardinal d'Auvergne, d'*Alexandre Milon*, évêque de Valence, de *G. de Vintimille*, archevêque de Paris.

A la suite de Gérard Edelinck et des Drevet, autour d'eux, de nombreux émules ont gravé de bons portraits ; nous nous bornerons, ne pouvant les citer tous, à mentionner les meilleurs. Ce sont : Antoine Trouvain, de Montdidier (1656+1708), qui gravait en 1707, pour sa réception à

ADRIENNE LE COUVREUR. Vente Muhlbacher, avec la faute, 165 fr.— Vente Camberlyn, avec la faute, 78 fr.— Vente 3 avril 1901, avec la faute, 181 fr. — Vente Didot, 1er état, 1.010 fr. ; 2e, 180 fr. ; 3e, 41 fr. — Vente Defer-Dumesnil, avec la faute, 80 fr. — Vente Bouvrain, 120 fr.

Mme LE BRET. Vente Didot, avt l. l., 15 fr. — Vente Bouvrain, 160 fr. — Vente 27 mai 1905, 175 fr. — Vente 15 déc. 1908, 130 fr.

HENRI OSWALD. Vente Didot, 15 fr.

ALEXANDRE MILON. Vente Didot, 16 fr.

G. DE VINTIMILLE. Vente Didot, 1er état, 20 fr.— Vente Bouvrain, 23 fr.

l'Académie, le portrait plafonnant du peintre Jean Jouvenet ; les Audran : Jean (1667+1756), Benoît Ier (1661+1721), Benoît II (1698+1772) ; François Chéreau (1680+1729), qui, dans les portraits du *Cardinal de Fleury*, de *Pardailhan de Gondrin, du Cardinal de Polignac*, de *Detlev von Dehn*, d'après Rigaud, fait montre d'une réelle souplesse le rapprochant parfois de P.-J. Drevet.

Jean-Baptiste de Poilly (1669+1728), Pierre Simon (vers 1640+vers 1715), Jean-François Cars (1670+1763), Gaspard Duchange (1662+1757), Jacques Chéreau (1688+1776) s'apparentent au même groupe, et quelques-unes de leurs planches gravées d'après Rigaud ou Largillierre sont avec juste raison appréciées et recherchées.

Nicolas de Largillierre — et non Largillière — né à Paris en 1656, mort dans la même ville, le 20 mars 1746, est après Rigaud, le peintre de portraits qui a été le plus souvent gravé. Outre Drevet, G. Edelinck, H. S. Thomassin, F. Chéreau, J.-N. Tardieu, J.-G. Wille, L. Desplaces, vingt autres encore l'ont traduit, le plus souvent avec bonheur.

La tradition du portrait ne devait d'ailleurs pas se perdre en France : en dehors des nombreuses planches publiées isolément et qui révèlent une supériorité incontestable, des recueils de portraits plus ou moins hâtivement gravés étaient alors édités par Etienne Desrochers et son continuateur Gilles Edme Petit, par Michel Odieuvre,

Le Cardinal de Polignac. Vente Didot, 16 fr. — Vente Hubert, avt t. l. 125 fr.

Detlev von Dehn. Vente V. Bouvrain, 40 fr.

par Esnauts et Rapilly, semant à profusion les images des héros, des monarques, des littérateurs, des artistes ou des savants ; parfois Odieuvre ou Bligny, « lancier du Roi », intercalaient d'anciennes planches de Thomas de Leu, de Léonard Gaultier ou de Jean Morin et, lorsque celles-ci étaient trop grandes, les rognaient impitoyablement au format de leurs séries, sans se préoccuper si cela faisait bien ou mal ; enfin quelques éditeurs de portraits, peu scrupuleux, ne craignirent pas au xviiie siècle — comme cela s'était déjà passé au xviie siècle d'ailleurs — de changer certains noms de personnages oubliés par d'autres que la mode mettait en vedette : un chapitre ne serait pas de trop pour simplement signaler les portraits apocryphes qui courent le monde ; nous en mentionnerons quelques-uns le cas échéant, sans nous appesantir cependant sur ces curiosités qui valent surtout par leur côté documentaire, l'art y étant le plus souvent étranger. Quant aux artistes qui se sont consacrés à la gravure de portraits, soit exclusivement, soit incidemment, ils se trouveront mêlés au mouvement artistique et s'y confondront ; ils seront donc étudiés au moment précis de l'élaboration de leur œuvre, sans qu'il soit besoin de chercher l'enchaînement indéfini de la gravure de portrait, qui se fera de soi-même, en suivant la méthode naturelle de la marche chronologique.

Sébastien Le Clerc, le prolifique dessinateur et graveur, continuateur amoindri de Callot, de Bosse et de La Belle, appartient par l'esprit de son œuvre au siècle de Louis XIV, mais c'est en 1714 seulement que son existence se termina;

originaire de Metz, où il vit le jour, le 26 septembre 1637, S. Le Clerc a gravé à l'eau-forte, très proprement, d'innombrables sujets religieux, des scènes historiques, des batailles, des allégories, des paysages, des costumes, des vignettes, des lettres ornées même, sans apporter dans aucune de ces œuvres d'essences si diverses, d'autre souci qu'une correcte et froide fantaisie. Cet œuvre incolore, composé de 4.000 planches, a eu, cependant, les honneurs d'un double catalogue raisonné : l'un, au XVIIIe siècle, par C.-A. Jombert ; l'autre, au XIXe, par Edouard Meaume. Sébastien Le Clerc eut un fils (1676+1760) qui porta le même prénom et se consacra à la peinture. Le portrait de S. Le Clerc père a été gravé par Edme Jeaurat, puis par Cl. Duflos et B.-L. Prévost, celui du fils par N. de Launay, d'après Nonnotte.

A partir de 1715, au lendemain de la mort de Louis XIV, qui semble avoir emporté avec lui le grand souffle dont il fut l'inspirateur, une importante évolution se fait dans l'art, sous l'influence du génie de Watteau d'abord, sous celle des mœurs ultra-faciles du Régent ensuite. On n'ignore pas, en effet, que si Philippe, duc d'Orléans, aima plus qu'il ne convient la table et les plaisirs, il ne fut pas insensible non plus aux beautés de l'art puisqu'il protégea les artistes et ne dédaigna pas, dit-on, de peindre : ce qui est certain, c'est qu'il dessina : tout le monde sait en effet qu'il illustra les *Amours pastorales de Daphnis*

Les Amours pastorales. Vente Mallet, 1909, 2e édition (1745), 305 fr.

Pl. III.



Le Lorgneur
Gravée d'apres le Tableau original Peint par Watteau de mesme grandeur.

Aliter intentus.
Scalptus juxta Exemplar Ejusdem magnitudinis à Watteavo Depictum

Le Lorgneur : *G. Scotin, d'après Ant. Watteau.*

et Chloé que grava Benoît Ier Audran (1661+1721), et dont une première édition, tirée à 250 exemplaires, parut chez le libraire Quillau en 1718 ; l'une des vignettes est célèbre, celle dite des *petits pieds,* dont l'enlacement laisse deviner ce que l'artiste n'a pas montré et pour cause ; toutefois, cette curiosité d'un certain genre ne fut composée et gravée que plus tard pour une réédition (1745) et lorsqu'on la rencontre dans les exemplaires de Quillau, c'est qu'elle y a été ajoutée postérieurement. Mais revenons à Watteau.

Avec Antoine Watteau et ses deux célèbres élèves, Nicolas Lancret et Jean-Baptiste Pater, surnommés tous trois les *Peintres des Fêtes galantes*, succédait alors à la majesté pompeuse d'un Le Brun, au sentiment religieux d'un Le Sueur, à l'apparat d'un Rigaud, un art plus frivole, plus accessible, mais plein de grâce et de saveur aussi, et c'est avec raison que les Goncourt ont appelé Watteau, le grand poète du XVIIIe siècle. « Watteau — ont-ils écrit — « a renouvelé la grâce. La grâce, chez Watteau, n'est « plus la grâce antique : un charme vigoureux et solide, « la perfection du marbre de la Galatée, la séduction toute « plastique et la gloire matérielle des Vénus. La grâce « de Watteau est la Grâce. Elle est le rien qui habille la « femme d'un agrément, d'une coquetterie, d'un beau « au-delà d'un beau physique. Elle est cette chose subtile « qui semble le sourire de la ligne, l'âme de la forme, la « physionomie spirituelle de la matière. »

Antoine Watteau était né dans la Flandre française,

à Valenciennes, le 10 octobre 1684. Fils d'un maître-couvreur, il reçut d'abord les conseils d'un modeste peintre aujourd'hui inconnu, Jacques-Albert Gérin, puis de Métayer et de Claude Gillot, enfin de Claude Audran, alors *concierge* au Luxembourg, où il étudia et copia les peintures de Rubens.

En 1709, Watteau, alors âgé de vingt-cinq ans, concourut pour le prix de Rome, mais n'obtint que la seconde récompense. Il ne récidiva pas. Watteau pouvait d'ailleurs donner libre cours à ses géniales fantaisies, car il avait rencontré un protecteur sérieux en la personne du propriétaire des Manufactures des Gobelins, Jean de Julienne, qui nous a ainsi dépeint son illustre protégé : « Watteau « étoit de moyenne taille et de constitution foible, il « avoit l'esprit vif et pénétrant, et les sentimens élevés ; « il parloit peu, mais bien, et écrivoit de même, il méditoit « presque toujours ; grand admirateur de la nature et de « tous les maîtres qui l'ont copiée, le travail assidu, un « peu mélancolique, d'un abord froid et embarrassé, ce qui « le rendoit quelquefois incommode à ses amis et souvent à « lui-même : il n'avoit point d'autre défaut. »

Watteau, dont l'œuvre est l'âme même du XVIII[e] siècle, fut naturellement de l'Académie royale. Il mourut jeune, âgé de 37 ans seulement, le 18 juillet 1721.

Antoine Watteau a gravé lui-même, mais incidemment, quelques eaux-fortes qui se ressentent de son inhabitude de la pointe et de la morsure ; elles n'en sont pas moins très savoureuses, et sous la maladresse de la facture, on

déchiffre facilement l'esprit de l'artiste exceptionnellement doué. La plus caractéristique de ses eaux-fortes est la *Troupe italienne*, qu'il faut posséder — si l'on veut Watteau indemne de toute collaboration — avant les retouches faites, avec intelligence d'ailleurs, par Simon-Henri Thomassin (1688+1741) ; malheureusement en cette condition, l'œuvre de Watteau est introuvable. Une épreuve à l'état d'eau-forte faisait partie de la collection des Goncourt : elle fut adjugée 760 francs à leur vente ; une seconde épreuve figura à celle de Defer-Dumesnil. Outre une suite de *Figures de modes*, également terminées par Thomassin, ainsi que les *Recrues allant rejoindre le Régiment*, l'on attribue encore à Watteau les deux eaux-fortes suivantes : l'*Indifférent*, dont le seul exemplaire connu se trouve depuis de longues années déjà dans la collection de M. le Baron Edmond de Rothschild, puis *Watteau peignant son ami J. de Julienne*, celui-ci jouant du violoncelle : à la vente Defer-Dumesnil, une épreuve de cette dernière eau-forte, sans doute unique, était adjugée 1350 francs. La composition en a été, en tout cas, popularisée par la gravure due au burin de J. Tardieu et que l'on ne saurait confondre avec l'essai attribué à Watteau en personne.

La Troupe italienne. Vente Goncourt, 760 fr.— Vente Defer-Dumesnil, 610 fr.

Figures de Modes. Vente Guichardot, av[t] les adresses, 82 fr.— Vente Hubert, 115 fr. — Vente Goncourt, av[t] t. l., terminées, 265 fr.

Recrues allant rejoindre le Régiment. Vente Goncourt, eau-f. p., 50 fr. ; 2[e] et 3[e] états, 25 fr.

Watteau peignant son ami J. de Julienne (par J. Tardieu). — Vente 6 déc. 1856, 18 fr. — Vente 8 janvier 1894, 17 fr. — Vente 11 janvier 1894, 45 fr.

Les jugements portés sur les graveurs qui ont reproduit Antoine Watteau, sont très partagés ; tandis que certains admirent la souplesse et l'intelligence avec lesquelles François Boucher, Pierre Aveline, Benoît Audran, Gérard Scotin ou Simon-Henri Thomassin se sont acquittés de leur tâche, d'autres accusent ces mêmes graveurs de monotonie. Nous ne saurions nous ranger à ce dernier avis : les graveurs de Watteau se sont montrés dignes au contraire du peintre qu'ils traduisaient, et si deux ou trois d'entre eux n'ont pas su se dépouiller complètement des formules apprises, on ne saurait trop proclamer que les autres ont par contre rendu avec beaucoup de finesse, de science et d'originalité l'esprit si séduisant du maître valenciennois. L'impression qui se dégage en effet de leurs belles planches est avant tout une impression de charme et de noblesse ; les visages des personnages sont expressifs, d'une expression bien particulière à Watteau, et les chairs commes les étoffes sont modelées avec beaucoup de ragoût par un outil qui caresse la forme et la serre sans la cerner ; une douce lumière baigne enfin toute la planche, mais en se concentrant plus particulièrement sur un point donné ; quant aux fonds, ils sont généralement indiqués avec intelligence, dans une gamme estompée. Ce qui nous plaît le moins, ce sont les grands arbres isolés dont le feuillé est le plus souvent exprimé par un métier monotone, égal, rudimentaire même, mais l'ensemble n'en reste pas moins malgré cela très savoureux. Cela ne veut pas dire que *toutes* les estampes gravées d'après Watteau soient recomman-



Les Charmes de la Vie : *P. Aveline, d'après Ant. Watteau.*

dables au même titre ; quelques-unes sont même mauvaises et démontrent chez leurs auteurs une incapacité notoire : la *Colation* (sic) et la *Chute d'eau,* par Jean Moyreau (1690+1762), le *Marais* et l'*Abreuvoir,* par Louis Jacob (1712+...), le *Galant Jardinier,* par Jacques de Favannes (...+1770), *En vain nous prêche-t-on* (sic) et l'*Amour mal accompagné,* par Pierre Dupin (1718+...) sont autant de planches qu'il faut rejeter à tout prix d'une collection tant soit peu choisie. Mais, nous le répétons, ces médiocrités sont en nombre restreint dans l'œuvre gravé d'Antoine Watteau, alors que les belles planches y abondent. On ne saurait donc avec justice tirer des déductions défavorables à cause de rares exceptions.

L'œuvre gravé d'après Antoine Watteau est fort important : le catalogue qui en a été dressé par Edmond de Goncourt, ne comprend pas moins de 795 pièces, dont la majeure partie doit d'avoir vu le jour à la précieuse sollicitude de Jean de Julienne pour son ami : c'est en effet à cet intelligent Mécène, que les amateurs sont redevables des pièces que nous allons citer et qui forment avec d'autres estampes l'*Œuvre d'Antoine Watteau, Peintre du Roy, En son Académie Roïale de Peinture et Sculpture. Gravé d'après ses Tableaux et Desseins originaux tirez du Cabinet du Roy et des plus curieux de*

La Collation. Vente 17 mai 1894, 23 fr. — Vente 20 décembre 1909, 100 fr.

La Chute d'eau. Vente 27 nov. 1907, 13 fr. — Vente 27 mars 1905, 18 fr. — Vente 19 mars 1910, 28 fr.

l'Europe. Par les soins de M. de Jullienne. A PARIS, FIXÉ A CENT EXEMPLAIRES DES P^res^ ÉPREUVES. *Imprimées sur grand papier* (vers 1740).

Cet œuvre, qui se rencontre rarement en recueil, la plupart des exemplaires ayant été cassés, afin d'en détacher les planches les plus importantes, contient de 250 à 270 planches. Ce premier volume fut alors complété par un second tome, tandis qu'un troisième recueil, publié sous le titre de *Figures de différens caractères, de paysages et d'études d'après nature, par Antoine Watteau* (Paris, Audran et Chéreau, s. d.), parachevait un ensemble si heureusement commencé. La Bibliothèque de l'Arsenal possède un exemplaire exceptionnel des *Figures de différens caractères...*, qui contient, en outre des 350 planches formant l'édition bien complète, une quinzaine d'épreuves d'essai de planches demeurées inédites, quelques-unes dues à la pointe inexpérimentée de J. de Julienne lui-même. Ces épreuves supplémentaires sont accompagnées de notes dans le goût de celle-ci : *gravé par... repolie ensuitte. Mr Julienne de 2 épreuves qu'il auoit m'a donné celle-cy.*

Parmi les estampes de ces recueils, voici celles qu'impose un choix restreint : la *Perspective*, par Louis Crepy, dont nous donnons une reproduction et qui nous offre une vue prise dans le jardin de Pierre Crozat, dit le pauvre, à Montmorency : c'est dans une dépendance de cette

La PERSPECTIVE. Vente 6 mars 1894, 39 fr. — Vente Goncourt, non ent. term., 75 fr.— Vente H. Lacroix, 152 fr. et 96 fr. — Vente 21 mars 1908, 300 fr. — Vente Kuhnen. 250 fr.

habitation que Jean-Jacques Rousseau habita un moment ; les *Charmes de la vie,* également reproduits ci-contre, l'*Amante inquiète,* la *Famille* et la fameuse *Enseigne,* par Pierre Aveline : cette enseigne, qui représente l'intérieur d'une boutique d'un marchand de tableaux, avait été peinte par Watteau, pour l'un de ses meilleurs et plus fidèles amis, Gersaint. Elle obtint avec justice, à son apparition, un succès prodigieux dont a bénéficié depuis la gravure d'Aveline ; à la vente Mailand, en 1881, cette estampe atteignait déjà 275 francs, chiffre considérable pour l'époque.

Charles Dupuis (1685 + 1742) doit être signalé pour l'*Occupation selon l'Age,* une note de sérénité intime que Chardin retrouvera et développera, et pour la *Leçon d'Amour* ; Nicolas-Henri Tardieu (1674 + 1749) pour les *Champs-Elysées* et l'*Embarquement pour Cythère* : cette dernière pièce n'a pas été exécutée par Tardieu, comme on l'a cru fort longtemps, d'après la peinture que

Les Charmes de la Vie. Vente déc. 1856, 26 fr. — Vente 11 janvier 1894 27 fr. — Vente Goncourt, avt t. l., 62 fr. — Vente R. Hérédia, 81 fr. — Vente 18 mai 1906, 155 fr.

L'Amante inquiète. Vente 4 mars 1909, 67 fr.

L'Enseigne. Vente 6 mars 1894, rognée, 116 fr. — Vente 17 mai 1894. petite déchirure, 215 fr. — Vente Muhlbacher, 950 fr. — Vente Doistau, avt t. l., 1.500 fr.

L'Occupation selon l'Age. Vente 6 mars 1894, 20 fr. — Vente 17 mars 1894, 17 fr. — Vente Fantin-Latour, 55 fr.

La Leçon d'Amour. Vente R. Hérédia, 75 fr. — Vente H. Lacroix, 55 fr. — Vente Defer-Dumesnil, 65 fr.— Vente 21 mars 1908, 250 fr.

Les Champs-Elysées. Vente Goncourt, 55 fr.—Vente Gerbeau,175 fr.— Vente 29 janv. 1909, 291 fr. — Vente 21 mars 1908, 200 fr.

L'Embarquement pour Cythère. Vente Mailand, 98 fr. — Vente 6 mars 1894, 75 fr. — Vente Goncourt, à l'eau-f. p., 600 fr. — Vente 17 mars 1910, 480 fr.

renferme le Musée du Louvre, mais d'après une variante possédée par l'Empereur d'Allemagne. Gérard Jean-Baptiste Scotin (1698+...), qu'il ne faut pas confondre avec Gérard Scotin (1643+1715), a signé la *Cascade*, le *Lorgneur* et la *Lorgneuse*, l'*Indifférent*, les *Plaisirs du Bal*, puis une scène militaire : les *Fatigues de la guerre* faisant pendant à une gravure de Crepy, les *Délassements de la guerre*: à titre documentaire signalons des *Délassements de la guerre* un état demeuré inconnu à Edm. de Goncourt : *avant* le nom du graveur.

Jacques-Philippe Le Bas (1707+1783) a gravé d'après Watteau l'*Assemblée galante*, l'*Ile enchantée* — composition comprenant dix-neuf personnages — et la *Gamme d'amour*.

La plupart des planches de l'œuvre de Watteau sollicitent l'attention des amoureux d'art et, en dehors de celles que nous venons de rappeler à la mémoire de nos lecteurs, il en est encore d'autres que nous ne pouvons passer sous silence ; de ce nombre sont : de S. H. Thomas-

La Cascade. Vente Goncourt, 35 fr.— Vente Gaiffe, 210 fr.— Vente Kuhnen, 230 marks. — Vente 2 février 1910, 270 fr.

Le Lorgneur. Vente L. Mar, 106 fr.

Le Lorgneur et la Lorgneuse. Vente 1884, 15 fr. — Vente Lacroix, 95 fr.

Les Plaisirs du Bal. Vente 17 mars 1894, 20 fr.

Les Délassements de la Guerre. Vente nov. 1907, état non décrit, 30 fr.

L'Assemblée galante. Vente 6 mars 1894, 42 fr. — Vente Hubert, 280 fr.

L'Ile enchantée. Vente déc. 1856, 62 fr. — Vente R. Hérédia, 95 fr. — Vente Hubert, 280 fr. — Vente 19 mars 1910, 240 fr.

La Gamme d'Amour. Vente déc. 1856, 40 fr.— Vente Goncourt, 25 fr.



Fêtes Vénitiennes : *L. Cars, d'après Ant. Watteau.*

sin : *Voulez-vous triompher des belles*, planche d'une facture chaude et colorée, traduisant le plus heureusement possible Watteau ; de Laurent Cars, les *Fêtes vénitiennes*, fort agréable composition admirablement gravée et d'une belle lumière — signalons au passage qu'il en existe une copie datant d'une quarantaine d'années, assez lourdement exécutée et éditée « chez Joly, Rue de Seine, 9. » Outre l'adresse de l'éditeur, on lit encore sur cette copie qui, sauf les mots : « Gravées d'après........ », porte les inscriptions de la planche originale, ce qui suit : « Imp. Fosset, F^bg St-Jacques 19, Paris » — ; de Benoît II Audran (1700+1772), la *Finette*, pendant de l'*Indifférent* de Scotin, que nous avons précédemment mentionné, *Mezetin*, le *Concert Champêtre*, les *Amusements champêtres* — deux galants offrant des fleurs à deux jeunes femmes —, la *Danse paysanne*, puis le *Passe-temps*, toutes gravures brillantes sans excès, grâce à beaucoup d'esprit, de goût et de savoir.

Voulez-vous triompher dès bèllès. Vente 17 mai 1894, 26 fr. — Vente 4 mars 1909, 110 fr.

Les Fêtes vénitiennes. Vente Camberlyn, av^t l. l., 100 fr. — Vente 11 janvier 1894, sans marge, 15 fr. — Vente Goncourt, à l'eau-f. p., 260 fr. — Vente L. Mar, 100 fr. — Vente 21 mars 1908, 265 fr. — Vente 2 févr. 1910, 450 fr.

La Finette. Vente Goncourt, av^t t. l., 120 fr. — Vente 22 déc. 1906, 150 fr.

Mezetin. Vente Camberlyn, 5 fr. — Vente Goncourt, avec 2 autres planches, 33 fr.

Le Concert champêtre. Vente déc. 1856, 15 fr.

Les Amusements champêtres. Vente déc. 1856, 30 fr. — Vente 11 janvier 1894, 26 fr. — Vente R. de Hérédia, 51 fr. — Vente H. Lacroix, 151 fr.

La Danse paysanne. Vente A. Giroux, 78 fr. — Vente 22 déc. 1906, 181 fr. — Vente Gerbeau, av^t l. l., 330 fr. — Vente 2 février 1910, 185 fr.

Le Passe-temps. Vente Goncourt, 60 fr. — Vente 22 déc. 1906, 216 fr.

La scène du *Chat malade,* qu'un docteur ausculte gravement, a été fort spirituellement traitée à l'eau-forte par Jean-Etienne Liotard (1702+12 juin 1789), dont c'est en quelque sorte l'œuvre maîtresse.

Mentionnons encore Bernard Lépicié, avec *Ant. de la Roque,* assis dans un paysage habité par des nymphes; Charles-Nicolas Cochin père (1688+1754), avec la *Mariée de village* et le *Bosquet de Bacchus,* harmonieuse planche où une vingtaine de personnages sont groupés autour d'une pièce d'eau ; François Joullain (1697+1779), avec les *Agréments de l'Eté,* une bonne planche dans laquelle la lumière est trop diffuse cependant; Bernard Baron, avec l'*Accord parfait* et les *Deux Cousines,* d'une délicate tonalité grise ; Edme Jeaurat (1688+1738), avec *Pierrot content,* traité d'un burin un peu sec. Ces dernières pièces clôturent la liste des estampes caractérisant

Le Chat malade. Vente 11 janvier 1894, 34 fr. — Vente Goncourt, 40 fr. — Vente H. Lacroix, 40 fr. — Vente Gerbeau, 160 fr.

Ant. de la Roque. Vente Goncourt, à l'eau-f. p., 40 fr. — Vente Davesne, 60 fr.

La Mariée de Village. Vente 17 mars 1910. 295 fr.

Le Bosquet de Bacchus. Vente Goncourt, 53 fr. — Vente Gerbeau, 150 fr. — Vente 17 mars 1910, 350 fr.

Les Agréments de l'Eté. Vente Camberlyn, 14 fr. — Vente 11 nov. 1907, 150 fr. — Vente 28 févr. 1908, 361 fr. — Vente Gerbeau, 275 fr. — Vente 2 févr. 1910, 270 fr.

L'Accord parfait. Vente 17 mai 1894, 34 fr. — Vente H. Lacroix, 98 fr. — Vente A. Giroux, 95 fr. — Vente Hubert, 140 fr. — Vente Davesne, 110 fr.

Pierrot content. Vente R. de Hérédia, 75 fr. — Vente 23 mars 1904, 115 fr.

La Feste bachique, la Balanceuse, la Partie de Chasse et le May. Vente M. de G*** du 10 mai 1894, 400 fr. — Vente 4 mars 1909, 690 fr. — Vente Hubert, 460 fr.

les diverses facettes du talent de Watteau, à l'exception d'une qu'il nous reste à évoquer, celle où il s'est révélé comme le plus exquis des décorateurs qu'ait produits le siècle. Sous ce jour, signalons une suite de quatre grandes arabesques portant ces titres : *Feste bachique*, la *Balanceuse, Partie de chasse* et le *May* ; la réduction que nous donnons de la *Balanceuse* fera mieux comprendre que la plus heureuse description l'agrément des *Arabesques,* des *Ecrans* et des *Paravents* composés par Watteau, dont le nombre dépasse la centaine. Jacques-Gabriel Huquier (1695+1772), Louis Crepy et Jean Moyreau en ont gravé la plupart d'une pointe facile et claire. On doit à Boucher l'exécution de la gravure d'une de ces plus jolies arabesques : le *Dénicheur de moineaux.*

La majorité des estampes de l'œuvre de Watteau que nous venons de passer en revue existent à l'*état d'eau-forte pure.* Cette dénomination que nous aurons l'occasion de répéter à maints endroits, en appelle la définition. On entend, par eau-forte pure, lorsqu'il s'agit d'une gravure exécutée au burin, la préparation d'un cuivre ébauché à l'eau-forte par le graveur et qui consiste dans le travail suivant : sur un cuivre de surface absolument plane, un vernis foncé composé de cire vierge et de bitume de Judée est posé et étalé également, à l'aide d'un tampon d'ouate recouvert de soie ou de peau, puis noirci tandis

Le Dénichéur dé Moinéaux. Vente 17 mars 1894, 21 fr.

que le cuivre est maintenu au-dessus d'un réchaud allumé. Sur ce vernis ainsi obtenu, le graveur trace à l'aide d'une pointe d'acier enfermée dans un manche en bois, le sujet qu'il veut reproduire ; mais, contrairement au peintre gravant à l'eau-forte et qui donne libre carrière à sa fantaisie, le graveur exécutant une eau-forte destinée à être terminée au burin, agit avec mesure, calcule ses travaux et sa morsure, afin d'obtenir l'harmonie désirée dans le mariage des travaux de l'eau-forte avec ceux du burin. Parfois, ce n'est d'ailleurs pas le même graveur qui parfait la planche au burin. En veut-on un exemple entre cent ? Le célèbre *Couché de la Mariée*, de Baudouin, a été commencé à l'eau-forte par Moreau le jeune et c'est un autre artiste, Jean-Baptiste Simonet, qui fut chargé de le terminer au burin.

Les eaux-fortes pures sont quelquefois préférables — en tant qu'œuvres d'art — aux planches terminées ; au point de vue purement décoratif, elles ne présentent pas le même intérêt. Fort recherchées, il y a une trentaine d'années, au point d'obtenir dans les ventes publiques les plus grosses enchères, les eaux-fortes pures d'ailleurs fort rares, empressons-nous d'ajouter, sont devenues l'apanage exclusif de quelques amateurs délicats qui savent en déchiffrer les beautés cachées. Edmond de Goncourt, qui fut l'un de ces délicats, possédait de nombreuses eaux-fortes pures dans sa collection, non seulement de l'œuvre de Watteau, mais aussi des œuvres de Chardin, de Baudouin, de Lavreince et de Saint-Aubin ; parmi



Les Champs-Élysées : *J. N. Tardieu, d'après Ant. Watteau.*

celles se rattachant à Watteau, il avait l'*Amour au Théâtre François* et l'*Amour au Théâtre Italien*, par C.-N. Cochin, les *Fêtes vénitiennes*, par L. Cars, l'*Embarquement pour Cythère*, par N. Tardieu, *la Leçon d'amour*, par Ch. Dupuis, les *Charmes de la vie* et la *Récréation italienne*, par P. Aveline, l'*Assemblée galante*, par J.-Ph. Le Bas.

On ne saurait confondre avec Antoine Watteau deux de ses homonymes plus spécialement connus sous le nom de Watteau de Lille, et dont l'un d'eux, Louis Joseph Watteau, pourtant né à Valenciennes, était son propre neveu. J.-S. Helman et Laurent Guyot ont gravé d'après Louis-Joseph : le premier, deux estampes relatives aux Ballons : le second, une série fort rare de six petites planches : *Cris et costumes de Paris* (le Marchand d'orviétan, la Marchande d'oranges, le Marchand de bouquets, etc.), publiées par Lecampion en 1786. Né en 1731, L.-J. Watteau de Lille, est mort dans cette ville en 1798.

Malgré son talent très réel, le second peintre des *Fêtes galantes*, Nicolas Lancret, tient une place très inférieure à celle occupée par Watteau dans le domaine de l'estampe ; ainsi que Pater, il semble avoir été submergé en partie par son génial maître. D'ailleurs moins heureux que Watteau, Lancret n'a pas été traduit avec le même bonheur par la gravure, et il en est peu, parmi les estampes traduisant ses agréables compositions, qui

L'Amour au Théatre françois et l'Amour au Théatre italien. Vente 17 mai 1894, 41 fr.

soient avidemment recherchées. Au premier rang, doit prendre d'abord place une série de quatre planches gravées par B. Audran, G. Scotin, N. Tardieu et J.-Ph. Le Bas, série consacrée aux plaisirs des *Saisons* et dont l'*Hiver* est la planche de beaucoup la plus délicieuse, puis la *Conversation galante*, une des plus heureuses productions de Le Bas. Le *Jeu de Colin-maillard* par Ch.-N. Cochin père, est encore une estampe fort bien gravée d'après une composition des plus agréables et c'est une des planches qui personnifient le mieux l'aimable caractère des œuvres de Nicolas Lancret. Nous n'en saurions dire autant de vingt autres gravures exécutées assez pauvrement par Horthemels, Joullain ou Silvestre.

Nicolas de Larmessin (Paris, 1684+1755) a été le graveur de prédilection de Lancret, dont il reproduisit avec une sagesse qui ne se démentit jamais, une trentaine de planches. Si les *Saisons* — en largeur — sont des estampes habiles, mais médiocres, les *Heures du Jour*, les *Ages* surtout, leur sont bien préférables : les planches de la *Jeunesse* et de l'*Adolescence*, notamment, sont faites pour plaire. De même les *Amours du bocage*,

Les 4 Saisons. Vente nov. 1907, 200 fr. — Vente 4 juin 1909, 360 fr. — Vente A. Giroux, 145 fr. — Vente Ouachée, 71 fr. — Vente R. Hérédia, 150 fr.

l'Hiver seul. Vente Goncourt, 35 fr.

Les Heures du Jour. Vente H. Destailleur, 102 fr. — Vente R. Hérédia, 183 fr. — Vente 27 mars 1905, 103 fr. — Vente 11 nov. 1907, 200 fr.

Les Ages. Vente Camberlyn, 48 fr. — Vente H. Destailleur, 161 fr.— Vente Kuhnen, 275 marks.

L'Adolescence seule. Vente Davesne, 115 fr.

les *Deux amis*, les *Jeux de Cache-cache mitoulas*, de *Pied-de-bœuf* et des *Quatre coins*. Les trois dernières gravures forment une série qui se complète par une pièce que nous avons citée quelques lignes plus haut : le *Jeu de Colin-maillard*, par Cochin père.

Plusieurs portraits, présentés sous forme de scènes de genre, ont été gravés d'après Lancret : la *Camargo* dansant, par Laurent Cars, *Grandval*, en pied, debout près d'une fontaine, par J.-Ph. Le Bas, *Mademoiselle Sallé*, par N. de Larmessin.

Nicolas Lancret, né à Paris le 22 janvier 1690, avait d'abord été l'élève de P. d'Ullin Gilot, avant que d'entrer chez Antoine Watteau. Exposant aux Salons de l'Académie, de 1737 à 1743, N. Lancret, reçu académicien, puis conseiller, mourut dans sa ville natale, en 1743. On regarde, comme pouvant lui être attribuée personnellement, une eau-forte anonyme représentant des *Personnages descendant d'une barque dans un parc*. Aucune

Les Amours du Bocage. Vente Destailleur, 35 fr. — Vente Camberlyn, 13 fr. — Vente R. Hérédia, 50 fr. — Vente Gaiffe, 57 fr. — Vente Ouachée, 48 fr.

Les Deux Amis. Vente Ouachée, 1er état, 56 fr.

Le Jeu de Pied de Bœuf (de Lancret). Vente Davesne, 100 fr.

Le Jeu des Quatre Coins. Vente 20 déc. 1909, 70 fr. — Vente Ouachée, 41 fr. — Vente 2 févr. 1910, 2 pl., 233 fr.

Le Jeu de Colin-Maillard (par Cochin père). Vente 11 janvier 1894, sans marge, 31 fr. — Vente 15 mai 1907, 500 fr. — Vente H. Destailleur, à l'eau-f. p., 150 fr. — Vente H. Lacroix, 125 fr.

La Camargo. Vente Ouachée, 180 fr. — Vente du Bon Pichon, 180 fr.

Grandval. Vente Gaiffe, 26 fr.

Mlle Sallé. Vente 17 mars 1894, 16 fr.

Mlle Sallé et la Camargo. Vente mai 1907, 265 fr.

Personnages descendant d'une barque. Vente Ouachée, 30 fr.

eau-forte signée par Lancret n'étant connue, il est impossible d'être affirmatif dans l'attribution de cette planche, exécutée d'une pointe libre qui décèle plus un peintre cependant, qu'un professionnel de la gravure.

Pater, le troisième peintre des *Fêtes galantes*, a encore été plus étouffé que Lancret par la gloire de Watteau, son concitoyen et son maître ; il a été en somme peu reproduit de son vivant par la gravure et l'on compte les estampes de quelque valeur inspirées par ses peintures ; nous ne retiendrons ici que le *Désir de plaire*, ayant pour pendant le *Plaisir de l'Eté*, planches dans lesquelles, la première surtout, Louis Surugue le père (1686+1772) a montré son intelligence de traducteur, puis, de Pierre Fillœul, une succession de quatre scènes : le *Colin-maillard*, le *Concert amoureux*, la *Conversation intéressante* et la *Danse*.

Pater a collaboré avec Lancret, Boucher, Le Clerc, Vleughels, Lorrain, Eisen et Le Mesle, à une illustration in-folio des *Contes* de La Fontaine, en trente-huit estampes, en grande partie gravées par N. de Larmessin et Schmidt : nous n'avons à y relever rien de saillant ; enfin, de même qu'Oudry, J.-B. Pater a été tenté par

Le Désir de Plaire. Vente du Bon Pichon, 20 fr. — Vente Hérédia, 31 fr.

Le Plaisir de l'Eté. Vente 19 mars 1910, 32 fr.

Le Désir de Plaire et le Plaisir de l'Eté. Vente 11 janvier 1894, 30 fr. — Vente H. de Roissy, 72 fr. — Vente Destailleur, 75 fr.

Le Colin-Maillard (par Fillœul), le Concert amoureux, la Conversation intéressante et la Danse. Vente Camberlyn, 70 fr. — Vente Gaiffe, 190 fr. — Vente Kuhnen, 625 fr.



La Perspective : *L. Crepy, d'après Ant. Watteau.*

le *Roman comique* de Scarron, et c'est Surugue, son graveur habituel qui fut chargé de graver et d'éditer les seize compositions que cette spirituelle bouffonnerie lui suggéra.

Comme son maître, mais incidemment, Pater s'est essayé à l'eau-forte et l'on connaît de lui sous ce jour, deux scènes militaires, des *Soldats en campement* ou *faisant halte*, gravées avec une certaine sécheresse.

Né en 1695, le 25 décembre, J.-B. Pater dans la crainte des mauvais jours dans sa vieillesse, abrégea sa vie par un surmenage continuel : il se mettait, nous apprennent ses biographes, au travail dès la première heure du jour et profitait des longues soirées d'hiver pour ébaucher des toiles qu'il s'empressait de terminer les lendemains de ses veilles : il espérait ainsi devenir riche et par conséquent se mettre à l'abri de toute surprise du sort, mais, à quarante-et-un ans à peine, il mourait épuisé.

L'évolution due à Watteau et qu'avait encore étendue ses élèves, fut considérable et définitive ; les peintres les plus empreints de classicisme en subirent l'influence, et si quelques-uns d'entre eux, comme Nicolas Bertin, J. Raoux ou J. Courtin conservèrent dans leur art une partie des anciens préceptes, ce fut plutôt par impuissance ou routine que par une volonté bien arrêtée ; sans génie particulier d'ailleurs, ces petits-maîtres n'apportèrent comme tribut à leur siècle que quelques œuvres faisant nombre, mais qui

HALTE DE SOLDATS. Vente Goncourt, 16 fr.

sont aujourd'hui presqu'ignorées. Par contre, d'autres peintres, comme François Le Moine, Charles Coypel, J.-B. F. de Troy et J.-B. Oudry, beaucoup mieux doués, ont jeté quelque éclat sur leur temps, et leur talent plus individuel apporta des éléments nouveaux qui ne furent pas sans attirer les graveurs et stimuler leur zèle.

Un hommage est dû, avant que de continuer notre route à travers le XVIIIe siècle, à celui qui fut l'éducateur de Watteau, Claude Gillot. Né à Langres en 1673, Claude Gillot avait un talent, sinon de grande envergure, du moins plein d'humour et nul doute qu'il n'ait influé par ses œuvres, comme par ses conseils, sur la sensibilité artistique de son célèbre élève. Constatons que Claude Gillot fut plus dessinateur que peintre : à la fin de sa carrière surtout, il ne peignit presque plus, par jalousie contre Watteau, dit-on. Dans le dessin de Gillot, on sent un artiste prédisposé à la gravure et, dans cet art, ce qu'il a produit est d'une facture agréable, facile et spirituelle. Dans la *Vie d'un Satyre*, en quatre planches, qui va de la naissance à la mort de l'homme-bouc, Gillot apporte une verve et un sens du mouvement peu communs ; les nombreux personnages qui s'y ébattent le font avec aisance, et, dans ces grappes semi-humaines qui gambadent, sautent, jouent ou pleurent, tout est vivant et plein d'imprévu. Claude Gillot a aussi composé et gravé des vignettes pour une édition des *Fables*

La Vie d'un Satyre. Vente 27 mars 1909, les 4 pl. avt t. l., 50 fr.

de Houdart de la Motte (1719) : là encore, Gillot est charmant et s'y révèle un artiste plein de compréhension des jeux de lumière, des subtilités des valeurs. Enfin on doit encore à Gillot des scènes de la *Vie de Jésus-Christ*, compositions où il est beaucoup moins à son aise ; son talent plus spirituel que profond, ne pouvait atteindre à l'élévation religieuse ; c'est un grave travers qui n'est pas spécial à l'aimable maître qui nous occupe, mais que nous aurons au contraire à constater plus d'une fois, au cours des pages qui suivront. Les artistes, même les plus fameux du XVIIIe siècle, ne surent jamais s'élever jusqu'au rêve ; ils demeurèrent en réalité les prisonniers de la galanterie et de la grâce. Claude Gillot, qui avait été reçu de l'Académie en 1715, mourut en 1722.

Nous avons évoqué les noms de Le Moine, de Coypel, de François de Troy et d'Oudry ; examinons la portée de leur œuvre au point de vue de la gravure.

François Le Moine, qui eut une fin tragique — dans un accès de fièvre chaude provoqué par des désillusions d'amour-propre, il se perça de neuf coups d'épée —, a été admirablement gravé par Laurent Cars, et les planches d'*Adam et Eve*, d'*Hercule et Omphale*, de *Persée et Andromède*, d'*Aurore et Céphale*, d'*Iris entrant au bain*, que ce buriniste a signées, sont autant d'œuvres savantes qui seraient plus vivement recherchées qu'elles ne le sont de fait, si, au talent déployé par le graveur, s'ajoutait l'agrément de scènes plus aimables, plus XVIIIe siècle en un mot. Né en 1688 — contemporain par conséquent

de Watteau — Fr. Le Moine qui avait obtenu le titre de Premier Peintre du Roi, mourut en 1737.

Charles-Antoine Coypel (1694+1753), artiste moins noble et moins solide que Le Moine, a laissé un œuvre plus séduisant d'aspect, mais d'un faire guindé et étriqué à la fois. Appartenant à une famille dont trois autres membres ont également cultivé les arts : Noël (1628+1707), Antoine (1661+1722) et Noël-Nicolas (1690+1734), Charles Coypel a gravé lui-même à l'eau-forte, prêtant parfois une intention ironique à ses planches, comme dans l'*Histoire d'une dévote,* où l'héroïne, après messe, querelle sa servante et calomnie le prochain ; par ailleurs, il déguise Cupidon en *Amour précepteur* ou en *Amour ramoneur* ; enfin, dans son œuvre gravé personnel, signalons le portrait qu'il a exécuté de J.-A. de Maroulle. Quant aux planches gravées d'après Ch. Coypel, nous attirons plus particulièrement l'attention sur la gracieuse *Madame de *** en habit de bal* — Madame de Mouchy —, gravé avec beaucoup de piquant par P.-L. Surugue et qu'a copié, en contre-partie et à la manière noire, l'Anglais R. Purcell, lequel en a fait tout bonnement un portrait de Madame de Pompadour !

J.-A. DE MAROULLE. Vente Guichardot, 4 états, 81 fr. — Vente Didot, 4 états, 21 fr.

M[me] DE M***. Vente 1882, 5 fr. — Vente 17 mars 1894, 32 fr. — Vente du B[on] Pichon, à l'eau-f. p., 30 fr. — Vente 1905, 112 fr. — Vente Bouvrain, 82 fr. — Vente 4 mars 1909, 75 fr. — Vente 20 déc. 1909, 100 fr. — Vente 17 mars 1910, 300 fr.

SUITE D'ESTAMPES POUR MOLIÈRE. Vente du B[on] Pichon, 5 pl., 210 fr. — Vente 19 mars 1910, 3 pl., 100 fr.



LA CASCADE — AQVA SALIENS

Gravé d'Apres le Tableau original peint par Watteau, de mesme grandeur

Sculpta juxtà Exemplar Ejusdem magiutudinis à Watteavo Depictum

La Cascade : *G. Scotin, d'après Ant. Watteau*

Dans l'œuvre de Ch. Coypel, les amateurs recherchent six planches dues à Joullain et que l'on trouve très rarement réunies : c'est la *Suite d'Estampes des principaux sujets des Comédies de Molière, gravée sur les esquisses de Charles Coypel, dédiée au public en MDCCXXVI.*

P.-I. Drevet, B. Lépicié, Ravenet, Carmona, Haussard, Beauvais ont aussi reproduit des peintures de Coypel, qui ne se contenta pas de peindre, de dessiner et de graver, mais qui écrivit aussi pour le théâtre ; c'est à cet artiste que l'on doit en effet les *Folies de Cardenio,* pièce héroï-comique en 3 actes et en prose, les *Amours à la chasse,* comédie, et le *Triomphe de la Raison.* Cette dernière comédie allégorique fut jouée en présence de la Reine Marie-Leczinska, à Versailles, le 17 juillet 1730.

A l'encontre de la préciosité de Coypel, de Troy a déployé dans sa peinture un faste confinant parfois à une mise en scène trop théâtrale. Cependant il est attrayant dans les compositions où, plus sage, il rappelle plutôt Lancret que lui-même, comme dans le *Jeu du Pied-de-bœuf,* ou bien lorsqu'il s'affirme plus nettement comme dans la *Toilette pour le Bal* et le *Retour du Bal.*

Né à Paris en 1678 ou 1679, mort le 26 janvier 1752, J.-B. François de Troy connut tous les honneurs que peut envier un artiste, si grand soit-il : il fut, en effet, pro-

Le Jeu du Pied-de-bœuf (par de Troy). Vente Destailleur, av[t] t. l., 280 fr. — Vente 17 mars 1894, 36 fr. — Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 210 fr.

fesseur à l'Académie royale, secrétaire du Roi Louis XV, directeur de l'Académie de France à Rome, chevalier de l'ordre de St-Michel, prince de l'Académie de St-Luc à Rome ! Tant de distinctions et d'honneurs ne le préservèrent cependant pas de certaines avanies, et sa vie fut attristée, dans ses derniers jours, par une rivalité amoureuse avec le Marquis de Marigny. Tous deux s'étaient épris, à Rome, de la femme d'un médecin : le Marquis de Marigny, alors tout puissant, ne songea qu'au moyen de se débarrasser d'un rival dangereux et ne trouva rien de mieux que de le faire remplacer à la Direction de l'Académie de France, dans la Ville Eternelle : c'était à la fois une disgrâce et le rappel en France à brève échéance. De Troy en conçut un violent chagrin, et, un froid qu'il attrapa aidant, tomba malade et mourut quelques jours plus tard.

Le *Jeu du Pied-de-bœuf*, auquel nous faisions allusion quelques lignes plus haut, est une des plus belles planches gravées d'après de Troy : due à la pointe expérimentée de Charles-Nicolas Cochin père (1688+1754), elle se recommande par la souplesse du métier, l'intelligente interprétation de chaque détail et par de beaux blancs qui font chanter toute l'œuvre et en notent discrètement les harmonies. La scène en soi-même est des plus simples : au pied d'un bassin ombragé de frondaisons, trois personnages sont assis — un seigneur et deux jeunes femmes — jouant au jeu qui fait le motif de l'œuvre.

Quant à la *Toilette pour le Bal* et son pendant, ce sont deux compositions dans lesquelles de Troy a, au contraire, déployé son amour du faste, mais avec une mesure qui ajoute à l'agrément, et J.-F. Beauvarlet qui les a transposées sur le cuivre l'a fait avec un goût dont il n'est pas toujours coutumier. Dans le *Retour du Bal*, les figures des personnages du fond sont gravées avec sécheresse et se découpent avec dureté ; mais que de qualités dans la gamme des valeurs judicieusement observées dans les modelés de la jeune femme et de la suivante qui la dévêt et sur lesquelles viennent se jouer le feu de la cheminée et la lueur d'une bougie. Les meilleures épreuves de la *Toilette* et du *Retour*, portent dans la marge la mention : *Tiré du cabinet de Monsieur Prousteau....*

C'est à Beauvarlet également que l'on doit l'exécution des six planches qui forment l'*Histoire d'Esther et d'Assuérus* ; on est d'accord aujourd'hui sur le peu d'intérêt que présentent ces grandes planches, d'une composition pompeuse à l'excès et dont la gravure, exécutée avec soin, ne révèle pas d'autre qualité que celle d'un métier banal ; il n'en fut pas toujours ainsi. En 1833, le conservateur du Cabinet des Estampes de Dresde, J.-G.-A. Frenzel, écrivait à leur propos : « Ces six pièces

La Toilette pour le Bal et le Retour du Bal. Vente Destailleur, 195 fr. — Vente 11 janvier 1894, 27 fr. — Vente Goncourt, 55 fr. — Vente Lacroix, 180 fr. — Vente Gerbeau, 310 fr.

Histoire d'Esther. Vente H. Lacroix, 30 fr. — Vente H. de Roissy, 6 pl. (sur les 7), 52 fr.

qui renferment l'histoire d'Esther sont de véritables chefs-d'œuvre de gravure et même du peintre. Elles réunissent tout ce qu'il y a de plus beau à un fini délicat, d'un superbe effet, et donnent un beau tableau du luxe oriental. » Ce jugement ne serait pas ratifié de nos jours.

Le XVIIIe siècle est, avant tout, le siècle de la gravure de traduction, à telle enseigne que les reproductions par l'estampe, sont beaucoup plus connues sous le nom des peintres que sous celui des graveurs ; pour l'amateur ou le curieux, la *Cruche cassée* est de Greuze, le *Carquois épuisé,* de Baudouin, l'*Embarquement pour Cythère,* de Watteau, l'*Optique,* de Boilly. Cette observation expliquera pourquoi dans un *Manuel de l'Amateur d'Estampes,* nous étudions plus spécialement la gravure au point de vue des peintres et pourquoi nous groupons autour d'eux leurs meilleurs interprètes ; les en détacher, ce serait briser la chaîne de l'histoire de la gravure elle-même. Ajoutons qu'il n'en avait pas été toujours ainsi aux siècles qui précédèrent : des maîtres comme Schœngauer, Mantegna, Dürer, Rembrandt, Ostade, Claude Gellée, Ruisdael, Callot, Nanteuil, entre les plus connus, gravaient le plus souvent eux-mêmes leurs propres compositions : c'est l'exception au XVIIIe siècle, avec Debucourt et Gabriel de Saint-Aubin, incidemment avec Boucher, Fragonard, Hubert Robert, Oudry.

Jean-Baptiste Oudry est un des rares animaliers que possède la France, avec François Desportes. Né à



L'Accord parfait : *B. Baron, d'après Ant. Watteau.*

Paris, le 17 mars 1686, il était le fils d'un marchand de tableaux demeurant sur le pont Notre-Dame. Elève de son père, puis de Nicolas de Largillierre, J.-B. Oudry était admis, à peine âgé de 22 ans, à l'Académie de St-Luc, où il devenait par la suite professeur. Oudry qui a touché à tous les genres, est plus spécialement un très bel animalier. Il a signé des eaux-fortes pleines de verve et de mouvement, ses *Chasses* notamment ; nous l'aimons moins dans les vingt-six planches composées et gravées pour le *Roman comique*. Oudry ne se trouve pas là dans son élément et ne fait preuve que d'une facilité un peu vulgaire.

Le nom d'Oudry est célèbre chez les bibliophiles qui prisent fort l'illustration qu'il a donnée en 275 planches des *Fables de J. de La Fontaine* (1755-1759). L'image d'Oudry, qui mourut en 1755, nous a été conservée par son maître Largillierre : J.-N. Tardieu en a fait une heureuse traduction.

Nous voici enfin en présence d'une des plus nobles figures, non seulement du XVIIIe siècle, mais de l'Art : Chardin. La place occupée par Chardin est exceptionnelle ; avec Watteau, Fragonard et La Tour, il est la gloire de son siècle. Chardin domine même le goût du temps par son indépendance ; il affirme sa supériorité dans de riantes scènes de la vie intime, édifiées sans effort apparent et qui nous rejettent aux antipodes d'un de Troy ou d'un

Les Chasses d'Oudry, suite de 4 planches. Vente H. Destailleur, 70 fr. — Vente A. Giroux, 25 fr.

Coypel. On ne saurait trop louer l'harmonie de sa calme lumière, sa poésie toute familiale, sa scrupuleuse vérité. L'œuvre de Chardin est une oasis reposante qui reflète l'unité de sa vie calme et témoigne en même temps de la sensibilité de sa vision constamment attachée à nous révéler les demeures honnêtes. La sérénité qui est le propre du génie de Chardin n'excluait d'ailleurs pas toujours chez lui une légère pointe d'ironie : voulait-il personnifier l'*Antiquaire* et le *Peintre*? Il nous les présentait sous la figure d'un singe ; mais cela était formulé avec tant de tact et de discrétion, qu'on eût été mal venu de s'en formaliser. En faisant intervenir le singe sous nos dehors, Chardin ne faisait d'ailleurs que reprendre un thème dont usèrent les Flamands du XVII[e] siècle et, plus près de lui, Ant. Watteau. Les peintures de Chardin sont, depuis longtemps déjà, l'orgueil des plus belles galeries. Il n'en a pas toujours été ainsi des gravures qui les traduisent ; les gravures d'après Chardin n'ont acquis en effet, une valeur pécuniaire que depuis trois ou quatre ans seulement, sans pour cela atteindre parfois au dixième de la valeur de piètres estampes.

Jadis, ce fut bien pis. A la vente Mailand, qui eut lieu en 1881, nous notons les *Amusements de la vie privée* et les *Tours de cartes* adjugés 6 francs et la *Serinette*, 17 ; en 1884, la *Mère laborieuse*, 4 fr. 50, *les Tours de cartes*,

Le PEINTRE. Vente Ouachée, 20 fr.
Le PEINTRE et L'ANTIQUAIRE. Vente Muhlbacher, 260 fr.

1 fr. 50 ! En 1889, une bien légère augmentation se faisait sentir dans la cote : à la vente Vignères, les *Amusements....* se vendaient 8 francs. Enfin, la vente des Goncourt, en 1897, ne continuait à marquer qu'une fort modeste étape, avec les *Amusements...* à 31 francs, le *Château de cartes*, à 21 francs, etc. L'on doit s'étonner de ce dédain, tout au moins superficiel. Les graveurs qui ont interprété Chardin ont déployé en effet un talent hors de discussion et la plupart des planches signées par Lépicié, Surugue, Cars ou Flipart, sont autant de chefs-d'œuvre dignes des plus difficiles comme des plus délicats.

N'est-il pas curieux de constater avec combien de difficulté, les deux plus grands maîtres du XVIIIe siècle, Watteau et Chardin, ont été appréciés dans le domaine de l'estampe, et encore, depuis peu, alors que leurs contemporains jouissent depuis longtemps déjà d'une extrême faveur qu'ils ne méritent pas toujours ? Plusieurs des ouvrages consacrés en ces dernières années à la gravure du XVIIIe siècle, daignent à peine citer le nom de Chardin, alors que des pages entières sont réservées dans les mêmes livres à Boilly, à Freudeberg, ou à d'autres artistes de plus mince envergure encore.

Jean-Baptiste-Siméon Chardin, naquit à Paris le 2 novembre 1699, sur la paroisse St-Sulpice, de Jean Chardin, menuisier, rue de Seine, et de Jeanne-Françoise David. Elève de P.-J. Cazes et de N.-N. Coypel, Chardin

très estimé de ses confrères, fut non seulement membre de l'Académie royale, mais aussi conseiller, et remplit, du 22 mars 1752 à 1774, les délicates fonctions de trésorier de l'illustre compagnie. Marié en 1731, mais bientôt veuf, Chardin épousait à nouveau une brave bourgeoise, Marguerite Pouget, dont il nous a conservé l'image. Chardin prit part à trois expositions de la Place Dauphine, puis aux Salons, de 1737 à 1779. Il mourut aux galeries du Louvre, le 6 décembre 1779.

L'œuvre gravé d'après Chardin — Chardin n'a pas gravé lui-même — ne se monte, dans le catalogue qui en a été dressé avec un soin extrême par M. E. Bocher, qu'à cinquante-et-une planches, à quelques exceptions près, très belles ; la plupart sont à citer. Le *Benedicite*, dont la peinture fut exposée au Salon de 1740 et la gravure de Lépicié à celui de 1745, est l'une des œuvres les plus populaires de Chardin qui en fit d'ailleurs jusqu'à trois répétitions.

Bernard Lépicié qui a su rendre avec tant de force les beaux blancs laiteux du maître et ses délicates harmonies, non seulement dans le *Benedicite*, mais encore dans le *Toton*, dans la *Maitresse d'école* et dans la *Mère*

Le Benedicite (par Bern. Lépicié). Vente Didot, 31 fr. — Vente Goncourt, av[t] t. l., 400 fr. — Vente H. de Roissy, 206 fr. — Vente Destailleur, av[t] t. l., 145 fr.

Le Toton. Vente 11 janvier 1894, 1[er] état, 16 fr. — Vente H. de Roissy, 1[er] état, 131 fr. — Vente Gerbeau, 1[er] état, 360 fr. — Vente Lacroix, 1[er] état, 165 fr.

La Maitresse d'Ecole. Vente H. de Roissy, 175 fr. — Vente Gerbeau, 1.160 fr. — Vente Le Secq des Tournelles, 2[e] état, 115 fr. — Vente 4 mars 1909, 96 fr.



La Balanceuse : *J. P. Le Bas, d'après Ant. Watteau.*

laborieuse, la *Jeune Fille à la raquette*, la *Pourvoyeuse* et la *Gouvernante*, était né à Paris le 6 octobre 1698 : à un an près, il était donc de l'âge de Chardin. Il avait épousé Renée-Elisabeth Marlié ou Marlier (1714+1773) qui elle-même grava une seconde planche du *Benedicite*. (Signalons en passant une troisième planche de ce tableau qui fut gravée par Petit, non d'après le tableau même de Chardin, mais d'après la gravure de Lépicié). Il mourut le 17 janvier 1755. Son maître avait été l'habile buriniste Gaspard Duchange. B. Lépicié avait un fils, Nicolas-Bernard (1735+1784), qui se consacra à la peinture. En dehors de ses planches d'après Chardin, B. Lépicié se recommande encore à l'attention par le *Déjeuner*, d'après F. Boucher, la *Jeunesse* et la *Vieillesse*, d'après E. Jeaurat, ainsi que par quelques portraits, entr'autres ceux de *Catherine de Seine*, dans le rôle de Cléopâtre, d'après Aved, de *Louis de Boullongne*, d'après Rigaud, de *Grassin*, d'après N. de Largillierre : au sujet de ce

La Mère laborieuse. Vente Goncourt, état non décrit, avt t. l., 455 fr. — Vente Destailleur, 62 fr. — Vente 5 nov. 1909, 111 fr. — Vente 19 mars 1910, 78 fr. — Vente 8 avril 1910, 200 fr.

La Jeune Fille a la Raquette. Vente Goncourt, avt l. l., 42 fr. — Vente H. de Roissy, 131 fr. — Vente Ouachée, 41 fr.

La Pourvoyeuse. Vente Muhlbacher, 41 fr.— Vente Destailleur, 37 fr. — Vente Goncourt, 48 fr. — Vente Gerbeau, 100 fr.

La Gouvernante. Vente Destailleur, 35 fr. — Vente 11 janvier 1894, 16 fr. — Vente 22 déc. 1906, avt l. l., 320 fr. — Vente avril 1908, 52 fr. — Vente Gerbeau, 360 fr. — Vente 19 mars 1910, 90 fr.

Le Benedicite (par Mme Lépicié). Vente 11 janvier 1894, 19 fr. — Vente H. de Roissy, 120 fr. — Vente 29 mai 1908, 60 fr. — Vente 29 janv. 1909, 100 fr.

Le Benedicite (par Petit). Vente 19 mars 1910, sans marge, 36 fr.

Le Déjeuner. Vente G. Muhlbacher, 30 fr. — Vente Goncourt 70 fr.

dernier portrait, M. François Courboin rappelle dans le *Figaro illustré,* l'anecdote suivante : « Le frère de « Lépicié, commis de M. de Grassin, contrôleur général « des monnaies, avait, dans un accès de zèle, fait graver « le portrait de son patron qui, mécontent, retira bruyam- « ment de la circulation le cuivre et les épreuves tirées. « Cela fit un succès de rareté, et Joly, garde des estampes « du Roi, enregistre, avec une nuance de satisfaction, « l'échange d'un premier état du *Bon Samaritain* de « Rembrandt contre deux épreuves du *portrait rare de « M. de Grassin.* Le cuivre gravé de ce portrait a été « transformé en couvercle de casserole, et cet avatar « humiliant n'est point pour diminuer la rareté de l'es- « tampe. » Cette estampe n'en a pas pour cela pris une valeur sérieuse aux yeux des amateurs, et l'on peut l'avoir dans les ventes pour quelques francs (38 francs vente Bouvrain, avec deux autres estampes : *Charlotte Desmares* et *Nic. Bertin*).

La *Serinette* — une femme, assise et faisant marcher une boîte à musique, se détourne vers une cage où est enfermé un serin — est une planche maîtresse de Laurent Cars, d'après Chardin. Laurent Cars, que nous avons déjà signalé parmi les plus heureux interprètes de Watteau, de Lancret et de Le Moine, était

La Serinette. Vente Destailleur, 80 fr. — Vente Goncourt, 145 fr. — Vente H. de Roissy, 101 fr. — Vente Ouachée, 116 fr. — Vente Gerbeau (épr. de Goncourt), 520 fr. — Vente 8 avril 1910, 115 fr

Grassin. Vente Bouvrain, avec 2 autres planches, 38 fr.

né à Lyon, en 1699. Fils d'un graveur, Jean-François Cars, dont il fut tout naturellement l'élève, L. Cars avait été reçu académicien en 1733. Il mourut à Paris, le 14 avril 1771. Ce graveur doit être rangé parmi les meilleurs de son époque : il a, en effet, manié la pointe et le burin avec une science et une souplesse rares, et il s'est de plus admirablement assimilé aux originaux qu'il copiait. C'est à Laurent Cars que l'on doit les grandes vignettes — qui sont de véritables tableaux — pour les *Comédies* de Molière, que composa François Boucher (1734). Cette belle suite est exécutée avec l'esprit, la sobriété et la simplicité qui caractérisent ses meilleures gravures.

Pierre-Louis Surugue le fils, Charles-Nicolas Cochin père, Jean-Jacques Flipart, Etienne Fessard et Jacques-Philippe Le Bas, ont aussi laissé de délicieuses pages d'après Chardin. Du premier de ces graveurs, nous citerons d'abord deux planches dont nous offrons une reproduction : les *Amusements de la vie privée* et le *Jeu de l'Oye* ; la peinture des *Amusements de la vie privée* se voit au Musée de Stockholm, ainsi que d'ailleurs les autres toiles originales de la *Blanchisseuse*, de la *Fontaine*, de l'*Ouvrière en tapisserie*, du *Dessinateur* et de la *Toilette du Matin* ; on doit ensuite à Surugue les *Tours de cartes*, scène à trois personnages qu'il ne faut

Les Amusements de la Vie privée. Vente H. de Roissy, 186 fr. — Vente Gerbeau, 125 fr. — Vente Hubert, 300 fr.

Le Jeu de l'Oye. Vente 11 janvier 1894, 101 fr. — Vente Muhlbacher, 140 fr. — Vente Goncourt, 55 fr. — Vente Kuhnen, 285 marks. — Vente 19 mars 1910, sans marge, 116 fr.

pas confondre avec deux sujets similaires fort médiocrement gravés : le *Château de cartes*, par Aveline, et le *Faiseur de châteaux de cartes*, par Fillœul ; puis enfin, l'*Inclinaison selon l'âge* et l'*Instant de la Méditation* qui nous offre l'image de Madame Lenoir, femme d'un ébéniste, grand ami du peintre.

Dans la *Petite Fille aux cerises*, la *Blanchisseuse* et son pendant, la *Fontaine*, Ch.-Nic. Cochin père s'est surpassé ; il a déployé dans ces trois estampes où rien ne paraît devoir être retranché, ni ajouté, des qualités de premier ordre. Contrairement à Surugue et à Le Bas, qui surchargent quelquefois un peu trop leurs planches de travaux, Cochin a laissé jouer au papier le rôle qui lui échoit dans la répartition de la lumière, et l'eau-forte de la *Fontaine* est tout simplement délicieuse. Il est donc avec Bernard Lépicié, celui qui, à notre avis, a le mieux compris et traduit Chardin.

Etienne Fessard n'a gravé qu'une planche d'après Chardin ; elle représente une *Dame cachetant une lettre*,

Les Tours de Cartes. Vente Muhlbacher, 135 fr. — Vente H. de Roissy, 110 fr. —Vente Gerbeau, 510 fr.

L'Inclinaison selon l'Age. Vente Goncourt, 67 fr. — Vente H. de Roissy, 151 fr.

L'Instant de la Méditation. Vente Goncourt, 67 fr.— Vente P. Blondeau, 80 fr.

La Petite Fille aux Cerises. Vente Goncourt, 18 fr. et 10 fr.— Vente Ouachée, 2 épr., 140 fr.

La Blanchisseuse. Vente Goncourt, 2 états, 45 fr. — Vente 29 janv. 1909, 62 fr.

La Fontaine. Vente Goncourt, à l'eau-f. p., 26 fr. ; avec l. l., 23 fr.— Vente Davesne, 93 fr.

La Blanchisseuse et la Fontaine. Vente Destailleur, 69 fr.



L'Occupation selon l'Age : *Ch. Dupuis, d'après Ant. Watteau.*

en présence de son domestique. Cette estampe, qui ne dépasse pas le niveau de beaucoup d'autres, est cependant fort recherchée : nous pensons que c'est le sujet qui en est la principale cause. Le Musée Dobrée, à Nantes, possède de cette pièce, dans son importante collection d'estampes, un 4e état non signalé par M. E. Bocher, avec l'adresse de Bligny.

Enfin Jacques-Ph. Le Bas a signé le *Négligé ou Toilette du matin*, la *Bonne éducation* et l'*Œconome*, et J.-J. Flipart, le *Dessinateur* — assis de dos, et où une étude accrochée au mur n'est pas à son plan : elle vient en avant, tout comme le ferait une figure en ronde-bosse — et son pendant, l'*Ouvrière en tapisserie* — qui se penche sur son panier à ouvrage pour y prendre une pelote de laine — : ces deux dernières œuvres ont été copiées au XVIIIe siècle même par Cécile Magimel, femme-graveur, dont on ne connaît presque rien d'autre.

L'on sait quel vivant portrait Chardin a peint de lui-même, avec d'énormes bésicles sur le nez :

Dame cachetant une lettre. Vente Béhague, eau-f. p., 360 fr. — Vente 11 janvier 1894, 80 fr. — Vente Muhlbacher, 280 fr.

Le Négligé ou toilette du matin. Vente Goncourt, 46 fr. — Vente Gerbeau, 215 fr. — Vente Kuhnen, 220 marks.

La Bonne Education. Vente Destailleur, 80 fr. — Vente Goncourt, 52 fr. — Vente H. de Roissy, 215 fr.

L'Œconome. Vente 11 janvier 1894, 22 fr. — Vente Goncourt, avt t. l., 85 fr. — Vente 21 mars 1908, avt t. l., 301 fr.

Le Dessinateur (par Flipart). Vente Goncourt, eau-f. p., 81 fr. — Vente H. de Roissy, 105 fr. — Vente Davesne, 115 fr.

L'Ouvrière en Tapisserie (par Flipart). Vente Goncourt, eau-f. p., 50 fr. ; avec l. l., 16 fr.

Chardin (par Chevillet). Vente Goncourt, 50 fr. — Vente Soulavie, 42 fr. — Vente Defer-Dumesnil, avt l. l., 75 fr..

ce superbe pastel que le Louvre conserve a été retranscrit sur le cuivre avec beaucoup d'esprit, par un graveur de modeste talent, Juste Chevillet (1729+1790), à qui l'on doit également la gravure du portrait de la seconde Madame Chardin, née Marguerite Pouget. La femme de Chardin a-t-elle gravé ? Vignères lui attribue en tous cas une eau-forte qui faisait partie d'une vente d'estampes et qu'il décrit ainsi sous le n° 188 du catalogue (vente du 1-4 déc. 1856) : « Jeune Femme à gauche « jouant du luth, la tête de profil dirigée à droite, où « se trouve l'Amour jouant de la flûte ; derrière elle « un jeune homme fait un geste d'admiration, un violon « est à droite à terre près du pied de la dame, et sous « les herbes on lit difficilement : *Pouget, 1770.* Eau- « forte très rare. » Cette pièce fut adjugée huit francs.

L'un des membres de la famille Gauthier-Dagoty avait tenté deux essais de gravures en couleurs d'après Chardin, le *Dessinateur* et l'*Ouvrière en tapisserie ;* nous les signalons à titre de curiosité, de même que les copies à la manière-noire de l'Allemand Johann Jakob Haïd du *Benedicite*, de la *Gouvernante*, de la *Mère laborieuse* et du *Négligé ou la Toilette du matin.*

Aucune des natures-mortes de Chardin qui fut, sous ce jour aussi, l'un des plus extraordinaires peintres,

Le Dessinateur (par G. Dagoty). Vente Goncourt, 60 fr.

L'Ouvrière en Tapisserie (par G. Dagoty). Vente Goncourt, 305 fr.

Le Benedicite, la Gouvernante, la Mère laborieuse et le Négligé (de Haïd). Vente mars 1899, 23 fr.

n'a été gravée de son temps : nous devions au moins le faire remarquer.

Mariette, dans son *Abecedario*, nous apprend que Chardin ne s'aidait d'aucun croquis, d'aucun dessin sur le papier ; il poussait son tableau et le travaillait d'après nature. Cette simple note du célèbre amateur n'explique-t-elle pas amplement l'extrême rareté des dessins *sûrement* de la main du maître ?

Chardin, malgré son immense talent, ne fit point école : il n'eut d'ailleurs pas d'élève au sens propre du mot, et P.-C. Canot est, à notre connaissance, le seul artiste qui se soit directement inspiré de lui dans des compositions comme le *Maitre de danse*, le *Gâteau des Rois* et le *Souhait de la bonne année au grand-papa*, planches gravées par J.-Ph. Le Bas. Etait-ce le même artiste que Pierre-Charles Canot, né vers 1710, mort en Angleterre en 1777, et qui a gravé plus spécialement des *Vues de la Grande-Bretagne* ?

A différentes reprises, nous avons rappelé et nous rappellerons encore les enchères obtenues au cours des ventes publiques, dans le but de fixer l'amateur sur la valeur *approximative* d'un certain nombre d'estampes. Ajoutons que les enchères relevées correspondent le plus souvent à de *belles* épreuves : il était nécessaire de pré-

Le Souhait de Bonne année. Vente Gaiffe, 33 fr. — Vente 20 déc. 1909, 76 fr.

Le Maitre de Danse et le Gateau des Rois. Vente du Bon Pichon, 50 fr.

Le Maitre de Danse, le Gateau des Rois et le Souhait. Vente H. Destailleur, 32 fr.

ciser ce point, la valeur d'une estampe variant non seulement en raison de la mode, mais plus encore en raison de *l'état* auquel elle se rattache et de *son état* ou conservation, deux choses très distinctes et qui portent cependant le même nom « l'état », l'une signifiant le degré d'avancement de la planche, la seconde le degré de conservation. Nous étudierons ici même le second point, c'est-à-dire l'*état de conservation* d'une épreuve. Une *belle* épreuve, pour mériter ce titre, doit remplir les deux conditions suivantes : 1° être brillante ou chaude dans les noirs, légère dans les demi-teintes, très pure dans les blancs ; 2° n'être ni épidermée, ni tachée, ni restaurée dans toute la surface du champ gravé et posséder une petite marge en dehors de l'empreinte laissée par le cuivre au moment du passage sous la presse. La marge a joué pendant longtemps un rôle qui tend à diminuer fort heureusement : il fut une période, en effet, où, selon sa dimension, elle faisait tripler ou quadrupler la valeur d'une épreuve. Les amateurs les plus irréductibles ont senti, pour la plupart, ce qu'avait de par trop conventionnel ce goût immodéré du papier blanc, et l'on préfère maintenant l'épreuve belle par ses propres qualités.

Deux grands pastellistes honorent le XVIIIe siècle : La Tour et Perronneau ; nous ne saurions mieux évoquer leur image qu'aux côtés de Chardin.

Maurice-Quentin de La Tour, était né à St-Quentin, le 5 septembre 1704. On trouve son nom sur la plupart des livrets des Salons, entre les années 1737 et 1787,



LE PASSE-TEMPS : *B. Audran, d'après Ant. Watteau.*

c'est-à-dire pendant une période de cinquante ans, où il se consacra exclusivement au portrait qu'il a traité, dans ses pastels, avec une bien rare maîtrise et une science consommée. La Tour, reçu de l'Académie en 1746, avait le titre de peintre du Roi (Louis XV). Ses biographes sont d'accord pour faire allusion aux bizarreries de son caractère qui n'entendait pas se plier aux exigences de l'étiquette et allait jusqu'à blesser les convenances ; ils vantent également d'autre part sa bonté et rappellent que c'est à La Tour que l'on doit la création de plusieurs prix en faveur d'artistes et même que c'est l'un des prix de bienfaisance fondés « par Mr de la Tour, peintre du Roi, citoyen de St-Quentin » qui fut attribué par l'Académie d'Amiens, en 1786, à Charles Parent, pour le courage qu'il déploya au cours d'une inondation ; cette action nous a été conservée d'ailleurs par une gravure de Laurent Guyot. M. Quentin de la Tour mourut dans sa ville natale, le 17 février 1788.

Cet incomparable pastelliste — le « Magicien », a écrit Diderot — a été fort peu gravé, en comparaison de la valeur et de l'importance de son œuvre : faut-il en attribuer la raison à sa situation de peintre au pastel, genre que l'on considérait comme secondaire, ou bien à la difficulté de traduire des œuvres exécutées par ce moyen ? Faut-il, tout simplement, croire que son siècle ne sut pas l'apprécier. Il est vrai qu'au milieu du XIXe siècle encore, on lui préférait la Rosalba dont « les pastels, — écrivait alors Alf. Sensier dans la préface du *Journal*

de cette artiste — sont purs au moins de ces expressions malsaines et corrompues dont le prince des pastellistes masquait la face de ses modèles ! »

Quoi qu'il en soit, c'est à peine une trentaine de pièces qu'exécutèrent Lépicié, Schmidt, Ficquet, Moitte, Cathelin, A. de Saint-Aubin, Flipart, Surugue, Wille ou Massard, d'après ses œuvres ; encore la plupart sont-elles sans importance. Nous mentionnerons plus spécialement : le *Maréchal de Lowendall*, par J.-G. Wille, *J.-J. Rousseau*, par Et. Ficquet, le financier *Paris de Montmartel*, par L.-J. Cathelin, représenté en pied et assis, *J. Dumont le Romain*, par J.-J. Flipart, *J. Restout*, par P.-E. Moitte, *Louis, dauphin de France*, par J. Daullé, enfin les deux portraits de *La Tour* lui-même, gravés par G.-F. Schmidt, l'un, en 1742 — l'artiste est appuyé sur le rebord d'une fenêtre et regarde le spectateur — l'autre, trente ans plus tard ; dans ce dernier, La Tour, coiffé d'un chapeau, est assis devant son chevalet.

Le peintre-graveur Joseph Ducreux (1737 + 1802), auteur de nombreux portraits peints à l'huile ou exé-

Paris de Montmartel. (Dans ce portrait, la tête seule du personnage est de La Tour : la composition a été complétée par C.-N. Cochin fils.) Vente 6 avril 1894, 28 fr. — Vente Goncourt, avt l. l., réemmargée, 50 fr. — Vente de Lapeyrie, avt l. l., 83 fr. ; avec l. l., 43 fr. — Vente de Guizelin, 40 fr. — Vente Bouvrain, 78 fr. — Vente Hubert, avt t. l., 300 fr. — Vente H. Destailleur, 100 fr. — Vente 17 Mars 1910, 100 fr.

J. Restout. Vente Goncourt, avt t. l., 11 fr. — Vente 3 avril 1901, avt t. l., 20 fr. — Vente 15 déc. 1908, 20 fr.

La Tour en 1742. Vente avril 1901, 60 fr. — Vente de Lapeyrie, 23 fr.

La Tour en 1772. Vente Didot, 19 fr. — Vente avril 1901, 35 fr. — Vente de Lapeyrie, 34 fr. — Vente Bouvrain, 30 fr.

cutés au pastel, et qui s'est gravé lui-même sous la figure d'un *Joueur* et d'un *Rieur*, a été, paraît-il, le seul élève de La Tour.

Quant à Jean-Baptiste Perronneau, l'œuvre gravé d'après ses pastels ou ses peintures, est encore plus modeste que celui de La Tour, bien qu'il ait fait lui-même quelques planches, d'ailleurs sans grand intérêt — *Eliezer et Rébecca*, d'après F. Boucher, l'*Air* et la *Terre*, d'après Ch. Natoire — et insuffisantes pour sauver son nom de l'oubli, s'il n'avait pour l'immortaliser ses merveilleux pastels.

Né à Paris en 1715, mort à Amsterdam, en novembre 1783, J.-B. Perronneau reçut des conseils de Natoire pour le dessin, de Laurent Cars pour la gravure qu'il devait d'ailleurs rapidement abandonner. En 1753, il fut reçu de l'Académie qui l'avait agréé sept ans auparavant. Après être resté longtemps méconnu, à tel point qu'on ignora longtemps sa véritable date de naissance, ce savoureux pastelliste est à l'heure actuelle l'objet d'un culte fervent. Un important ouvrage dû à MM. Léandre Vaillat et P. Ratouis de Limay, vient d'être écrit ; il permettra, par une plus profonde connaissance de l'homme et de l'œuvre, d'apprécier, comme il convient, ce digne émule de La Tour.

S.-C. Miger, P.-E. Moitte, J. Daullé, deux ou trois autres encore, sont les seuls graveurs qui se soient incidemment attachés à traduire Perronneau.

CHAPITRE II

CHAPITRE II

Le peintre du joli : François Boucher ; les graveurs de Boucher. — Les nouveaux procédés de gravure : la gravure en manière de crayon et de pastel : J.-C. François, L.-M. Bonnet, G. Demarteau. — La gravure en manière de lavis : J.-B. Le Prince. — La gravure en couleurs : J.-C. Le Blon, les Dagoty, Janinet, Debucourt, Descourtis, Le Cœur, Alix, etc.

Parmi les élèves d'Antoine Watteau dont nous n'avons pas encore évoqué les noms, l'un d'eux est parvenu à l'apogée de la gloire : c'est François Boucher. Né à Paris, le 29 septembre 1703, mort le 30 mai 1770, François Boucher, prix de Rome à vingt ans, avait été agréé à l'Académie royale dès 1731, ensuite adjoint à professeur, puis professeur en 1737, recteur en 1761, directeur enfin en 1765, peintre du Roi le 8 septembre de la même année, à la mort de Carle Vanloo : le protégé de Madame

de Pompadour a connu tous les honneurs qui parfois couronnent le vrai talent.

Certes, l'on peut discuter ou regretter l'aspect parfois boursouflé de ses figures, l'idéal factice qui préside à ses plus heureuses compositions, ses paysages de théâtre, sa couleur et son dessin conventionnels, au déclin de sa carrière surtout ; l'on ne saurait nier sa facilité, son aisance, sa grâce, son inépuisable verve.

« Boucher — ont écrit les Goncourt — est un de « ces hommes qui signifient le goût d'un siècle, qui l'ex- « priment, le personnifient et l'incarnent. Le goût fran- « çais du XVIIIe siècle s'est manifesté en lui dans toute « la particularité de son caractère : Boucher en demeu- « rera non seulement le peintre, mais le témoin, le repré- « sentant, le type.

« Lorsqu'au siècle de Louis XIV succède le siècle « de Louis XV, que la France galante sort de la France « fastueuse et qu'autour de la royauté plus humaine « les choses et les hommes deviennent plus petits, l'idéal « de l'art demeure un idéal factice et de convention ; « mais de la majesté, cet idéal descend à l'agrément. « Partout se répand un raffinement d'élégance, une déli- « catesse de volupté, ce que le temps appelle la quin- « tessence de l'aimable....

« Le théâtre, le livre, le tableau, la statue, la maison, « l'appartement, rien n'échappe à la parure, à la coquet- « terie, à la gentillesse d'une décadence délicieuse. Le « *joli*, — voilà, à ces heures d'histoire légère, le signe

« et la séduction de la France. Le joli est l'essence de « son génie. Le joli est le ton de ses mœurs. Le joli est « l'école de ses modes. Le joli, c'est l'âme du temps — « et c'est le génie de Boucher. »

L'œuvre gravé de François Boucher est l'un des plus considérables de son siècle. Il se compose d'abord de cent-quatre-vingt-deux eaux-fortes originales, tracées d'une pointe vive, légère, pleine d'accent. *Andromède*, les *Petits Buveurs de lait*, formant avec la *Tourterelle* mise en cage, le *Sommeil*, et le *Petit Savoyard*, une série de sujets enfantins, la *Petite Reposée*, la *Blanchisseuse*, le *Dessinateur*, sont parmi les plus agréables planches dues à Boucher, d'après ses propres compositions. Les planches qu'il a gravées d'après Antoine Watteau ou en l'honneur de son maître, sont aussi très belles : le *Portrait de Watteau*, la *Troupe italienne*, la *Coquette*, le *Dénicheur de Moineaux*, autant d'œuvres séduisantes choisies entre bien d'autres qui ne le sont guère moins.

Quant aux graveurs qui ont reproduit ses peintures et ses dessins, d'où émergent des sujets religieux, des scènes mythologiques, des pastorales, des allégories, des vues, des paysages, des décorations, des illustrations, et jusqu'à des modèles de dessin, ils sont légion : presque

ANDROMÈDE. Vente Goncourt, 1er état, 155 fr. — Vente Ligaud, 1er état, 30 fr. ; 2e état, 16 fr.

Les PETITS BUVEURS, la TOURTERELLE, le SOMMEIL et le PETIT SAVOYARD. Vente Goncourt, avt t. adr., 71 fr.

PORTRAIT DE WATTEAU. Vente Goncourt, 30 fr. — Vente Bouvrain. 38 fr.

tous les graveurs de son temps, les amateurs même, ont au moins exécuté une planche d'après Boucher. La liste complète de ces graveurs serait fastidieuse ; nous devons la donner cependant en partie pour en laisser soupçonner l'importance, quant au nombre. Ce sont Robert Gaillard, L.-S. Lempereur, G. Huquier, P. Aveline, Cl. Duflos, L.-M. Halbou, A. de Saint-Aubin, L. Cars, J.-F. Beauvarlet, J. Aliamet, J. Ouvrier, J.-B. Le Prince, J.-Ph. Le Bas, S.-F. Ravenet, J. de Longueil, J.-B. Tilliard, N. de Larmessin, Liotard, L.-M. Bonnet, G. Demarteau, J. Ingram, M. Aubert, Et. Fessard, P.-C. Lévesque, J.-B. Michel, P.-F. Courtois, L.-C. de Carmontelle, P.-L. Parizeau, de Lorraine, S.-C. Miger, J.-F. Janinet, J. Daullé, Danzel, Ph. Trière, C.-N. Varin, Voyez le jeune, etc., etc., et jusqu'à des Anglais comme J. Watson et W. Ryland, des Allemands comme Haïd, des Suédois comme J. Gilberg.

Il va sans dire que Boucher eut des imitateurs : parmi eux nous citerons deux de ses élèves, François Ménageot (1744+1816) et Pierre-Joseph Le Mettay (1728+1759). *Antiope réveillée par l'Amour*, gravée par J.-C. Le Vasseur, d'après ce dernier peintre, se rapproche tout particulièrement du caractère des compositions de Boucher.

Jean Daullé, l'interprète le plus apprécié du talent de Boucher, était d'ailleurs un bon graveur rompu à toutes les ressources de son art, mais qui s'abandonna trop souvent à son extrême facilité, au détriment du résultat final. I avait vu le jour à Abbeville — patrie de nombreux

graveurs depuis Claude Mellan — le 18 mai 1703 ; il mourut en 1763.

Daullé a gravé, à la connaissance de M. Em. Delignières, cent-soixante-quatorze planches parmi lesquelles : la *Baigneuse surprise* par un triton dont la figure apparaît au milieu des roseaux, les *Charmes de la vie champêtre* — un galant courtisant deux jeunes bergères assises à la base d'une fontaine —, les *Eléments*, représentés par des Amours, et les *Plaisirs des Saisons*, en quatre planches, d'après François Boucher. Il a aussi et surtout gravé des portraits : ceux d'*Hyacinthe Rigaud peignant sa femme*, Elisabeth de Gouy, — pièce qui fut l'un de ses morceaux de réception à l'Académie Royale, où chaque graveur reçu était tenu de fournir deux planches pour son admission définitive —, de *C.-A. Gendron*, de *Claude de St-Simon*, de la *Comtesse de Caylus*, d'après H. Rigaud, de *Mademoiselle Pélissier* — l'actrice, en pied, assise, au milieu d'un paysage —, d'après H.-F. Drouais, de la Reine *Marie Leczinska*, d'après L. Tocqué, enfin de *Mademoiselle Lavergne*, d'après J.-E. Liotard : ce der-

La Baigneuse surprise. Vente Didot, 35 fr. — Vente Mailand, 15 fr. — Vente Ligaud, 2 épr., 48 fr.

Les Charmes de la Vie champêtre. Vente 17 mars 1894, 30 fr.

Les Eléments. Vente 2 févr. 1910, 68 fr.

Les Plaisirs des Saisons. Vente 1909, 620 fr. — Vente 1882, av[t] t. l., 750 fr. — Vente H. Destailleur, av[t] t. l., 2.050 fr.— Vente 8 avril 1910, 381 fr.

M[lle] Pélissier. Vente Didot, (avec l'adr. de Jacob) 27 fr. — Vente 1881, (avec l'adr. de Drouais) 33 fr.— Vente 19 mars 1910, (avec l'adr. de Drouais) 40 fr.

M[lle] Lavergne. Vente Didot, 300 fr. — Vente 11 mai 1894, 120 fr. — 1[re] vente Muhlbacher, 130 fr. — Vente Destailleur. 250 fr. — Vente Lacroix, 240 fr. — Vente 1909, 570 fr.

nier portrait qui représente la nièce du peintre, lisant une lettre, est absolument charmant, mais difficile à rencontrer; il a été gravé par Daullé, en collaboration avec Ravenet, et avait échappé aux recherches de M. Delignières.

Robert Gaillard, que nous retrouverons auprès de Greuze, a gravé, d'après Boucher, une quinzaine de planches très répandues parce qu'elles sont aimables, décoratives et qu'il en a été fait de nombreux tirages, les cuivres existant encore chez M. Michel Bernard. Voici les titres de celles qui forment une série, se subdivisant par pendants au besoin : l'*Agréable leçon*, le *Goûter de l'Automne*, les *Amants surpris*, les *Sabots*, le *Messager discret*, le *Panier mystérieux*, les *Bacchantes endormies*, *Vénus et les Amours*, *la Fécondité*, le *Berger récompensé* et l'*Obéissance récompensée*. Gaillard est encore l'auteur d'une gracieuse pièce qui ne se trouve pas communément : c'est la *Marchande de mode*.

Jean-Baptiste Tilliard est l'auteur de l'estampe la plus haut cotée jusqu'à présent de l'œuvre de Boucher, dans le domaine des estampes monochromes : c'est ce graveur qui a signé la *Bouquetière galante*, dont une épreuve atteignit mille

L'Agréable Leçon. Vente Mailand, eau-f. p., 130 fr.

Le Gouter de l'Automne. Vente Didot, avt l. l., 65 fr.

Le Panier mystérieux. Vente 19 mars 1910, 28 fr.

Les Bacchantes endormies. Vente Mailand, avt t. l., 46 fr. — Vente Didot, 25 fr.

La Fécondité. Vente 11 janvier 1894, à l'eau-f. pure, 39 fr.

La Marchande de Mode. Vente 17 mars 1894, 34 fr. — Vente Mailand, 20 fr. — Vente Goncourt, 76 fr. — Vente Ligaud, 63 fr.

La Bouquetière galante (par Tilliard). Vente Goncourt, 1.000 fr. — Vente Ligaud, 550 fr.



e Benedicite : *B. Lépicié, d'après J. B. S. Chardin.*

francs, en 1897, à la vente des Goncourt. Il ne faut pas confondre cette Bouquetière avec celle, d'après le même artiste, tracée par la pointe de Carogis de Carmontelle,

Mais les estampes qui séduisent le plus dans l'œuvre de Boucher, sont celles gravées à la *manière de crayon* et à l'*imitation du pastel* par Jean-Charles François, Gilles Demarteau et Louis-Marin Bonnet.

La gravure à la manière de crayon était alors un nouveau procédé, à peine né et déjà disputé à son véritable inventeur, Jean-Charles François, par L.-M. Bonnet, qui le perfectionna d'ailleurs en y greffant la gravure dite à l'imitation du pastel, laquelle en est en quelque sorte l'amplification.

Jean-Charles François, né à Nancy le 4 mai 1717, mort à Paris le 21 mars 1769, avait fait une première application de sa découverte en 1740, puis en 1756, alors que Bonnet n'était encore qu'un enfant ; en 1757, enfin, il présentait à l'Académie Royale le résultat de ses recherches et obtenait une pension de six cents livres pour sa découverte et, l'année suivante, il était nommé *graveur des dessins du Cabinet du Roi.* J.-C. François, qui rêvait d'entreprendre de vastes publications à l'aide de son procédé de gravure, et qui avait un instant espéré la collaboration des Académiciens, n'eut pas la chance d'aboutir. Il avait, dans ce but, sollicité à diverses reprises des pensions ou des subventions, et une longue correspondance entre François, Cochin et le Marquis de Marigny en était résultée ; en présence de l'insistance du graveur

qui ne désarmait pas malgré des tergiversations qui équivalaient à une fin de non-recevoir, le Marquis de Marigny, d'accord en cela avec Cochin, arguait invariablement, vis-à-vis du malheureux inventeur, de l'impossibilité de lui fournir des subsides que celui-ci demandait encore la veille de sa mort.

Constamment préoccupé de sa découverte, J.-C. François écrivit même à ce sujet la brochure suivante : *Lettre de M. François, graveur, à M. Savérien, sur l'utilité du dessin et sur la gravure dans le goût du crayon.* Paris, imp. de Brunet, 1760.

La paternité de la gravure en manière de crayon a plus fait pour le renom de François que les œuvres qu'il a signées, non qu'il fut dépourvu de tout talent, mais ses productions ne s'élèvent pas au-dessus d'une certaine moyenne et il n'y a pas, parmi elles, une planche exceptionnelle : citons ses portraits de *Louis XV* et de *Marie Leczinska*, se faisant pendants, celui de *Louis, Dauphin de France*, en officier de dragons, d'après Aubry, de *J.-F. Denis* et de *Madame C. Denis*, d'après Cochin fils, de *François Quesnay*, enfin : dans ce dernier portrait, J.-C. François a fait intervenir divers procédés de gravure : burin, manière noire, lavis et manière de crayon ; c'était à signaler pour la curiosité du fait. On lui doit aussi de nombreux portraits — plus ou moins fantai-

Louis XV et Marie Leczinska (par François). Vente Bon Pichon, 9 fr. — Vente 1909, 150 fr.

sistes — pour l'*Histoire des Philosophes modernes,* dont il entreprit la publication en 1760 et qui fut interrompue par sa mort ; nous nous trouvons là en présence de bonne gravure de commerce, sans plus.

J.-C. François avait épousé la sœur du peintre Jean-Martial Frédou : il a reproduit plusieurs dessins de cet agréable artiste, des têtes de femmes et d'enfants : ces dernières planches sont ainsi signées « J. C. F. ex. c. P. R. », ce qui signifie : *J.-C. François excudit cum privilegio Regis.*

La gravure en manière de crayon était un procédé assez simple, qui n'eut qu'un moment de vogue, mais dont on se préoccupe à nouveau ; elle s'exécutait de cette façon : sur un cuivre nu, parfaitement plané, on se servait pour graver, d'une pointe divisée en parties inégales et de roulettes présentant à leur circonférence des aspérités inégales aussi ; cet outil, muni d'un manche à la façon d'une pointe ordinaire, tournait sur son axe et, par des mouvements de va-et-vient calculés, produisait alors un pointillé que l'on avait ensuite le soin de faire mordre après avoir pris la précaution de vernir au rouleau les parties restées ingravées. A ce procédé, simple en apparence, Louis-Marin Bonnet ajoutait, au moyen de jeux de planches polychromées, de nouvelles couleurs imitant le pastel, jusqu'à en offrir

Histoire des Philosophes modernes de Savérien. (8 parties contenant 8 frontispices et 67 portraits). Vente Sardou, 205 fr.

l'impression de poussière, et atteignant même au trompe-l'œil.

Bonnet (1743+1793) qui a signé non seulement de son nom, mais encore de l'un de ses prénoms Marin, ou de l'anagramme *Tennob*, a gravé, au moyen de la gravure à l'imitation du pastel, plusieurs *têtes de femmes*, d'après F. Boucher : l'une d'elles, de grande dimension, est particulièrement connue : c'est une *Tête de Flore*, en buste, décolletée, tenant d'une de ses mains un panier de fleurs dont l'anse, seule apparaît ; un ruban au cou, des fleurs dans les cheveux, une rose piquée au corsage, font malgré tout, de cette pièce fort mal dessinée, une « image » décorative que l'on recherche avidement ; cette aimable *Flore* passe à tour de rôle pour représenter Madame de Pompadour, que l'on croit entrevoir partout au XVIIIe siècle, puis Madame Baudouin, enfin Madame Deshayes, ces deux dernières, filles de François Boucher.

Ces têtes de femmes eurent du succès, et certainement encouragé par un heureux résultat, Bonnet amplifiant toujours, présenta ses nouvelles planches avec des cadres gravés, que même il imprima en... or, afin d'atteindre à l'illusion d'une estampe encadrée. Le *The Milk Woman*, dont une reproduction accompagne notre Manuel est l'une de ces ima-

TÊTE DE FLORE. Vente 23 avril 1883, 91 fr.—Vente Muhlbacher, 195 fr. — Vente Ligaud, réemmargée, 395 fr. — Vente mai 1904, 1.250 fr. — Vente F. Doistau, 2.800 fr.

TÊTE DE FEMME. Vente mars 1909, 495 fr.

THE MILK WOMAN et THE WOMAN TAKING COFFEE. Vente 4 mars 1909, 1.080 fr.



Les Amusements de la Vie privée : *L. Surugue,*
d'après J. B. S. Chardin.

ges, ainsi que *The Woman taking coffee*, son pendant, *The Pleasures of Education* et *The Marriage presents*, puis *The Pretty Noesegay Garle* (sic), d'après Greuze, *The fine Musetioners*, d'après J. Raoux et *The Charms of the Morning*, 1778. Au bas d'une estampe représentant une *Jeune femme en buste*, la tête penchée à droite, et exécutée d'après un dessin de Le Clerc, Bonnet a même tenu à préciser la date à laquelle il adapta ses cadres d'or ; voici en effet, ce qu'on y lit : « l'Invention de cette nouvelle manière de graver et d'imprimer l'Or a été trouvée par Louis Marin et mise au jour le 16 novembre 1774. »

Toute cette production de Bonnet est franchement mauvaise, et, si l'on peut s'étonner de l'ostracisme dont souffrirent jadis Debucourt et Janinet, l'on doit être encore plus surpris du crédit accordé à des estampes de cette sorte, jadis publiées pour les campagnes et les faubourgs, et que les plus qualifiés parmi les érudits et les critiques ne craignent pas, en toute indépendance, de comparer à nos actuelles chromolithographies commerciales.

Comme François, L.-M. Bonnet obtint une gratification du Roi pour sa gravure à l'imitation du pastel. Les planches qui portent son nom ne sont pas toutes

THE PLEASURES OF EDUCATION et THE MARRIAGE PRESENTS. Vente 1909, sans les cadres, 600 fr.

THE PRETTY NOESEGAY GARLE. Vente 12 déc. 1904, 250 fr. — Vente 1909, 205 fr. — Vente Gerbeau, avt le cadre, 480 fr.

THE FINE MUSETIONERS. Vente mai 1907, 650 fr.

THE CHARMS OF THE MORNING. Vente 30 janv. 1908, 610 fr.

gravées par lui : Bonnet était en effet éditeur en même temps que graveur.

Gilles Demarteau, d'origine liégeoise, est celui des trois principaux graveurs à la manière du crayon qui a déployé une réelle science et un goût délicat dans ses œuvres. Ses planches, d'après Boucher, sont fort gracieuses et rendent à merveille le dessin souple et gras du maître, soit dans ses trois-crayons, soit dans ses planches simplement tirées en sanguine, qui méritent une égale faveur. L'œuvre de Demarteau ne comprend pas moins d'environ sept cent cinquante planches, en bonne partie intéressantes, et dont voici les plus typiques : la *Bergère au cœur*, une de ses plus grandes pièces, la *Bonne Mère*, l'*Education de l'Amour*, le *Chat chéri*, *Femme et Amour (n° 193)*, les *Enfants physiciens*, la *Danse allemande*, les *Trois Bacchantes*, les *Grâces et l'Amour*, les *Baigneuses* et leur pendant, la *Leçon de flûte*, *Vénus couronnée par les amours*, planche en largeur, le *Sommeil d'Annette*, *Vénus et les Amours*, planche en hauteur, *Têtes de*

La Bergère au Cœur. Vente Didot, 17 fr. — Vente Ligaud, 30 fr. — Vente 4 juin 1909, 205 fr. — Vente 8 avril 1910, 145 fr.

La Bonne Mère. Vente 19 mars 1910, 62 fr.

L'Education de l'Amour. Vente 4 mars 1909, 125 fr.

Femme et Amour (n° 193). Vente 19 mars 1910, 100 fr.

Les Enfants physiciens. Vente Ligaud, 40 fr.

La Danse allemande. Vente Didot, 12 fr.

Les Trois Bacchantes. Vente Didot, 75 fr. — Vente Gerbeau, 9 fr.

Les Graces et l'Amour. Vente H. de Roissy, 100 fr. — Vente Davesne, 120 fr.

Les Baigneuses et la Leçon de Flute. Vente mars 1909, 296 fr.

Tête de Femme (n° 419). Vente Davesne, 405 fr.

Tête de Femme (n° 420). Vente 19 mars 1910, 550 fr.

Femmes (nos 419 et 420), Dame brodant, toutes d'après Boucher, à l'exception des trois dernières exécutées d'après Ant. Watteau et Carmontelle. Une des curiosités de l'œuvre de Demarteau, c'est qu'il a pris le soin de graver au bas de chacune de ses pièces un numéro d'ordre qui correspondait à un catalogue à prix marqués qu'il avait fait lui-même imprimer.

Né le 19 janvier 1722, Gilles Demarteau est mort à Paris le 31 juillet 1776. De même que Bonnet, il eut le travers de songer à revendiquer la paternité de la découverte du procédé qu'il employait ; il en fut le plus habile et le meilleur exécutant : cela suffit à sa renommée. Veut-on savoir ce que Demarteau cotait ses petits bijoux ? En voici quelques exemples : la *Bergère au cœur,* une livre 10 sols ; l'*Education de l'Amour,* même prix ; *Vénus et les Amours* (pl. en hauteur), 15 sols ; la *Dame brodant,* 15 sols aussi ; les *Grâces et l'Amour,* une livre 5 sols, et le tout à l'avenant. Avouons que le graveur était fort modeste, car il s'agit ici de ses planches les plus importantes.

D'autres graveurs que François, Demarteau et Bonnet ont aussi employé la gravure en manière de crayon, mais avec infiniment moins de succès et c'est à peine si l'on se rappelle encore les noms de quelques-uns, comme Jean-Baptiste Lucien (1748+1806), Madame Lingée, Van-

Dame brodant. Vente 17 mars 1894, 16 fr. — Vente Ligaud, 48 fr. — Vente 28 févr. 1908, avt t. l., 160 fr. — Vente 17 mars 1910. 136 fr.

L'Œuvre (presqu'entier de Demarteau). Vente Destailleur, 744 planches, 10.300 fr.

gélisty, Janinet avec des *Oiseaux* d'après Pesotte, Jean-Robert Petit (1743 +...) avec *Jupiter et Danaë*, donné comme pendant à la *Vénus aux Colombes* de Bonnet, Claude Briceau, Duruisseau, J. Gillberg, Liger, accidentellement Joseph Varin avec le *Plaisir de l'Enfance* d'après E. Scheneau.

Jean-Baptiste Le Prince, aimable artiste, inventeur d'un procédé de gravure au lavis, a été ainsi dépeint par MM. Portalis et Beraldi, d'après son biographe Jules Hédou : « Un original, qui tout jeune encore va carré-« ment trouver le gouverneur de sa province, lui demande « sa protection et l'obtient, puis à peine adolescent épouse « une femme presque vieille, rompt peu de temps après « avec elle, s'enfuit à l'étranger, est pris par des cor-« saires qu'il charme avec son violon, explore la Russie « d'un bout à l'autre, est présenté au Czar et choyé à « St-Pétersbourg, revient en France, est nommé acadé-« micien, séduit Diderot, invente un procédé de gra-« vure dont il tire des effets ravissants et qu'il ne trouve « pas à vendre, gagne beaucoup d'argent, dépense sans « compter, achète une maison de campagne dans laquelle « il doit bientôt mourir, en léguant pour tout héritage « à une jeune nièce qui l'a soigné, une jolie collection de « créanciers. » Voilà l'homme : indiquons brièvement en quoi consistait son procédé de gravure au lavis : Sur un cuivre plané comme pour une eau-forte ou tout autre

Jupiter et Danaë et Vénus aux Colombes. Vente Davesne, 550 fr.



La Maitresse d'École : *B. Lépicié, d'après J. B. S. Chardin.*

mode de gravure, Le Prince traçait d'abord le trait à l'eau-forte ; une fois ce trait mordu, il vernissait à nouveau sa planche et, sur ce vernis, *lavait* — d'où le terme gravure au lavis — au pinceau, avec une encre grasse composée de noir de fumée et délayée dans de l'huile d'olive mélangée à de l'essence de térébenthine. Cette encre, selon qu'elle était plus ou moins vigoureuse, dissolvait plus ou moins fortement le vernis ; c'est alors, qu'après avoir essuyé la planche, il la dégraissait et passait sur le cuivre un tampon imbibé d'eau savonneuse et sucrée. Cette eau retenait alors la poudre de résine qu'au moyen d'un tamis il répandait sur le cuivre. Il faisait ensuite chauffer et mordre ce vernis très vaporeux à travers lequel l'eau-forte pénétrait et attaquait l'infinité de grains formés par la poudre de résine. Les premiers essais officiels de Le Prince datent de 1769 ; l'essai *officiel* de François, d'après un dessin de Boucher, lui est donc antérieur de onze ans ; enfin P.-F. Charpentier comme nous le constaterons plus loin, serait l'inventeur d'un procédé similaire qu'il aurait vendu au Comte de Caylus, mort en 1765. Que faut-il déduire du rapprochement de ces dates ?

L'œuvre de Le Prince comprend près de deux cents pièces ; parmi les planches exécutées à l'eau-forte, rien de particulièrement saillant, mais des scènes empruntées à la vie russe, facilement exécutées ; dans les estampes exécutées au lavis, certains sujets de genre, parfois pris dans ses souvenirs de voyage en Russie, sont fort agréa-

blement touchés, comme les *Laveuses*, les *Pêcheuses*, la *Musicienne*, la *Jardinière*, les *Sens*, des Paysages. Le *Repos*, sa plus grande planche au lavis, est une réédition, chez une fille du peuple, du *Midi* de Baudouin. Il a aussi gravé parfois ses contemporains : signalons sous ce jour deux arabesques d'après Boucher : la *Pesche* et la *Chasse*. Quant aux estampes gravées d'après ses peintures, elles manquent en général d'intérêt, et c'est par acquit de conscience que nous signalons l'*Amour à l'espagnole*, par Aug. de Saint-Aubin et N. Pruneau, l'*Amour du travail* et l'*Amour des fleurs*, par J. Chevillet (1729+1790), ces trois planches parmi les meilleures, la *Lettre envoyée* et la *Lettre rendue*, l'*Enfant chéri* et le *Bonheur du ménage*, par N. de Launay, les *Amusements de la campagne*, gravé à la manière du crayon, par L.-M. Bonnet, la *Crainte*, par N. Le Mire : dans un premier état de cette pièce, la femme est seule, mais par la suite on aperçoit la tête de l'amant de la belle qui surgit derrière les rideaux du lit. Enfin citons quelques *femmes russes*,

La Pesche et la Chasse (par Le Prince). Vente Ouachée, 122 fr.

L'Amour a l'espagnole. Vente 11 janvier 1894, av[t] la déd., 100 fr.— Vente Muhlbacher, av[t] la déd., 80 fr.— Vente Destailleur, av[t] la déd., 29 fr.

L'Amour des Fleurs. Vente du B[on] Pichon, 32 fr. — Vente 6 mars 1894, av[t] l. l., 20 fr.

L'Amour du Travail et l'Amour des Fleurs. Vente Ligaud, 85 fr.

Le Bonheur du Ménage. Vente 19 janvier 1894, av[t] la déd., 19 fr.

L'Enfant chéri et le Bonheur du Ménage. Vente Destailleur, 76 fr. — Vente 21 mars 1908, 75 fr. — Vente 19 mars 1910, 90 fr.

Les Amusements de la Campagne, Vente 19 mars 1910, 120 fr.

La Crainte. Vente 30 janv. 1908, 1[er] état, 45 fr. — Vente 21 mars 1908, 1[er] état, 33 fr. ; 2[e] état, 31 fr.

Une Femme russe (assise). Vente 19 mars 1910, 100 fr.

gravées avec beaucoup d'esprit à la manière du crayon, par G. Demarteau ; il en est quelques-unes de charmantes parmi ces dernières planches.

La gravure à la manière du crayon, à l'imitation du pastel et à la manière du lavis, nous conduit insensiblement vers l'estampe en couleurs, leur aînée d'un demi-siècle ; l'on sait son succès énorme actuellement ; nous allons donc en explorer le champ, et plutôt que de suivre l'ordre rigoureux des dates, grouper en un bloc tous ses adeptes, ce qui permettra au lecteur, de mieux embrasser le rôle et l'importance de la gravure en couleurs dans le XVIII[e] siècle.

C'est à Jacques-Christophe Le Blon que revient l'honneur de la découverte, du moins de son application définitive, car précédemment le Hollandais Latsman, le maître de Rembrandt, avait tenté quelque chose d'analogue, en encrant un unique cuivre d'encres de tons différents. Il semble surprenant même à la réflexion que la gravure en couleurs sur cuivre, n'ait pas vu le jour avant les premières années du XVIII[e] siècle, puisque la gravure sur bois avait déjà montré l'exemple, deux cents ans plus tôt, au début du XVI[e] siècle, avec les *camaïeux* ou clairs-obscurs de Wechtlin, en Allemagne, d'Ugo da Carpi, en Italie, lesquels en somme procédaient par un moyen équivalent à celui employé par Le Blon, c'est-à-dire par une succession de planches de bois — des planches de cuivre, chez Le Blon — ne portant chacune que la partie gravée correspondante au ton.

Avant de connaître le succès définitif, grâce à Janinet et à Debucourt, la gravure en couleurs passa d'abord par les tâtonnements de Le Blon et des Gauthier-Dagoty.

Le Blon, né à Francfort en 1670, de parents français, grava d'abord à la manière noire et c'est avec la pensée de pasticher des aquarelles ou des pastels qu'il se préoccupa d'essais de gravures en couleurs et imagina les planches à repérage, moyen sur lequel nous nous expliquerons plus loin. Après avoir tenté vainement de faire connaître sa découverte à La Haye, il vint à Paris, mais ne fut pas plus heureux ; c'est alors qu'il se rendit à Londres, où il put un moment espérer un meilleur résultat : une société, ayant à sa tête le colonel Gy, s'était formée dans le but de réunir les fonds nécessaires à la mise en œuvre, sur une grande échelle, de son nouveau procédé ; malgré cet appui, il ne réussit qu'à s'endetter. Le Blon revenu en France en 1738, obtint de Louis XV dont il avait gravé l'image, un privilège exclusif en sa faveur ; il n'en resta pas moins misérable, mais Léon de Laborde dément la légende qui le fait mourir à l'hôpital (1741).

La majorité des gravures de Le Blon sont de grande dimension, et l'on ne les rencontre que fort difficilement, pour ainsi dire jamais. Des estampes qu'il a exécutées, les portraits surtout sont intéressants : outre celui en buste de trois quarts de *Louis XV*, rappelons ceux du *Cardinal de Fleury*, de *Guillaume*, roi d'Angleterre, et de *Marie*, reine d'Angleterre, de *Frédéric Carondelet*, d'après



Le Jeu de l'Oye : *P. L. Surugue fils, d'après J. B. S. Chardin.*

Raphaël, des *Enfants de Charles Ier*, d'après Ant. van Dyck. Parmi les sujets, la *Sainte Madeleine*, d'après Ant. van Dyck est son œuvre la plus admirée, avec la *Vénus* du Titien. Le plus bel œuvre qui ait été réuni du père de la gravure en couleurs, se trouve au Cabinet des Estampes de Dresde, où il avait d'ailleurs reçu l'hospitalité, au XVIIIe siècle même, alors que l'Electeur de Saxe formait un cabinet d'estampes, qui fut le point de départ de l'ouvrage de Heinecken : *Idée générale d'une collection complette d'estampes* (1771). Un catalogue raisonné des estampes de Le Blon a été dressé par M. le Pr Singer, du Cabinet des Estampes de Dresde.

Après Le Blon surgit la famille des Gauthier-Dagoty, qui ne compte pas moins de six de ses membres comme graveurs : Jacques Fabien, originaire de Marseille (1717+1785), ses deux fils, Arnaud-Eloi (.... +1791) et Jean-Baptiste-André (.... +1786), Jean-Fabien (vers 1725+....), Edouard, fils de Jean-Fabien ? (1745 + 1783), Louis enfin.

Jean-Baptiste-André Gauthier-Dagoty est l'un des plus connus de la famille : c'est à lui que l'on doit le portrait de *Madame du Barry*, recevant une collation de son nègre Zamore, la *Présentation du portrait de Marie-*

Le Cal de Fleury. Vente de Lapeyrie, 490 fr. — Vente J. Gerbeau, 2.000 fr.

Mme du Barry. Vente Destailleur, 278 fr. — Vente Ligaud, en noir, 900 fr.

Présentation du Portrait. Vente Soulavie, 1.500 fr. — Vente 27 mars 1909, 540 fr.

Antoinette à Louis, Dauphin (depuis Louis XVI), en présence du roi Louis XV et de la Cour, puis la *Bienfaisance de la Dauphine* (Marie-Antoinette secourant un paysan blessé au cours d'une chasse au cerf), trois pièces fort rares, notamment la dernière dont une épreuve était offerte dernièrement à la Bibliothèque Nationale par M. le Baron Carl de Vinck, avec une collection de plus de de vingt mille estampes historiques relatives à la France.

Si quelque vague sentiment d'art préside à la dernière des trois pièces précitées, on n'en saurait dire autant des deux autres ; est-il quelque chose de plus platement dessiné, de plus maladroitement construit, de plus pauvrement modelé que le portrait de la Du Barry ? Peut-on trouver plus naïvement bêbête que la *Présentation du portrait de la Dauphine*, où la plupart des personnages ressemblent à des poupées et ne sont pas toujours à leur plan, les valeurs comme les proportions n'étant pas observées ? Ces images sans esprit, ni science aucune, n'en jouissent pas moins d'une enviable célébrité. En Allemagne, il y a peu de temps une épreuve de la *Du Barry* était prisée 4000 marks et un exemplaire de la *Présentation* atteignait l'enchère de 1500 francs à la vente Soulavie. L'on ne saurait trop répéter que ce ne sont que des « images », d'une utile documentation si l'on veut, mais rien de plus et ne méritant guère par conséquent l'honneur qu'on leur fait.

Le jugement que nous venons de porter sur des plan-

ches de J.-B. A. Gauthier-Dagoty, et qui paraîtra sévère à plus d'un, alors que nous le trouvons modéré, s'applique également, sauf quelques rares exceptions, aux productions des autres Gauthier-Dagoty. La reine *Marie-Antoinette* reproduite ci-contre, œuvre de Louis, doit également plus à son extrême rareté — on n'en connaît que cinq ou six épreuves — et aux souvenirs qui s'attachent à tout ce qui a trait à la malheureuse Reine, qu'à sa qualité d'art. Un exemplaire tiré en deux tons, — bistre et sanguine — faisait partie jadis de la collection de Jean-Louis Soulavie, ce prêtre d'Antraigues, en Vivarais, qui abandonna les ordres aux approches de la Révolution, forma une admirable collection de gravures historiques et trouva le moyen de se remarier quatre fois ....avec la même femme !

A l'exposition d'œuvres d'art du XVIIIe siècle, organisée à la Bibliothèque Nationale en 1906, figurait, sous le nom de Fabien Dagoty, une estampe réputée unique : c'est encore un portrait de la Reine, en buste, et portant au bas une légende gravée erronée, mise pendant la Restauration et attribuant la gravure de ce portrait à Barthélemy Roger.

Il existe un portrait d'Edouard Gauthier-Dagoty, d'après Heinsius — l'inscription porte Kancsius, mais

MARIE-ANTOINETTE. Vente Soulavie, 2.250 fr. — Vente 28 févr. 1908, 1.600 fr.

ED. DAGOTY. Vente Gerbeau, 1.910 fr. — Vente Defer-Dumesnil. 1.350 fr. — Vente 28 févr. 1908, 2.000 fr.

M. A. Vuafflard, qui a étudié particulièrement l'œuvre des Dagoty, a rétabli la véritable orthographe — à qui la légende attribue bien gratuitement l'invention de la gravure en couleurs. De plus, en dépit de la signature de Carlo Lasinio, comme graveur, au bas de ce portrait, certains amateurs persistent à le regarder comme œuvre de Louis Dagoty. Nous n'en voyons pas la raison.

Dagoty père (Jacques-Fabien) et son fils aîné (Arnaud-Eloi) avaient songé à donner une *Galerie universelle*, qui aurait renfermé les personnages célèbres vivants de tous les pays ; l'ouvrage fut commencé, mais deux livraisons seulement parurent en 1772. Elles contenaient alors les portraits de *Louis XV*, de *Frédéric II*, de *Maupeou*, de *Voltaire*, pour le premier cahier ; ceux de l'Impératrice *Marie-Thérèse*, de *Charles-Emmanuel*, roi de Sardaigne, du *Duc de la Vrillière* et de *d'Alembert*, pour le second. En outre des portraits contenus dans la « Galerie universelle » on connaît encore de Dagoty père celui de l'auteur dramatique *Charles Rivière-Dufresny* et celui, excessivement rare, de *Lemoyne de Belle-Isle.*

Avec Janinet, Debucourt, Descourtis et Sergent, nés à quatre ans de distance, la gravure en couleurs entre enfin dans sa période florissante ; c'est avec eux, avec

Voltaire (par Dagoty) Vente 17 mars 1910, 125 fr.
Dufresny. Vente 17 mars 1910, 475 fr.
Lemoyne de Belle-Isle. Vente 19 mars 1910, mauvais état, indiqué par erreur comme Charles-Emmanuel de Sardaigne, 215 fr.



Le Toton : *B. Lépicié, d'après J. B. S. Chardin.*

Janinet et Debucourt surtout, que le procédé, guidé par des mains autrement expertes, arrive à sa perfection ; c'est à Janinet et à Debucourt que l'on est redevable des planches les plus célèbres de la gravure en couleurs, ce sont leurs œuvres qui provoquent dans les ventes les enchères sensationnelles, exagérées sans doute, mais en tous cas défendables ; Janinet et Debucourt, Debucourt surtout, méritent en effet en partie la réputation dont ils jouissent, contrairement à d'autres de leurs contemporains que la mode a imposés, mais dont le temps, cet épurateur du goût, saura desceller un jour les fragiles piédestaux.

Le nom de Janinet est intimement lié à celui de Lavreince, qu'il a merveilleusement traduit dans trois planches, œuvres fondamentales de la gravure en couleurs au moyen du repérage, et qu'il est à peine besoin de nommer, leurs titres étant sur toutes les lèvres : l'*Aveu difficile*, la *Comparaison*, l'*Indiscrétion* : nous nous abstiendrons de décrire ici les deux premières puisque nous en

L'Aveu difficile. Vente 1882, 145 fr. — Vente Muhlbacher, av[t] t. l., avec la robe *lilas*, 3.000 fr. — Vente 6 mars 1894, av[t] t. l., 200 fr. — Vente 11 mai 1894, av[t] t. l., 700 fr. — Vente févr. 1908, av[t] t. l., 4.510 fr. — Vente Barrot, av[t] t. l., 10.000 fr. — Vente Gerbeau, av[t] t. l., 3.500 fr. — Vente 17 mars 1910, av[t] t. l. et av[t] le trait carré, 7.800 fr.

La Comparaison. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 610 fr. — Vente 11 mai 1894, 475 fr. — Vente 8 avril 1903, 1.180 fr. — Vente 28 févr. 1908, av[t] t. l., 3.000 fr. — Vente Gerbeau, 1.110 fr. — Vente Barrot, av[t] t. l., 8.100 fr. — Vente 17 mars 1910, 800 fr. — Vente 19 mars 1910, épr. restaurée, 530 fr.

L'Aveu difficile et la Comparaison. Vente 15 mai 1907, 3.900 fr.

L'Indiscrétion. Vente 6 mars 1894, av[t] t. l., 205 fr. et 285 fr. — Vente 11 mai 1894, av[t] t. l.. 1305 fr. — Vente 18 mai 1900, 1.050 fr. — Vente Muhlbacher, av[t] l. l., 1.500 fr. — Vente Ligaud, 550 fr. — Vente 8 avril 1903, 2.000 fr. — Vente Gerbeau, av[t] t. l., 4.400 fr.

donnons une reproduction ; quand à la troisième, elle représente une jeune femme cherchant à reprendre une lettre que lui a ravie son indiscrète amie. Mais, à ces trois planches formant série, devait-il s'en ajouter une quatrième pour la compléter ? On est tenté de le croire. Dans la collection de M. Maurice Fenaille, auteur du catalogue de Debucourt, figure, au verso d'un exemplaire de la *Comparaison,* une épreuve d'essai, en un seul ton, d'une autre composition complètement inédite et représentant une *Joueuse de guitare,* se tenant debout auprès d'une table sur laquelle est un miroir ; deux petits chiens montés sur un fauteuil, sont les deux seuls autres êtres vivants de cette composition. Pourquoi cette planche fut-elle abandonnée ? Nous l'ignorons. Mais il est permis de penser que terminée, elle eut été le complément des trois planches publiées. Une autre épreuve de cette rarissime pièce figura à la première vente G. Muhlbacher, qui eut lieu en février et mars 1881, sous les initiales G. M. A cette date, elle fut adjugée 755 francs seulement. Actuellement, la même épreuve atteindrait certainement quinze ou vingt mille francs.

L'œuvre de Janinet est important et varié, car il fut non seulement graveur, mais aussi éditeur ; dans ses planches personnelles, il a su répandre une grande harmonie jointe à beaucoup de charme, et apporter de la variété, soit qu'il traduisit Boucher, Lavreince, Fragonard, Hoin ou Ostade. C'est dire qu'il a su être tour à tour brillant ou délicat, ferme ou vaporeux.

L'*Amour* et la *Folie*, d'après Honoré Fragonard, sont, à notre avis, parmi les planches les plus réussies, non seulement de Janinet, mais encore de l'estampe en couleurs : Janinet y a exprimé avec une souplesse rare, les délicates harmonies que possédaient à n'en pas douter les originaux.

Il a été fait de l'*Amour* et la *Folie*, de Janinet — ainsi que de presque toutes les estampes du XVIII[e] siècle de quelque importance — une reproduction assez habile, par les soins de M. Henry Lemoine, l'éditeur de musique connu ; nous la signalons plus particulièrement que d'autres reproductions, car déjà, à diverses reprises, légèrement maquillées, c'est-à-dire jaunies, salies, puis encadrées, elles ont fait l'une et l'autre des victimes.

Reproduction, réimpression, copie, retirage, termes que nous aurons souvent l'occasion d'employer, semblent avoir de prime-abord, pour les non-initiés, une même équivalence, alors que trois d'entre eux ont au contraire, une signification toute différente et bien précise ; c'est ce que nous allons vivement démontrer en quelques lignes, avant que d'examiner les autres planches de Janinet.

Une reproduction, c'est la transposition, par le moyen de la photographie alliée à la photogravure ou à l'hélio-

La FOLIE. Vente Gerbeau, 1.190 fr.

L'AMOUR et la FOLIE. Vente Destailleur, 420 fr. — Vente 4 avril 1901, réemmargées, 976 fr. — Vente H. de Roissy, sans marge, 1.440 fr. — Vente Barrot, 3.100 fr.

gravure, d'une gravure au burin, en couleurs, à l'eau-forte, etc. Dans le cas présent, nous nous trouvons en face d'un procédé purement mécanique, où l'outil d'un artiste n'intervient parfois que pour obvier à de graves défauts de la photogravure ou de l'héliogravure. Le marché de l'estampe, aussi bien en Allemagne qu'en France, est submergé de reproductions et ce sont elles qui font le plus de victimes chez les collectionneurs qui débutent. Le succès n'appelle-t-il pas la contrefaçon ?

Une copie, c'est la reproduction par un autre graveur, et le plus souvent dans le même mode de gravure que celui de l'original qu'on copie, d'une estampe (bois, burin, manière noire, eau-forte, lavis). C'est le cas, au XVIII[e] siècle, des gravures de Mixelle, de Ruotte, etc., copiées sur des gravures de Smith ou de Ward ; c'est encore le cas des estampes de Bartolozzi, copiées par un anonyme qui, dans l'espoir de donner le change, a signé Bartolonii ; c'est enfin, plus près de nous, le cas également, pour le portrait de Marie-Antoniette, de M. P. Vigna, d'après la gravure en couleurs de Janinet, pièce dont nous reparlerons quand nous nous occuperons à nouveau de Janinet.

La copie se subdivise d'ailleurs en trois sections : la copie exécutée à titre d'étude, la copie faite pour s'éviter la peine d'étudier un tableau déjà gravé, puis la copie faite pour sciemment tromper. Cette dernière est la copie dangereuse par excellence.



L'Hiver : *J. P. Le Bas, d'après Nic. Lancret.*

Enfin on qualifie de réimpression ou retirage, voire même de tirage postérieur, les épreuves tirées sur le cuivre original fort longtemps après l'époque où il a été gravé ; nous avons déjà signalé l'existence des cuivres du *Bossuet* de Drevet, de l'*Agréable leçon* de Gaillard, d'autres encore ; les épreuves qu'on en tire depuis une centaine d'années déjà, et qu'on tire encore de nos jours, sont alors des réimpressions, des retirages ou des tirages modernes, selon que les épreuves datent de cent, cinquante ou vingt ans environ.

Cette digression nécessaire terminée, revenons à Janinet : Boucher est représenté dans son œuvre par quatre ou cinq planches ; la meilleure est sans conteste la *Toilette de Vénus*, pièce pour laquelle nous citerons la particularité suivante : dans les épreuves antérieures, il y a *trois* amours : l'un d'eux — celui qui est occupé à la chevelure de la déesse — a ensuite été effacé. Vénus, selon la légende, ne serait autre que Madame de Pompadour.

Janinet a été avant tout le graveur de Lavreince : outre les trois célèbres planches déjà citées, il a encore gravé d'après cet artiste : *Ah ! laisse-moi donc voir*, planche d'intention fort grivoise, *Ha ! le joli chien* et son pen-

La Toilette de Vénus. Vente Destailleur, avec les 3 amours, 370 fr. — Vente Ligaud, av[t] l. l., 440 fr. ; avec l. l., 650 fr.

Ah ! laisse-moi donc voir. Vente Destailleur, 305 fr. — Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 1.100 fr. — Vente Josse av[t] t. l., 600 fr. — Vente 11 mai 1894, 335 fr. — Vente Gerbeau, av[t] t. l., 1.460 fr.

Ha ! le joli chien. Vente Muhlbacher, 1.180 fr.

dant, le *Petit Conseil* (dont une copie, sous forme de médaillon ovale avec le titre *S'il m'aime il viendra* est attribuée au graveur de Villeneuve qui la signa des initiales D. V. et exécuta, d'après Ant. Borel, en guise de pendant, une pièce semi-grivoise qu'il intitula : *Elle ne s'était pas trompée !*), enfin l'*Elève discret* et *Pauvre minet, que ne suis-je à ta place.* Ces deux dernières ne sont pas parmi les meilleures.

Hubert Robert a aussi trouvé en Janinet un admirable transcripteur : la *Colonnade et les Jardins du Palais Médicis,* les *Villas Madama* et *Sachetti,* ont beaucoup de charme. La facture en est légère et transparente. Pour mémoire, rappelons l'*Agréable Négligé,* d'après Baudouin, la *Compagne de Pomone* et la *Réunion des plaisirs,* d'après Le Clerc, et l'*Aimable paysanne,* d'après Saint-Quentin : c'est une série de quatre planches médiocres,

Le Petit Conseil. Vente Muhlbacher, 1.160 fr. — Vente 1er mai 1900, 455 fr. — Vente Gerbeau, 1.730 fr.

S'il m'aime il viendra et Elle ne s'était pas trompée ! Vente Muhlbacher, 70 fr. — Vente 19 mars 1910, 1.350 fr.

Ha ! le joli chien et le Petit Conseil. Vente 11 mai 1894, 1.250 fr. — Vente Barrot, 5.900 fr.

L'Elève discret. Vente 23 mars 1904, 940 fr.

Pauvre Minet. Vente Muhlbacher, 800 fr.

L'Elève discret et Pauvre Minet. Vente Josse, 1.705 fr.

La Colonnade et les Jardins du Palais Médicis. Vente 8 janvier 1894, sans marge, 16 fr.

Villas Madama et Sachetti. Vente 1909, 680 fr. — Vente 27 janv. 1899, 175 fr.

L'Agréable Négligé. Vente Kuhnen, 590 marks. — Vente Davesne, 410 fr.

La Réunion des Plaisirs. Vente Ligaud, sans marge, 62 fr. — Vente Hérédia, avt t. l., 540 fr.

La Compagne de Pomone et la Réunion des Plaisirs. Vente 15 déc. 1908, avt t. l., 2.010 fr.

L'Agréable Négligé, la Réunion des Plaisirs, la Compagne de Pomone et l'Aimable paysanne. Vente Gerbeau, 1.920 fr.

quoique prisées. Deux d'entr'elles ont été copiées au burin : l'*Agréable Négligé*, sous le titre : le *Léger vêtement*, par J. Chevillet ; l'*Aimable paysanne*, sous celui de : la *Coquette de village*, par J.-L. Anselin.

D'après Claude Hoin, Janinet a aussi gravé une planche importante où la célèbre Madame Dugazon est représentée dans le rôle de *Nina ou la Folle par amour* : la scène se passe dans un parc, et l'actrice assise sur un banc, semble se livrer au désespoir.

Enfin on lui doit, d'après Pellegrini, les *Trois Grâces*. « Cette estampe passe à bon droit pour l'une des plus « réussies de Janinet. Mais en bon traducteur du XVIII[e] « siècle, il transpose les styles, et des belles italiennes « de Pellegrini, il façonne des nymphes à la mode de « Boucher. Originairement, les Grâces sont sans voiles, « mais dans les états postérieurs, Janinet dut ajouter « une guirlande pudique » a écrit le rédacteur du catalogue de l'Exposition d'œuvres d'art du XVIII[e] siècle à la Bibliothèque Nationale.

Nous ne saurions oublier les portraits que Janinet a gravés : bien que de petite dimension, celui de *Rose Bertin*, aimable et grassouillette fille, originaire d'Amiens,

Le LÉGER VÊTEMENT. Vente 11 mai 1894, av[t] t. l., 245 fr.

NINA... Vente 19 janvier 1894, av[t] t. l, 695 fr. (acheté par Gerbeau). — Vente Josse, av[t] t. l., 1.505 fr. — Vente Ligaud, 510 fr. — Vente 18 mai 1900, 766 fr. — Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 3.550 fr. — Vente Destailleur, av[t] t. l., 2.530 fr. — Vente Gerbeau, av[t] t. l., 1.600 fr.

Les TROIS GRACES. Vente Ligaud, av[t] l. l., 100 fr.—Vente 22 déc. 1906, av[t] l. l., 100 fr.

ROSE BERTIN. Vente Destailleur, 2.005 fr.— Vente 26 oct. 1900, 910 fr.

et qui, après un stage au « Trait galant », était devenue en 1770 la modiste de la dauphine Marie-Antoinette, compte parmi ses meilleurs. Ajoutons qu'il n'existe pas d'épreuves avec la lettre de ce charmant portrait, mais simplement des exemplaires avant ou avec le nom de l'artiste tracé à la pointe.

Janinet a aussi gravé le portrait de *Marie-Antoinette* : la reine y est montrée à mi-corps, en riche costume, avec haute coiffure à plumes et à aigrette ; ajoutons que cette estampe s'agrémente d'un cadre factice très orné, parfois rehaussé d'or : la pièce est aimable, mais pèche par un dessin qui manque de correction. M. Paul Vigna, l'exceptionnel restaurateur d'estampes que l'on sait, et qui a rendu la vie à des centaines d'illustres malades de l'estampe, en a fait une copie, ainsi que du cadre factice, et ce, avec un soin tout particulier.

Le portrait, que nous donnons en frontispice, de *Mademoiselle Catherine-Rosalie Gérard*, dite *Rosalie Duthé*, est encore une aimable estampe ; l'actrice, à mi-jambes, tenant d'une main une lettre et de l'autre un bouquet de roses, est assise près d'un miroir qui la reflète ; il en existe non seulement des épreuves avant la lettre, mais encore quelques rares exemplaires avant même la signa-

MARIE-ANTOINETTE. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 2.850 fr. — Vente 16 janvier 1894, 1.205 fr. — Vente 11 mai 1894, 1.250 fr. — Vente Goncourt, 750 fr. — Vente F. Doistau, 3.700 fr. — Vente Gerbeau, 2.010 fr.

M[lle] DUTHÉ. Vente Muhlbacher, 400 fr. — Vente Gerbeau, 1.250 fr. — Vente Goncourt, 910 fr. — Vente 18 mai 1900, 700 fr. — Vente 6 février 1904, 1.300 fr. — Vente Barrot, 2.800 fr. — Vente C. J. et G. K., 3.000 fr. — Vente 19 mars 1910, 3.500 fr.

Pl. XIX.



Mlle Camargo : *L. Cars, d'après Nic. Lancret.*

ture : *F. Janinet fecit 1779*, qui se lit habituellement derrière le fauteuil sur lequel la Duthé est assise. Ce premier état est pour ainsi dire introuvable. On rencontre le plus souvent ce portrait gravé d'après Le Moine, rogné et réappliqué dans un cadre mobile de ton jaunâtre et fort simple.

Benjamin Franklin a été également gravé par Janinet, en 1789, et l'on confond même parfois ce portrait avec l'effigie gravée, à quelques années de distance, par P.-M. Alix : la planche de Janinet est modelée avec plus d'art.

Tout ce qui se rattache à Paris a ses fidèles : à leur intention mentionnons les *Vues pittoresques des principaux Edifices de Paris*, de Janinet, en soixante-treize petites planches de forme ronde, publiées par Esnauts et Rapilly en 1792, et qu'il ne faut pas confondre avec une autre suite de cent-douze planches éditées, quelques années auparavant, par les Campion et gravées par Campion, Guyot et Roger. Enfin, pour les curieux, n'oublions pas de mentionner de nombreuses petites scènes galantes, dans des ronds, motifs pour boutons, dessus de boîtes et tabatières, puis des coiffures.

Toujours au point de vue du document, citons un recueil publié de 1789 à 1791, dans le format in-8 : « *Gravures historiques des principaux évènemens depuis*

BENJAMIN FRANKLIN (par Janinet). Vente 23 mars 1894, 16 fr. — Vente Ligaud, 155 fr.

VUES PITTORESQUES DES PRINCIPAUX ÉDIFICES DE PARIS (par Campion), Vente Sardou, 50 vues, la plupart coupées au cadre, 260 fr.

l'ouverture des Etats-Généraux de 1789 » et qui comprend 52 planches à la manière du lavis accompagnées d'un texte explicatif.

La figure de Janinet serait forcément incomplète, si l'on ne faisait allusion à son rôle passager d'aéronaute. Les ascensions de Montgolfier, de Charles et Robert, de Pilâtre de Rozier venaient de soulever un enthousiasme indescriptible et Janinet, d'abord spectateur, rêva d'être, par la suite, leur émule. Après s'être assuré un collaborateur en la personne d'un certain abbé Miollan, Janinet tenta en sa compagnie des essais à l'Observatoire, essais qui les satisfirent sans doute, puisqu'une ascension publique fut décidée, dans le Jardin du Luxembourg, à la date du 11 juillet 1784. Elle échoua piteusement, et Janinet et son co-associé n'eurent que le temps de prendre la fuite, pour éviter les brutalités de la foule, devenue menaçante en apercevant l'incendie du malencontreux ballon. Il va sans dire que caricatures et chansons, prudemment anonymes, relatèrent cet insuccès, ce qui manquait de la plus élémentaire générosité ; mais les vaincus n'ont-ils pas toujours tort ?

Janinet, né à Paris en 1752 et mort en 1813, avait une fille, Sophie, qui a gravé au lavis et a exposé, au Salon de 1800, l'*Abondance*, d'après Sauvage.

Nous avons écrit précédemment que les estampes

GRAVURES HISTORIQUES DES PRINCIPAUX ÉVÈNEMENS.... Vente Sardou, avec portrait-silhouette de Lafayette ajouté, 1.020 fr.

en couleurs de Janinet, étaient exécutées au moyen du repérage, expliquons-nous. La gravure en couleurs s'obtient de deux manières :

1º Au repérage, c'est-à-dire par le secours de plusieurs cuivres, chacun ne contenant que la partie gravée correspondant à une couleur prévue d'avance. Un trou placé à un endroit déterminé du cuivre, sert alors de point de repère rigoureux pour leur application contre le papier qui doit, après son passage sous la presse, fournir l'épreuve. Une gravure en couleurs comprend trois ou quatre cuivres, rarement cinq : noir ou bistre, bleu, jaune, rouge ; par la superposition de ces couleurs, on obtient d'autres tons : le bleu et le jaune combinés donnent le vert ; le bleu et le rouge, le violet ; le jaune et le rouge, l'orange. La gravure en couleurs, par le repérage, s'obtient non pas au burin, ni au pointillé, mais à la manière noire ou à la manière du lavis. La gravure au repérage est la véritable gravure en couleurs : c'est celle de Janinet, de Debucourt le plus souvent, de Descourtis, de Sergent.

2º A la poupée. Sur un cuivre unique, gravé soit à la manière noire, soit à la manière du lavis, soit au pointillé, incidemment au burin ou à l'eau-forte, on peut obtenir une gravure imprimée en couleurs, par le subterfuge suivant : muni de tampons d'étoffes baptisés *poupées*, on encre chaque partie gravée avec une encre de la couleur qu'on désire obtenir sur l'épreuve et l'on tire. Ce moyen d'impression est plus long que celui du repérage, mais il permet une plus grande gamme de tons et évite

les erreurs qu'offrent parfois un mauvais repérage dédoublant les contours au détriment de l'harmonie de l'épreuve. Ce moyen simplifie la besogne du graveur : c'est là un point important et nous concluons que cette simplification a poussé certains d'entre eux à abandonner, à un moment donné, la gravure en couleurs à plusieurs cuivres.

Les gravures exécutées à la manière noire, au lavis ou au pointillé, donnent des épreuves agréables lorsqu'elles sont tirées à la poupée ; ce n'est pas le cas pour celles gravées au burin, ces dernières n'étant jamais préparées à cet effet. Une épreuve de la *Coquette fixée*, de Couché et Dambrun, d'après H. Fragonard, que nous avons rencontrée, tirée en couleurs, paraissait vide et sans liaison. Dans ce sens, rien n'est-il plus lamentable que les épreuves *coloriées* après coup du *Bal paré* et du *Concert* de Saint-Aubin ? Quel effet produirait des épreuves imprimées en couleurs, à la poupée, de ces deux mêmes très belles estampes ? Déplorable, à n'en pas douter.

Ajoutons une particularité touchant l'impression. Il a été de mode, il y a 40 ou 50 ans, de tirer en sanguine, des épreuves provenant de vieilles planches. L'on pensait alors en agissant ainsi, masquer l'usure des cuivres qui souvent avaient été gravés deux siècles auparavant.

L'impression en couleurs joue un trop grand rôle dans l'estampe au XVIIIe siècle, pour que nous ne remettions pas au point une appellation erronée, pouvant dérouter l'amateur, nous faisons allusion à la mention « *épreuve en couleurs* » que l'on rencontre dans certains



me DE MOUCHY, EN HABIT DE BAL : *L. Surugue,*
d'après Ch. Coypel.

catalogues de ventes, alors que les mêmes catalogues enregistrent d'autre part « *épreuve imprimée en couleurs* » ou encore « *épreuve coloriée* ».

Que signifie alors ce terme intermédiaire d'*épreuve en couleurs ?* Rien. Une épreuve ne peut — et ceci est absolu — qu'être *imprimée en couleurs* (soit au repérage, soit à la poupée) ou *coloriée*, c'est-à-dire, lorsqu'il s'agit d'une épreuve monochrome, rehaussée à la main d'aquarelle ou de gouache, des deux ensemble parfois. L'appellation *épreuve en couleurs*, cache donc le plus souvent, un piège, en laissant supposer qu'une épreuve *coloriée* ou *rehaussée* est *imprimée en couleurs*. La valeur d'une épreuve imprimée en couleurs étant de beaucoup supérieure à celle des épreuves coloriées, il nous a paru indispensable de mettre l'amateur en garde contre un qualificatif qui se peut interpréter de deux façons.

Ces renseignements indispensables consignés, reprenons notre route pour nous trouver en présence du plus célèbre des graveurs en couleurs, parce qu'il fut à la fois peintre et graveur : Louis-Philibert Debucourt.

Fils de J.-L. Debucourt, huissier à cheval au Châtelet, Louis-Philibert Debucourt naquit à Paris le 13 février 1755, et songea tout d'abord à la peinture ; ce n'est qu'à l'âge de trente ans qu'il tenta ses premiers essais de gravure en couleurs, dans laquelle il devait bien vite passer maître, grâce aux solides études qu'il avait faites comme peintre.

En effet, après la *Fille enlevée*, planche introuvable —

une épreuve en figura à l'Exposition d'œuvres d'art à la Bibliothèque Nationale en 1906 —, Debucourt gravait en 1785, peut-être même en 1784, la *Porte enfoncée ou les Amants poursuivis* et *Suzette mal cachée ou les Amants découverts*, deux estampes d'un dessin bien mince, mais qui devaient être suivies peu de temps après (1786) de la célèbre planche des *Deux baisers*, dont la peinture avait figuré au Salon précédent sous le titre : *La Feinte caresse*. L'on connaît le sujet : un vieux beau, chauve et édenté, s'est rendu chez un artiste, et se fait peindre embrassant sa maîtresse, une jeune et fort avenante femme ma foi ; mais, tandis qu'assis devant la toile, il admire avec quel talent le peintre a su rendre sa pensée, ce dernier baise — à son insu naturellement — une main que lui tend, non sans plaisir, la compagne du vieux Céladon : d'où les deux baisers. Sa composition, bien équilibrée, fait de cette planche une estampe des plus agréables, dans laquelle on pressent déjà l'auteur de la classique *Promenade de la Galerie du Palais-Royal*, à laquelle il songe, si elle ne se trouve pas déjà sur le chantier, et qu'il mettra au jour l'an d'après, en même temps que

La Fille enlevée. Vente Josse, 2.800 fr.

La Porte enfoncée et Suzette mal cachée. Vente de F***, 1899, 2.300 fr.

Les Deux Baisers. Vente 1877, 601 fr.— Vente 1881, av[t] t. l., 3.000 fr.— Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 3.000 fr.— Vente Goncourt, 2.420 fr. — Vente Gerbeau, 4.950 fr. — Vente Ligaud, réemmargée, 920 fr. — Vente 17 mars 1910, 9.500 fr.

La Promenade de la Galerie du Palais-Royal. Vente 6 mars 1894, 720 fr. — Vente Gerbeau, 2.500 fr. — Vente Barrot, av[t] les n[os], sans marge, 3.800 fr.

l'*Oiseau ranimé,* planche très rare qui passa longtemps pour faire partie et compléter la série des trois grandes planches précédemment citées de Janinet, d'après Lavreince.

L'*Oiseau ranimé* possèderait, au dire de certains experts, deux états : l'un fort alléchant, le seul réel d'ailleurs, *avec les seins de la jeune femme découverts* ; il n'en existe pas d'autre et M. G. Bourcard a fait bonne justice du pseudo-état aux *seins recouverts,* dont M. Fenaille ne souffle même pas mot. L'*Oiseau ranimé* est une des estampes qui montrent l'immense chemin parcouru dans la hausse des estampes du XVIIIe siècle, depuis cinquante ans. M. Fenaille cite une épreuve de cette célèbre pièce adjugée 37 francs à une vente du 23 novembre 1857 ! En 1903, à la vente de Madame Lelong, elle atteignait 9.200 francs.

A dater de la *Promenade de la Galerie* et de l'*Oiseau ranimé,* Debucourt grave chaque année une ou plusieurs planches — aujourd'hui fort recherchées — et dont voici la liste : en 1787 encore — sa glorieuse année — c'est l'*Escalade ou les Adieux du Matin* — un galant embrasse sa bien-aimée avant que d'escalader un pan de mur — et son pendant, *Heur et malheur ou la Cruche cassée,* dans laquelle le même galant s'efforce de consoler sa maîtresse dont il a brisé la..... cruche ; c'est le *Menuet*

L'Oiseau ranimé. Vente Goncourt, 5.320 fr.—Vente Lelong, 9.200 fr.— Vente Muhlbacher, 1.510 fr. — Vente Gerbeau, 8.100 fr.

L'Escalade. Vente 28 févr. 1908, 1.610 fr.

Heur et malheur et l'Escalade. Vente 17 mai 1894, réemmargées, 295 fr. — Vente Gerbeau, 5.000 fr. — Vente Barrot, av^t t. l., 23.300 fr.

de la Mariée, œuvre pleine de charme, de distinction, et dans laquelle Debucourt a donné le meilleur de lui-même ; le Mercure de France, en l'annonçant au prix de six livres, le présentait comme pouvant servir de pendant à la *Noce de village* de Descourtis, d'après Taunay ; c'est enfin les *Compliments ou la Matinée du Jour de l'an* : soit à l'actif de Debucourt, six pièces capitales en cette seule année 1787.

Les *Bouquets ou la Fête de la Grand'maman,* pendant des *Compliments,* vit le jour en 1788, ainsi que la *Main* et la *Rose* : ces deux dernières pièces, qui ne sont pas les meilleures de Debucourt cependant, viennent d'avoir un regain d'actualité, car, depuis la dispersion de la collection de Victorien Sardou où elles obtinrent, en condition exceptionnelle, la fantastique enchère de trente-trois mille francs, elles tiennent le record du plus gros prix payé pour des estampes françaises du XVIII[e] siècle. Ajoutons, pour être exact, que la *Main* et la *Rose,* difficiles à ren-

Le MENUET DE LA MARIÉE. Vente 11 mai 1894, 390 fr. — Vente 18 mai 1900, 836 fr. — Vente déc.1904, av[t] les retouches, 1.090 fr.—Vente 5 nov. 1909, sans marge, 1.155 fr. — Vente Barrot, av[t] t. l., 4.500 fr. — Vente 17 mars 1910, 1420 fr.

LE MENUET DE LA MARIÉE et la NOCE AU CHATEAU. Vente 6 mars 6 mars 1894, 625 fr. — Vente Gerbeau, 8.900 fr.

Les BOUQUETS et les COMPLIMENTS. Vente Destailleur, 1.400 fr. — Vente Muhlbacher, 3.000 fr. — Vente 17 mars 1894, 375 fr. — Vente Gerbeau, 2.000 fr.

Les COMPLIMENTS. Vente Rodière, 1.555 fr.

LA MAIN. Vente 8 janvier 1894, 300 fr. —Vente 6 avril 1894, 810 fr.

La MAIN et la ROSE. Vente Gerbeau, 4.200 fr. — Vente V. Sardou, 33.000 fr. — Vente Ligaud, (la MAIN réemmargée), 1.000 fr. — Vente Muhlbacher, 2.200 fr. — Vente Destailleur, 2.300 fr. — Vente 17 mars 1910, 19,100 fr.

Pl. XXI.



piter et Calisto : *R. Gaillard, d'après F. Boucher.*

contrer, furent toujours avidement convoitées ; n'atteignaient-elles pas déjà à la vente G. Kinnen, en 1891, la somme de 3.285 francs ?

L'année 1789 fut marquée par la *Noce au château*, pendant du *Menuet de la Mariée*, gravé deux ans auparavant : en 1789, citons, pour l'intention, *Annette et Lubin :* « Messieurs, — écrivait Debucourt, dans le *Journal de* « *Paris*, à la date du 7 avril — désirant concourir à adou- « cir la malheureuse situation où se trouve, dans ses « vieux jours, le couple intéressant d'Annette et Lubin, « je vais terminer (partie à leur profit) la gravure d'une « des scènes de la charmante Comédie qui retrace si bien « leur aimable jeunesse... La moitié du produit des 300 « premières Epreuves sera à leur profit. Elle coûtera « 3 livres aux personnes inscrites chez moi d'ici à cette « époque (la fin du mois) et ensuite elle se vendra 4 livres... « Chaque épreuve inscrite sera remise au souscripteur, « numérotée et signée de moi.... »

La souscription de l'*Annette et Lubin* fut-elle fructueuse ? En tout cas, nous n'avons pas rencontré d'épreuves *numérotées* et *signées manuscritement* par Debucourt, comme l'annonçait l'avis précité. Les meilleures épreuves de l'*Annette et Lubin* sont celles qui portent la date du

La Noce au Chateau. Vente Ligaud, 700 fr. — Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 1.605 fr. — Vente Barrot, av[t] t. l., pliée, 2.600 fr.

Annette et Lubin. (par Debucourt). Vente 17 mars 1894, 200 fr. — Vente Gerbeau, av[t] l. l., 880 fr. — Vente 23 mars 1904, avec la date, 550 fr. — Vente 23 janv. 1900, avec la date, 325 fr. — Vente 28 févr. 1908, 850 fr.

15 juin 1789, tracée à la pointe, et enlevée par la suite.

Il semble qu'à partir de l'*Annette et Lubin*, Debucourt faiblisse : il va faire du moins appel à des procédés de gravure moins caractéristiques, procédés mixtes, mélange d'aqua-tinte, de pointillé, de burin et de roulette, et ses œuvres à venir ne présenteront plus — la *Promenade publique* exceptée et d'ailleurs exécutée comme précédemment — ni la même saveur, ni le même esprit, ni la même variété : l'*Enfant soldat*, daté de 1790, la *Croisée*, de 1791 — qu'il faut avoir avant que le galant embrassant la main pendante de la jeune femme n'ait été remplacé par deux enfants — la *Rose mal défendue*, de 1791 également, la *Bénédiction paternelle ou le Départ de la Mariée* et l'*Heureuse Famille*, de 1795 et 1796, *Minet aux aguets*, sont encore des gravures présentables, mais d'une exécution beaucoup plus terne que leurs aînées.

Après avoir évoqué toute la société française de

La Promenade publique. Vente 6 mars 1894, réemmargée, 400 fr. — Vente Pommereau, 530 fr. — Vente J. Bouillon, av[t] l. l., 2.600 fr. — Vente 23 mars 1904, 2.100 fr. — Vente Gerbeau, av[t] l. l., 5.200 fr.; avec l. l., 2.050 fr. — Vente Barrot, av[t] l. l., 5.100 fr. — Vente 27 janv. 1899, av[t] l. l., 2.405 fr.

La Croisée. Vente 6 mars 1894, 75 fr. — Vente 17 mai 1894, 160 fr. — Vente Gerbeau, 315 fr. — Vente 19 mars 1910, coloriée, 355 fr.

La Rose mal défendue. Vente 6 mars 1894, 110 fr. — Vente Ligaud, impr. en coul., réemmargée, 290 fr. — Vente Gerbeau, état, impr. en coul., 4.100 fr. — Vente Gaiffe, en noir, 520 fr.

La Bénédiction paternelle. Vente 2 avril 1894, 19 fr. — Vente 19 mars 1910, 40 fr.

L'Heureuse Famille. Vente Goncourt, 310 fr.

Minet aux aguets. Vente 10 mai 1894, impr. en coul., 161 fr. — Vente Ligaud, 175 fr. — Vente 5 nov. 1909, en noir, 205 fr. — Vente Gerbeau, impr. en coul., 460 fr.

son temps, jusques et y compris le monde de la galanterie, Debucourt paraît vouloir se cantonner dorénavant dans les scènes familiales, inaugurées dès 1787 par les *Compliments*, reprises par l'*Enfant soldat* et se continuant avec les planches suivantes : *Ils sont heureux*, *Jouis, tendre mère*, l'*Heureuse famille*, où se voit un bon papa traînant le cheval de bois sur lequel son plus jeune enfant muni d'un tambourin se prélasse joyeux, *Oui, son arrivée fera notre bonheur*, etc. Malheureusement, Debucourt n'a plus la même verve et c'est avec quelque lourdeur qu'il nous dépeint les joies intimes et tranquilles, d'où il s'échappera parfois, mais accidentellement, pour retourner à la pièce d'intention grivoise, comme *Il est pris* et *Elle est prise*, ou bien *Que vas-tu faire ?* et *Qu'as-tu fait ?*

L'âge enfin contribuera chez Debucourt à affaiblir la portée de son art : il gravera bien encore quelques honorables planches d'après Carle Vernet, mais valant surtout par les scènes de mœurs qu'elles retracent ou les costumes qu'elles nous ont conservés, et la fin de son œuvre est presque lamentable.

Dans l'œuvre de Debucourt, nous ne saurions cependant passer sous silence les *Modes et Manières du Jour*, si difficiles à trouver complètes et qui furent

Ils sont heureux. Vente 19 janvier 1894, sans marge, 200 fr. — Vente 1909, 225 fr.

Jouis, tendre mère. Vente 15 déc. 1908, av[t] l. l., 560 fr. — Vente Ligaud, av[t] l. l., 100 fr.

Il est pris. Vente Muhlbacher, 200 fr.

Elle est prise. Vente 17 mai 1894, coloriée, 15 fr.

Que vas-tu faire ? et Qu'as-tu fait ? Vente 8 avril 1910, 2.600 fr.

publiées sous le titre suivant : *Modes et Manières du Jour à Paris à la fin du XVIIIe siècle et au commencement. du XIXe. Collection de 52 gravures coloriées. Prix, 18 fr. A Paris, au bureau du Journal des Dames, rue Montmartre, n° 183, au coin du Boulevard.* Ces cinquante-deux planches, qui portent chacune une légende dans le goût de celles-ci : *A ce soir, Il va l'apaiser, Ah ! quel vent, Elle le suit, Venez vous reposer,* ont été copiées depuis peu — un an à peine — par M. Edm. Gosselin.

Enfin, pour compléter la physionomie si intéressante de l'œuvre gravé de Debucourt, rappelons les quelques portraits que sa main a tracés : *Louis XVI* en pied, en manteau royal, *Philippe, duc d'Orléans, La Fayette,* en pied, l'acteur *Chenard,* et son gracieux confrère, *Madame de Saint-Aubin,* puis *Jean-Baptiste Debucourt,* son propre fils alors âgé de onze ans (1795) : ce dernier portrait, qui est d'une insigne rareté — la raison en est due très certainement à son caractère familial et peut-être parce qu'il n'a pas été mis dans le commerce — représente un garçonnet posant sa coiffure sur la tête d'un chat qui s'évertue à faire le beau : la pièce, de forme ovale, ne porte ni nom, ni signature.

Modes et manières. Vente Muhlbacher, 49 pl., 630 fr. — Vente H. Destailleur, la série, 2.450 fr. — Vente 18 mai 1900, 23 pl., 387 fr. — Vente 11 mars 1901, 22 pl., 471 fr. — Vente 30 janv. 1908, 16 pl., 810 fr.

Philippe d'Orléans. Vente 17 mai 1894, 25 fr. — Vente Ligaud, 49 fr. — Vente 26 oct. 1900, 86 fr. — Vente Bouvrain, 298 fr. — Vente Hubert, 205 fr. — Vente Gerbeau, 160 fr.

La Fayette. Vente Hubert, 600 fr. — Vente Gerbeau, 1.060 fr. — Vente Ligaud, 500 fr. — Vente Muhlbacher, 100 fr.



L'Éducation de l'Amour : *G. Demarteau, d'après F. Boucher.*

M. Fenaille décrit également deux autres portraits : portraits de femmes, à l'allure bourgeoise, qui, sans nul doute, sont de l'entourage de Debucourt. Toutes deux sont assises de profil, sur la terrasse d'un jardin, et ne sont pas sans quelque ressemblance entr'elles ; l'une, tenant une rose de la main gauche, ne serait autre que la femme de Debucourt, d'après la note manuscrite suivante, se trouvant au bas d'une épreuve possédée par M. Fenaille : *Mme Debucourt, Dessiné et Gravé par de Bucourt en 1803.* Ces deux portraits sont fort rares, et le second ne se rencontre pour ainsi dire jamais ; M. Fenaille est certainement l'un des rares amateurs qui peuvent se vanter d'en posséder un exemplaire.

Debucourt, qui avait été agréé à l'Académie royale en 1781, comme peintre, mourut à Belleville-Paris, au n° 18 de la paisible rue des Bois — encore existante —, le 22 septembre 1832.

Le spirituel talent de Debucourt est apprécié depuis longtemps déjà, en dépit de la légende en partie véridique, qui veut que les épreuves de ses planches, de la *Promenade publique* plus spécialement, aient servi d'enveloppes d'emballage. Edmond et Jules de Goncourt, qui ont fort judicieusement analysé son talent et son œuvre, dans leur *Art du XVIIIe siècle*, n'ont pas peu contribué à familiariser les amateurs avec le nom de Debucourt, et nous ne pouvons nous défendre de retranscrire ici quelques-unes de leurs fines observations sur le « métier » de Debucourt :

« Il y a là un grand art de petit graveur. L'agrément « de ces planches, l'illusion qu'elles donnent, cette har- « monie qu'elles ont dans la vivacité et le bariolage, « révèlent une science bien remarquable, un maniement « bien habile et bien délicat des outils du graveur.

« Debucourt, en effet, a poussé plus loin que per- « sonne le travail de ses dessous. Il s'y est appliqué avec « un soin, une légèreté de main, une maîtrise dans l'infi- « niment petit du procédé, qu'il est intéressant d'étu- « dier, si l'on veut lui rendre toute justice, dans les essais, « bien rares à rencontrer, de ses épreuves en noir. Il existe « un de ces tirages de la *Noce au château* où l'on peut « voir, à l'état vierge, la finesse des travaux, la trans- « parence des tons dégradés, tout le piquant des petites « touches dont les physionomies sont éclairées. Mais « peut-être où toute la délicatesse, toute la spirituelle « et consciencieuse dextérité de l'adroit graveur, se révè- « lent le mieux, c'est dans ces commencements de plan- « ches gardés par M. Jazet, travaux fragmentaires, « parcelles de scène, qui nous font voir, pour ainsi dire, « Debucourt gravant. C'est d'abord un trait, un simple « trait mordu à l'eau-forte, fin comme dessin d'une « plume de corbeau. Dans ce trait, le *berceau* du gra- « veur, auquel succédera plus tard la lourde roulette, « s'attaque à un petit bonhomme, à une figure de femme, « la caresse, la modèle, avec toutes les délicatesses et « toutes les dégradations de l'ombre ; et reberçant et « regrattant, l'outil délicat et magique finit par étendre

« sur toute la planche une douceur d'estompage. C'est « la manière noire, le procédé d'où sont sorties ses planches les plus réussies, les plus peintes : le *Menuet....* »

Voici d'autre part, le portrait physique et moral qu'Henri Bouchot a tracé de Debucourt : « On dit de « lui qu'il fut en tout de son époque. Grand et mince, « à la façon des beaux cavaliers de l'Empire, amusant « conteur de gaillardes histoires, plus imprévoyant qu'un « muscadin, très doux en toutes choses, caustique juste « assez pour n'avoir pas eu que des amis. Son profil un peu « tombant de penseur, les lignes spirituelles et gaies de « sa bouche, toute sa physionomie de brave homme « à la fois et de critique timide, nous ont été gardées « par un physionotrace, un portrait naïf de Debucourt « à la quarantaine, avec sa perruque bien arrangée, « son col large et sa cravate lâche... »

Quelques planches seulement ont été gravées d'après Debucourt : le *Juge ou la Cruche cassée* (dont le cuivre existe encore), par J.-J. Le Veau ; l'*Humanité ou Bienfaisance du Roi*, par L. Guyot, en 1787 ; *Vive le Roy*, par Augustin Le Grand. Cette dernière gravure, qui représente un colporteur montrant une image de Louis XVI à des paysans saisis d'admiration, a subi, en peu de temps, une triple transformation adéquate à autant de chan-

Le Juge ou la Cruche cassée. Vente 26 oct. 1903, eau-f. p., 40 fr. ; avt la déd., 50 fr.

L'Humanité. Vente Soulavie, 135 fr. — Vente Davesne, 211 fr.

Vive le Roy. Vente Soulavie, avec le port. de Louis XVI, 55 fr. : avec le décret, 50 fr. ; avec le portr. de Bonaparte, 76 fr.

gements successifs dans le régime de la France ; à l'image du Roi succéda le texte du *Décret du 18 Floréal*; puis le fameux décret, à son tour discrédité, céda la place à une effigie de *Bonaparte*. Ce cas d'utilisation d'une planche à tout propos n'est pas unique dans le domaine de l'estampe. Dans deux autres gravures de V. Vangélisty et de N. Le Mire, le roi-martyr est remplacé par le futur fondateur de la dynastie impériale, tandis que dans une estampe de Simonet, Bonaparte, encore, supplante cette fois Voltaire, qui avait lui-même détrôné la Comtesse d'Artois. Dans une importante planche d'Alix, où Bonaparte et ses deux collègues au Consulat, Cambacérès et Lebrun, se trouvaient réunis, l'image de Cambacérès subsiste seule dans une transformation de seconde main. Une allégorie en l'honneur du Comte de Vergennes, devint par la suite une pièce prônant Necker d'abord, Marat ensuite.

Charles-Melchior Descourtis, qui partage avec Janinet et Debucourt la faveur du public, n'a ni la tenue du premier, ni l'esprit et le goût du second de ces artistes. L'*Amant surpris* par une jeune personne qui lui bande les yeux de ses mains, le pendant de cette pièce surtout, les *Espiègles*, dérobant les vêtements de deux baigneuses qui n'en peuvent mais, sont des gravures de qualité très moyenne, exécutées d'après F. Schall : de quelles

L'Amant surpris. Vente 19 février 1894, 130 fr.
Les Espiègles. Vente 17 mai 1894, 103 fr.



E de Femme : *L. Marin Bonnet, d'après F. Boucher.*

ridicules proportions paraîtraient, si elles étaient debout, les deux femmes de la seconde planche ?

Dans la série bien connue des quatre planches d'après Taunay, Descourtis a été autrement inspiré, et le jour n'est pas loin où, à défaut des beaux Janinet et des Debucourt, elles seront chèrement disputées. Les sujets en sont d'ailleurs plaisants et de nature à n'effaroucher personne, ce qui est un gros élément de succès ; les deux planches primitivement gravées, la *Noce de village* et la *Foire de village,* sont aimablement décoratives et l'effet général en est séduisant : les meilleurs exemplaires sont ceux qui portent les armoiries des gentilhommes auxquels elles sont dédiées : la *Noce,* à un contrôleur général de la Marine, M. Godefroy, la *Foire,* à R. Hentzy, alors gouverneur des Pages du Prince d'Orange. Par la suite, ces armoiries furent effacées. Quant aux deux autres planches exécutées quelques années après, sous la Révolution, une d'elles attire et séduit, c'est le *Tambourin* ; la *Rixe* est la plus dédaignée : une scène de querelle éloigne plus qu'elle ne retient les chercheurs de gracieux avant tout.

L'œuvre gravé de Descourtis n'abonde pas en pièces

La NOCE DE VILLAGE. Vente 11 janvier 1894, av[t] t. ., 295 fr. — Vente 12 déc. 1904, 594 fr.

La FOIRE DE VILLAGE. Vente 12 déc. 1904, 585 fr.

La RIXE. Vente Hérédia, av[t] t. l., 500 fr.

La FOIRE et la NOCE. Vente 19 janvier 1894, 300 fr. — Vente Hérédia, 1.030 fr. — Vente 1[er] mai 1900, av[t] l. l., 6.150 fr. — Vente Kuhnen, 1.450 marks.

La FOIRE, la NOCE, la RIXE et le TAMBOURIN. Vente Pommereau, 800 fr. — Vente 28 févr. 1908, 1.655 fr. — Vente Gerbeau, 2.950 fr.

capitales : on lui doit cependant encore deux portraits de femmes, fort gracieusement exécutés, ceux de deux souveraines étrangères : *Frédérique-Sophie-Wilhelmine,* femme de Guillaume V, stathouder de Hollande, représentée en buste, de face, légèrement tournée à gauche, un grand cordon lui barrant la poitrine ; et *Frédérique-Louise-Wilhelmine* de Prusse, femme de Guillaume I[er], roi de Hollande, à mi-corps, tournée à droite, mais regardant le spectateur : le premier de ces deux portraits est d'un modelé supérieur au second. Fort recherchés l'un et l'autre, ils atteignaient ensemble, à la vente Alfred Hubert, la coquette somme de 6.600 francs.

Dans son œuvre, relevons encore des vues de Paris : deux différentes vues des *Tuileries,* la *Fontaine des Innocents,* la *Porte St-Bernard,* le *Port St-Paul* ; puis, enfin, le recueil, exécuté en collaboration avec Janinet, des *Vues remarquables des montagnes de la Suisse, gravées sous la direction de Monsieur Vernet, Peintre du Roi,* en quarante-deux planches, d'après Hentzi et Wolff. Né en 1753, Descourtis mourut en 1820.

Antoine-François Sergent, dit Sergent-Marceau, en raison de son mariage avec la sœur du général Marceau, veuve d'un M. de Cernel, appartient autant au monde de la politique qu'à celui de la gravure. Né à Chartres,

SOPHIE-WILHELMINE. Vente Ligaud, 260 fr.

FRÉDÉRIQUE-WILHELMINE. Vente 10 mai 1894, 190 fr. — Vente Gerbeau, 760 fr.

SOPHIE-WILHELMINE et FRÉDÉRIQUE-W. Vente Hubert, 6.600 fr.

VUES DES TUILERIES. Vente Muhlbacher, les 2 pl., 111 fr.

le 9 octobre 1751, Sergent vint fort jeune à Paris, pour apprendre la gravure et c'est Aug. de St-Aubin qui l'initia aux secrets de cet art ; puis rentré dans sa ville natale, Sergent revenait à Paris en 1789, sans doute électrisé par les premières clameurs de la Révolution. Dès son arrivée dans la capitale, il se lança à corps perdu dans la politique ; nommé d'abord commissaire de police, il était ensuite élu député à la Convention, où il votait la mort de Louis XVI sans sursis ; l'on dit même qu'il approuva la Terreur, tout en en regrettant par la suite les sanguinaires excès ; en tout cas, se rendant compte du rôle un peu trop actif qu'il avait joué dans les journées les plus agitées de notre histoire, Sergent s'exila de lui-même après Prairial : il craignait sans doute les représailles.

Avec sa femme, il s'achemina alors sur Bâle. Rentré en France en 1797, Sergent, proscrit par Bonaparte, dut à nouveau quitter sa patrie. Toujours suivi de sa femme, Emira Marceau, il partit pour l'Italie, séjourna quelques années à Venise, où il grava, en 1808, un portrait de *Madame Sergent*, planche fort curieuse, mais presqu'inconnue à cause de son insigne rareté, puis se fixa à Turin, où il fut nommé Bibliothécaire de l'Université (1824). Rentré enfin à Nice, Sergent y mourait aveugle, le 24 juillet 1847 ; il avait alors 96 ans.

Plusieurs planches intéressantes figurent dans l'œuvre de Sergent : outre deux différents portraits en pied

Mme Sergent. Vente 20 mai 1899, 210 fr.

du général *Marceau*, l'un gravé en couleurs (c'est le plus agréable et le plus recherché), l'autre en gravure monochrome, puis la *Translation des cendres* du célèbre soldat (planche publiée à Bâle, par Ch. de Méchel, alors que Sergent résidait dans cette ville), il est encore le signataire d'un bon petit portrait du maréchal russe *Czernicheff*, d'après de Meys ; on lui doit aussi, d'après J.-S. Duplessis, ceux de *Monsieur* (Comte de Provence) et de *J.-S. Necker*. A Bâle, Sergent a gravé un portrait qu'on est fort surpris de trouver dans son œuvre : il s'agit de celui de *Marie-Thérèse-Charlotte*, fille de Louis XVI : il date de 1795, alors que, deux ans auparavant, Sergent avait voté la mort du Roi ; nous osons croire que la fille du malheureux monarque ne poussa pas la complaisance jusqu'à poser devant Sergent et que c'est à son insu que l'artiste exécuta cette gravure.

Parmi les évènements tumultueux dont Sergent fut le plus souvent témoin, nous signalerons, pour son effet très pittoresquement interprété, le *Peuple parcourant les rues — de Paris — aux flambeaux ;* c'est une de ses meilleures œuvres. Sergent, ainsi que la plupart de ses contemporains, sacrifia aussi à la mode : c'est lui l'auteur de deux grivoiseries très osées, gravées en 1786, d'après

MARCEAU. Vente 10 mai 1894, av. la lettre grise, 185 fr. — Vente Muhlbacher, 300 fr. —Vente Destailleur, 205 fr. — Vente Gerbeau, 310 fr.

CZERNICHEFF. Vente Destailleur, 80 fr. —Vente 26 oct. 1900, 150 fr.

MONSIEUR. Vente de Lapeyrie, 255 fr. — Vente Gerbeau, 440 fr.

MARIE-THÉRÈSE-CHARLOTTE. Vente Destailleur, 100 fr. — Vente 10 mai 1894, 66 fr. — Vente Gerbeau, 210 fr. — Vente 27 janv. 1899, 78 fr.

Le PEUPLE PARCOURANT... Vente Soulavie, sans marge, 135 fr.



The Wooman taking Coffee : *L. Marin Bonnet.*

son maître, Aug. de St-Aubin, et que masque pour les oreilles chatouilleuses, une légende empruntée à la langue anglaise : *The First come best served* et *The Place to the first occupier.* Les sous-entendus des titres disent les sujets. Dans le même sens, il a aussi gravé la scène suivante : deux amants ont été surpris en galante conversation dans une grange, et, tandis que la mère querelle la fille, le galant s'empresse de s'échapper par une échelle, peu soucieux d'attendre le père qui s'avance armé d'un gourdin : *Il est trop tard,* tel est le titre donné par Sergent à cette polissonnerie qui fut exposée au Salon, en 1793, c'est-à-dire en pleine Terreur !

Sergent était un curieux : les premières ascensions de ballons l'intéressèrent et il nous en a conservé la mémoire dans des gravures exécutées à l'eau-forte ; le *Mesmérisme* ne le laissa pas indifférent non plus ; enfin, il a attaché son nom à ce que l'on a coutume d'appeler la petite estampe : des ex-libris et des cartes ; l'une de ces dernières, la *carte de citoyen-député de la Convention,* est signée *Androphile Sergent,* prénom emprunté très certainement au calendrier de l'époque révolutionnaire.

Les bibliophiles connaissent tous sa *Collection des portraits des grands hommes, femmes illustres et sujets mémorables de la France,* recueil qui ne renferme pas moins

The First come best served et The Place to the first occupier. 1re vente Muhlbacher, 610 fr.

Il est trop tard. Vente Muhlbacher, avt l. l., 500 fr. — Vente Destailleur, avt l. l., 150 fr. — Vente 10 mai 1894, 180 fr. — Vente Li aud, 215 fr. — Vente Gerbeau, avt l. l., 1.710 fr.

de 192 planches et auquel collaborèrent également sa femme, Campion, Ridé et Roger. On ne recherche guère les planches séparées de cet ouvrage, sauf les planches contemporaines : un certain nombre de portraits d'ailleurs sont purement de fantaisie ; mais les exemplaires complets n'étant pas communs, l'ouvrage se cote en librairie. L'architecte H. Destailleur en possédait un exemplaire auquel avaient été joints trente-cinq des dessins originaux de Sergent.

Madame Sergent, née Emira Marceau (1753+1834) a parfois aidé Sergent dans ses travaux les moins importants. Sergent aimait passionnément sa femme, mais il eut le tort de le proclamer trop publiquement ; il poussa son besoin d'expansion jusqu'à faire connaître, dans une brochure, de tristes et intimes détails sur la situation d'épouse de Mademoiselle Emira Marceau, alors Madame de Cernel, avant de devenir Madame Sergent et que, si n'était avérée sa bonne foi, l'on serait porté à taxer tout au moins de mauvais goût.

La gravure en couleurs ne se limite pas à Janinet, à Debucourt, à Descourtis et à Sergent ; s'ils en furent les plus caractéristiques représentants, il n'en existe pas moins, autour d'eux, d'autres graveurs dont quelques œuvres ne sont pas dénuées de tout intérêt : aussi, avant que de reprendre l'histoire de la gravure à la suite de François Boucher, allons-nous d'abord terminer la présentation de tous les artistes, recommandables par une planche au moins, qui se sont adonnés à la gravure en couleurs.

Le Cœur, parmi les moins connus, n'est pas le moins intéressant, et l'on a pu attribuer pendant plus d'un demi-siècle à Debucourt une planche presque sûrement de lui, portant en tous cas son adresse : nous faisons allusion à la *Promenade du Jardin du Palais-Royal*, dont la composition serait de C.-L. Desrais. Cette importante estampe, d'une composition moins bien ordonnée que ne l'est d'ailleurs celle de la *Promenade publique* ou de la *Promenade de la Galerie du Palais-Royal*, et gravée en outre avec plus de lourdeur que les deux planches de Debucourt, eut certainement du succès à son apparition ; une copie réduite, qui en fut faite à l'époque, en est la meilleure preuve. Ni la *Promenade*, ni la *Galerie*, de Debucourt, ne connurent cet honneur.

Les renseignements bibliographiques font complètement défaut sur Louis Le Cœur et l'on en est encore à ignorer ses dates de naissance et de mort, et jusqu'à son lieu d'origine. On le dit élève de Debucourt.

Le Cœur a signé deux curieuses planches d'après Swebach-Desfontaines, le *Serment fédératif du 14 juillet* et le *Bal sur l'emplacement de la Bastille*, habilement exécutées ; il a donné un pendant un peu sec à l'*Annette et Lubin* de Debucourt, avec sa *Vieillesse d'Annette*

La Promenade du Jardin du Palais-Royal. Vente Muhlbacher, 1.300 fr.; la copie, 200 fr. — Vente Destailleur, 700 fr.; à l'eau-f. p., 105 fr. — Vente Goncourt, 1.360 fr. — Vente Soulavie, 2.800 fr. — Vente Gerbeau, 1.820 fr.

Le Serment fédératif. Vente Muhlbacher, 380 fr. — Vente 17 janvier 1894, avt l. l., 90 fr. — Vente 6 mars 1894, 76 fr.

Le Bal sur l'emplacement de la Bastille. Vente Muhlbacher, 320 fr. — Vente Destailleur, 410 fr. — Vente 29 nov. 1899, 152 fr.

et Lubin ; il a aussi gravé d'après François Mouchet les *Chagrins de l'Enfance,* petits chagrins tout bonnement causés par un serin qui s'échappe de sa cage ; les épreuves antérieures de cette dernière et lourde planche, sont aux armes de la Duchesse de Bourbon, prudemment remplacées, pendant les orageuses années de la Révolution, par un simple fleuron. Enfin l'on comprend encore dans son œuvre le *Colin-Maillard* ou plus justement le *Bandeau favorable,* puisque c'est le titre que porte cette pièce, d'après Lavreince peut-être, et sur laquelle M. E. Bocher porte le jugement suivant : « Composition de trois personnages.... la femme est atrocement dessinée et sa pose est telle qu'elle en est contrefaite ». Chose curieuse, il existe du *Colin-maillard,* des épreuves avec cette suscription : *Gravé par Louis-F. Le Sueur en 1789* ; faut-il y voir, comme le croit M. Bourcard, une erreur du graveur de lettres ou bien une œuvre d'un artiste encore inconnu ? Nous penchons pour la première hypothèse.

Une allégorie anonyme, la *Constitution française,* est aussi attribuée à Le Cœur : une épreuve de cette rare pièce fit partie de la collection Soulavie ; on y voit des per-

La Vieillesse d'Annette et Lubin. Vente 11 janvier 1894, 80 fr. — Vente Hérédia, 192 fr.

Les Chagrins de l'Enfance. Vente Muhlbacher, 195 fr. — Vente Ligaud, 2e état, 680 fr.

Le Colin-Maillard (par Le Cœur). Vente Ligaud, réemmargée, 450 fr. — Vente 12 déc. 1904, 2.105 fr. — Vente Muhlbacher, avt t. l., 520 fr. ; avec l. l.,115 fr.

La Constitution française. Vente Soulavie, 470 fr.



Charms of the Morning : *L. Marin Bonnet.*

sonnages appartenant à toutes les classes de la société, témoignant leur joie aux pieds d'un monument surmonté des Tables de la Loi sur lesquelles une femme — la Nation — inscrit les Droits de l'Homme ; le tombeau de Mirabeau qui figure dans cette allégorie, est l'objet d'honneurs, sauf de la part d'un homme qui, porteur d'une cocarde blanche, « est puni, nous dit la légende gravée, « d'avoir voulu déranger la fête ; il a fait un faux-pas ; « le voilà étendu à terre, se rongeant le poignet de rage « et de confusion.... »

Nicolas-François Regnault, né en 1746, a gravé un certain nombre de planches d'une fadeur désespérante : dans son œuvre, où l'on recherche le *Matin*, le *Soir*, la *Nuit*, planches de sa propre composition et où, dans la dernière, le traversin de la belle joue le rôle de l'amant absent, puis *Dors, dors* et son pendant *Ah! s'il s'éveillait* nous ne retiendrons que le *Bain*, d'après P.-A. Baudouin et son pendant, le *Lever*, d'après son propre dessin : ces deux petites planches ne se recommandent certes pas par un dessin savant, loin de là ! mais l'on ne saurait nier une certaine entente de l'effet, et, dans le *Lever* notamment, les reflets du feu de la cheminée, habilement projetés sur la suivante agenouillée dans la

Le MATIN, le SOIR et la NUIT. Vente 6 avril 1894, av[t] l. l., 100 fr.
La NUIT, seule. Vente 6 mars 1894, 29 fr.
DORS, DORS et AH ! S'IL S'ÉVEILLAIT. Vente 17 mars 1894, 49 fr.
LE BAIN. Vente Josse, 530 fr.
Le BAIN et le LEVER. Vente Ligaud, 1.600 fr.— Vente 12 déc. 1904, 1.250 fr. — Vente H. Destailleur, 1.050 fr. — Vente Barrot, 2.810 fr.

pénombre, prouvent tout au moins de l'observation.

J.-A. Léveillé — et non Pierre, comme on le prénomme parfois — était un élève de Janinet : il naquit à Orléans, c'est le seul renseignement parvenu jusqu'à nous sur ce graveur de quatrième ordre ; sa signature se retrouve sur une cinquantaine de planches parfaitement insipides, comme la *Circassienne à l'encan* et le *Bain interrompu*, d'après Borel, *Le Combat des Horaces et des Curiaces*, d'après Le Barbier l'aîné. On ne trouve à retenir de son œuvre, en faisant preuve de beaucoup d'indulgence, que le *Charlatan* et la *Bascule*, gravés d'après Borel auquel Léveillé semble s'être attaché. Ces deux planches, où s'ébattent de nombreux personnages, se recherchent depuis quelque temps et valent, en épreuves bien fraîches, de 1.500 à 2.000 francs. C'est beaucoup d'argent en comparaison de la médiocrité des pièces qui en font l'objet. Mais nous allons fournir, quelques lignes plus bas, un exemple autrement probant de la fascination qu'exerce actuellement la gravure en couleurs sur l'esprit des collectionneurs ou simplement des curieux.

Avec Jean-Baptiste Chapuy (1760+1802) et Jean-Marie Mixelle, nous nous trouvons en présence de graveurs attelés à une besogne fort secondaire : la copie

Le Bain interrompu et la Circassienne. Vente 28 févr. 1908, 205 fr. — Vente du B[on] Pichon, 35 fr.

La Bascule. Vente 28 févr. 1908, 700 fr.

Le Charlatan (de Borel) et la Bascule. Vente 6 avril 1894, 240 fr. — Vente Gerbeau, 1.650 fr.

des planches réputées ; Chapuy et Mixelle se sont cependant parfois échappés de ce cercle borné. et ils ont mis au jour quelques planches dont on ne s'occuperait guère d'ailleurs si elles ne bénéficiaient à la fois du succès de la gravure en couleurs et du renom du peintre qu'elles traduisent : tel est, pour Chapuy, le cas des *Grâces parisiennes au bois de Vincennes* et des *Trois sœurs au Parc de St-Cloud,* d'après Lavreince, planches qui obtiennent les fortes enchères, bien qu'elles ne soient que de tristes productions ; enlevez les groupes féminins, déjà eux-mêmes mal équilibrés et mal dessinés,et vous n'aurez plus que des paysages où ni sihouettes, ni valeurs, ni plans ne sont observés : ces planches ne soutiennent pas l'analyse, tant elles sont dénuées des moindres qualités qu'on est en droit d'exiger d'une estampe digne de ce nom, et l'on peut résumer ces deux planches d'un mot : c'est enfantin. L'une des planches : les *Trois sœurs au parc de St-Cloud,* a été aussi éditée sous un autre titre : le *Bosquet d'amour.* Quant à Mixelle, il ne se montre pas plus heureux que Chapuy, ajoutant encore aux défauts de celui-ci une grande lourdeur d'exécution, par exemple lorsqu'il grave le *Désir amoureux,* de Baudouin, dont le premier état réside en un groupe d'amants qui s'ébattent dans des nuages

Les Graces Parisiennes au Bois de Vincennes. Vente 12 déc. 1904, 1.345 fr.

Les Graces Parisiennes et les Trois Sœurs. Vente Barrot, 10.000 fr. — Vente J. Gerbeau, 5.730 fr.

Le Désir amoureux. Vente Josse, av[t] t. l., 300 fr. — Vente du B[on] Pichon, 1[er] état, 160 fr.

propices à souhait et qui les masquent,à demi seulement, aux regards curieux d'une jeune femme ; dans la suite des colombes les remplacèrent.

C'est également Mixelle qui a signé, outre le *Matin* et le *Roman*, d'après Garneret ou Garneray, la *Petite Guerre* et le *Joli petit Serin*, deux planches copiées sur les gravures d'Aug. Le Grand, d'après Lavreince : notons que les planches de Le Grand ne portent pas tout à fait les mêmes titres : ce sont *Jamais d'accord* et le *Serin chéri*. Signalons enfin de Mixelle, dans son rôle de copiste, Les *Joueurs* et la *Diseuse de bonne aventure*, d'après les estampes de l'Anglais William Ward : *The Gamesters* et *The Fortune Teller*.

Incidemment, le buriniste Joseph de Longueil (1732 +1792) a gravé en couleurs ; l'on connaît du moins de lui cinq ou six gravures ainsi exécutées, notamment : les *Dons imprudents* — une jeune femme, aidée de sa camériste, coupe une longue mèche de cheveux à un galant agenouillé à ses pieds — et le *Retour à la vertu* — une jeune femme assise sur un lit de repos en aimable

Le Roman. Vente Ligaud, impr. en coul. 310 fr.

Le Matin. Vente Ligaud, impr. en coul., 150 fr.

Le Matin et le Roman. Vente Muhlbacher, 210 fr. — Vente Josse, 1er état, 710 fr.

Le Joli Petit Serin. Vente Josse, 905 fr.

Les Joueurs. Vente du Bon Pichon, 21 fr.

Les Joueurs et la Diseuse de bonne aventure. Vente 17 mai 1894, 108 fr.

Les Dons imprudents. Vente Ligaud, 450 fr.

Le Retour a la vertu. Vente Ligaud, 365 fr.

Les Dons imprudents et le Retour a la vertu. Vente Destailleur, 430 fr. — Vente Pommereau, 300 fr. — Vente Gerbeau, avt t. l., 6.600 fr.



EINE MARIE-ANTOINETTE : *Louis Gauthier-Dagoty.*

compagnie, paraît se livrer à des regrets... tardifs. Ces deux planches gravées avec beaucoup de propreté, mais avec lourdeur, laissent deviner un graveur plus habile à manier la pointe et le burin que la gravure en couleurs.

Avec Laurent Guyot, Coutellier, Pierre-Charles Coqueret, Jean-Baptiste Morret, Madame Allais, Pierre-Michel Alix, Levachez, Villeneuve, que nous allons étudier, presque tous les adeptes de l'estampe en couleurs méritant au moins une mention aux yeux des fanatiques auront été évoqués : ce n'est pas une histoire complète de la gravure en couleurs que nous aurons eu la prétention d'offrir au cours de ces pages, mais un résumé suffisant pour en faire connaître l'importance ; nous n'aurons pas toujours été au diapason de la mode, ce vilain mot, quand il s'agit d'une œuvre d'art ; les amateurs nous le pardonneront ; n'en est-il pas d'ailleurs, parmi eux, quelques-uns de notre avis ?

Laurent Guyot, qui signa certaines pièces de l'anagramme « Toyug », né à Paris en 1756, mort on ne sait quand, a été l'élève de deux graveurs au burin, Louis Le Grand et Jean-Baptiste Tilliard, mais c'est vers la gravure en couleurs qu'il se sentit attiré : il n'a pas produit d'œuvres importantes, mais de nombreuses piécettes pouvant s'adapter le plus souvent à des dessus de tabatières, à des bonbonnières, à des boutons. Citons le *Colin-Maillard* et le *Concert*, la *Sentinelle vigilante*

Le Colin-Maillard (de Dutailly). Vente Gerbeau, 250 fr.

et *N'aie pas peur, ma bonne amie,* l'*Isle du Rendez-vous* et l'*Arrosoir,* d'après Dutailly ; quatre motifs de tabatières gravés sur un même cuivre et relatifs à la Séance des *Etats-Généraux* du 4 mai 1789 ; une série — complète ? — de dix-huit minuscules médaillons précédés de ce titre : *Garniture de bouton au (sic) Révolutions de Paris, le 14 juillet 1789* ; diverses *vues, attaque et prise de la Bastille,* enfin, d'après Fragonard, l'*Armoire,* le *Verrou* et la *Gimblette,* réductions des planches de R. de Launay, de Mlle Blot et de Bertony.

Coutellier n'est guère connu que par des portraits d'acteurs et d'actrices auxquels il semble avoir spécialement consacré son très modeste talent. Ces portraits, d'une facture brillante, sans plus, sont assez recherchés : certains d'entre eux sont rapportés dans des cadres bleus imitant les montages des dessins. En voici les plus connus : *Mademoiselle Ollivier,* dans le rôle de Chérubin, *Mademoiselle Contat,* dans le rôle de Suzanne, *Madame Dugazon,* représentée en paysanne, *Mademoiselle Colombe l'aînée, Mademoiselle Maillard, Madame Julien, Carlin Bertinazzi,* en Arlequin, *Joseph Menier, Michu.*

Le Colin-Maillard et le Concert (de Dutailly). Vente 15 mai 1907, 460 fr. — Vente Destailleur, 126 fr.

Etats-Généraux. Vente 1904, 100 fr.

Garnitures de bouton. Vente Soulavie, 615 fr.

Mlle Ollivier. Vente de Lapeyrie, 101 fr. — Vente 15 mai 1907, 90 fr. — Vente Soulavie, 200 fr. — Vente Goncourt, 95 fr. — Vente 13 déc. 1900, 78 fr.

Mlle Contat. Vente 6 févr. 1904, 140 fr.

Mme Dugazon. Vente 1882, 65 fr. — Vente 10 mai 1894, 30 fr.

Mlle Colombe l'aînée. Vente 18 mai 1900, 46 fr.

Pierre-Charles Coqueret, est un pâle graveur, dont les productions le plus souvent dérivées de l'aqua-tinte, manquent d'accent et de personnalité. Né en 1761, il fut comme J.-A. Léveillé, disciple de Janinet ; il ne fait pas honneur à son maître, et c'est plutôt à titre de curiosité que nous citons de Coqueret les deux planches suivantes, de la composition de Dutailly : *On doit à sa patrie le sacrifice de ses plus chères affections* et *Il est glorieux de mourir pour sa Patrie ;* les groupes principaux de ces deux estampes sont présentés dans une gamme assez harmonieuse ; mais le graveur a sacrifié avec une désinvolture sans pareille, tout ce qui lui paraissait accessoire : aussi dans la première planche, soldats, comme chevaux, sont-ils absolument en bois, ce qui n'est pas très heureux. Entre temps, Coqueret s'attaquait au divin Raphaël et gravait une suite de six *Amours* : il est presqu'inutile d'ajouter que son audace ne fut pas couronnée de succès.

Quant à Madame Allais, née Angélique Briceau, elle est l'auteur d'un portrait de *Mirabeau*, daté de 1791, — le Mirabeau au visage grêlé — qui révèle de très sérieuses qualités de force et d'observation ; c'est une planche caractéristique, digne des plus forts graveurs en couleurs et qui eût mis le nom de cette femme-graveur plus

Mlle Maillard. Vente 10 mai 1894, 50 fr. — Vente Goncourt, 37 fr.
C. Bertinazzi. Vente 28 févr. 1908, 65 fr.—Vente 21 mars 1908, 31 fr.
Michu (par Coutellier). Vente Destailleur, 29 fr. — Vente Davesne, 61 fr.
On doit a sa patrie et Il est glorieux de mourir. Vente 6 mars 1894, 65 fr.
Mirabeau. Vente Destailleur, 1890, 19 fr.— Vente Soulavie, 415 fr.

en vedette, si elle n'était pas si rare, par conséquent à peine connue. Depuis une dizaine d'années, nous n'avons vu passer en vente ce *Mirabeau,* qu'à la vente Soulavie, où, bien que privée de marges, elle atteignit l'enchère de 415 francs.

Madame Allais a encore gravé d'autres portraits de personnages de la Révolution ; ils n'atteignent pas, pour la plupart, à son *Mirabeau,* mais n'en sont pas moins dignes d'égards, notamment ceux de *Charlotte Corday,* de *Joseph Barra,* d'*Agricola Viala* et de *J.-J. Rousseau.*

Le père de Madame Allais, était un fort mauvais graveur et dont rien n'est à citer ; son mari, graveur également, est loin de l'égaler, bien qu'il ne fut pas dénué de tout talent. Madame Allais reste donc l'artiste intéressant de la famille.

Un œuvre de graveur qui demande tout d'abord à être fortement épuré, si l'on en veut dégager les quelques pièces méritant de rester, c'est celui de Pierre-Michel Alix, portraitiste surtout, grand producteur en tout cas.

Né en 1762, mort en 1817, P.-M. Alix, à côté de médaillons sans intérêt aucun, comme ceux de Brutus, de Solon ou de Lycurgue, ou de planches absolument quelconques — sujets légers, costumes antiques, allégo-

Charlotte Corday. Vente Ligaud, 35 fr. — Vente Gerbeau, 190 fr. ; avt t. l., 220 fr.

J.-J. Rousseau. Vente Ligaud, 24 fr.



difficile : *J. F. Janinet, d'après Nic. Lavreince.*

ries — a exécuté des portraits, dont quelques-uns sont ou agréables ou fort bien traités : peu soucieux d'opinions politiques, se pliant au contraire à toutes, au gré des circonstances et des évènements, Alix a aussi bien gravé Marie-Antoinette que Marat, Napoléon que Louis XVIII, Fénelon que Chalier. Entre tant de portraits, il faut nécessairement choisir : en voici les meilleurs : *Marie-Antoinette*, d'après Madame Vigée-Lebrun, très rare ; plusieurs *Bonaparte*, dont un d'après Appiani, daté de 1798 ; *Franklin*; le *Général Berthier*, regardé comme l'un des chefs-d'œuvre de la gravure en couleurs ; *Le Vachez de Charnois*, l'un des plus fins portraits d'Alix ; *Le Tourneur*, estampe sans aucune lettre, où le personnage représenté en costume de Directeur, a été tour à tour signalé comme étant Barras ou Treilhard : MM. Portalis et Beraldi l'ont inscrit sous le nom de Barras, mais une note de Soulavie, contemporaine de la gravure, indiquait celui de Le Tourneur, et c'est à ce dernier nom, que le catalogue des œuvres d'art du xviiie siècle à la Bibliothèque Nationale, s'est définitivement arrêté.

Fénelon. Vente 19 janvier 1894, av^{t} l. l., 35 fr.

Marie-Antoinette (par Alix). Vente Gentien, av^{t} l. l., 505 fr.

Bonaparte. Vente Hérédia, 220 fr. — Vente J. Gerbeau, 210 fr. — Vente Ligaud, 125 fr.

Franklin (par Alix). Vente 20 mai 1901, 42 fr. — Vente 21 mars 1908, av^{t} l. l., 140 fr.

Berthier. Vente Ligaud, 200 fr. — Vente Gerbeau, 375 fr. — Vente 18 mai 1906, 270 fr.

Le Vachez de Charnois. Vente Ligaud, 20 fr. — Vente Soulavie, 40 fr.

Le Tourneur. Vente 3 avril 1901, 400 fr. — Vente Soulavie, 500 fr. — Vente Gerbeau, 255 fr.

Citons encore d'Alix : *Molière, Voltaire* en habit rouge, des acteurs ou des actrices, *Mademoiselle Maillard, Madame de Saint-Aubin* en paysanne, dans la pièce « Ambroise ou Voilà ma journée », *Préville, Michu,* enfin la célèbre planche des *Trois Consuls,* avec un bas-relief rappelant la présentation par Barthélemy au Premier Consul de l'acte constitutif qui fixait le Consulat à vie ; quel chemin parcouru par cette estampe, de 1882 à 1904 ; en 1882, en vente publique, elle était adjugée vingt-sept francs ; en 1904, dix-sept cents francs !

Levachez, comme Alix, a gravé de nombreux portraits et, dans son énorme production, il faut aussi élaguer ; il est d'ailleurs inférieur à son confrère, et ne peut mettre en ligne que quelques planches rares dans lesquelles se mêle le plus souvent un intérêt historique ou iconographique : deux de ses estampes les plus finement traitées sont ses deux très petits et très rares portraits de *Louis XVI* d'après J.-S. Duplessis et de *Marie-Antoinette* d'après Madame Vigée-Lebrun ; citons encore *Louis XVI et La Fayette,* planche de forme ronde, *Marat, Jérôme Pétion,* enfin *Kléber.*

Molière (par Alix). Vente Ligaud, av[t] l. l., 30 fr. — Vente Rodière, 85 fr. — Vente 17 mars 1910, 110 fr.

Voltaire (par Alix). Vente 15 déc. 1908, 131 fr. — Vente Ligaud, 57 fr.

M[lle] Maillard. Vente J. Gerbeau, 165 fr. — Vente Ligaud, 177 fr.

M[me] de Saint-Aubin. Vente Ligaud, 158 fr. — Vente H. de Roissy, 86 fr. — Vente L. Dumont, 155 fr. — Vente Muhlbacher, 95 fr. — Vente J. Gerbeau, 225 fr.

Michu (par Alix). Vente 20 déc. 1909, 220 fr. — Vente 23 janv. 1900, 49 fr. — Vente 15 mai 1907, 95 fr.

Louis XVI (par Levachez). Vente 1899, 125 fr.

Levachez, qui s'adonna plus spécialement à la gravure au lavis, consacra son modeste savoir à la traduction des œuvres de Carle Vernet ; sous ce jour il ne nous appartient plus : ces planches sont en effet postérieures à 1800.

Jean-Baptiste Morret, l'auteur d'une planche que nous décrivons plus loin, dans l'œuvre du peintre Swebach-Desfontaines, d'après lequel elle a été gravée, et qui se trouve être sa meilleure estampe, a aussi gravé, d'après Caresme et Huet, la *Culbute imprévue* et la *Chûte inattendue*, et d'après Augustin de Saint-Aubin, en collaboration avec Sergent et Antoine Phelippeaux (1767 + vers 1835) d'abord, l'*Heureux ménage*, l'*Heureuse mère*, la *Sollicitude maternelle* et la *Tendresse maternelle*, série de quatre planches, puis avec Phelippeaux et J. Laurent Julien ensuite, la *Jardinière* et la *Savonneuse*. Toutes ces planches sont médiocres ; l'on recherche toutefois les deux dernières qui sont galantes.

Villeneuve, graveur et éditeur, offre une antithèse marquée avec la majorité des graveurs que nous avons

Louis XVI et Marie-Antoinette (par Levachez). Vente Destailleur, 680 fr.

Kléber. Vente Destailleur, 51 fr. — Vente Ligaud, 177 fr.

La Culbute imprévue et la Chute inattendue. Vente Ligaud, 100 fr.

L'Heureux ménage, l'Heureuse mère, la Sollicitude et la Tendresse. Vente Destailleur, 90 fr. — Vente Muhlbacher avec la 1re adr. de Blin, 140 fr.

La Jardinière et la Savonneuse. Vente Muhlbacher, avt t. l., 300 fr. — Vente Séran, sans marge, 100 fr. — Vente 6 mars 1894, 199 fr. — Vente Gerbeau, avt t. l., 1.210 fr. — Vente Davesne, sans marge, 605 fr.

cités : ce ne sont alors dans ses planches que guillotines ou têtes coupées ; d'une bien médiocre valeur d'art, elles sont du moins typiques par la violence qu'elles affectent contre la Royauté : dans une lanterne, il trace l'image de Marie-Antoinette, « la *Panthère autrichienne*... la Médicis du 18e siècle. Cette affreuse Messaline, fruit des plus licencieux concubinages.... » ; dans une autre lanterne, en manière de pendant, c'est *Louis XVI*, « vouë « au mépris et à l'exécration... bien autrement monstre « que Charles IX.... » Dans d'autres gravures, c'est encore Louis XVI qui est l'objet de rageuses satires : *Louis le parjure, Louis le traitre, lis ta sentence, Matière à réflection pour les jongleurs couronnés* — une main tenant suspendue le chef de Louis XVI décapité, d'où s'échappent des gouttes de sang —, la *Réception de Louis Capet aux Enfers*, etc. Il est tout au moins curieux de constater, avec MM. Portalis et Beraldi, que ces élucubrations ultra-révolutionnaires, devaient aboutir chez Villeneuve, en 1814, à des portraits de Louis XVIII, de la Famille Royale et même à une image de *Jésus-Christ sauveur du Monde !*

Ce fut la mode en pleine Terreur, par crainte souvent, par conviction parfois, par intérêt généralement, d'afficher des idées outrancières ; ne s'agissait-il pas de préserver sa propre tête ? Jacques Gamelin, gravant

La Panthère autrichienne et Louis XVI. Vente Muhlbacher, 255 fr. — Vente Soulavie, 115 fr.

Matière a réflection. Vente Soulavie, 42 fr.



La Comparaison : *J. F. Janinet, d'après Nic. Lavreince.*

en 1791, le portrait de son fils, ne l'accompagnait-il pas de cette légende particulièrement suggestive : *Louis Gamelin, démocrate enragé âgé de 13 ans, que sera-t-il à 20 ! !*

Avec Villeneuve, nous sommes arrivés au terme du XVIIIe siècle, en ce qui concerne la gravure en couleurs ; cela ne veut pas dire que nous ne prendrons plus aucun contact avec elle, bien au contraire ; comme elle va se trouver comme devant, constamment mêlée à la marche de l'estampe, nous nous retrouverons donc encore plus d'une fois en présence de ses artistes et de leurs œuvres. Les estampes que nous citerons alors, complèteront dans la mesure du possible dans une étude d'ensemble, les renseignements que nous avons déjà consignés dans ce chapitre spécial.

CHAPITRE III

CHAPITRE III

TOCQUÉ, JEAURAT, BOUCHARDON, VANLOO, J. VERNET, VIEN, CHALLE ET SCHALL, ROSLIN. — PIERRE ANTOINE BAUDOUIN : LES GRAVEURS DE BAUDOUIN. — UN PEINTRE-GRAVEUR : GABRIEL DE SAINT-AUBIN. — UN GRAVEUR, ÉDITEUR, EXPERT ET ICONOGRAPHE : BASAN. — HONORÉ FRAGONARD, PEINTRE ET GRAVEUR. — JEAN-BAPTISTE GREUZE : LES GRAVEURS DE GREUZE.

L'étude de la gravure en couleurs, que nous n'avons pas voulu scinder pour en mieux embrasser toute l'importance, nous a engagé bien au-delà de l'époque à laquelle nous devions logiquement nous arrêter ; nous nous trouvons donc maintenant dans l'obligation de rebrousser chemin pour revenir aux artistes qui sollicitent plus spécialement l'attention autour de Boucher et de Chardin, en dehors de Baudouin, de Gabriel de Saint-Aubin, de Greuze et de Fragonard, que nous étudierons à part. Ce sont, dans l'ordre chronologique de naissance : Toc-

qué, Jeaurat, Bouchardon, Aved, C. et L.-M. Vanloo, J. Vernet, Vien, Challe et Schall, Roslin, c'est-à-dire un peintre d'histoire, un peintre de marines, plusieurs peintres de genre, des portraitistes, un sculpteur enfin.

Louis Tocqué, le gendre de Nattier, naquit à Paris en 1696. Après un séjour en Russie d'abord, en Danemark ensuite, Louis Tocqué revint en France en 1760 et y mourut en 1772. Louis Tocqué fut exclusivement un portraitiste, et sans atteindre à une grande perfection, il a laissé des œuvres qui ne sont pas sans charme et sans délicatesse ; il est souvent plus vrai que Nattier, s'il n'en a pas l'ampleur. Les meilleures planches gravées d'après ses nombreux portraits sont celles de J. Daullé, (*Marie Leczinska*, en pied), N. de Larmessin, G.-F. Schmidt, (*le Comte Nic. Esterhazy*), Aug. de Saint-Aubin, J.-G. Muller, (*Louis Galloche*) et Ch. Dupuis. Le portrait de Tocqué lui-même a été gravé, d'après une peinture de Nattier, par L.-J. Cathelin.

Etienne Jeaurat, qu'il ne faut pas confondre avec son frère aîné, le graveur Edme Jeaurat (1688+1738), doit trouver place dans notre Manuel pour l'*Exemple des Mères*, gravé par Lucas, *le Joli dormir* — une aimable

MARIE LECZINSKA (par Tocqué). Vente Didot, 55 fr.

Le C[te] ESTERHAZY. Vente Didot, av[t] t. l., 1.020 fr. ; 2[e] état, 50 fr. ; 3[e] état, 20 fr.

L'EXEMPLE DES MÈRES. Vente Muhlbacher, 100 fr. — Vente 11 janvier 1894, 16 fr. — Vente Goncourt, av[t] t. l., 42 fr.

Le JOLI DORMIR. Vente Muhlbacher, 56 fr.— Vente Destailleur, 45 fr. — Vente 11 janvier 1894, 36 fr. — Vente du B[on] Pichon, 30 fr. — Vente H. Lacroix, 115 fr. — Vente 17 mars 1910, 200 fr.

femme qui serait, selon certains, Madame de Lalive d'Epinay —, par Madame Tardieu, née Claire Tournay, l'*Eplucheuse de salade*, par Beauvarlet, les *Citrons de Javotte*, par Ch. Le Vasseur. Mais c'est surtout dans les scènes de la rue que Jeaurat excelle : il s'y est intéressé tout particulièrement, et son œuvre en contient de typiques, que Le Vasseur, Duflos et Aliamet nous ont conservées : voici d'abord la *Place des Halles* où, de « jeunes farauds, par une bizarre manie, viennent faire assaut de gros mots » et se livrent au plaisir de la danse avec des poissardes ; voici la *Place Maubert* où, pour quelques pommes renversées, une querelle surgit ; l'*Enlèvement de Police* et le *Déménagement d'un peintre*, sont également prétexte pour Jeaurat à de pittoresques compositions ; n'est-il pas enfin séduit par le mouvement créé par le *Carnaval des rues de Paris* ou bien par cette scène, toujours d'actualité, le *Transport des Filles de joie à l'hôpital*, où l'on voit ces sœurs de Manon Lescaut entassées dans une charrette et semblant supporter avec une douce philosophie les quolibets du peuple.

Jeaurat n'a ni la distinction ni le charme de Chardin, auquel on le compare parfois et qu'il rappelle incidem-

Le Carnaval des Rues de Paris. Vente Goncourt, av[t] l. l., 32 fr.

Les Citrons de Javotte. Vente Goncourt, 11 fr.

Place Maubert. Vente Goncourt, av[t] t. l., 25 fr.

Place des Halles et Place Maubert. Vente Destailleur, 60 fr. — Vente Lacroix, 55 fr.

Le Transport des Filles de joie a l'Hopital. Vente Goncourt, av[t] l. l., 67 fr. — Vente 26 oct. 1903, av[t] l. l., 26 fr.

L'Accouchée et la Servante congédiée. Vente Davesne, 105 fr.

ment, comme dans l'*Accouchée,* gravée par Lépicié ou la *Servante congédiée* de Baléchou : il n'en est pas moins un artiste intéressant qui fut d'ailleurs très apprécié de son vivant ; à l'Académie, il parvint au grade de chancelier, dignité que connurent peu de ses confrères. Né à Paris, le 9 février 1699, Jeaurat est mort à Versailles, le 14 décembre 1789 : il avait alors quatre-vingt-dix ans.

Edme Bouchardon, sculpteur, a été un dessinateur prolifique et c'est par milliers que se comptent ses figures exécutées à la sanguine, le plus souvent destinées à servir de modèles ; sa série des *Etudes prises dans le bas-peuple ou les Cris de Paris,* en cinq suites publiées de 1737 à 1746 et comportant un ensemble de soixante planches, préservera son nom de l'oubli auprès des collectionneurs d'estampes : ces planches, esquissées à l'eau-forte avec simplicité et facilité par le Comte de Caylus, ont été sobrement terminées par Etienne Fessard qui les éditait ; elles présentent, en tout cas, un intérêt de précieuse documentation d'où la note de pitié n'est pas exclue, comme dans la planche de la *Pauvre vieille Femme,* par exemple.

Edme Bouchardon, né en 1698, avait remporté le Prix de Rome à vingt-quatre ans ; il mourut à Paris le 27 juillet 1762. C'est à cet aimable sculpteur qu'on doit les Saisons, ornant la fontaine monumentale de la rue de Grenelle. Rappelons qu'il avait un frère — Jacques-

ETUDES PRISES DANS LE BAS-PEUPLE. Vente 2 févr. 1910, 285 fr.

Philippe — également sculpteur, mais qui passa la plus grande partie de sa vie en Suède, où il mourut vers 1745.

En ces dernières années, l'attention s'est portée sur un portraitiste d'une certaine habileté, Jacques-André-Joseph Aved, de Douai. Né le 12 janvier 1702, il mourut à Paris, le 4 mars 1766, après avoir été conseiller à l'Académie Royale. Nous avons déjà cité d'Aved, le portrait d'une actrice, gravé par B. Lépicié ; nous mentionnerons plus spécialement ceux de *sa femme* et de *Mademoiselle Loizerolle,* sa belle-sœur, qu'a gravés J.-J. Baléchou ; il nous a représenté sa femme, de face, coiffée d'un chapeau, et sa belle-sœur, assise, faisant tourner un petit rouet posé sur ses genoux ; ce sont en quelque sorte les deux planches les plus agréables qui aient été gravées d'après Aved, dans l'œuvre duquel se trouvent l'*Abbé Caperonnier,* par Lépicié, *J.-F. de Troy,* par N. de Launay, *J.-B. Rousseau,* par Daullé et *son propre portrait,* par G.-P. Benoist.

Charles-André, dit Carle Vanloo, appartient à une famille d'artistes : il était frère puiné de Jean-Baptiste Vanloo et fils d'Abraham. Il naquit à Nice, le 15 juillet 1705 ; élève de son frère aîné, de B. Lulli et de Legros, Carle Vanloo obtenait le Prix de Rome, âgé de dix-neuf

Aved, par lui-même. Vente Camberlyn, 11 fr.
Mme Aved. Vente Gerbeau, état, 32 fr.
Mlle Loizerolle, Vente Defer-Dumesnil, avt t. l., 110 fr. — Vente Bouvrain (avec Mme Aved) 80 fr.
J.-F. de Troy. Vente Bouvrain, avt l. l., 36 fr.
J.-B. Rousseau (par Daullé). Vente Didot, avt l. l. et l'encr., 590 fr. ; avt l. l,. 145 fr.

ans à peine. Son talent lui valut d'ailleurs bien des honneurs ; après avoir été reçu académicien, il devenait directeur en 1763 : l'année d'avant, il avait été nommé Premier Peintre du Roi.

L'on connaît plus particulièrement le portrait de *Madame de Pompadour,* qu'un graveur d'origine écossaise, Jean-Louis Anselin, a gravé sous cette appellation : la *Belle Jardinière,* d'après le tableau de Carle Vanloo. Ce portrait recherché existe non seulement avant la lettre, mais aussi à l'état d'eau-forte ; nous n'oserions affirmer qu'il soit ressemblant : il diffère sensiblement des autres images de la maîtresse de Louis XV, mais peu importe en la circonstance. Ce qu'on aime dans cette estampe, c'est son aspect plaisant.

Les scènes ampoulées de Vanloo ont été notamment traduites par Beauvarlet et Baléchou. Le premier de ces deux graveurs a exécuté la *Confidence* et la *Sultane* — qui serait (encore !) Madame de Pompadour —, puis la *Lecture espagnole* et la *Conversation espagnole,* planches d'un travail quasi-métallique. Baléchou est l'auteur d'une estampe, jadis célèbre, aujourd'hui oubliée : *Sainte Geneviève.*

La Belle Jardinière. Vente Didot, av[t] l. l., 510 fr. — Vente 6 mars 1894, 92 fr. — Vente 16 janvier 1894, av[t] l. l., 400 fr. — Vente Goncourt, av[t] t. l., 300 fr. — Vente Ligaud, 115 fr. — Vente Defer-Dumesnil, av[t] l. l., 820 fr. — Vente H. de Roissy, 405 fr. — Vente Soulavie, 710 fr. — Vente Gerbeau, 510 fr.

La Confidence. Vente 8 janvier 1894, av[t] l. l., 56 fr.

La Lecture espagnole. Vente Didot, av[t] t. l., 46 fr. — Vente 6 avril 1894, av[t] l. l., 15 fr.

La Lecture espagnole et la Conversation espagnole. Vente 1906, 75 fr. — Vente 19 mars 1910, 48 fr.

Enfin, indiquons une gravure de Lépicié, d'après Carle Vanloo : *Bacha faisant peindre sa maitresse* : on ne saurait aller plus loin dans le manque de naturel. C'est à ce seul titre que l'estampe de Lépicié trouve place ici.

L'un des membres les plus célèbres de la famille des Vanloo, après Carle, est Louis-Michel Vanloo, son neveu, fils de Jean-Baptiste, et qui se consacra spécialement au portrait, genre dans lequel il se révèle au rang d'un Tocqué ou d'un Aved. Louis-Michel Vanloo, né à Toulon, le 2 mars 1707, mourut à Paris, le 20 mars 1771. Quelques-unes de ses peintures ont été gravées par Beauvarlet, Gaillard, M. Aubert et G.-E. Petit. L'on recherche surtout le portrait de *Mademoiselle d'Oligny*, gravé par Joseph-Ignace Huber, élève de J.-G. Wille (1759+....)

Le plus habile peintre de marines que la France ait possédé au XVIII[e] siècle est sans contredit Claude-Joseph Vernet. Né à Avignon, le 14 août 1714, Joseph Vernet manifesta des dispositions pour les arts du dessin dès son plus jeune âge ; après avoir reçu des conseils de son père, Antoine Vernet, puis de Philippe Sauvan, il devint le disciple de Adrien Manglard, peintre et graveur (1695+1760), connu par une quarantaine d'eaux-fortes qu'a décrites Robert-Dumesnil, dans son *Peintre-*

Sainte Geneviève. Vente Camberlyn, av[t] l. l., 85 fr. — Vente du 4 juin 1909, av[t] l. l., 48 fr.

Bacha faisant peindre sa maitresse. Vente 24 févr. 1908, 9 fr.

M[lle] d'Oligny. Vente Didot, 11 fr. — Vente du B[on] Pichon, 105 fr. — Vente 17 mai 1894, av[t] l. l., réemmargée, 59 fr. — Vente L. Mar, 50 fr. — Vente Bouvrain, 50 fr.

Graveur français ; à peine âgé de vingt ans, Joseph Vernet partit pour l'Italie, où il résida jusqu'en 1753. A son retour en France, il fut reçu membre de l'Académie Royale, puis nommé conseiller en 1766. Joseph Vernet mourait le 3 décembre 1789. Il était le père de Carle et le grand-père d'Horace Vernet, qui devaient s'illustrer à leur tour dans les arts, presque jusqu'à nos jours.

Joseph Vernet a gravé lui-même quelques eaux-fortes où l'impression de la lumière prouve une délicate entente de ses jeux ; il passe pour en avoir gravé cinq, mais on ne connaît en réalité, quant à présent, que les deux pièces suivantes : la *Plage à la grosse tour* et le *Retour de pêche*, la première en largeur, la seconde en hauteur.

Le nombre des planches exécutées d'après les peintures de Joseph Vernet est assez considérable : les meilleurs de ses traducteurs furent Baléchou, Le Bas, Cochin fils, Aliamet ; nous en pourrions citer vingt autres.

Tout le monde a encore présent à la mémoire, la fameuse *Tempête*, de Baléchou, aujourd'hui complètement démodée, mais qui fut considérée jusqu'au milieu du XIXe siècle, comme l'un des chefs-d'œuvre de la gravure : c'était exagéré ; aujourd'hui on ne prête plus aucune attention à cette estampe, ce n'est guère plus sage. Les premières épreuves de la *Tempête*, se caractérisent par une faute dans l'inscription où le mot « Compagnie » se lit « Compagine ».

La PLAGE A LA GROSSE TOUR. Vente Camberlyn, 5 fr. 50. — Vente 27 mars 1909, 15 fr.

La TEMPÊTE. Vente Hubert, avec la faute, 80 fr.



Réunion des Plaisirs : *J. F. Janinet, d'après Leclerc.*

Cochin le fils et Le Bas ont gravé, d'après Joseph Vernet, une suite de seize grandes planches connues sous le titre : les *Ports de mer de France* ; Cochin les préparait à l'eau-forte, Le Bas les parachevait au burin. Ces seize planches, exécutées avec esprit et clarté, font le plus grand honneur à leurs auteurs qui surent éviter la monotonie dans un ensemble qui y prédisposait. Ajoutons que les peintures originales avaient été commandées en 1754 par Louis XV à Joseph Vernet, au prix de six mille livres chacune, et que l'ensemble devait comprendre vingt toiles : en 1762, les seize peintures gravées étaient achevées ; à partir de cette date, plusieurs circonstances empêchèrent le peintre de terminer son œuvre, si heureusement avancée déjà. Quelques années plus tard, en 1776, l'idée d'un recueil des *Ports de France* était d'ailleurs reprise par Nicolas-Marie Ozanne (1728+1811) qui publiait les *Nouvelles vues perspectives des ports de France, dessinées pour le Roi,* soixante-douze petites planches gravées par Yves-Marin Le Gouaz (Brest, 1742+1816). Ces nouvelles vues, n'ont d'ailleurs ni l'importance ni la valeur des gravures de Cochin et de Le Bas.

Bien que né en 1716, c'est-à-dire avant Baudouin et Fragonard, Joseph-Marie Vien semble appartenir à une époque beaucoup plus proche de la nôtre ; c'est qu'en effet, son œuvre marque une évolution dans l'Art, un

Les Ports de mer de France. Vente Ouachée, 8 planches seulement, 62 fr. — Vente Sardou, la série complète, 630 fr.

retour vers un esprit plus classique, une étape vers Louis David. Nommé en 1771 directeur de l'Ecole de France à Rome, Vien avait profité de son influence pour essayer de ramener les jeunes artistes à l'étude de l'antique et des anciens maîtres ; si Vien n'atteignit pas complètement le but qu'il s'était proposé, il eut du moins la satisfaction de voir Pierre Peyron (1744+1814) s'inspirer complètement de ses principes — la *Mort de Sénèque,* datée de 1773, est un David avant la lettre — tandis que l'un de ses élèves, David, achevait enfin, avec éclat, la révolution du goût public.

Les estampes gravées d'après les œuvres de Vien sont en infime minorité et n'offrent qu'un médiocre intérêt. Dans la *Marchande d'amours,* que grava Beauvarlet avec une rondeur désespérante, l'on croît même retrouver la composition d'une des fresques d'Herculanum. Les graveurs n'étaient pas préparés, il faut bien en convenir, à la traduction de peintures d'un esprit si différent du goût du jour, et la *Vertueuse Athénienne,* gravée par J.-J. Flipart, ainsi que son pendant, l'*Offrande à Vénus,* de Beauvarlet, laissent aujourd'hui l'amateur indifférent, de même que l'*Offrande à Cérès,* de Beauvarlet également. Mais Vien a gravé lui-même une quarantaine d'eaux-fortes, parmi lesquelles il convient de signaler une série de cinq *Bacchanales* en forme de frise, composées et gravées fort spirituellement, puis la

La Marchande d'Amours. Vente 4 mars 1909, av^t t. l., 48 fr.

Caravane du Sultan à la Mecque, Mascarade Turque donnée à Rome — en 1748 — *par Messieurs les Pensionnaires de l'Académie de France*, en 32 planches.

Il existe deux artistes dont le nom offre à la prononciation la même consonnance : Michel-Ange Charles Challe et Frédéric-Jean Schall ; il en est alors résulté quelque confusion dans l'attribution réciproque de leurs œuvres gravés, qui ne sont pas sans une certaine similitude d'ailleurs ; nous allons essayer de rétablir ce qui appartient à chacun d'eux, en déclarant d'avance que l'un vaut l'autre : c'est le règne de la vulgarité que relève à peine le piment de la grivoiserie.

Les gravures exécutées d'après Challe — qui a gravé deux *Baigneuses* — sont les suivantes : les *Amans trahis par leurs ombres*, par Vogts ; la *Ruelle*, par Cl. Nic. Malapeau (1755+1804) ; le *Baiser refusé* et le *Portrait chéri*, par Bonnet ; le *Souvenir agréable* et le *Repos interrompu*, par G. Vidal ; le *Sommeil de Vénus*, par Gérard-René Le Villain (1740+1836) ; *The officious waiting woman*, par Chaponnier, la moins disgracieuse de toutes : il existe de la dernière planche une petite réduction ovale, par A.-M. de Gouy, avec ce titre: « *Chu-u-u* » et cette inscrip-

Les Amans trahis par leurs ombres. Vente F. Arnault, 33 fr. — Vente du B[on] Pichon, état, 150 fr.

La Ruelle. Vente Ligaud, état, 112 fr.

Le Portrait chéri. Vente Destailleur, 22 fr. — Vente 27 mars 1909, 300 fr.

The Officious Waiting Woman. Vente 17 mars 1894, 48 fr. — Vente du B[on] Pichon, av[t] l. l., 130 fr. — Vente Ouachée, 201 fr. — Vente 30 janv. 1908, en 2 tons, 295 fr. — Vente Gerbeau, av[t] l. l., 210 fr. — Vente Davesne, 200 fr. — Vente 8 avril 1910, av[t]. l. l., 580 fr.

tion : « Gravé d'après l'orig[1] A. Chaponnier. Titre anglais » !

Celles gravées d'après Schall ont pour titre : *L'Amant surpris* et les *Espiègles*, que nous avons signalées dans l'œuvre de Descourtis ; la *Conviction* et la *Défaite*, *Finissez* et la *Pantoufle*, par Gabriel Marchand (1755+....), le *Fidèle indiscret*, par R. Gaillard ; le *Modèle disposé*, par Chaponnier ; le *Panier renversé*, par Etienne Beisson (1750+1820) ; la *Comparaison*, par Bouillard et Dupréel ; le *Garde-chasse scrupuleux*, par A. Le Grand ; le *Bouquet impromptu*, par Le Grand également, l'*Histoire de Paul et Virginie*, par Descourtis. De toutes ces planches, rien n'est en somme à retenir.

Challe était né à Paris en 1718, il mourut en 1778. Frédéric Schall avait vu le jour à Strasbourg.

Comme Lavreince, le portraitiste Alexandre Roslin était d'origine suédoise ; il naquit à Malmoe, le 15 juin 1718, et mourut à Paris en 1793, où il avait été retenu par les commandes et les honneurs ; l'Académie, qui ne recevait pas

L'Amant surpris. Vente du B[on] Pichon, 241 fr. — Vente C[te] de L*** (1902), 680 fr.

Le Modèle disposé. Vente 17 mai 1894, 29 fr. — Vente 15 mai 1907, 92 fr.

Finissez. Vente 6 mars 1895, 16 fr.

Finissez et la Pantoufle. Vente Muhlbacher, av[t] l. l., 155 fr.

Le Panier renversé. Vente Destailleur, 62 fr. — Vente 11 janvier 1984, impr. en coul., 29 fr. — Vente 10 mai 1984, impr. en coul., av[t] t. l., 126 fr. — Vente F. Arnault, 100 fr. — Vente Gerbeau, av[t] t. l., impr. en coul., 415 fr.

Le Bouquet impromptu. Vente Rodière, 93 fr.

Histoire de Paul et Virginie, 6 planches, Vente 20 mai 1899, 48 fr. — Vente C[te] de L*** (1902), 115 fr.



L'Elève discret : *J. F. Janinet, d'après Nic. Lavreince.*

de protestants dans son sein, fit une exception en sa faveur. Parmi les nombreux portraits dus à son facile pinceau et qui ont été gravés, nous citerons : *Etienne Jeaurat*, par Lempereur ; *Linné*, par Bervic ; *S. A. S. Madame Anastasie de Hesse*, née Princesse Troubetskoy, en pied, assise, par J. Daullé ; *François Boucher*, par Manuel-Salvador Carmona (1730+1807) ; *Joseph de Laborde*, par La Live de Jully (avec la collaboration d'Aug. de St-Aubin).

Avec Baudouin, nous nous retrouvons en présence d'un des maîtres les plus admirés du XVIIIe siècle.

« Moins robuste, moins ample dans sa facture, moins « décorateur que Boucher — a écrit le maître-graveur « Bracquemond — Baudouin est un dessinateur plus vrai « que son maître. Mieux que lui, il distribue la lumière « d'un tableau. J'entends qu'en illuminant ses ombres « de couleur et d'effet, sans contraste brusque, sans cou- « lisse théâtrale, Baudouin manie le reflet plus naturel- « lement, plus délicatement que Boucher. Pour lui, la « répercussion de la lumière n'est pas seulement une « formule apprise à l'école ; il l'a vue et comprise dans la « nature. Il en a fait la base de la conception lumineuse « de ses tableaux.

« A ces qualités de savoir dans la conception de son « dessin, Baudouin joint une facture libre, maîtresse,

S. A. S. Mme ANASTASIE DE HESSE. Vente Didot, av^t^ les noms des art., 60 fr. ; avec les noms des art., 20 fr.

« qui ne connaît ni hésitation, ni aucune des minuties « que semble comporter cette épithète de *miniaturiste* « accolée à son nom.

« ..... Ces qualités si précieuses, à peine aujourd'hui « peut-on les discerner dans certains tableaux de Bau- « douin. Elles ont disparu sous l'action d'un vandalisme « singulier : le *vandalisme à la miniature !* Oui, le savoir, « le talent du peintre des mœurs de la galanterie, furent « supprimés par les galantins possesseurs de ses tableaux. « Ces amateurs non de peinture, mais de sujets *grivois*, « imaginèrent de faire adoucir, fondre par des miniatu- « ristes inconscients de leur attentat, la touche franche « et visible des gouaches de Baudouin. L'attentat au « talent, c'est d'une malhonnêteté bien spéciale ! »

L'on ne saurait mieux analyser que ne l'a fait M. Bracquemond, en quelques lignes, l'exquis talent de Baudouin ; l'on ne saurait trop partager non plus son indignation contre les *finisseurs* d'œuvres d'art. Ce que l'éminent graveur constate pour Baudouin se peut constater pour d'autres maîtres. Que de simples croquis, entrevus jadis, transformés depuis en dessins définitifs ; que de signatures authentiques effacées et remplacées par celles apocryphes d'artistes plus connus ; que de vénérables douairières changées en pimpantes personnes ! Que de fraudes et de malpropres appropriations ont fait enfin naître l'œuvre d'art qui devrait avant tout imposer le respect !

Mais revenons à Baudouin : né à Paris le 17 octobre

1723, Pierre-Antoine Baudouin a été l'un des peintres les plus discutés de son temps : non pour son talent, mais pour l'esprit qui préside à ses œuvres. Diderot, l'admirateur de Chardin et de Greuze, ne fut pas le moins acharné contre ses « petits tableaux, compositions frivoles, pro-« pres au boudoir d'une petite maîtresse... faites pour de « petits abbés, de petits robins, de gros financiers ou « d'autres personnages sans mœurs et d'un petit goût. » C'est par cette diatribe que Diderot débutait dans sa critique des œuvres de Baudouin, au Salon de 1767, où l'aimable maître exposait le *Couché de la Mariée.* Avouons franchement qu'on demeure surpris que ce *Couché de Mariée* ait pu provoquer un tel excès de pudeur de la part de l'auteur de la *Religieuse* et des *Bijoux indiscrets* ; la composition de Baudouin n'a rien en soi de particulièrement licencieux et, si l'on se reporte au temps où elle parut, que d'œuvres autrement croustillantes étaient admises sans discussion, et que ne sauvait même pas, le plus souvent, un semblant de talent ; mais ne discutons pas une opinion, constatons-là simplement. Aujourd'hui Baudouin est l'un des peintres les plus aimés du siècle galant : c'est sa revanche.

Marié à Marie-Emilie Boucher, fille cadette de François Boucher, son maître, P.-A. Baudouin, membre de l'Académie en 1763, mourut jeune, à 46 ans (15 décembre 1769).

Baudouin a été fort bien gravé par N. de Launay, P.-P. Choffard, E. de Ghendt, J. Massard, J.-S. Helman et J.-B. Simonet, sinon dans l'esprit absolu de la facture

de ses toiles ou de ses gouaches, du moins dans leur tenue générale et dans leur distinction.

Nicolas de Launay, né à Paris en 1739, mort dans la même ville le 22 mars 1792, a signé, d'après Baudouin, le *Carquois épuisé*, les *Soins tardifs*, deux pièces qui forment pendants ; l'*Epouse indiscrète* épiant, derrière un matelas, son mari qui lutine la chambrière ; la *Sentinelle en défaut*. Les deux premières de ces planches surtout, sont exécutées avec un talent et une science de graveur qui ne se démentent pas un seul instant, d'un bout à l'autre de l'œuvre ; ce sont des modèles à montrer aux graveurs, tout comme certaines planches de Saint-Aubin, de Cars ou de Lépicié. La *Sentinelle en défaut*, par contre, est une gravure lourde d'aspect : la composition est moins agréable d'ailleurs, c'est une excuse en faveur de N. de Launay.

Nicolas de Launay était un excellent graveur : il l'a prouvé maintes fois, soit qu'il gravât la *Consolation de l'absence*, de Lavreince, le *Petit Jour*, de Freudeberg,

Le Carquois épuisé. Vente Mailand, av[t] l. l., 660 fr. — Vente 11 janvier 1894, sans marge, 126 fr. — Vente 17 mars 1894, 190 fr. — Vente 10 mai 1894, 165 fr. — Vente Goncourt, eau-f. p., 380 fr. ; avec l. l., 275 fr. — Vente 15 déc. 1908, 450 fr. — Vente 29 févr. 1908, eau-f. p., 405 fr. — Vente Ouachée, 275 fr. — Vente 5 nov. 1909, av[t] l. l., 1.380 fr. — Vente Kuhnen, 625 fr.

Les Soins tardifs. Vente Mailand, à l'eau-f. p., 320 fr. — Vente 8 janvier 1894, 51 fr. — Vente 5 nov. 1909, av[t] l. l., 705 fr. — Vente Pichon, 82 fr. — Vente L. Mar, 86 fr.

L'Epouse indiscrète. Vente Mailand, à l'eau-f. p., 670 fr. — Vente 11 janvier 1894, 72 fr. — Vente 9 mai 1908, 86 fr. — Vente Gerbeau, av[t] la déd., 340 fr.

La Sentinelle en défaut. Vente 16 mars 1894, 40 fr. — Vente 17 mai 1894, 28 fr. — Vente Gerbeau, av[t] la déd., 115 fr. — Vente 2 févr. 1910, 140 fr.





La Folie et L'Amour : *J. F. Janinet,*
d'après Nic. Lavreince.

les *Hazards heureux de l'Escarpolette*, de Fragonard. Ce sont autant de chefs-d'œuvre.

A propos de N. de Launay, un amateur, M. A. Ragault, nous a communiqué la copie d'un *privilège* accordé à ce graveur : il nous a paru intéressant de le transcrire ici ; ce privilège montre ce qu'était alors le *droit d'auteur* des artistes ; ce droit d'auteur des artistes est l'objet de préoccupations actuelles, comme l'on sait : tout ce qui touche cette question prend donc quelqu'intérêt :

« Louis, par la Grâce de Dieu, Roy de France et de « (Navarre) a nos amés et féaux conseillers les gens tenans « notre cour de Parlement.... notre amé le Sr de Launay « (graveur a) exposé qu'il désirait faire graver et donner « au public deux tableaux de feu M. Baudouin repré- « sentant l'un une jeune fille qui se défend... d'un jeune « homme, l'autre une jeune fille qui conduit son amant « dans une chambre à la faveur de la nuit, s'il nous plairait « lui accorder.... le privilège pour ce nécessaires. A ces « causes voulant favorablement traiter l'exposant, nous « lui avons permis et permettons par ces présentes de « (graver et d'éditer ?) les deux tableaux ci-dessus énon- « cés en telle forme et autant de fois que bon lui semblera « et de les vendre, faire vendre et débiter par tout notre « (royaume) pendant l'espace de six années consécutives « à compter du jour de la datte des dittes présentes, « faisons défense à tous dessinateurs, graveurs et impri- « meurs en taille-douce et autres personnes de quelque « qualité et condition qu'elles soient, de graver ni faire

« graver, débiter ou faire débiter les dits deux tableaux,
« d'en .... le royaume de gravure étrangère,
« ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que
« ce puisse être, sans la permission expresse et par écrit
« du dit exposant ou de ceux qui auraient droit de lui,
« à peine de confiscation tant des dessins, planches et
« estampes que des ustensiles qui auraient servi à la
« contrefaçon que nous entendons être saisis en quelques
« lieux qu'ils soient, de trois mille livres d'amende, contre
« chacun des contrevenans dont un tiers à nous, un tiers
« à l'Hôtel-Dieu de Paris et l'autre tiers au dit exposant
« ou à celui qui aura droit de lui, et de tous depens dom-
« mages et intérêts, à la charge que ces présentes seront
« enregistrées tout au long sur le registre de la commu-
« nauté des imprimeurs et libraires de Paris dans trois
« mois de la datte d'icelles, que la gravure des dits deux
« tableaux sera faite dans notre Royaume, et non ail-
« leurs, qu'avant de les mettre en vente les desseins ou
« estampes qui auraient servi à la gravure des dits ta-
« bleaux seront remis (dans le même état où l'approba-
« tion aura été donnée) en mains de notre très cher et
« féal chevalier chancellier, garde des Sceaux de France
« le Sr de Maupeou, et qu'il en sera ensuite remis deux
« exemplaires dans notre bibliothèque publique, un dans
« celle de notre château du Louvre, un dans celle de
« notre dit sieur de Maupeou, le tout à peine de nullité
« des présentes du contenu desquelles nous mandons et
« enjoignons de faire jouir le dit exposant et ses ayant

« cause pleinement et paisiblement sans souffrir qu'il « leur soit fait aucun trouble ou empêchement voulons « qu'en mettant en quelque endroit des dits tableaux « ces mots avec Privilège du Roi, ces présentes soient « tenues pour dument signifiées et.... copies collatrou- « vées par l'un de nos amés et féaux conseillers secré- « taires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons « au premier notre huissier ou ses gens sur ce requis de « faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis et né- « cessaire sans demander autre permission et nonobstant « clameur de haro, charte normande et lettres à ce con- « traires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le 27e « jour du mois de septembre l'an de grâce 1771 et de « notre règne le 57e.... »

Egalement, à la Bibliothèque Nationale, nous avons trouvé la « Note des estampes qui se trouvent chez Mr de « Launay, graveur du Roy, de l'Académie Royale de « Peinture et Sculpture, Rue de la Bucherie, la porte « cochère près la Rue des Rats, à Paris, nº 26 ».

Cette liste des principales estampes gravées par De Launay, accompagnée des prix qu'il en demandait, donne en outre l'indication d'une grande partie des plus belles estampes de l'Ecole Française du XVIIIe siècle ; à ce double titre, il est intéressant d'en donner ci-dessous la copie intégrale :

Noms des Peintres :

Baudouin........ peintre du Roy	*La Sentinelle en défaut* .	4 *l.*
	L'Epouse indiscrette	4 *l.*
Rubens	*Marche de Silène*	8 *l.*
Baudouin	*Le Carquois épuisé*	3 *l.*
Baudouin	*Les Soins tardifs*	3 *l.*
Lavereince (*sic*) ..	*L'Heureux moment*	3 *l.*
Freudeberg	*La Complaisance maternelle*	3 *l.*
Freudeberg	*Le Petit Jour*	3 *l.*
Lavreince	*La Consolation de l'absence*	3 *l.*
Le Prince	*La Lettre envoyée*	3 *l.*
	La Lettre reçue	3 *l.*
Loutherbourg ...	*Le Four à chaux*	2 *l.* 8 *s.*
Meyer	*La Chute dangereuse* ...	2 *l.* 8 *s.*
Charpentier	*L'Emplette inutile*	1 *l.* 16 *s.*
	Les petits Voleurs	1 *l.* 16 *s.*
Lavreince	*Qu'en dit l'abbé*	6 *l.*
Lavereince (*sic*) ..	*Le Billet doux*	6 *l.*
Aubry	*Première leçon d'amitié fraternelle*	16 *l.*
Fragonard	*La Bonne Mère*	6 *l.*
Fragonard	*Les Hazards heureux de l'Escarpolette*	9 *l.*
Aubry	*Les Adieux de la Nourrice*	6 *l.*
Fragonard	*L'Heureuse Fécondité* ..	3 *l.*
Le Prince	*Le Bonheur du ménage* ..	3 *l.*



Le Menuet de la Mariée : *P. L. Debucourt.*

Fragonard	*Les Baignets*	3 *l.*
Freudeberg	*La Gaieté conjugale*	3 *l.*
Freudeberg	*La Félicité villageoise* ..	3 *l.*
Le Prince	*L'Enfant chéri*	3 *l.*
Aubry	*L'Abus de la crédulité* ..	3 *l.*
Boucher	*La Chasse au tigre*	3 *l.*
	La Chasse à l'ours	3 *l.*
J. Weenix	*La Partie de plaisir*	12 *l.*
J. Raoux	*Angélique et Médor*	12 *l.*
Fragonard	*Le Chiffre d'amour*	3 *l.*

NOTA. — Les accolades { marquent les sujets de grandeurs égales et faisant Pendant. »

C'est à J. M. Moreau le jeune qu'on doit la préparation à l'eau-forte du *Couché de la Mariée,* dont le cuivre a été terminé au burin par J.-B. Simonet. A l'état d'eau-forte, cette planche capitale atteignait 1.520 francs à la vente de Jules Gerbeau,et l'épreuve avant toutes lettres 5.160 francs. Précédemment, en 1881, à la vente G. Muhlbacher, ce fut le contraire qui se produisit dans les enchères : l'eau-forte pure atteignit 2.015 francs, et l'épreuve terminée, sans aucune lettre, 1.200 francs seulement. En remontant plus haut dans les annales des ventes, en 1867, à la vente Hochart, le prix d'adjudication du *Couché*

La COMPLAISANCE MATERNELLE. Vente 10 mai 1894, av^t^ la déd., 41 fr. — Vente 17 mai 1894, 20 fr.

Le BONHEUR DU MÉNAGE. Vente 19 janvier 1894, av^t^ l. déd., 19 fr.

de la Mariée, n'était que de vingt-neuf francs!... Heureux temps!

Jean-Baptiste Simonet (1742+...) a été l'un des plus habiles traducteurs de Baudouin ; on lui doit, en outre du *Couché de la Mariée*, trois autres belles planches : *Rose et Colas*, la *Soirée des Tuileries* où une élégante s'apprête à quitter un ami de passage, puis une scène d'intérieur où un jeune homme à genoux supplie une femme qui l'écarte doucement : c'est le *Danger du tête-à-tête*. Dans ces trois planches, Simonet a montré de la souplesse et de la légèreté, et dans la dernière surtout il a exprimé à merveille l'effet de clair-obscur tamisé cher à Baudouin. Les rédacteurs du catalogue de la vente H. Destailleur — en 1890 — signalent un état non mentionné par M. E. Bocher de *Rose et Colas* : il est avec le titre de la pièce, mais avant les mots « Gravé.... » et avant l'adresse de Basan et Poignant.

Malgré la réputation dont elle jouit, nous aimons

Le Couché de la Mariée (par Baudouin). Vente 11 janvier 1890, 205 fr. — Vente H. Lacroix, 241 fr. — Vente Kuhnen, 575 fr. — Vente 29 janv. 1909, 311 fr. — Vente 4 juin 1909, 325 fr.

Rose et Colas. Vente 11 janvier 1894; av[t] la déd., 55 fr. — Vente Destailleur, état non décrit, 110 fr. — Vente Ligaud, av[t] t. l., 145 fr. — Vente Kuhnen, 275 fr. — Vente 2 févr. 1910, av[t] la déd., 400 fr. — Vente 19 mars 1910, épr. méd., 135 fr.

La Soirée des Tuileries. Vente 11 janvier 1894, 78 fr. — Vente Destailleur, av[t] t. l., 500 fr. — Vente 12 déc. 1904, 181 fr. — Vente Goncourt, à l'eau-f. p., 166 fr. — Vente Mailand, av[t] t. l., 226 fr. — Vente Ouachée, 205 fr. — Vente Gerbeau, av[t] t. l., 350 fr. — Vente Kuhnen, av[t] l. l., non term., 570 marks.

Le Danger du tête-a-tête. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 250 fr. — Vente 11 janvier 1894, 100 fr. — Vente 10 mai 1894, av[t] t. l., 345 fr. — Vente Goncourt, av[t] t. l., 385 fr.—Vente Ligaud, 475 fr. — Vente Mailand, à l'eau-f. p., 580 fr. — Vente Gerbeau, av[t] l. l., 400 fr.

moins de ce graveur, sa planche du *Modèle honnête*, tout confus de se trouver pour la première fois, sans voiles, en présence d'un peintre.

On doit encore à Simonet l'une des planches du Monument du Costume, de Moreau, le *Vrai bonheur* — dans un intérieur rustique, une femme reçoit les caresses de ses enfants — ; la *Privation sensible*, d'après Greuze, et surtout de nombreuses et délicieuses vignettes, d'après Moreau le jeune notamment, qui paraît avoir eu une prédilection marquée pour ce graveur, puisque c'est à lui qu'il confia le soin de terminer ses deux importantes planches du *Couché de la Mariée* et du *Modèle honnête*.

Jean Massard et Nicolas Ponce ont signé deux pendants d'après Baudouin : Massard, le *Lever*, Ponce, la *Toilette*. La gravure de Massard est exécutée avec infiniment de soin ; elle est supérieure à celle de Ponce, un peu dure et sèche : elle n'est pas toutefois dans l'esprit absolu du modèle qu'elle reproduit avec par trop de préciosité.

Jean Massard a été avant tout le graveur de Greuze ; nous le retrouverons plus loin ; quant à Nicolas Ponce (Paris, 1746+1831), il a encore gravé d'après Baudouin :

Le MODÈLE HONNÊTE. Vente 10 mai 1894, av[t] t. l., 305 fr. — Vente Goncourt, à l'eau-f. p., 145 fr. ; terminé, av[t] t. l., 365 fr. — Vente Mailand, à l'eau-f. p., 280 fr. ; av[t] t. l., 311 fr. — Vente Ligaud, av[t] t. l., 840 fr.

La TOILETTE. Vente 10 mai 1894, sans marge, 72 fr. — Vente 17 mai 1894, 95 fr.

Le LEVER et la TOILETTE. Vente 28 févr. 1908, av[t] l. l., réemmargées, 1.000 fr. — Vente H. Lacroix, avec la 1[re] adr., 560 fr.

ANNETTE et LUBIN (par Baudouin). Vente 11 janvier 1894, 37 fr.

Les CERISES. Vente Gerbeau, 1908, av[t] l. l., 260 fr. — Vente 8 avril 1910, 170 fr.

Annette et Lubin et son pendant, les *Cerises,* puis l'*Enlèvement nocturne,* sa pièce la meilleure ; le cuivre de l'*Enlèvement nocturne* existe encore : il appartient à un marchand d'estampes, M. Edmond Gosselin.

Ecrivain à ses heures, on doit à Ponce plusieurs opuscules sur la gravure et même des brochures.... politiques. Sa femme, née Marguerite Hémery, exerça également la profession de graveur et son nom figure au bas de quelques vignettes.

Choffard et Helman comptent, comme de Launay ou Simonet, parmi les plus intelligents interprètes des galantes compositions de Baudouin. Choffard, notamment, a su faire passer sur le cuivre, dans *Marchez tout doux, parlez tout bas,* — planche complétant une série, avec les *Amours champêtres,* les *Amants surpris,* le *Jardinier galant,* — la douce lumière qui baignait l'œuvre originale, son harmonie et son charme. C'est une estampe à comprendre dans un choix, même restreint, mais pour la bien juger, il faut l'étudier sur une épreuve très fraîche.

Les Amants surpris. Vente 8 janvier 1894, 17 fr.

L'Enlèvement nocturne. Vente 11 janvier 1894, 92 fr. — Vente 6 mars 1894, 84 fr. — Vente Goncourt, av^t t. l. et av^t les armes, 355 fr. — Vente 28 févr. 1908, av^t l. l., 410 fr. — Vente Gerbeau, eau-f. p., 390 fr. ; av^t l. l., 1.500 fr. — Vente Davesne, 350 fr.

Marchez tout doux... Vente Muhlbacher, 58 fr. — Vente 11 janvier 1894, 51 fr. — Vente 15 déc. 1908, 720 fr. — Vente Ouachée, 210 fr.

Annette et Lubin (par Baudoin) et les Cerises. Vente 6 mars 1894, 70 fr.

Les Amours champètres (par Choffard). Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 225 fr.

Le Jardinier galant. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p.,245 fr.— Vente 8 janvier 1894, 53 fr. — Vente 6 avril 1894, 50 fr. — Vente Ligaud, 90 fr. — Vente 30 janv. 1908, av^t la déd., 820 fr.



La Promenade publique : *P. L. Debucourt.*

Isidore-Stanislas Helman (Lille, 1743+1806) a aussi gravé avec beaucoup de talent le *Jardinier galant* dont il a fait une estampe fort avenante. C'est la seule planche qu'il ait gravé d'ailleurs d'après P.-A. Baudouin et c'est une de ses meilleures productions, avec les gravures qu'il a signées pour le Monument du Costume : le *Souper fin* et l'*Accord parfait.*

Les *Amours champêtres,* par P.-P. Choffard, est une composition moins libertine que la majorité des œuvres signées par Baudouin ; l'on connaît le sujet : deux paysannes, assises à la porte d'une cabane rustique, regardent rêveuses, deux colombes en train de se becqueter : c'est la leçon donnée par la nature. Aussi, a-t-elle été contrefaite de son temps, non-seulement en France, par Harleston et par Valette, mais aussi en Angleterre, par P.-W. Tomkins, et en Allemagne, à la manière-noire, par J.-J. Haïd, avec le titre : l'*Innocence.*

L'Allemagne ne s'est pas bornée à la copie des *Amours champêtres* ; Lancret, Freudeberg, Watteau, De Troy, Jeaurat, Boucher, Chardin, et Greuze ont également été mis à contribution outre-Rhin par Haïd, G. Spizel et G. C. Kilian ; ces copies, fort lourdes, exécutées à n'en pas douter dans un but purement commercial, ne reflètent aucune des aimables qualités des planches qu'elles ont la prétention de rappeler ; aussi ne jouissent-elles d'aucun crédit, même dans leur pays d'origine.

Les Amours champêtres (par Harleston). Vente 8 janvier 1894, 15 fr.

L'œuvre gravé de Baudouin se complète d'autres œuvres que nous ne pouvons passer sous silence à plusieurs titres : les *Heures du Jour*, d'abord, par Emmanuel de Ghendt, dont le *Soir* — une jeune femme nue prête à se mettre au lit et surprise par un personnage qui entr'ouvre la porte de la chambre — est la plus délicatement gravée et la plus réussie.

C'est encore à une série de quatre planches, qu'appartient l'estampe en couleurs de Bonnet : le *Goûter* ; elle complète trois autres pièces du même graveur, d'après J.-B. Huet — le *Déjeuner*, le *Dîner* et le *Souper*. Cette série de Bonnet est recherchée ainsi que *J'y vais* et *Qu'est là ?* deux autres pendants, d'après Baudouin ; répétons pourtant ce que nous avons déjà dit des productions de Bonnet : ce sont des images indignes d'une collection choisie.

Pierre-Etienne Moitte n'a gravé que deux planches médiocres d'après Baudouin, et elles consacrent deux compositions aujourd'hui peu goûtées, mais qui, à l'épo-

Les Heures du jour (série de 4 planches). Vente Mailand, eau-f. p., 3.200 fr. — Vente 6 mars 1894, 96 fr. — Vente 17 mai 1894, 75 fr. — Vente 1909, 430 fr. — Vente Gerbeau, av[t] l. l., 1.000 fr. ; avec l. l., 610 fr.

Le Matin seul. Vente 19 mars 1910, épr. avec la tablette coupée, 100 fr.

Le Soir seul. Vente 19 mars 1910, épr. av[t] la draperie, restaurée, avec la tablette coupée, 57 fr.

Le Diner et le Souper. Vente Kuhnen, av[t] l. l., 2.320 marks.

Le Déjeuner, le Gouter, le Diner et le Souper. Vente 12 déc. 1904, 1.180 fr.

J'y vais. Vente 28 févr. 1908, 290 fr. — Vente 22 déc. 1906, 345 fr.

Qu'est la ? et J'y vais. Vente 9 mai 1908, 301 fr. — Vente Gerbeau, 750 fr.

que, provoquèrent quelque scandale : le *Catéchisme* où, parmi les gamines, l'une d'elles reçoit à la dérobée, un billet que lui passe un jeune homme, et le *Confessionnal* : ici, deux jeunes gens sont venus rôder autour des belles pénitentes et le prêtre, tremblant pour la vertu de ses ouailles, sort brusquement du confessionnal pour apostropher les intrus. La peinture du *Confessionnal*, exposée au Salon de 1763, fut retirée peu de jours après l'ouverture, sur la demande expresse de l'Archevêque de Paris. Cela est plaisant, écrivait Diderot, mais la piété de notre archevêque, qui n'entend pas la plaisanterie, a fait ôter ce morceau.

Perrette et son pot au lait, par H. Guttenberg ; *Marton* et sa corbeille de fleurs, par N. Ponce, forment aussi, avec deux autres planches connues sous ces titres empruntés au premier vers de leur légende respective : *Jusques dans la moindre chose* et *Sa taille est ravissante*, une aimable réunion, où rien ne choque. Voyez l'aîné a signé, d'après

Le Fruit de l'amour secret. Vente H. Lacroix, av[t] t. l., 200 fr.— Vente 6 mars 1894, 40 fr. — Vente 18 mai 1900, av[t] l. l., 205 fr. — Vente Ouachée, 65 fr. — Vente 20 déc. 1909, av[t] t. l., 651 fr.— Vente 2 févr. 1910, 200 fr. — Vente 19 mars 1910, 80 fr.

Le Catéchisme. Vente 17 mars 1894, 20 fr.

Le Catéchisme et le Confessionnal. Vente Muhlbacher, av[t] l. l., 495 fr.— Vente Mailand, av[t] l. l., 280 fr. — Vente 11 janvier 1894, 26 fr. — Vente 17 mars 1894, 37 fr, — Vente 15 mai 1907, av[t] l. l., sans marge, 140 fr.

Jusques dans la moindre chose. Vente 11 janvier 1894, 61 fr. — Vente 21 mars 1908, av[t] l. l., 205 fr. — Vente Ligaud, 56 fr. — Vente Defer-Dumesnil, av[t] l. l., 285 fr.

Sa Taille est ravissante. Vente 11 janvier 1894, 50 fr. — Vente Gerbeau, av[t] t. l., 205 fr. — Vente Ligaud, 40 fr. — Vente H. de Roissy, 135 fr.

Perrette. Vente H. de Roissy, 135 fr.

Baudouin, le *Fruit de l'Amour secret* et le *Chemin de la Fortune.*

On adjoint enfin à l'œuvre de Baudouin deux pièces portant le nom de Boucher : l'*Amour à l'épreuve* — un galant endormi dans les bras de sa maîtresse — et l'*Amour frivole,* qui représente un jeune homme paraissant à une croisée et soulevant le fichu d'une belle endormie. Ces deux œuvres sont conçues dans la donnée des autres œuvres de Baudouin, et l'on est porté à croire que le nom de Boucher a été mis au bas de ces deux pendants pour assurer le succès de leur vente.

Citons en dernier lieu, mais pour mémoire seulement, les *Plaisirs réunis,* par Briceau ; c'est la plus mauvaise planche qui se puisse imaginer ; toutefois, en raison de sa grande rareté, elle a eu les honneurs de la reproduction dans l'ouvrage de M. E. Bocher sur l'œuvre de P.-A. Baudouin.

Au fur et à mesure que nous avançons dans le XVIIIe siècle, le lecteur peut constater avec nous combien sont rares les estampes gravées par les peintres eux-mêmes ; Watteau n'a fait dans ce sens que de rares tentatives : ni Lancret, ni Chardin, ni Baudouin, ni La Tour, pas plus que Lavreince et Nattier, ne se sont adressés à ce moyen d'expression, cependant si séduisant pour un artiste : l'eau-forte. Parmi les maîtres qui nous ont occupé

Le CHEMIN DE LA FORTUNE. Vente 11 janvier 1894, 80 fr. — Vente 6 mars 1894, 50 fr. — Vente 10 mai 1894, 130 fr.

L'AMOUR FRIVOLE. Vente du Bon Pichon, état non décrit, 480 fr

Pl. XXXIV.



Promenade de la galerie du Palais-Royal : *P. L. Debucourt.*

jusqu'alors, François Boucher est en quelque sorte le seul peintre dont l'œuvre gravé soit d'une certaine importance ; aussi un artiste comme Gabriel de Saint-Aubin, l'un des plus spirituels et des plus sympathiques dessinateurs et graveurs à l'eau-forte du XVIIIe siècle, occupe-t-il une place privilégiée dans l'estampe originale de son temps.

Né à Paris, le 14 avril 1724, mort le 14 février 1780, Jacques-Gabriel de Saint-Aubin, élève de Jeaurat, de Colin de Vermont et de François Boucher, était le frère d'Augustin et de Germain de Saint-Aubin ; il concourut pour le Prix de Rome, en 1751 ; mais déçu de n'avoir obtenu que la seconde récompense, il renonça aux concours et donna libre cours à sa verve et à sa fantaisie ; en dehors de sa fonction de professeur à l'Académie de St-Luc, — association fondée aux côtés de l'Académie royale, dans le but de venir en aides aux jeunes artistes, — Gabriel de Saint-Aubin n'accepta aucune place, ni prérogative, et préféra vivre libre et indépendant, travailler à sa guise, au dehors plus qu'à l'atelier, dessinant partout et toujours.

Cet artiste a laissé d'innombrables croquis pleins de feu, d'imprévu et de ragoût, et que colore un sentiment peu commun du clair-obscur : ses eaux-fortes, d'une facture libre et capricieuse, mais en même temps expressive et colorée, sont d'un exquis badinage ; comme dans ses dessins, il a su y répandre la lumière avec infiniment de science et d'esprit, y faire mouvoir les groupes avec une aisance toute particulière.

Dans son œuvre gravé, composé d'une cinquantaine d'eaux-fortes dont quarante-trois ont été décrites par Prosper de Baudicour, combien de petites merveilles : voici le *Spectacle des Tuileries,* deux scènes transcrites sur un même cuivre, mais que l'on rencontre le plus souvent séparées, et dans lesquelles fourmillent de nombreux personnages : dans l'une, des groupes vont et viennent au pied de « l'Enée emportant Anchise », s'arrêtant parfois auprès de gens assis ; c'est l'heure du défilé ; dans l'autre scène, nous assistons encore à une longue file de promeneurs, au milieu desquels, passe un tonneau d'arrosage traîné par quatre hommes.

Voici encore la *Vue du Salon du Louvre en l'année 1753,* appelée par les Goncourt « la petite merveille de Gabriel et la planche d'art par excellence au XVIIIe siècle » ; cette petite merveille, que nous nous abstenons de décrire, nos lecteurs en ayant la reproduction sous les yeux, compte deux états : le premier porte la date en chiffres arabes, le second en chiffres romains ; elle est rare en tous cas, dans l'un comme dans l'autre état ; voici enfin la *Fête*

Le Spectacle des Tuileries : *les deux vues.* Vente Destailleur, 1er état, épr. retouchée à la plume, 2.050 fr. ; 2e état, 805 fr. — Vente Josse, 1er état (épr. de Destailleur), 2.105 fr. — Vente Goncourt, 720 fr. — Vente Le Secq des Tournelles, 650 fr. — Vente Gerbeau (*la première vue seule*) 650 fr. — Vente 17 mars 1910 (*la deuxième vue seule*) 520 fr.

Vue du Salon du Louvre. Vente Destailleur, 1er état, 450 fr. — Vente Josse, 1er état, 170 fr. — Vente Goncourt, 295 fr. — Vente du Bon Pichon, 1er état, 100 fr. — Vente Le Secq des Tournelles, 1er état, 270 fr. — Vente Gerbeau, 1er état, 360 fr.

La Fête d'Auteuil. Vente Destailleur, 295 fr. — Vente Josse, 500 fr. — Vente Goncourt, 405 fr. — Vente Pichon, 365 fr. — Vente 1894, 500 fr. — Vente Gerbeau, 900 fr.

d'Auteuil, les six vues de l'*Incendie de la Foire de St-Germain*, foire célèbre qui s'ouvrait généralement le 8 février, à l'endroit de la rue de Tournon actuelle et durait de trois à six semaines ; l'incendie, dont Gabriel de Saint-Aubin fut témoin, et dont il nous a conservé le souvenir, eut lieu dans la nuit du 16 au 17 mars 1762, ainsi que le relate d'ailleurs la quatrième planche de la série qu'on ne rencontre jamais complète. Hippolyte Destailleur, qui avait réuni l'une des plus belles collections du maître, ne possédait pas les deux premières planches ; la Bibliothèque Nationale possède la pièce dans son intégrité ; le *Charlatan*, la *Marche du bœuf gras*, la *Foire de Bezons*, sont enfin autant d'eaux-fortes vivantes et spirituelles au possible et surtout pleines de nuances.

Cet œuvre infiniment précieux se complète d'*allégories sur les Mariages*, de vignettes pour *Tancrède* et pour *Mérope*, du *Facteur ou de la Petite Poste*, des *Nouvellistes*, discutant dans un café, autour du poêle, *de la Conférence de l'Ordre des Avocats*, d'une *allégorie relative à*

L'Incendie de la Foire... Vente Bouvrain, (la 6e vue) 310 fr. — Vente Destailleur, (la 3e vue) 350 fr. ; (la 4e vue) 385 fr. ; (la 5e vue) 287 fr. ; (la 6e vue) 82 fr.

Le Charlatan (par G. de St-Aubin). Vente Defer-Dumesnil, 1er état, 140 fr. — Vente Bouvrain, 1er état, 300 fr. — Vente Destailleur, 1er état, 350 fr. — Vente Josse, 1er état, 200 fr.

La Marche du Bœuf gras. Vente Destailleur, 145 fr. — Vente Gerbeau, 95 fr.

La Foire de Bezons. Vente Goncourt, 100 fr. — Vente Gerbeau, 130 fr. — Vente Destailleur, 150 fr. — Vente Josse, 220 fr.

Allégorie des Mariages. Vente Goncourt, 2e état, 29 fr. — Vente Destailleur, 1er état, 200 fr.

Allégorie relative a l'érection d'une statue. Vente H. Destailleur, 1.560 fr., 355 fr. et 230 fr.

l'érection de la statue de Louis XV sur la place du même nom : Prosper de Baudicour ne connaissait qu'une épreuve de cette dernière eau-forte, encore était-elle incomplète. H. Destailleur en avait possédé trois exemplaires avec des retouches constituant des états inconnus à P. de Baudicour. L'un de ces états porte une longue inscription gravée commençant par ces mots : *Le génie titulaire applaudit à la paix universelle....* et se terminant ainsi : *L'auteur de ce tableau astreint à une grandeur donnée suppose les objets rassemblés par enchantement. G. D. S. août 1762.* Enfin Gabriel de Saint-Aubin a signé deux adresses ; l'une est celle de *Périer*, marchand quincailler, à l'enseigne de la Teste Noire, quai de la Mégisserie. H. Destailleur en possédait le dessin original : il fut adjugé 2.050 francs à sa vente.

On attribue aussi à G. de Saint-Aubin une *Vielleuse* : cette planche n'est pas gravée par lui ; elle ne porte que cette légende : *Gab. de St-Aubin pinxit*, et rien dans la facture ne rappelle le métier cependant si particulier de Gabriel de Saint-Aubin.

La vente des collections de l'architecte Destailleur, marqua l'apogée de la vogue des eaux-fortes de Gabriel de Saint-Aubin ; cet amateur, qui fut un chercheur et un homme de goût, avait réuni non-seulement la fort

La Conférence de l'Ordre des Avocats. Vente Josse, 1er état, 170 fr.

Adresse de Périer. Vente Goncourt, 215 fr. — Vente Destailleur, 300 fr.



Le Tambourin : *C. M. Descourtis, d'après Taunay.*

belle collection d'estampes qui fut dispersée en 1890, mais encore une série de plus de trois mille dessins anciens sur l'architecture et en particulier sur l'ornement, acquise à l'amiable par la Bibliothèque Nationale d'une part, et un autre ensemble fort important également d'autres dessins rentrés par surprise au Musée de Berlin ; enfin, à la suite de son décès, une vente de ce qu'il possédait encore, soit en recueils, soit en estampes, faisait l'objet d'une vente aux enchères qui durait une semaine (20-31 mai 1895).

Quelques estampes ont été gravées d'après Gabriel de Saint-Aubin : la *Parade des Boulevards*, par A.-J. Duclos ; la *Comparaison du bouton de rose* — sujet que reprendra deux fois Wille fils — par Ant.-François Dennel, la *Guinguette* et son pendant, le *Ballet dansé à l'Opéra*, dans le Carnaval du Parnasse, par François Basan.

Nous venons de prononcer le nom de Basan : ce modeste graveur mérite plus qu'une banale citation dans un ouvrage consacré à la gravure, à l'histoire de laquelle il appartient à divers titres. Pierre-François Basan était le fils d'un marchand de vins : il naquit à Paris le 23 octobre 1723 ;

La PARADE DES BOULEVARDS. Vente Goncourt, av[t] t. l., 280 fr.

La COMPARAISON DU BOUTON DE ROSE. Vente Ligaud, avec un pendant, av[t] t. l., 185 fr.

La GUINGUETTE. Vente Goncourt, 17 fr.

Le BALLET DANSÉ A L'OPÉRA. Vente Mulhacher, à l'eau-f. p., 250 fr. — Vente 6 avril 1894, à l'eau-f. p., 32 fr. — Vente 17 mai 1894, à l'eau-f. pure, 20 fr.

Le BALLET DANSÉ A L'OPÉRA et la GUINGUETTE. Vente Destailleur, 230 fr. — Vente Mulhacher, 155 fr. — Vente 17 mai 1894, 32 fr.

tout d'abord élève d'Etienne Fessard, son oncle maternel, Basan entra à l'atelier de J. Daullé. Comme graveur, Basan ne s'impose pas : ses planches, ni bonnes, ni mauvaises, prouvent chez lui la connaissance du métier, rien de plus : elles rentrent, pour n'en guère sortir, dans la catégorie des estampes sans caractère ni originalité : nulle part nous ne voyons de pièce maîtresse signée de lui ? Mais Basan a su d'autre part, grâce à sa débordante et intelligente activité, créer un mouvement inconnu avant lui, dans le commerce de l'estampe. Après avoir parcouru la Flandre, la Hollande, l'Angleterre, Basan rentré en France s'installait à l'Hôtel Serpente où passèrent tous les amateurs. Tour à tour, ou en même temps, graveur, éditeur, expert, iconographe, Basan se préoccupa de populariser chez nous Rembrandt et Téniers ; il édita du premier de ces maîtres un recueil de quatre-vingts eaux-fortes, tirées sur les cuivres originaux — à deux ou trois exceptions près — qu'il possédait alors et qu'il avait pour une bonne partie ou retouchés ou remordus. Malgré tout, le recueil publié par Basan renferme encore quelques passables épreuves, celles gravées en croquis notamment. Les cuivres de Rembrandt possédés par Basan devinrent ensuite la propriété de la veuve Jean et se trouvaient ces dernières années chez M. Bernard. Acquis tout récemment, il fut mené grand bruit autour de cette prétendue découverte de cuivres qui fournissaient régulièrement des épreuves — et lesquelles ! — depuis près de cent ans !

Très épris également de Téniers, Basan grava, ainsi

que J.-Ph. Le Bas qu'il avait peut-être gagné à sa cause, de nombreux tableaux du peintre hollandais.

Comme éditeur encore, Basan attacha son nom aux Cabinets Crozat, Choiseul et Poullain, et à divers recueils d'estampes ; comme expert, il partageait avec Pierre-Jean Mariette, le plus grand connaisseur du XVIII[e] siècle, Pierre Remy, E. Gersaint, Gabriel Huquier, J.-B.-P. Le Brun et Regnault-Delalande, la faveur des amateurs : c'est à ce titre que lui fut confiée la direction des ventes de Bouchardon, de Slodtz, de Mariette, de Wille, du Marquis de Ménars, etc.

Enfin comme iconographe, on doit à Basan un *Dictionnaire des graveurs* : ce dictionnaire qui eut trois éditions successives — en 1767, en 1789 et en 1809 — contient des erreurs et doit par conséquent n'être consulté qu'avec prudence : il a eu toutefois son heure d'utilité et le rare mérite d'être le premier ouvrage écrit dans ce goût sur la gravure. Basan, qui avait un fils, lequel reprit la suite de ses affaires, mourut le 12 janvier 1797.

On prête à Basan l'idée et la mise en pratique, sur une grande échelle, des états de publication : il serait le créateur, disons plus justement, le propagateur de tirages *réguliers* d'épreuves *avant la lettre, avec la lettre mais avant la dédicace, avec la dédicace mais avant l'adresse de l'éditeur*, enfin des mille et une variantes créées dans l'unique but d'exciter l'appétit de l'amateur. Quoi qu'il en soit du rôle qu'on lui attribue dans la question des états, ceux-ci tiennent une trop grande place dans la valeur pécuniaire d'une

estampe pour que nous n'ouvrions pas ici une parenthèse :

L'état a deux *étiages* fondamentaux : l'*état proprement dit*, qui marque les divers degrés d'avancement d'une gravure, puis *l'état-remarque*, qui indique, à dater de la publication d'une planche, ses diverses éditions, ses remaniements dans la lettre, ses retouches du fait de mains étrangères.

L'*état proprement dit* renferme donc les épreuves à l'eau-forte pure, avant telle ou telle partie gravée, avant les retouches à la pointe sèche ou au burin, avec l'addition ou l'effaçage de figures, en un mot tous les états des travaux de gravure jusqu'à son complet achèvement. Ce sont, en un mot, les épreuves que tire le graveur pour se rendre compte du travail déjà fait et de ce qu'il lui reste à faire.

L'*état-remarque* comprend alors les épreuves avec la lettre, les changements dans les adresses, dans la lettre, dans les dates, ainsi que les épreuves retouchées par un graveur autre que l'auteur de la gravure.

Si simple que paraisse cette question de l'état, elle n'en est pas moins très ardue et les graveurs eux-mêmes ne sont pas toujours d'accord sur son exacte définition ; en effet, tandis que M. Félix Bracquemond — dont nous partageons entièrement les vues — appelle *états* les divers degrés d'avancement d'une planche, Sir Francis Seymour Haden ne regarde ces mêmes états que comme des *essais* — *trial proofs* — et ne fait partir le premier état que de la planche complètement terminée.



La Noce de Village : *C. M. Descourtis, d'après Taunay.*

L'on se plaît à tourner en ridicule l'amateur qui s'attache aux premiers états d'une gravure, qui en recherche laborieusement les épreuves avant la lettre, ou avant le trait échappé, avant la dédicace ou avec la faute dans la légende. Quand le collectionneur n'a d'autre but que de posséder le *rara avis*, il prête facilement le flanc à l'ironie des sages ; mais, le plus souvent, ce n'est pas dans le but de détenir un exemplaire introuvable, qu'on recherche les états antérieurs, c'est avec le désir bien légitime de posséder une estampe dans toute sa beauté et dans toute sa pureté. Et comment l'avoir telle, sinon dans les premières épreuves, avant qu'un long tirage, en usant certains travaux sur le cuivre, ait en partie enlevé l'harmonie de l'œuvre ?

Les eaux-fortes d'Honoré Fragonard se placent dans l'esprit des artistes et des amateurs délicats, au même rang que celles de Gabriel de Saint-Aubin, dont nous avons évoqué, il y a un instant, les planches les plus typiques. Fragonard a été aussi, d'ailleurs, l'un des plus séduisants maîtres du XVIII[e] siècle, à la fois beau peintre, beau dessinateur, beau graveur. Né à Grasse, — où une statue lui a été élevée dans le Collège de la Ville — le 5 avril 1732, Jean-Honoré Fragonard, surnommé le *peintre des baisers*, d'abord clerc de notaire, devenait ensuite, mais momentanément l'élève de Chardin, puis de François Boucher. A vingt ans, comme son second maître, il remportait le grand prix de peinture ; en 1765, à son retour d'Italie où il séjourna longtemps, en compagnie d'Hubert

Robert, de l'abbé de Saint-Non et de quelques autres artistes, Fragonard était reçu à l'Académie et présentait comme morceau de réception *Corésus et Callirrhoé,* qui fut gravé par Jérôme Danzel (1755+1810).

Après avoir connu tous les succès, Honoré Fragonard, ruiné par la Révolution, mourait presque oublié et misérable, le 22 août 1806.

Fragonard s'était marié en 1769, avec Marie-Anne Gérard, fille aînée d'un distillateur de Grasse, sœur de Marguerite Gérard, devenue par la suite l'élève de Fragonard et son Egérie ; c'est Marguerite Gérard qui, sous l'inspiration de Fragonard et la main guidée par lui, a gravé plusieurs eaux-fortes parmi lesquelles *Mossieu Fanfan,* lequel n'est autre qu'Evariste Fragonard, le fils du maître. C'est encore Evariste qu'il faut certainement voir dans le bébé qu'une jeune femme assied sur un bouledogue maintenu par un personnage assis — l'*Enfant et le Bouledogue* —. Prosper de Baudicour signale une copie de cette dernière pièce mais sans en mentionner l'auteur : complétons ses indications ; elle est dûe à Denon et est signée d'un △ (D grec) et d'un N.

Fragonard, ou « Frago » comme il signa quelquefois, a gravé vingt-quatre eaux-fortes qui se reconnaissent à un grignotis spirituel et savant. Le *Petit Parc,* la planche

MOSSIEU FANFAN. Vente Destailleur, 80 fr.
L'ENFANT ET LE BOULEDOGUE. Vente L. Mar, 17 fr.
Le PETIT PARC (par Fragonard). Vente H. Destailleur, 52 fr. — Vente A. Lebrun, 85 fr.— Vente Goncourt, 215 fr. — Vente 15 mai 1907, 220 fr.— Vente 11 nov. 1907, 280 fr. et 55 fr. — Vente 20 déc. 1909, 190 fr.

la plus célèbre de l'œuvre gravé, — avec l'*Armoire*, — est tracé d'une pointe souple, rapide, légère, lumineuse, séduisante enfin dans l'indication d'un détail, comme dans l'ensemble ; le *Petit Parc* étant fort recherché, il convient de signaler une copie contemporaine attribuée à l'abbé de Saint-Non, compagnon de voyage de « Frago » lors de son séjour en Italie, dont elle rappelle indubitablement le métier : on la reconnaît, en dehors de la facture qui n'est pas la copie servile de celle de Fragonard, à un vieux saule et à un grand arbre dénudé à demi ajoutés à droite et à gauche du motif, sur les frondaisons d'où ils se détachent en vigueur. Ce sont des détails dont il est bon de se souvenir, le cas échéant. Les quatre *Bacchanales* ont la même saveur que le *Petit Parc* et les mêmes qualités d'air et de lumière que Fragonard semble avoir emprunté à Tiepolo dont il a croqué à l'eau-forte, pour le mieux comprendre, deux des peintures entrevues aux Palais Lobbia et Delphino, à Venise.

La planche désignée sous ce simple titre par P. de Baudicour : *Intérieur*, est rare. Elle représente une jeune femme assise et accompagnée d'un enfant, s'entretenant avec une autre personne placée derrière un petit mur ; trois personnages, au second plan, complètent cette composition. A la vente du 16 janvier 1883, une épreuve d'un

Le Petit Parc (copie attribuée à Saint-Non). Vente 4 mars 1909, 12 fr.

Les Bacchanales. Vente A. Sensier, 46 fr. — Vente A. Lebrun, 160 fr. — Vente Goncourt, 151 fr. — Vente H. de Roissy, 120 fr. — Vente 27 mars 1909, 162 fr. — Vente Gerbeau, 210 fr.

Intérieur. Vente Muhlbacher, 52 fr.

premier état, non signalé encore, s'y trouvait : elle était avant de nombreux travaux, notamment avant le groupe des personnages du fond ; de plus, cet exemplaire portait le nom de Fragonard accompagné de la date : 1778, alors que P. de Baudicour décrit cette « jolie pièce sans nom ni titre. »

L'*Armoire*, de Fragonard, est célèbre ; elle est la planche capitale de son œuvre gravé, elle n'en est la pas plus savoureuse ; il semble que sa facture, toute de légèreté, perde une partie de son feu dans un espace aussi vaste : l'*Armoire* n'en est pas moins une très belle eau-forte de peintre : un artiste de la valeur de Fragonard ne perd jamais tous ses droits.

Fragonard, par le charme de sa peinture et l'agrément de ses sujets, a provoqué l'émulation des graveurs, ses contemporains ; l'on est contraint d'avouer que ceux-ci se sont rarement montrés à la hauteur de leur tâche ; les plus habiles même, n'ont pas su transposer avec toute la souplesse nécessaire sa fantaisie et sa lumière, sa légèreté et son esprit. Comment reconnaître la *peinture* de Fragonard dans les lourdes gravures du *Verrou* et du *Contrat*, de Maurice Blot (1754+1818), dans la veulerie

L'Armoire. Vente Camberlyn, av[t] l'adr., 15 fr. — Vente Goncourt, av[t] t. l., 100 fr. — Vente H. Lacroix, av[t] t. l., 60 fr. — Vente Defer-Dumesnil, av[t] l. l., 65 fr. — Vente 3 avril 1901, 1[er] état, 95 fr. — Vente Gerbeau, 130 fr. — Vente Kuhnen, 225 marks. — Vente 2 févr. 1910, sans marge, 110 fr.

Le Verrou. Vente 17 mai 1894, 30 fr. — Vente Ligaud, 76 fr. — Vente 4 mars 1909, av[t] la déd., 155 fr. — Vente 5 nov. 1909, 135 fr.

Le Contrat et le Verrou. Vente Kuhnen, av[t] la déd., 345 marks.

Pl. XXXVII.



La Promenade du jardin du Palais-Royal : *Le Cœur,*
d'après C. L. Desrais.

pointillée de *Ma chemise brûle*, d'Augustin Le Grand, dans le *Serment d'Amour*, la *Bonne Mère* et la *Fontaine d'Amour*, trois très mauvaises planches signées d'Audebert, dans *S'il m'était fidèle*, de Dennel, dans les *Pétards* et les *Jets d'eau*, de Pierre-Laurent Auvray (1736+....), dans l'*Amour en sentinelle*, sujet primitivement de forme ovale et ramené ensuite à la forme carrée, de Miger, dans la *Gimblette*, de Bertony, jusque dans la *Déclaration* et le *Serment*, du célèbre Bervic ? L'esprit du dessin nerveux et frissonnant, pas plus que celui de la couleur chaude et nuancée de Fragonard, n'ont été compris par ces traducteurs qui, de scènes aimables en ont fait ou de plates images ou des œuvres ultra-classiques, dans lesquelles ne se reflètent que fort exceptionnellement la grâce et la distinction des originaux. Nicolas de Launay et Ponce sont les deux burinistes, qui sans toutefois en exprimer toute la quintessence, ont le mieux interprété Fragonard : par leur acquit et le soin apporté à leurs planches, ils ont du moins laissé des estampes qui accusent des qualités de premier ordre. C'est le cas pour les

Ma Chemise brule. Vente 11 janvier 1894, av[t] t. l., 85 fr. — Vente 27 mars 1909, en bistre, 310 fr. —Vente Gerbeau, impr. en coul., 620 fr.

Le Serment d'amour (par Audebert). Vente 4 mars 1909, impr. en coul., 250 fr.

La Bonne Mère et le Serment d'Amour (par Audebert). Vente 5 nov. 1909, en noir, 215 fr.

La Gimblette. Vente 10 mai 1894, av[t] t. l., 65 fr. — Vente Ligaud, av[t] t. l., 137 fr.

Le Serment (par Bervic). Vente Lacroix, av[t] t. l., 60 fr.

La Déclaration et le Serment (par Bervic). Vente Destailleur, av[t] t. l., 1.050 fr.

Hazards heureux de l'escarpolette, de Nicolas de Launay, dont le cuivre, nous apprend M. G. Bourcard, fut effacé vers 1834, pour faire place à une étude de David ; cette grande estampe est d'une tenue irréprochable et l'on ne peut qu'admirer le graveur capable d'obtenir un tel résultat. N'oublions pas de signaler que le cuivre, avant sa destruction, avait été réduit en ovale, et que les friands d'épreuves rares recherchent l'*état avec la faute*, c'est-à-dire avec un S à la fin du mot : Escarpolette.

Quelques scènes d'enfants ont aussi été gravées avec bonheur par N. de Launay et tous les amateurs connaissent, pour les posséder ou les avoir souvent entrevues, les *Beignets*, le *Petit Prédicateur*, *Dites-donc s'il vous plaît*, l'*Education fait tout*. De Launay est enfin le graveur de la *Bonne Mère*, qu'on donne en pendant au *Serment d'Amour*, de Jean Mathieu (1749 + ...), ainsi que du *Chiffre d'Amour* ; le cuivre de cette dernière estampe

Les Hasards heureux de l'Escarpolette. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 1.000 fr. ; avec la faute, 700 fr. — Vente Séran, 205 fr. — Vente J. Bouillon, 260 fr. — Vente 15 déc. 1908, 1.200 fr. — Vente Gerbeau, à l'eau-f. p., 2.250 fr. — Vente Goncourt, à l'eau-f. p., 240 fr.

Les Beignets. Vente 19 janvier 1894, 37 fr. — Vente 11 mars 1901, av[t] la déd., 95 fr. — Vente 16 mai 1903, à l'eau-f. p., 95 fr.

Le Petit Prédicateur. Vente Kuhnen, av[t] l. l., 265 marks.

Dites donc s'il vous plait (par N. de Launay). Vente 11 mars 1901, av[t] la déd., 95 fr. — Vente Davesne, av[t] la déd., 601 fr. — Vente 17 mars 1910, 230 fr.

La Bonne Mère (par N. de Launay). Vente de Guizelin, 140 fr. — Vente Gerbeau, à l'eau-f. p., 185 fr. ; av[t] la déd., 200 fr.

La Bonne Mère (par N. de Launay) et le Serment d'Amour (par Jean Mathieu). Vente Muhlbacher, av[t] la déd., 165 fr. — Vente 17 mars 1894, 100 fr. — Vente Lacroix, 285 fr. — Vente 29 déc. 1909, 516 fr.

Le Chiffre d'Amour. Vente Bayard, 72 fr. — Vente 11 janvier 1894, 51 fr.

existe encore et De Gouy, le graveur des dessus de tabatières, en a fait une réduction que l'on ne rencontre guère. Quant à Nicolas Ponce, ses deux planches les plus satisfaisantes d'après Fragonard, sont le *Verre d'eau* et le *Pot au lait* : la première de ces compositions représente deux jeunes filles dont l'une, munie d'un verre d'eau, s'apprête à le jeter sur une femme nue qui s'ébat dans son lit ; la seconde nous montre Perrette tombée à plat ventre, tandis que s'échappent de son pot à lait vaches, moutons, et couvées. De même que pour les scènes d'enfants de Nic. de Launay, les deux planches de Ponce existent encore : elles se rencontrent donc communément ; les épreuves intermédiaires portent l'adresse de l'éditeur Marel qui vivait dans les dernières années du règne de Louis-Philippe et dont le nom se retrouve au bas d'un assez grand nombre de planches réimprimées du XVIIIe siècle.

Janinet appartient également à l'œuvre de Fragonard par deux adorables planches, l'*Amour* et la *Folie*, que nous ne faisons que citer ici, puisque nous les avons analysées dans le chapitre consacré à la gravure en couleurs, dans l'œuvre de Janinet.

Parmi les nombreuses estampes gravées d'après Fragonard, enregistrons encore les suivantes : le *Baiser à la dérobée*, par N.-F. Regnault, planche qui ne manque pas

Le Verre d'eau. Vente Goncourt, av^t t. l., 112 fr. — Vente Ligaud, à l'eau-f. p., 98 fr. ; plus avancée, 70 fr. ; avec l. l., 31 fr. — Vente 27 mars 1905, 60 fr. — Vente 11 nov. 1907, av^t la déd., 195 fr.

Le Verre et le Pot au lait. Vente Davesne, 150 fr. — Vente 19 mars 1910, 190 fr.

d'une certaine distinction sous un aspect mou ; la *Chemise enlevée*, par E. Guersant, graveur sur lequel on ne possède aucun renseignement : avec un rien de plus, ce serait l'une des meilleures traductions de l'aimable Frago ; le *Baiser dangereux* et son pendant, le *Refus inutile*, par Flipart ; la *Cachette découverte* — c'est l'*Armoire* sous un autre titre — par Robert de Launay, frère cadet de Nicolas, sujet repris à nouveau par Campion, puis par L. Guyot, enfin par Coron. Dans sa planche, Campion a intentionnellement oublié de graver l'indispensable chapeau du galant ; ainsi présentée, sa gravure est passablement inconvenante ; enfin terminons cette nomenclature par la *Coquette fixée*, de Jean Dambrun, la *Fuite à dessein*, par Macret et Couché, *Dites donc s'il vous plaît*, gravé en couleurs par l'un des Gauthier-Dagoty, l'*Inspiration favorable*, par L.-M. Halbou, le *Colin-Maillard* et la *Bascule*, de J.-F. Beauvarlet, enfin par la *Culbute*, gravée avec beaucoup d'esprit, au lavis, par P.-F. Charpentier.

Le Baiser a la dérobée. Vente 17 mars 1894, av[t] l. l., 45 fr. — Vente 15 déc. 1908, av[t] l. l., 670 fr.—Vente Gerbeau, av[t] l. l., imp. en coul., 305 fr.

La Chemise enlevée. Vente 11 janvier 1894, 100 fr. — Vente 10 mai 1894, 105 fr. — Vente Muhlbacher, 430 fr.— Vente Ligaud, 105 fr. — Vente Goncourt, 60 fr. — Vente 12 déc. 1904, 140 fr.— Vente Kuhnen, 315 marks.

La Cachette découverte. Vente 21 mars 1908, 50 fr.— Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 150 fr.

La Coquette fixée. Vente 6 mars 1894, av[t] la déd., 76 fr. — Vente Muhlbacher, av[t] la déd., 180 fr. — Vente Gerbeau, état, 250 fr. — Vente 8 avril 1903, 171 fr. — Vente 8 avril 1910, 220 fr.

La Fuite a dessein. Vente 17 mai 1894, av[t] la déd., 54 fr. — Vente Gerbeau, av[t] la déd., 705 fr.—Vente Ligaud, 110 fr.—Vente Ouachée, 155 fr.

Dites donc s'il vous plait (par Gautier-Dagoty). Vente Lacroix, 480 fr.

L'Inspiration favorable. Vente Ouachée, 82 fr.

Le Colin-Maillard (par Beauvarlet). Vente Ligaud, 56 fr.



Benjamin Franklin : *P. M. Alix.*

L'on ne connaît guère de procédé de gravure, si simple soit-il, dont la paternité n'ait été revendiquée par plusieurs personnes; nous l'avons constaté pour la gravure en couleurs, également pour la gravure en manière de crayon. Pour la gravure au lavis, on est généralement d'accord pour en regarder Le Prince comme l'heureux père ; cependant François fit un essai antérieur à ceux de Le Prince, et si nous en croyions Bellier de la Chavignerie, François-Philippe Charpentier, le graveur de la *Culbute*, ne serait pas non plus étranger à la découverte de ce procédé de gravure. Nous copions à ce propos, les lignes suivantes du *Dictionnaire général des artistes de l'Ecole Française* « Charpentier (François-Philippe), graveur et « mécanicien du roi ; né à Blois le 3 octobre 1734, décédé « dans la même ville, le 22 juillet 1817 ; il est l'inventeur « d'un procédé purement mécanique pour la gravure « au lavis et en couleur, à l'aide duquel on peut aussi « reproduire exactement les croquis des grands maîtres ; « il vendit son secret, et le comte de Caylus fut un des « premiers à s'en servir ; cette invention lui valut un « logement au Louvre, qu'il occupa pendant trente ans, « et plus tard, quand les logements au Louvre furent « supprimés, il fut logé aux Gobelins ; il avait obtenu « en même temps le titre de mécanicien du roi.... »

Le Comte de Caylus mourut, comme l'on sait, en 1765, et les essais officiels de J.-B. le Prince datent de

La Culbute (par Charpentier). Vente Ligaud, 38 fr. — Vente Ouachée, 110 fr.

1769 ; la trouvaille de Charpentier, sinon absolument identique, du moins similaire, serait donc antérieure à celle de Le Prince et probablement contemporaine de la planche exécutée en 1758 par J.-Ch. François.

Fragonard illustrateur, ne doit pas être oublié : c'est à Fragonard qu'on doit, en effet, les compositions des *Contes de La Fontaine,* pour l'édition de P. Didot, de 1795, et que gravèrent avec un soin tout particulier, Ph. Trière (1756+18...), Dambrun (1741+....), Patas, Duclos, etc. ; mais toutes les planches ne furent pas publiées et certaines restèrent même inachevées. Les bibliophiles recherchent ces grandes vignettes, soit à l'état d'eau-forte pure, soit en épreuves avant la pagination. Les exemplaires les plus complets des *Contes* renferment vingt planches — quelques-unes d'après Mallet et Touzé — auxquelles on ajoute le plus souvent les pièces inédites qu'on peut se procurer, ainsi que les 57 eaux-fortes de Martial-Potémont, exécutées vers 1880, d'après les dessins de Fragonard. A la première vente de G. Muhlbacher, (février-mars 1881), plusieurs des vignettes des *Contes* obtinrent des enchères sérieuses ; c'est ainsi que nous notons : *Joconde,* 2e planche, à l'état d'eau-forte, 500 fr., *Sœur Anne,* à l'état d'eau-forte également, 1.100 fr., le *Mari confesseur,* même état, 465 fr., le *Glouton,* 440 fr., etc.

Les Contes de La Fontaine. Vente du Bon Pichon, les 20 pl. publ. avt les nos, 170 fr.

Portrait de Fragonard. Vente Goncourt, 30 fr.

Il n'existe, chose curieuse, qu'un seul portrait gravé contemporain de Fragonard : il est dû à la pointe d'un de ses élèves, Ch.-L.F. Le Carpentier (1744+1822) et représente le maître,de face, déjà âgé, — trois ans avant sa mort d'ailleurs. — Signalons deux états de ce portrait, l'un très rare, avant le nom du graveur, l'autre signé.

Honoré Fragonard fut mordu du démon de la collection et, si nous en croyons l'anecdote suivante, rapportée par les Goncourt, il ne jouit pas longtemps de ce qu'il avait précieusement amassé : « Fragonard « avait une fort belle collection d'estampes de son « temps. Un jour — c'était après le triomphe de « David — il voit de la fumée s'échapper de la porte « d'une chambre et il trouve son fils devant un feu de « joie de papier : « Misérable, qu'est-ce que tu fais-là ? « lui dit le père. — Je fais un holocauste au bon goût, « répond sérieusement son fils. » Il brûlait la collection « d'estampes de son père ! »

Le nom de Marguerite Gérard, l'élève préférée de Frago, est inséparable de celui de son maître ; nous rappelons donc ici ses peintures que la gravure nous a conservées ; ce sont d'abord, par son frère H. Gérard : l'*Art d'aimer*, *Dors mon enfant*, l'*Indécision*, l'*Espoir du retour*, l'*Heure du Rendez-vous*, les *Premières caresses du jour*,

Dors, mon enfant. Vente F. Arnault, 13 fr.
L'Heure du Rendez-vous. Vente Gaiffe, 35 fr.
Les Premières Caresses. Vente Lacroix, 49 fr. — Vente 15 mai 1907, 32 fr.

le *Bouquet inattendu*, productions fades, de même que le *Triomphe de Minette*, *C'est pour lui que je les rassemble*, *Je les relis avec plaisir*, le *Présent*, *Je m'occupais de vous*, et l'*Elève intéressante*, de G. Vidal ; la planche de l'*Elève intéressante* — qui serait Mademoiselle Chéreau — a été retouchée dans la suite par J.-J. F. Tassaert qui y a mis son nom. La meilleure gravure exécutée d'après Mademoiselle Gérard est les *Regrets mérités* ; à cela rien d'étonnant, elle est signée de Nicolas de Launay.

Née à Grasse en 1761, Marguerite Gérard mourut en 1837, à ce point oubliée, que la plupart de ses biographes n'ont pas connu l'époque de son décès.

Après Fragonard, Greuze. L'auteur de la *Cruche cassée*, naquit à Tournus, le 21 août 1725 ; après avoir appris les éléments indispensables de son art avec Gendron, à Lyon, et Silvestre, à Paris, Greuze conquit la faveur du fermier-général La Live de Jully, qui lui acheta l'une de ses premières peintures, que Pître Martenasie gravait peu après : nous faisons allusion au *Père de famille expliquant la Bible*. C'est aux frais de son protecteur que Greuze se rendit en Italie en 1755, réalisant un désir caressé par tant d'artistes ; mais à l'encontre de beau-

Le Bouquet inattendu. Vente H. Lacroix, 56 fr.

Le Triomphe de Minette. Vente Gerbeau, av[t] la déd., impr. en coul., 155 fr. — Vente Davesne, en noir, 60 fr.

Je les relis avec plaisir. Vente F. Arnault, 30 fr.

L'Elève intéressante. Vente Lacroix, impr. en coul., 87 fr. — Vente Rodière, 1[er] tirage, 50 fr. — Vente 22 févr. 1907, 1[er] tirage, 55 fr.

Les Regrets mérités. Vente 10 mai 1894, av[t] l. l., 46 fr. — Vente du B[on] Pichon, 26 fr. — Vente Destailleur, av[t] l. l., 90 fr. — Vente 4 mars 1909, av[t] l. l., 50 fr.



...TOURNEUR : *P. M. Aux*

coup d'autres, il en revint sans avoir tiré d'autre profit de son séjour au pays des maîtres qu'une amourette avec une jeune princesse italienne. L'Académie Royale l'agréa à son retour en 1757, puis, douze ans plus tard, le reçut dans son sein comme *peintre de genre,* au grand dam de Greuze, qui aspirait au titre envié de *peintre d'histoire* ; dans sa déception, il n'alla pas jusqu'à couvrir d'injures la docte Académie, comme lui en avait montré l'exemple jadis, pour le même motif, Rolland Lefebvre ; mais il la bouda et ne réexposa aux Salons qu'à l'époque de la Révolution, alors que leur accès était devenu libre.

Marié à la fille d'un petit libraire, Anne-Gabrielle Babuty, qu'il peignit souvent dans ses tableaux, — il exposa même au Salon de 1761 *Madame Greuze peinte en vestale* — il eut à se repentir par la suite de la compagne qui s'était — si on en croit Greuze — imposée à lui. Dans diverses lettres et requêtes, Greuze a exposé longuement les griefs qu'il nourrissait contre Madame Greuze, qui, après l'avoir d'abord trompé avec un amateur dont il nous livre le nom, Blondel d'Azincourt, ne craignit pas d'introduire ensuite au domicile conjugal, le premier truand venu qu'elle hébergeait en outre ! N'alla-t-elle pas, afin de se procurer de l'argent à l'insu de son mari, jusqu'à faire tirer subrepticement des épreuves des planches que Greuze éditait, et à les placer en sous-main ? Bien mieux, un certain jour, elle déchira les registres de comptes et simula la perte d'une somme de trente-six mille livres sur un bateau pillé par les Anglais !

Ces faits — vrais ou à peu près — expliquent facilement pourquoi Greuze, malgré un labeur considérable, se trouvait ruiné aux approches de la Révolution, au point de solliciter une pension, qui lui fut accordée d'ailleurs, à la date du 16 juillet, et se montait à la somme de 1537 livres 10 sols.

Greuze mourut le 21 mars 1805, oublié, tout comme Fragonard, Moreau et Saint-Aubin.

L'œuvre de Greuze contient peu ou point de sujets religieux, de scènes mythologiques ou de faits historiques, mais beaucoup de scènes familiales ou de compositions sentimentales, ces dernières le plus souvent cachant des sous-entendus graveleux sous des apparences naïves.

Les compositions de Greuze sont universellement connues : si elles ne satisfont pas complètement les connaisseurs, elles se rappellent du moins à la mémoire par leur pathétique et les intentions multiples qu'elles soulignent.

Au point de vue de l'art pur, les compositions de Greuze pèchent par une présentation quasi-théâtrale, où chacun des personnages dépasse la portée de son rôle, par l'exagération de sa pantomime : cette sérieuse réserve faite, constatons, avec ses admirateurs, que Greuze a su exprimer avec beaucoup de sentiment et dans leurs plus fines nuances les mouvements d'aspiration et les désirs de l'enfant et de la fillette. Là, il est un maître.

Comme François Boucher, J.-B. Greuze a demandé

au dessin proprement dit des ressources pécuniaires et c'est en nombre respectable que se rencontrent plus particulièrement ses grandes têtes d'enfants, de femmes et de vieillards, largement établies à la sanguine, d'autant plus qu'il en existe une quantité d'imitations qui ont été faites par les faussaires toujours à l'affût. Plusieurs de ces grandes têtes ont été gravées par Demarteau, Lucien, Janinet et Grangeret, tandis que les scènes de genre que son crayon a retracées nous ont été conservées par Charpentier, La Live de Jully, et Verendret. La plupart des œuvres capitales de Greuze ont été gravées sous ses yeux et par ses soins et éditées par lui-même, dans son logis de la rue Thibotaudé. Jean-Jacques Flipart (1719+1782), Jean-Charles Le Vasseur (1734+1816), Robert Gaillard (1722+1790) et Jean Massard furent ses traducteurs attitrés. Soucieux avant tout de la sécurité des transactions provenant du fait de la vente des estampes qu'il publiait, Greuze, d'accord en cela avec ses graveurs, signait avec eux *manuscritement* les épreuves *au verso.* Signalons les plus répandues : la *Cruche cassée,* par Jean Massard, qui symbolise en quelque sorte, par son sous-entendu, la tendance générale du XVIII[e] siècle vers la polissonnerie de bonne manière — le cuivre en existe encore, mais horriblement retouché ; — la *Vertu chancelante,* le premier acte de la cruche cassée : la scène se passe dans une mansarde : assise sur une

La Vertu chancelante. Vente Didot, 25 fr. — Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 141 fr. ; avec la 1[re] adr. (Greuze), 50 fr. — Vente 8 janvier 1894, 17 fr. — Vente Ligaud, 51 fr.

chaise auprès de son grabat, une jeune fille — presqu'une fillette — songe ; une montre dans sa main en est la cause et en voilà plus qu'il n'en faut pour faire chanceler la pauvrette ! Cette planche gravée un peu lourdement est également de Massard, à qui l'on doit encore, dans un tout autre genre, la *Mère bien-aimée*, une œuvre familiale par excellence.

A l'actif de J.-J. Flipart, on rencontre la *Pelotonneuse*, — en collaboration avec L. Cars — la populaire *Accordée de village*, l'un des plus grands succès de Greuze, le *Gâteau des Rois*, la *Jeune Fille pleurant son oiseau mort*, enfin d'après lui-même, le *portrait de Greuze, par son ami Flipart en 1765*.

La *Laitière*, gravée par J.-Ch. Le Vasseur, est une planche fort aimable : elle est fort recherchée en même temps que difficile à rencontrer : on en connaît quelques épreuves avant la dédicace à M. Daché. Le Vasseur est encore le signataire du *Testament déchiré*, de la *Belle-Mère*, de la *Veuve et son Curé*, compositions compliquées et théâtrales à l'excès. La *Laitière* reste son chef-d'œuvre.

La CRUCHE CASSÉE. Vente Didot, 166 fr. — Vente Muhlbacher, av[t] t. l. et la tablette, 1.401 fr. ; avec l. l., 410 fr. — Vente 11 janvier 1894; 131 fr. — Vente J. Bouillon, av[t] t. l.; 315 fr. ; avec l. l., 210 fr. — Vente Goncourt, av[t] t. l., 420 fr. — Vente 2 juin 1906, 150 fr.

La JEUNE FILLE PLEURANT SON OISEAU MORT. Vente 27 mars 1909, 55 fr.— Vente Didot, 49 fr. — Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 305 fr.; avec l. l., 201 fr.— Vente 2 févr. 1910, 50 fr.

La LAITIÈRE. — Vente Muhlbacher, av[t] la déd., 400 fr. ; av[t] t. l. et av[t] la tablette, 450 fr. — Vente 11 janvier 1894, 61 fr. — Vente 10 mai 1894, 96 fr. — Vente Gerbeau, av[t] t. l., 1.320 fr. — Vente 15 mai 1907, 630 fr.— Vente Kuhnen, 225 marks.



[...]GÉNÉRAL BERTHIER : *P. M. Alix, d'après Legros.*

Enfin Gaillard figure dans l'œuvre gravé de Greuze par une fort agréable planche : la *Voluptueuse* — qui fait un geste gracieux de la main — et par deux sujets chers à Greuze : la *Malédiction paternelle* et le *Fils puni* : ici encore, Greuze ne se montre pas sous l'angle le plus favorable de son talent, et l'on prend maintenant peu de plaisir à des scènes qui enthousiasmèrent tant Diderot.

En dehors des traducteurs attitrés de Greuze, d'autres graveurs nous ont laissé des planches, dont plus d'une mérite d'être rappelée : la *Petite Fille au chien*, par C.-A. Porporati ; la *Tricoteuse endormie*, par C.-D. Jardinier (1726+1774), pendant de la *Pelotonneuse*, déjà citée ; le *Silence* ou *Ne l'éveillez pas*, par L. Cars et Jardinier ; le *Tendre désir* — une jeune femme en buste, le sein gauche découvert, regarde tendrement, les yeux levés au ciel — par C*** (Carmona, croit-on) ; le *Malheur imprévu*, une glace brisée, par N. de Launay ; l'*Enfant gâté*, un bambin donnant sa soupe à un chien, par Maleuvre, 1772 ; l'*Ecureuse*, très belle planche par

La Voluptueuse. Vente Didot, 32 fr.— Vente Behague, av[t] t. l., 260 fr.

La Malédiction paternelle. Vente Didot, 38 fr.

La Petite Fille au chien. Vente Didot, 51 fr. — Vente 3 avril 1901, av[t] l. l., 200 fr. — Vente G. Kuhnen, av[t] t. l., 625 fr.

La Tricoteuse endormie. Vente 4 mars 1909, non ent. term. 100 fr. — Vente H. Lacroix, même état, 165 fr.

La Pelotonneuse. Vente Didot, 20 fr. — Vente Malinet, 40 fr.

Le Tendre Désir. Vente Didot, 40 fr.— Vente 11 nov. 1907, av[t] l. l., 100 fr.

Le Malheur imprévu. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 141 fr. ; av[t] la déd., 110 fr. — Vente Destailleur, av[t] la déd., 47 fr. — Vente 11 janvier 1894, à l'eau-f. p., 15 fr. — Vente 17 mai 1894, à l'eau-f. p., 19 fr.

L'Ecureuse. Vente 2 juin 1906, av[t] l. l., 96 fr.— Vente 27 mars 1909, 40 fr.

Beauvarlet ; la *Laveuse* ou la *Savonneuse*, agréable estampe de Jérôme Danzel ; enfin la *Philosophie endormie.*

Les épreuves de publication de la *Philosophie endormie* ne portent que cette mention : Aliamet direxit. La tradition attribue à Moreau le jeune la préparation de l'eau-forte de cette agréable pièce représentant Madame Greuze endormie et cette attribution est très justifiée par la similitude de facture de cette planche avec d'autres œuvres de Moreau ; dans l'eau-forte pure de cette *Philosophie endormie*, le corsage de la belle dormeuse, au lieu d'être dégrafé, est au contraire chastement boutonné jusqu'au menton.

Avant de signaler les quelques portraits gravés d'après Greuze — Greuze fut un excellent portraitiste et se montre, sous ce dernier aspect, plus *peintre* que dans ses scènes de genre — nous remarquerons que Bonnet et Alix seuls, parmi les graveurs en couleurs, s'attaquèrent incidemment à l'œuvre de Greuze : Bonnet par une planche que nous avons précédemment signalée, Alix, par deux pendants gravés avec sècheresse et sans compréhension de l'effet : l'*Accordée de village* et le *Paralytique servi par ses enfants.*

Parmi les portraits, signalons ceux de *Diderot*, gravé par Aug. de Saint-Aubin, puis par Gaucher, enfin par Dupin fils et par Duhamel, du graveur *Jean-George Wille*,

La Laveuse. Vente Behague, av^{t} t. l., 195 fr.

La Philosophie endormie. Vente 10 mai 1894, av^{t} t. l., 240 fr. — Vente Goncourt, 51 fr. — Vente H. Lacroix, 110 fr. — Vente Defer-Dumesnil, non term., 660 fr. — Vente Ouachée, av^{t} l. l., 585 fr. — Vente Gerbeau, av^{t} l. l., non term., 460 fr.

L'Accordée de Village et le Paralytique servi... (par Alix). Vente 17 mai 1894, 30 fr. — Vente F. Arnault, 127 fr.



ouché de la Mariée : *Moreau le Jeune et Simonet,*
d'après P. A. Baudouin.

par J.-G. Muller, de la *Comtesse Maria Petrowna Czernicheff*, par l'anglais William Pether, du *Comte Paul Stroganoff*, par Le Grand, de l'avocat *Linguet*, par Aug. de St-Aubin : cette dernière gravure, de peu d'importance, rend admirablement la manière beurrée de Greuze ; elle mérite de trouver place dans les portefeuilles des amateurs.

Greuze, journellement occupé avec les graveurs, dont il retouchait, paraît-il, les cuivres, qu'il dirigeait tout au moins, devait infailliblement graver lui-même ; en 1771 déjà, Heinecken, dans son *Idée générale d'une collection complette d'estampes*, y fait allusion ; on ne connait cependant comme à peu près sûrement de sa main qu'une tête de *jeune Savoyarde*, signée de l'initiale *G*. Prosper de Baudicour qui la décrit, avec une autre *tête de jeune Femme*, cette dernière seulement attribuée, en rappelle une épreuve passée en vente et sur laquelle on lisait, écrit par le maître : *J.-B. Greuze del. et scul.* Ces deux pièces ne se rencontrent qu'exceptionnellement dans les collections : Guichardot les possédait. Dans le catalogue de sa vente après décès — juillet 1875 — il se trouve même indiqué de la *jeune Savoyarde* un état *antérieur* à celui décrit par P. de Baudicour : la planche est alors avant un certain nombre de travaux, avant le renforcement du trait carré et avant l'initiale G.

La Jeune Savoyarde. Vente 17 janv. 1850, 30 fr.— Vente Guichardot, 1er état, non décrit, 95 fr. ; 2e état, 54 fr.

Tête de Jeune Femme. Vente Guichardot, 72 fr.— Vente Defer-Dumesnil, 290 fr.



CHAPITRE IV

CHAPITRE IV

Caresme. — Lavreince : les graveurs de Lavreince. Drouais, Nattier, Duplessis. — Monnet, Hubert Robert, Queverdo. — Augustin de Saint-Aubin. — J.-M. Moreau le jeune : les graveurs de Moreau le jeune. — J.-B. Huet : les graveurs de Huet. — Freudeberg. — Desrais, Hoin, Wille fils.

Caresme doit plus à la vogue qu'à son talent, un semblant de gloire ; il bénéficie auprès des collectionneurs de la mode qui s'attache même aux plus vulgaires productions du xviiie siècle ; Caresme n'eut pas assez de valeur toutefois pour se faire pardonner par les délicats d'avoir flatté le goût de son époque dans ce qu'il avait de moins recommandable ; aussi sera-t-il l'un des premiers peintres du xviiie siècle qui disparaîtront lorsque plus de sagesse présidera dans l'admiration d'un siècle assez fécond en belles choses pour n'avoir pas besoin de faire appel aux pires artistes, comme il en advient actuel-

ıement. Ce n'est certes pas par une admiration justifiée que l'on accepte dans ses cartons des grivoiseries comme *Hony soit qui mal y voit*, par François Hubert (1740 +...), *The Danger of Sleep* et *The True Paternal*, par Bonnet, la *Petite Thérèse*, par Jacques Couché, les *Amants satisfaits*, par Phelippeaux, la *Douce illusion*, le *Marchand d'orviétan* et son pendant, la *Troupe ambulante*, par Bonnet, ou encore le *Réveil du carlin*, par Carrée, voire même la *Bacchante enyvrée* et le *Satyre amoureux* ou le *Culte systématique* et *Bacchus préside à la fête*, de Janinet. Dans la *Colombe chérie*, l'habile graveur F. Flipart y glisse un ressouvenir de Greuze ; malgré tout, l'œuvre reste quand même banale.

Né en 1734, Philippe Caresme mourut le 1er mars 1796. Agréé à l'Académie en 1766, il en fut exclu en 1778, pour n'avoir pas fourni son « morceau de réception. »

Nicolas Lavreince — de son vrai nom, Lafrensen — est un artiste d'une toute autre valeur, bien que n'attei-

The Danger of Sleep et The true Paternal. Vente 28 févr. 1908, 250 fr.

La Petite Thérèse. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 210 fr. ; avec l. l., 40 fr. — Vente 6 mars 1894, avt la déd., 16 fr. — Vente Ligaud, avt la déd., 79 fr.

Les Amants satisfaits. Vente Ligaud, 62 fr.

Le Marchand d'Orviétan et la Troupe ambulante. Vente 13 juin 1908, 130 fr.

La Douce Illusion. Vente Ligaud, 48 fr.

Le Réveil du Carlin. Vente 30 janv. 1908, 95 fr. — Vente Gerbeau, impr. en coul., 72 fr.

La Bacchante enyvrée et le Satyre amoureux. Vente Gerbeau, 225 fr.

Le Culte systématique et Bacchus préside a la fête. Vente Gerbeau, 250 fr.

gnant pas à la science consommée d'un Baudouin ou d'un Fragonard; mais, si Lavreince pèche par un dessin inconsistant, par une facture un peu mièvre, ainsi que nous l'avons pu constater au Musée de Stockholm en présence de ses œuvres indiscutables, il a au moins du goût et surtout de la distinction ; implanté en France, Lavreince a su immédiatement s'assimiler la grâce propre au pays qu'il adoptait, et c'est avec une habileté très réelle qu'il a conçu des scènes aimables, le plus souvent fort bien composées, se rapprochant de Baudouin dans ses plus heureux jours.

Lavreince, il ne faut pas se le dissimuler, doit beaucoup aux excellents graveurs qui ont reproduit ses gouaches, et ce n'est pas dans le but de le diminuer que nous faisons cette trop juste constatation. De Launay, Janinet, Helman, ont, par leur propre valeur, complété Lavreince, atténué au moins ses défauts.

Né à Stockholm en octobre 1737, Nicolas Lavreince, après un séjour très prolongé en France, retourna dans sa patrie, où il mourut le 6 décembre 1807.

Entre des mains peu expertes, les défauts de Lavreince réapparaissent en effet ; c'est ce qui explique pourquoi, à côté d'un chef-d'œuvre comme la *Consolation de l'absence,* de Nicolas de Launay, l'on se trouve éga-

La Consolation de l'Absence. Vente Mailand, 151 fr. — Vente 11 janvier 1894, 70 fr. — Vente Ligaud, 220 fr. — Vente Defer-Dumesnil, 210 fr.— Vente 6 févr. 1904, 330 fr.—Vente 15 déc. 1908, 300 fr.

Les Saisons (par Vidal). Vente 29 nov. 1899, 3 planches, 260 fr. — Vente Aubin, les 4 planches, 255 fr. — Vente Gerbeau, 3 planches, 950 fr.

lement en présence des *Saisons*, de Vidal, de *Ah ! quel doux plaisir* et *Je touche au bonheur*, de Copia, du *Serin chéri* et *Jamais d'accord*, de Le Grand, des *deux Jeux*, de Mariage, des *Deux Cages ou la plus heureuse*, de Bréa, de la *Sentinelle en défaut* et de l'*Accident imprévu*, de Darcis, de la *Balançoire mystérieuse* et des *Nymphes scrupuleuses*, de Vidal, toutes planches d'une platitude telle qu'elles doivent être impitoyablement rejetées d'une collection choisie, jusques et y compris les *Grâces parisiennes* et son pendant, dont nous n'avons pu déjà nous défendre de dire tout haut l'extrême médiocrité. De même, pourquoi paie-t-on la somme respectable de 3.510 francs pour les deux bêtises de Le Grand : *Jamais d'accord* et le *Serin chéri ?*

Avec Nicolas de Launay, au contraire, nous nous

AH ! QUEL DOUX PLAISIR et JE TOUCHE AU BONHEUR. Vente Gerbeau, en bistre, 705 fr. — Vente 18 mai 1900, 305 fr.

Le SERIN CHÉRI. Vente Muhlbacher, 190 fr. — Vente Decloux, 550 fr. — Vente Séran, 150 fr,

JAMAIS D'ACCORD. Vente Muhlbacher, 300 fr.

JAMAIS D'ACCORD et le SERIN CHÉRI. Vente 6 mars 1894, 1.060 fr. — Vente Gerbeau, 3.510 fr.

Les DEUX CAGES... Vente févr. 1908, 187 fr.— Vente Ligaud, 135 fr.— Vente H. Lacroix, 250 fr. — Vente 27 mars 1909, 180 fr.

La SENTINELLE EN DÉFAUT. Vente 11 janvier 1894, 75 fr. — Vente 19 janvier 1894, 34 fr.

L'ACCIDENT IMPRÉVU. Vente 8 janvier 1894, 1er tirage, 78 fr.

La SENTINELLE EN DÉFAUT et l'ACCIDENT IMPRÉVU. Vente Muhlbacher, 162 fr. — Vente 17 mai 1894, 38 fr.— Vente Gerbeau, impr. en coul., 605 fr.

La BALANÇOIRE MYSTÉRIEUSE. Vente Muhlbacher, avt l. l., 345 fr. — Vente 17 mars 1910, avt t. l., 630 fr.

Les NYMPHES SCRUPULEUSES. Vente Muhlbacher, avt t. l., 200 fr.

La BALANÇOIRE MYSTÉRIEUSE et les NYMPHES SCRUPULEUSES. Vente Destailleur, avt les retouches, 220 fr. — Vente 8 janvier 1894, avt t. l., 159 fr. — Vente 10 mai 1894, avt t. l., 271 fr. — Vente Gerbeau, avt t. l., 360 fr.



Le Carquois épuisé : *Nic. de Launay, d'après P. A. Baudouin.*

retrouvons en présence de la belle estampe ; voyez l'*Heureux moment*, le *Qu'en dit l'abbé*? et surtout le *Billet doux* : tout y est exprimé avec une connaissance des valeurs qui fait honneur au graveur et classe ces pièces parmi les œuvres capitales de la gravure au XVIIIe siècle.

Le *Roman dangereux*, par Helman, se sauve également par le talent du graveur, car ici le sujet est plus particulièrement scabreux, tout en n'étant qu'une réédition à huis-clos du *Midi*, de Baudouin.

Une grande partie de la faveur dont jouit Lavreince auprès des amateurs les plus raffinés est due à Janinet qui a reproduit, avec l'ampleur que l'on sait, plusieurs de ses plus agréables compositions, telles que l'*Indiscrétion*, la *Comparaison*, l'*Aveu difficile* ; nous nous sommes déjà étendus, au chapitre consacré à Janinet, sur le mérite de ces planches capitales de l'estampe en couleurs ; nous n'avons pas à y revenir, sinon pour rappeler que J.-B. Chapuy a, sous le titre : *la Reponce* (sic) *embarrassante*, copié en réduction l'*Aveu difficile*.

L'HEUREUX MOMENT. Vente 21 mars 1908, av^{t} la déd., 1.010 fr. — Vente 4 mars 1909, av^{t} la déd., 1.000 fr. — Vente 5 nov. 1909, av^{t} la déd., 1.155 fr. — Vente Gerbeau, av^{t} la déd., 1.650 fr.

Le BILLET DOUX. Vente Davesne, 650 fr.

QU'EN DIT L'ABBÉ ? et le BILLET DOUX. Vente Ligaud, 315 fr. — Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 920 fr. ; av^{t} t. l., 980 fr. ; av^{t} la déd., 550 fr.

Le ROMAN DANGEREUX. Vente Goncourt, à l'eau-f. p., 250 fr. — Vente 11 janvier 1894, 201 fr. — Vente 10 mai 1894, 175 fr. — Vente du Bon Pichon, 210 fr. — Vente Ligaud, av^{t} la déd., 550 fr. — Vente 1er mai 1900, 305 fr. — Vente Gerbeau, av^{t} la déd., 950 fr. — Vente 30 janv. 1908, av^{t} la déd., 950 fr.

L'œuvre gravé d'après Nicolas Lavreince se compose d'une soixantaine de pièces dont M. E. Bocher a établi un catalogue ; outre les planches précédemment évoquées, quelques autres estampes encore offrent de l'intérêt : les *Offres séduisantes*, par Delignon (1755+1804), le *Directeur des toilettes* — c'est un jeune abbé qui, en présence de trois marchandes de modes, assiste à la toilette d'une jeune femme et examine une pièce d'étoffe —, par Voyez l'aîné. La *Marchande à la toilette* et la *Soubrette confidente*, par G. Vidal, notamment, renferment des qualités de facture appréciables, et Vidal s'est montré beaucoup plus heureux dans ces nouvelles planches que dans ses insipides *Saisons*. Ce graveur se recommande en dernier lieu par le *Déjeuner anglais* et la *Leçon interrompue*.

François Dequevauviller doit d'être encore connu à ses deux pendants d'après Lavreince, où, en dé-

Les Offres séduisantes. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 325 fr. — Vente du B[on] Pichon, 56 fr. — Vente 10 mai 1894, av[t] t. l., 215 fr. — Vente H. Lacroix, 130 fr. — Vente Gerbeau, av[t] l. l., 700 fr.

Le Directeur des Toilettes. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 1.150 fr. — Vente 11 janvier 1894, sans marge, 60 fr. — Vente Destailleur, 130 fr.

La Marchande a la toilette. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 320 fr.; av[t] la déd., 395 fr. — Vente 15 déc. 1908, 350 fr. — Vente H. Lacroix, 130 fr. — Vente 23 mars 1904, 115 fr. — Vente 2 févr. 1910, 570 fr. — Vente 19 mars 1910, épr. rognée, 157 fr.

La Soubrette confidente. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 305 fr. ; av[t] la déd., 205 fr. — Vente Ligaud, 100 fr.— Vente H. Lacroix, 160 fr. — Vente H. de Roissy, 160 fr. ; — Vente Rodière, 140 fr. — Vente 19 mars 1910, épr. rognée, 180 fr. — Vente 8 avril 1910, 440 fr.

Le Déjeuner anglais. Vente Muhlbacher, 210 fr.

Le Déjeuner anglais et la Leçon interrompue. Vente du B[on] Pichon, 320 fr. — Vente 11 janvier 1894, 470 fr. — Vente Ligaud, 240 fr. — Vente Gerbeau, 1.500 fr.



e Jardinier galant : *J. S. Helman, d'après P. A. Baudouin.*

pit de quelque sécheresse, il a su tirer un excellent parti de deux scènes, d'ailleurs admirablement composées, l'*Assemblée au Concert* et l'*Assemblée au Salon*. Dans un riche salon, plusieurs personnages sont réunis pour entendre trois musiciens : une femme jouant du clavecin et accompagnée au violoncelle, tandis qu'un autre personnage, assis devant un pupitre, joue de la flûte : c'est l'*Assemblée au Concert*. Dans l'*Assemblée au Salon*, le salon du duc de Luynes, paraît-il, les personnages ont formé des groupes sympathiques ; à gauche, près des grandes baies qui éclairent l'élégant intérieur, une femme est assise et lit : non loin d'elle, une jeune femme et un abbé sont réunis à une table de tric-trac ; autour d'une autre table, cinq personnages jouent aux cartes, tandis que, vers le fond, près de la cheminée, un jeune seigneur s'entretient avec une autre personne assise. Ces deux belles pièces, réunies au *Bal paré* et au *Concert* d'Aug. de Saint-Aubin, offrent l'image du XVIII[e] siècle, sous son aspect le plus séduisant, le plus aimable et le plus distingué, aussi le plus véridique : aussi plaisent-elles infiniment.

Rappelons enfin, d'après Nicolas Lavreince, les *Apprêts du ballet*, par S. Tresca ; les *Sabots*, par J. Couché ; l'*Ecole*

L'ASSEMBLÉE AU CONCERT. Vente Ligaud, 325 fr.

L'ASSEMBLÉE AU SALON. Vente 10 mai 1894, à l'eau f. p., 200 fr.

L'ASSEMBLÉE AU CONCERT et l'ASSEMBLÉE AU SALON. Vente du B[on] Pichon, 425 fr. — Vente 11 janvier 1894, 300 fr. — Vente H. Lacroix, 745 fr. — Vente Gerbeau, av[t] la déd., 2.060 fr. — Vente 23 mars 1904, 1.330 fr. — Vente Barrot, av[t] la déd., 3.000 fr.

LES APPRÊTS DU BALLET. Vente du B[on] Pichon, 76 fr. — Vente H. Lacroix, av[t] l. l., 270 fr. — Vente 29 mai 1908, 371 fr.

de Danse, le *Lever* et le *Coucher des ouvrières en modes*, par F. Dequevauviller ; l'*Innocence en danger* — une vieille officieuse pousse une innocente dans les bras d'un vieillard : tout commentaire est superflu pour expliquer la pensée de l'artiste —, par Caquet ; le *Contre-temps*, par Dequevauviller encore — c'est le thème du *Curieux*, de Baudouin, de *The officious waiting woman*, de Challe ; — enfin le *Retour trop précipité* — deux amants surpris à la campagne par une femme —, par J.-A. Pierron ; le *Restaurant*, par Deny ; et les *Soins mérités* — une jeune femme fait donner un lavement à un.... petit chien ! — par Robert de Launay le jeune : ce dernier sujet est d'un bien mince intérêt, avouons-le.

Exceptionnellement, figure dans l'œuvre de Lavreince, un portrait : c'est celui de *Gustave III*, roi de Suède,

Les Sabots. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 500 fr. — Vente 6 mars 1894, av[t] l. l., 132 fr. — Vente 23 mars 1904, 160 fr. — Vente Gaiffe, av[t] la déd., 400 fr.

L'Ecole de Danse. Vente 11 janvier 1894, 49 fr. — Vente Ligaud, 100 fr. — Vente H. Lacroix, av[t] la déd., 155 fr. — Vente Gerbeau, 250 fr.

Le Lever des Ouvrières. Vente 17 mars 1894, 28 fr.

Le Coucher des Ouvrières. Vente 6 mars 1894, 33 fr. — Vente 17 mai 1894, 24 fr. — Vente Gerbeau, av[t] l. l., 420 fr.

Le Lever et le Coucher des Ouvrières. Vente Goncourt, av[t] l. l., 280 fr. — Vente Ouachée, 450 fr.

L'Innocence en danger. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 390 fr. ; avec l. l., 250 fr. — Vente 14 janvier 1894, 100 fr. — Vente Gerbeau, 420 fr.

Le Contre-temps. Vente 10 mai 1894, état non décrit, 66 fr. — Vente Ligaud, 60 fr. — Vente Gerbeau, à l'eau-f. p., 230 fr.

Le Retour trop précipité. Vente Ligaud, 90 fr. — Vente H. Lacroix, 125 fr.

Le Restaurant. Vente 17 mars 1910, av[t] t. l., 1520 fr.

Les Soins mérités. Vente Muhlbacher, av[t] l. l., 210 fr. — Vente 11 janvier 1894, 81 fr. — Vente du B[on] Pichon, 61 fr. — Vente Kuhnen, 350 fr. — Vente 4 mars 1909, 400 fr.

qu'a gravé Ch.-Et. Gaucher, mais là se borne son rôle de portraitiste.

Le portrait tient une place prépondérante dans le XVIII[e] siècle, nous l'avons déjà dit ; nous avons évoqué La Tour et Perronneau, Tocqué et Roslin, Michel Vanloo et Aved ; d'autres peintres se sont encore exclusivement, ou presque, consacrés au portrait : Nattier et les Drouais appartiennent à l'histoire de leur siècle, tout comme Baudouin, Fragonard ou Lavreince, non qu'ils aient exercé sur la gravure une influence égale à celle émanant des peintres de genre, mais parce que leur art, à la fois distingué et conventionnel, est l'exact reflet de leur temps.

Des deux Drouais, le plus estimé est François-Hubert Drouais fils, né à Paris, le 14 décembre 1727, mort en 1775 ; un certain nombre de ses peintures ont été gravées, par Beauvarlet surtout qui semble avoir particulièrement prisé sa facture brillante et soignée ; c'est à Beauvarlet qu'on doit en effet non seulement le *Comte d'Artois enfant et Mademoiselle Clotilde sa sœur* montée sur une chèvre, mais encore les *Enfants du duc de Béthune*, jouant avec un carlin, ainsi que *Bandiéri de Laval*, *Edme Bouchardon* et la *Comtesse du Barry*, en veste de chasse : pour cette dernière estampe, contrai-

Le Comte d'Artois et sa Sœur. Vente Camberlyn, av[t] t. l., 41 fr. — Vente 23 mars 1894, 18 fr. — Vente du B[on] Pichon, 105 fr. — Vente Bouvrain, 210 fr.

Les Enfants du Prince de Turenne. Vente 20 déc. 1909, 72 fr.

Les Enfants du Duc de Béthune et les Enfants du Prince de Turenne. Vente 15 déc. 1908, 150 fr. — Vente 18 mai 1906, 105 fr.

rement à ce qui se passe d'habitude, ce sont les épreuves *avec la lettre* qui sont les plus rares : on ne les rencontre même qu'exceptionnellement. Quant au *Comte d'Artois et sa sœur*, mentionnons ici que la pièce a été copiée à la manière-noire, en Allemagne, par J.-J. Haïd.

On doit à Melini (1740+....), graveur d'origine italienne, élève de Beauvarlet, le pendant des *Enfants du duc de Béthune* : les *Enfants du Prince de Turenne*, en Savoyards, jouant avec une marmotte.

Quelques-unes des autres planches gravées d'après Drouais méritent au moins une mention, telles que *Mademoiselle Pélissier*, actrice de l'Opéra, en pied, par J. Daullé, estampe déjà citée ; *Madame du Barry*, dans un cadre orné de roses, avec arc et carquois, par Ch.-Et. Gaucher, une des plus fines planches de ce très habile graveur ; le *Prince Galitzine*, par J.-N. Tardieu ; *Duhamel du Monceau*, par P.-E. Moitte ; une *Marie-Antoinette* jeune, tournée de trois-quarts à gauche, et *Marie-Thérèse de Savoie, Comtesse d'Artois*, par L.-J. Cathelin ; enfin la *Comtesse de Provence*, par R. Brookshaw ; et *Nathalie Petrowna Czernicheff*, par W. Pether.

La Ctesse DU BARRY (par Beauvarlet). Vente 10 mai 1894, av^t^ l. l., 490 fr. — Vente 28 févr. 1908, av^t^ l. l., 465 fr. — Vente du Bon Pichon, av^t^ l. l., 420 fr. — Vente Ligaud, avec l. l., 137 fr. — Vente de Lapeyrie, 390 fr. — Vente Defer-Dumesnil, av^t^ l. l., 900 fr. — Vente Bouvrain, av^t^ l. l., 605 fr.

La Ctesse DU BARRY (par Gaucher.) Vente 16 janvier 1894, 49 fr. — Vente du Bon Pichon, 26 fr. — Vente Bouvrain, av^t^ l. l., 60 fr.

Les BULLES DE SAVON. Vente 6 avril 1894, av^t^ t. l., 20 fr. — Vente 15 déc. 1908, 260 fr.

La Ctesse DE PROVENCE. Vente 4 juin 1909, 60 fr. — Vente Ligaud, 136 fr.



CHEZ TOUT DOUX, PARLEZ TOUT BAS : *P. P. Choffard,*
d'après P. A. Baudouin.

Deux scènes enfantines, assez gentiment gravées par une femme, Madame Adélaïde Boizot (1744+1800), le *Château de cartes* et les *Bulles de savon*, sont, à notre connaissance, les deux plus importants sujets de genre de Drouais consacrés par l'estampe : il n'y aurait même pas lieu de s'étonner que ce fussent des portraits, Drouais ayant pour coutume de représenter ses personnages, surtout lorsqu'il s'agissait d'enfants, dans les occupations de leur âge ou sous des accoutrements imprévus.

François-Hubert Drouais, premier peintre du Roi, puis de Monsieur et de Madame, avait été élu conseiller de l'Académie Royale en 1774. Elève de son père (1699+1767), Drouais fils fut encore le disciple de Nonnotte, de Carle Vanloo, de Natoire, enfin de Boucher : il ne manqua pas de conseils, comme on le voit. Il avait eu un fils, Jean-Germain Drouais, mort tout jeune, en 1788.

Si F.-H. Drouais a été peu reproduit par l'estampe, Nattier qui le précéda, ne le fut guère plus, et en dépit de l'agrément des effigies transposées sur le cuivre, l'œuvre gravé de Nattier reste quand même sans accent. La meilleure gravure de cet œuvre est due à l'habile buriniste Jacques-Nicolas Tardieu : c'est un portrait à mi-jambes de la reine *Marie Leczinska* qui fait pendant à un portrait de *Louis XV*, exécuté par le même graveur d'après Vanloo. Dans l'ordre de la valeur des pièces gravées d'après Nattier, nous devons mentionner

Marie Leczinska. Vente Didot, 14 fr. — Vente 29 nov. 1899, 32 fr. — Vente Goncourt, 78 fr.

une série de quatre planches dans lesquelles *Mesdames de France*, filles de Louis XV, sont représentées sous les figures allégoriques des « *Eléments* » : Madame Adélaïde de France, ou « *l'Air* », Madame Elisabeth de France, duchesse de Parme, ou « *la Terre* » ; Madame Henriette de France ou « *le Feu* » puis Madame Thérèse-Victoire de France, ou « *l'Eau* ». Ces quatre planches ont été exécutées par Beauvarlet, Baléchou, Tardieu et Gaillard.

Nattier usa et abusa du portrait allégorique, fort à la mode de son temps : voulait-il peindre *Madame de Pompadour* (?) il la symbolisait en *Flore* ou en *Belle source* ; s'agissait-il de *Mademoiselle de Beaujolais* (?), l'aimable personne devenait une *Chasseuse aux cœurs*, que gravait Henriquez ; il en était de même de Madame du Bocage ou *Flore à son lever*, par Maleuvre, de Louise-Henriette de Bourbon-Conti, duchesse d'Orléans, en *Hébé*, par François Hubert, de la Duchesse de Châteauroux ou la *Nuit passe, l'Aurore parait*, par Maleuvre, ou sous la figure de la *Force*, par Baléchou ; tous ces portraits

Les Eléments. (série de 4 planches). Vente du B[on] Pichon, 200 fr.

L'Eau seule. Vente 19 mars 1910, sans marge, 30 fr.

La Belle Source. Vente Goncourt, 33 fr.

La Chasseuse aux Cœurs. Vente Goncourt, 22 fr.

M[me] de *** en Flore. Vente Goncourt, 77 fr.— Vente du B[on] Pichon, 33 fr. — Vente Lacroix, 82 fr. — Vente Davesne, 62 fr.

Flore a son lever. Vente Goncourt, 49 fr.

Hébé. Vente H. de Roissy. 86 fr.

La Nuit passe... Vente Didot, av[t] l. l. 50 fr.— Vente 29 janv. 1909, 80 fr. — Vente Goncourt, 50 fr. — Vente Lacroix, 40 fr. — Vente 12 déc. 1904, 100 fr.

La Force. Vente 11 jauvier 1894, 18 fr. — Vente 20 déc. 1909, 61 fr. — Vente Bouvrain, 32 fr. — Vente H. de Roissy, 26 fr. — Vente 19 mars 1910, 36 fr.

sont le plus souvent médiocrement gravés et n'ont qu'un pâle rapport avec les toiles originales.

Fort peu de portraits d'hommes ont été gravés d'après Nattier : nous avons cité celui de son gendre, le peintre Louis Tocqué, par L.-J. Cathelin ; c'est le seul présentant de l'intérêt.

Enfin, l'œuvre gravé de Nattier se complète par quelques sujets : *David et Goliath,* par Surugue ; la *Chasteté de Joseph,* par Beauvarlet ; *Enée secouru par Vénus,* par L. Desplaces ; *Nul amour sans peine,* par Lépicié, etc.

Né à Paris le 17 mars 1685, Jean-Marc Nattier était le fils d'un peintre de portraits dont le Musée de Versailles possède deux œuvres ; il avait aussi un frère, Jean-Baptiste, peintre d'histoire, non sans talent — il avait été reçu à l'Académie Royale — mais qui, compromis dans un scandaleux procès de sodomie, s'était donné la mort dans sa prison, le 27 avril 1726.

Nattier, qui jouissait de revenus assez importants, peignit d'abord en amateur : en 1718, l'Académie l'avait admis au nombre de ses membres ; mais en 1720, le krach de la banque de Law le ruinait ; c'est alors qu'il se mit à peindre avec ardeur ses nombreux portraits de femmes, toujours un peu les mêmes, mais fort séduisants, sous leur fard et leurs mouches.

J.-M. Nattier, mort le 7 novembre 1766, eut quatre enfants : un fils qui donnait de grandes espérances, mais qui se noya accidentellement dans le Tibre, et trois filles, dont une mariée au peintre Challe.

D'intéressantes figures d'artistes vont se retrouver sur notre route, et si nous avons déjà vu Watteau, Chardin, La Tour, Boucher, Fragonard, Baudouin, nous allons bientôt nous trouver en présence d'Augustin de Saint-Aubin, de Moreau le jeune, d'Hubert Robert, puis plus tard de David et de Prud'hon, pour ne citer que les grands noms. Mais avant Saint-Aubin et Moreau, d'autres artistes, plus ou moins leurs contemporains, ne doivent pas être complètement oubliés : Charles Monnet, Le Barbier l'aîné, F.-M. Queverdo, et J.-E. Schenau, à des mérites divers, ont apporté une contribution à l'art de leur temps. Nous ne parlons pas de Le Prince dont nous avons évoqué l'homme et l'œuvre dans le chapitre que nous avons consacré à la gravure en couleurs ainsi qu'aux procédés qui en dérivent.

Parmi ces artistes, Monnet est peut-être, avec Queverdo, le moins bien doué : ses compositions ont le plus souvent l'aspect de vignettes agrandies, qu'il nous fasse assister aux *Principales journées de la Révolution*, que grava Helman, ou qu'il nous donne des sujets, prétextes à grivoiseries, comme les *Baigneuses surprises*, *Vénus et Adonis*, *Jupiter et Antiope*, *Renaud et Armide*, gravés par G. Vidal.

Ces dernières planches nous permettent de rappeler

Les Principales Journées de la Révolution. Vente 17 mars 1910 (12 planches), 325 fr.

Vénus et Adonis. Vente 6 mars 1894, av[t] l. l., 22 fr.

Renaud et Armide. Vente 6 mars 1894, av[t] l. l., 17 fr.



Rose et Colas : *J. B. Simonet, d'après P. A. Baudouin.*

un usage assez fréquent au XVIIIe siècle, qui consistait — pour la satisfaction des amateurs de raretés et de.... frivolités — dans le tirage à petit nombre d'épreuves où la *nudité* des femmes était d'abord divulguée sans voile aucun. On trouve d'autres exemples de cette recherche un peu spéciale dans deux des quatre *Heures*, de Baudouin, dans la *Gimblette* et le *Verre d'eau*, de Fragonard, dans la *Belle cachette*, de Huet, etc.

Monnet était né en 1732, Hubert Robert en 1733.

Le nom d'Hubert Robert est célèbre dans les annales de la peinture, mais ce n'est pas sous ce jour brillant que nous avons à l'envisager ici ; c'est son œuvre personnel de graveur à l'eau-forte qui nous appartient plus particulièrement, ainsi que l'œuvre gravé d'après ses peintures, ses aquarelles ou ses dessins. Sous ces deux aspects, Hubert Robert ne tient pas une place en rapport avec sa notoriété : ce que sa pointe a tracé est presqu'insignifiant — nous entendons pour un artiste de son envergure —. Ses *Soirées de Rome*, une suite de dix petits paysages, sont amusants de facture, mais rien de plus ; ce sont des planches qui pourraient tout aussi bien être signées d'un nom quelconque, de même que les huit autres planches composant tout son œuvre original.

Janinet et l'abbé de Saint-Non ont été les meilleurs traducteurs des aquarelles ou des dessins d'Hubert Robert ; l'abbé de Saint-Non, tout amateur qu'il était, a gravé avec un goût délicat, non-seulement Hubert Robert,

mais Boucher (entr'autres *Naïades et Tritons*) et Fragonard ; parmi ses paysages, des sites d'Italie notamment, exécutés soit à l'eau-forte, soit au lavis, d'après Hubert Robert, il en est de réellement délicieux ; ce sont des petits riens, mais pétillants d'esprit.

Hubert Robert, élève de Panini, qu'il surpassa, mourut subitement à Paris, sa ville natale, le 15 avril 1808, frappé d'une attaque d'apoplexie ; comme il en advient le plus souvent des artistes, sa carrière fut entravée à ses débuts, car ses parents avaient voulu en faire un prêtre ; mais ses grandes dispositions pour les arts eurent raison des dernières résistances et, protégé par le Marquis de Marigny, Hubert Robert put séjourner douze ans en Italie, où il faillit même périr dans le labyrinthe des Catacombes de Rome ; sous la Révolution, c'est encore par miracle qu'il échappa à la mort ; emprisonné, le hasard voulut qu'un autre prisonnier portât le même nom que lui, et c'est ce malheureux homonyme qui paya alors de sa tête, l'erreur commise.

Passons maintenant aux Saint-Aubin. — Ce nom patronymique de Saint-Aubin est fort répandu au XVIIIe siècle : nous avons déjà fait connaissance avec Gabriel, nous allons présentement étudier l'important œuvre d'Augustin ; cette famille sympathique compte encore dans les arts Charles-Germain de Saint-Aubin aîné et Louis-Michel, tous deux frères d'Augustin.

NAÏADES ET TRITONS. Vente 19 mars 1910, 46 fr.

Né à Paris le 3 juin — et non le 3 janvier — 1736, Augustin de Saint-Aubin était fils du brodeur du roi, Germain de Saint-Aubin, qui n'eut pas moins de quatorze enfants, parmi lesquels Gabriel et Charles-Germain ; Augustin de Saint-Aubin, destiné à la gravure, reçut les conseils d'Etienne Fessard et de Laurent Cars, mais c'est son frère Gabriel qui lui enseigna les principes du dessin.

Marié en 1764 à Louise-Nicole Godeau, qu'on croit retrouver dans l'une des deux planches portant ce même titre : l'*Hommage réciproque,* et dans *Au moins soyez discret,* Aug. de Saint-Aubin débutait vers le même temps comme dessinateur et comme graveur ; et tandis qu'il gravait — de 1759 à 1761 — les *Jeux des petits polissons de Paris* ou les *Habillements à la mode de Paris,* Pierre-François Courtois, mort à la fleur de l'âge, à vingt-sept ans, en 1763, mettait au jour, d'après ses dessins, la *Promenade des Remparts* et le *Tableau des Portraits à la mode,* deux pendants bien composés et non moins bien gravés : l'eau-forte de la *Promenade* est délicieuse. Il existe à la Bibliothèque Nationale, du *Tableau des Portraits à la mode,* une première planche assez avancée et qui fut

L'Hommage réciproque (2 planches). Vente 23 mars 1904, impr. en coul., 300 fr.

La Promenade des Remparts. Vente Muhlbacher, épr. non term., 505 fr.

Le Tableau des Portraits a la mode. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 705 fr. — Vente 17 mai 1894, 60 fr.

La Promenade des Remparts et le Tableau des Portraits a la mode. Vente Didot, 175 fr. — Vente Goncourt, av[t] t. l., 1.260 fr. — Vente 10 mai 1894, 350 fr. — Vente Josse, 530 fr. — Vente Destailleur, 375 fr. — Vente Gerbeau, 640 fr. — Vente Barrot, 1.000 fr. — Vente Kuhnen, 975 fr.

abandonnée ; on la reconnaît de la planche publiée par l'absence, à droite, d'une porte monumentale.

Agréé à l'Académie Royale, Augustin de Saint-Aubin ne fut pas reçu académicien et pour cause ; il ne présenta jamais les deux planches d'usage qu'il avait commencées cependant, mais qu'il laissa inachevées : les portraits de *J.-B. Le Moyne*, d'après L. Tocqué, et de *L. de Silvestre*, d'après Greuze. Par contre, en 1776, il succédait à son premier maître, Etienne Fessard, comme graveur de la Bibliothèque du Roi.

Ruiné par la Révolution, Augustin de Saint-Aubin, le délicieux graveur de tant de jolies femmes, l'auteur de tant de scènes tout simplement adorables, s'adonna pour vivre, dans les dernières années de son existence aux travaux les moins artistiques : il lui fallait alors gagner son pain au jour le jour. Comme Greuze et Moreau, c'est d'ailleurs à peu près complètement oublié qu'il mourut le 9 novembre 1807, dans les bras de sa femme, trop heureux d'avoir rencontré sur ses pas le libraire Renouard. Le catalogue de la vente qui eut lieu après son décès, témoigne qu'Aug. de Saint-Aubin avait pu conserver toutefois, au milieu de sa détresse, les œuvres de ses amis réunies au cours d'une longue et laborieuse carrière : on y trouve l'indication, outre diverses estampes, de peintures et de dessins de Boucher, de Fragonard, de Cochin et de Vanloo.

J.-B. Le Moyne. Vente févr. 1908, 16 fr.



Le Fruit de l'amour secret : *Voyez l'aîne,*
d'après P. A. Baudouin.

Augustin de Saint-Aubin forma des élèves : rappelons ceux dont les noms nous viennent à la mémoire : Ant.-Jean Duclos, C. Macret, Maurice Blot, J.-L. Anselin, N. Pruneau, P.-F. Courtois, A.-F. Sergent, Marie-Anne Croisier.

L'œuvre gravé d'Augustin de Saint-Aubin est l'un des plus considérables du XVIIIe siècle, après celui de Moreau le jeune ; ne contient-il pas treize cent trente pièces, au milieu desquelles les planches admirablement réussies abondent ? Aussi nous trouvons-nous dans l'obligation de procéder à un choix plus restreint que nous ne le voudrions. Cet œuvre seul, en effet, a fourni matière à M. E. Bocher à un ouvrage de l'importance du présent manuel.

Parmi les nombreux portraits gravés par Saint-Aubin, nous citerons : *Sophie Le Couteux du Moley, Madame de Pompadour, J.-M. Moreau le jeune*, le libraire *Ch.-Ant. Jombert, Ch. de Heinecken, Laurent Cars, P.-J. Mariette, Franklin*, d'après les dessins de Cochin fils. Une mention spéciale est due au portrait de *Madame Letine*, belle-mère de l'amateur La Live de Jully, eau-forte signée par La Live, mais incontestablement gravée, en grande partie du moins, par Aug. de Saint-Aubin ; ce portrait de femme,

SOPHIE LE COUTEUX DU MOLEY. Vente Didot, av^t l. l., 40 fr. — Vente H. de Roissy, 30 fr. — Vente 11 nov. 1907, à l'eau-f. p., 20 fr.

Mme DE POMPADOUR (par Aug. de St-Aubin). Vente Goncourt, 70 fr. — Vente 20 mai 1901, 41 fr.

MOREAU LE JEUNE. Vente Goncourt, 71 fr.

Mme LÉTINE. Vente Goncourt, 360 fr. — Vente de Lapeyrie, épr. lég. rognée, 260 fr. — Vente Gerbeau, épr. lég. rognée, 120 fr.

d'une distinction parfaite, est placé dans un ovale orné d'une guirlande de roses et agrémenté d'un soubassement ; on ne le trouve que très difficilement et l'une des rares fois que *Madame Letine* passa en vente publique, ce fut dans la collection si délicatement choisie des Goncourt. La Bibliothèque Nationale en possède une ravissante épreuve avant toute lettre.

Voici enfin, mais toujours dans la section des portraits, deux chefs-d'œuvre de grâce et de distinction, deux estampes d'une facture savante, souple et spirituelle : *Adrienne-Sophie, Marquise de* *** (la Marquise de Boufflers, d'après la tradition) et *Louise-Emilie, Baronne de* *** : pour ce second portrait, l'on n'est pas d'accord sur l'identification de la personne représentée, les uns le regardant comme étant celui de la femme du graveur, d'autres pensant qu'il s'agit plutôt de Madame Mézière du Crest, marquise de Saint-Aubin et baronne d'Andlau, et c'est sous ce dernier nom que M. Léon Rosenthal le mentionne dans son ouvrage sur la Gravure. A l'eau-forte pure, ces deux planches sont aussi d'un grand charme. En dehors des épreuves à l'eau-forte pure et des exemplaires avant la lettre, les meilleurs spécimens de la *Marquise* et de la *Baronne*, portent l'adresse de l'artiste, rue des Mathurins St-Jacques, changée dans les derniers

Louise-Emilie, baronne de *** et Adrienne-Sophie, marquise de ***. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 3.000 fr. — Vente Destailleur, avec la 1[re] adr., 715 fr.— Vente Goncourt, à l'eau-f. p., 2.600 fr. ; avec l. l., av[t] les adr., 310 fr. — Vente Ligaud, 355 fr. — Vente Gerbeau, 770 fr. — Vente 5 nov. 1909, 435 fr.

tirages en celle de la rue Thérèse, butte St-Roch. M. E. Bocher n'indique le changement d'adresse que pour la *Baronne ;* empressons-nous d'ajouter que ce changement existe également pour la *Marquise.*

Parmi les compositions de Saint-Aubin, le *Bal paré* et le *Concert*, gravés par Antoine-Jean Duclos, ont une réputation universelle ; de même que la *Madame Létine*, la *Marquise* et la *Baronne* résument la femme de qualité, de même ces deux scènes du meilleur monde condensent en elles le bon goût, la grâce et la distinction qui sont l'honneur du XVIII[e] siècle français : on ne saurait exprimer avec plus d'aisance et plus de science à la fois ces heureux groupements de personnages qui font le charme du *Bal paré* et du *Concert*. Les épreuves avec la lettre de chacune de ces pièces, comportent deux tirages : l'un avant l'adresse de Chereau et avant que Saint-Aubin n'eût pris la précaution de faire suivre son nom de ses qualités de « Graveur du Roi et de Mgr le Duc d'Orléans » : ces sortes d'épreuves, très brillantes lorsqu'elles n'ont pas eu à souffrir d'avanies, sont de beaucoup préférables aux exemplaires du tirage de Chereau, généralement gris et terne. A la vente Muhlbacher, en 1881,

Le BAL PARÉ. Vente Bouvrain, 441 fr.

Le CONCERT. Vente 17 mars 1894, av[t] l'adr., 260 fr. — Vente 23 mars 1904, av[t] l'adr., 500 fr. — Vente 19 mars 1910, 435 fr.

Le BAL PARÉ et le CONCERT. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 12.000 fr. ; av[t] l'adr., 2.000 fr. — Vente Destailleur, av[t] l'adr., 1.140 fr. ; avec l'adr., 410 fr. — Vente 6 mars 1894, av[t] l'adr., 645 fr. — Vente du B[on] Pichon, av[t] l'adr., 1.250 fr. — Vente Defer-Dumesnil, av[t] l. l. et l'enc., 2.950 fr. — Vente 3 avril 1901, av[t] l'adr., 810 fr. — Vente Barrot, av[t] l'adr., 2.500 fr.

le *Bal paré* et son pendant, avant toutes lettres et avant l'encadrement, avaient atteint l'enchère inespérée de douze mille francs : il est nécessaire de faire connaître, ce prix n'ayant jamais plus été atteint par ces deux remarquables œuvres, qu'un ordre de rachat avait été donné et qu'il se trouva par une circonstance assez fréquente dans les ventes publiques les plus sérieusement dirigées, une solide contre-partie. Enfin, n'oublions pas de mettre le lecteur en garde contre les habiles contrefaçons du *Bal paré* et du *Concert* : tout amateur, tout débutant dans la collection, doit se rappeler combien d'embûches lui sont tendues, dans le but de surprendre sa bonne foi, parfois son ignorance : il ne saurait donc trop se tenir sur ses gardes. La vogue de plus en plus inconsidérée des productions, quelles qu'elles soient, du XVIII[e] siècle, n'est pas faite pour décourager les faussaires, bien au contraire !

Deux autres planches dessinées et gravées par A. de Saint-Aubin : *Au moins soyez discret* et *Comptez sur mes sermens*, sont également très prisées ; nous ne partageons pas l'opinion courante sur ces pièces où le dessin, comme la gravure, manque de force, de science et de chaleur. Le dessin original de *Comptez sur mes sermens*, autrement savoureux et spirituel, fut vendu à la

AU MOINS SOYEZ DISCRET. Vente Goncourt, av[t] l. l., 499 fr.

AU MOINS SOYEZ DISCRET et COMPTEZ SUR MES SERMENS. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 500 fr. — Vente Destailleur, av[t] t. l., 560 fr. — Vente 6 mars 1894, 129 fr. — Vente 10 mai 1894, av[t] l. l., 405 fr. — Vente H. de Roissy, tirage de Marel, 130 fr. — Vente Gerbeau, 920 fr.



L'ENLÈVEMENT NOCTURNE : *Nic. Ponce, d'après P. A. Baudouin.*

vente des Goncourt au prix de 18.500 francs. L'eau-forte pure d'*Au moins soyez discret,* doit cependant trouver grâce devant les plus difficiles ; elle est, en effet, infiniment supérieure à la planche terminée.

Egalement bon traducteur — *Jupiter et Léda,* d'après Paul Véronèse, *Vertumne et Pomone,* d'après Boucher — Aug. de Saint-Aubin est encore un très beau vignettiste et l'on citera toujours ses culs-de-lampe ingénieusement composés pour la *Description des Pierres gravées du Cabinet du Duc d'Orléans,* ainsi que nombre d'illustrations éparses dans différents volumes.

Après Augustin de Saint-Aubin, le maître le plus intéressant est Jean-Michel Moreau le jeune ; c'est à peine si deux ou trois artistes s'interposent entr'eux : Le Barbier et Queverdo, maigre butin. Le Barbier a été surtout un illustrateur qui a eu l'heureuse chance de collaborer aux côtés de Moreau le jeune et d'être le plus souvent traduit par des graveurs qui ont fait de la vignette une chose délicieuse inconnue avant eux. Les *Chansons de Laborde* seront toujours le plus grand titre de gloire de Le Barbier.

Originaire de Rouen, J.-J. Le Barbier l'aîné vécut jusqu'à l'âge de 88 ans ; il décéda à Paris en 1828.

Queverdo est encore plus incolore que Le Barbier : il

JUPITER ET LÉDA. Vente Gerbeau, av[t] l. l. 21 fr.— Vente Didot, 20 fr.— Vente du B[on] Pichon, av[t] l. l. 56 fr.

VERTUMNE ET POMONE. Vente Didot, av[t] t. l., 100 fr. — Vente Destailleur, av[t] t. l., 60 fr.

laisse le souvenir de compositions galantes ultra-maniérées qui firent place, à l'époque de la Révolution, à des allégories politiques avancées et à des almanachs nouveau-style. Retenons de son œuvre : le *Couché de la Mariée* et le *Lever de la Mariée,* par Patas ; la *Jouissance* et le *Repos,* par Dambrun et Martini ; le *Sommeil interrompu* et la *Nouvelle du bien-aimé,* par Dambrun et Romanet ; les *Amours du bocage,* par Dambrun. C'est suffisant.

Queverdo (François-Marie), né à Josselin (Morbihan), en 1748, mourut à Paris le 24 décembre 1798 ; il était élève de J.-B. M. Pierre et de J. de Longueil.

Dessinateur charmant, compositeur habile, talent harmonieux, graveur aimable et souple, voilà J.-M. Moreau le jeune, une des figures les plus répandues du XVIIIe siècle. Né à Paris, le 26 mars 1741, sur la paroisse St-Sulpice, Jean-Michel Moreau le jeune était, comme le graveur J.-Ph. Le Bas, qui devint son maître, fils d'un perruquier. Disciple de Louis-Joseph Le Lorrain, peintre et graveur (1715+1760), il suivit son maître appelé en Russie (1757) ; mais après un séjour de moins de trois

Le LEVER DE LA MARIÉE. — Vente 17 mai 1894; 32 fr.

Le COUCHÉ DE LA MARIÉE (par Queverdo) et le LEVER DE LA MARIÉE. Vente. H. de Roissy, 120 fr. — Vente 15 déc. 1908, 221 fr.

La JOUISSANCE. Vente Ligaud, 48 fr.

La JOUISSANCE et le REPOS. Vente 11 janvier 1894, 80 fr. — Vente 27 mars 1909, 255 fr.

Les AMOURS DU BOCAGE. Vente Ligaud, 20 fr.

Le SOMMEIL INTERROMPU. Vente 19 janvier 1894, 20 fr. — Vente 6 mars 1894, av^t la déd., 27 fr.

La NOUVELLE DU BIEN-AIMÉ. Vente 19 janvier 1894, av^t la déd., 51 fr.

ans, celui-ci mourait à St-Pétersbourg et Moreau le jeune, alors sans guide et sans appui dans un pays étranger, revenait en France et entrait dans le célèbre atelier de Jacques-Philippe Le Bas.

En 1770, à la demande de Cochin fils qui se retirait, on lui octroyait le titre fort envié de dessinateur des Menus-Plaisirs du Roi, situation privilégiée qui nous aura valu ses fameuses planches de fêtes, dont il sera question plus loin.

Précédemment, en 1765, Moreau le jeune avait épousé la fille du sculpteur-ornemaniste D. Pineau ; l'on sait qu'il grava quelques années après, exactement en 1770, le portrait de son beau-père.

Agréé à l'Académie Royale en 1781, Moreau le jeune n'y était définitivement admis qu'en 1790. Quand vint la Révolution, Moreau le jeune embrassa avec ardeur les idées nouvelles, ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs de sombrer dans l'indigence, et, comme Aug. de Saint-Aubin, il fut bien heureux de trouver le libraire Renouard auquel il écrivait fort peu de temps avant sa mort, arrivée le 30 novembre 1814 : « Je prie M. Renouard de venir à mon secours, car je ne sais plus où donner de la tête, je n'ai plus le sou.... »

J.-M. Moreau le jeune doit sa réputation, non seulement à ses grandes planches des cérémonies royales, dans lesquelles il a su merveilleusement faire mouvoir les foules, mais aussi à ses nombreuses illustrations pour les *Chansons de Laborde* et pour la *Nouvelle Héloïse* de

J.-J. Rousseau : sous ce dernier aspect, il est de tout premier ordre et il a eu le mérite bien personnel d'avoir élargi le cadre de l'illustration en élevant celle-ci jusqu'au rôle de l'estampe ; nous en avons la preuve par l'ouvrage qui mit le sceau à sa réputation : le *Monument du costume*, où, par la seule puissance de son talent, il a atteint à des hauteurs jusque là inconnues à ces sortes de recueils.

Cet ouvrage capital comprend trois séries de douze planches chacune ; la première, publiée en 1774, avait eu Freudeberg comme dessinateur, sous les ordres du banquier J.-H. Eberts, promoteur du *Monument du costume ;* les deuxième et troisième séries, publiées en 1776 et en 1783, renferment les compositions de Moreau le jeune, accompagnées d'un texte dû à la plume de Rétif de la Bretonne, racontant les bons petits potins de la cour et de la ville avec une liberté et une ironie ne cadrant guère avec l'esprit tout particulièrement aristocratique des œuvres de Moreau. Toutes les planches de Moreau seraient à citer ici : nous détacherons de ces charmants tableaux qui retracent, sous le couvert d'une histoire des modes, la vie d'une femme heureuse, les suivantes : la *Déclaration de la Grossesse*, par P.-A. Martini ; *J'en accepte l'heureux présage*, par Ph. Trière ; *N'ayez pas*

La Déclaration de la Grossesse. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. pure, 400 fr.; av[t] l. l., 500 fr. — Vente Decloux, 245 fr. — Vente 6 mars 1894, avec A. P. D, R., 38 fr. — Vente 19 mars 1910, à l'eau-f. pure, épr. méd., 70 fr.

J'en accepte l'heureux présage. Vente Muhlbacher, av[t] l. l., 500 fr. et 190 fr. — Vente 6 mars 1894, avec A. P. D. R., 45 fr.



Le Parc : *Honoré Fragonard.*

peur, ma bonne amie, par Helman ; les *Précautions,* par Martini ; *C'est un Fils, Monsieur !,* par Baquoy ; les *Petits Parrains,* par Patas ; les *Délices de la Maternité,* l'*Accord parfait,* par Helman ; le *Rendez-vous pour Marly,* par C. Guttenberg ; les *Adieux,* par R. de Launay ; la *Dame du Palais de la Reine* et la *Petite Toilette,* par P.-A. Martini ; la *Partie de wisch,* par Dambrun ; *Oui ou non,* par N. Thomas ; la *Petite Loge,* par Patas ; le *Souper fin,*

N'AYEZ PAS PEUR... Vente 6 mars 1894, avec A. P. D. R., 65 fr. — Vente 26 oct. 1903, av[t] l. l., 225 fr.— Vente 27 mars 1909, avec A. P. D. R., 255 fr.

Les PRÉCAUTIONS. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 400 fr. — Vente 6 mars 1894, avec A. P. D. R., 20 fr. — Vente H. de Roissy, avec A. P. D. R., 205 fr.

C'EST UN FILS. Vente Muhlbacher, av[t] l. l., 220 fr. — Vente 6 mars 1894, avec A. P. D. R., 90 fr. et 49 fr.— Vente Gerbeau, avec A. P. D. R., 265 fr.

Les PETITS PARRAINS. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 485 fr. — Vente Kinnen, av[t] t. l., 255 fr. — Vente 19 mars 1910, avec A. P. D. R., 410 fr.

Les DÉLICES DE LA MATERNITÉ. Vente Didot, avec A. P. D. R., 60 fr. — Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 505 fr. ; av[t] l. l., 380 fr. — Vente 6 mars 1894, avec A. P. D. R., 90 fr. — Vente Defer-Dumesnil, à l'eau-f. p., 510 fr.

L'ACCORD PARFAIT. Vente Muhlbacher, av[t] l. l., 340 fr. — Vente 6 mars 1894, avec A. P. D. R., 38 fr. — Vente 26 oct. 1903, av[t] l. l., 220 fr. — Vente L. Mar, av[t] l. l., 190 fr.— Vente Kuhnen, avec A. P. D. R., 500 fr.

Le RENDEZ-VOUS POUR MARLY. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 680 fr; av[t] t. l., 445 fr.—Vente Gerbeau, avec A. P. D. R., 400 fr. — Vente 11 nov. 1907, av[t] l. l., 321 fr. — Vente 2 févr. 1910, avec A. P. D. R., 300 fr.

Les ADIEUX. Vente Muhlbacher, av[t] l. l., 500 fr. — Vente Kinnen, av[t] l. l., 695 fr. — Vente Gerbeau, avec A. P. D. R., 310 fr. — Vente Kuhnen, avec A. P. D. R., 500 fr.

La DAME DU PALAIS. Vente Muhlbacher, av[t] l. l., 500 fr. — Vente 28 févr. 1908, av[t] l. l., 280 fr. — Vente 2 févr. 1910, avec A. P. D. R., 300 fr.

La PETITE TOILETTE. Vente 19 mars 1910, mauv. épr., 56 fr.

La PARTIE DE WISCH. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 920 fr. ; av[t] l. l., 1.150 fr. — Vente 18 mai 1900, avec A. P. D. R., 100 fr. — Vente 26 oct. 1903, av[t] l. l., 300 fr.— Vente Gerbeau, av[t] l. l., 320 fr.

OUI OU NON. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 700 fr. ; av[t] l. l., 200 fr. — Vente Kinnen, avec A. P. D. R., 135 fr.

La PETITE LOGE. Vente Gerbeau, avec A. P. D. R., 390 fr. — Vente Muhlbacher, av[t] l. l., 700 fr.

par Helman, enfin la *Grande Toilette* dont nous donnons une reproduction, par A. Romanet, soit en résumé la majeure partie des gravures de l'ouvrage.

Il existe une réédition du *Monument du Costume*, faite à Nieuwed en 1789 ; les cuivres de la première édition, qui avaient sans doute subi un tirage important, ont alors perdu dans ce nouveau tirage, une partie de leur beauté ; outre leur aspect *grisâtre*, les épreuves de la réédition se reconnaissent facilement des épreuves antérieures, par l'absence dans la marge du bas, des lettres capitales A. P. D. R., lesquelles signifient : *Avec privilège du Roi* et figurent sur les épreuves de l'édition originale. Il va sans dire que ces adorables planches, pas aussi recherchées qu'elles le méritent, existent en divers états : eau-forte pure (quelques-unes de celles-ci simplement délicieuses), avant la lettre, etc. Ajoutons qu'il a été fait des réductions in-8 de douze des planches du *Monument du Costume* ; ces répétitions, sans nom de graveur, ne portent pas toujours les mêmes titres : ainsi le *Rendez-vous pour Marly* est devenu les *Tuileries* ; la *Rencontre du bois de Boulogne*, *Fontainebleau* ; les *Délices de la Maternité, les Vrais plaisirs*. Enfin, signa-

La Grande Toilette. Vente 19 mars 1910, avec A. P. D. R., 250 fr.

Le Souper fin. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 1.000 fr. ; av[t] l. l., 795 fr. — Vente 17 mai 1894, 45 fr. — Vente 26 oct. 1903, av[t] l. l., 341 fr.

Le Monument du Costume (*2[e] et 3[e] suites*). Vente Muhlbacher, 2[e] suite, avec A. P. D. R., 2.450 fr. ; 3[e] suite, 3.200 fr. — Vente Goncourt, 2[e] suite, avec A. P. D. R., 1.200 fr. — Vente Bouvrain, 2[e] et 3[e] suites, avec A. P. D. R., 8.900 fr. — Vente Ouachée, 2[e] et 3[e] suites, le privilège effacé, 2.340 fr.

lons que d'autres réductions ont été exécutées en 1792, en Angleterre, avec des modifications.

Dessinateur des Menus-Plaisirs du Roi, Moreau fut chargé de commémorer les fêtes royales : il débuta par le *Serment de Louis XVI à son sacre*, dont il avait présenté le dessin au monarque, à la date du 9 avril 1776.

Dans cette superbe scène, merveilleusement coordonnée, on distingue, en y prêtant quelqu'attention, dans les vitraux de la cathédrale, à droite, sous des hachures verticales, de minuscules personnages se livrant à de peu convenables ébats, jurant avec la sainteté du lieu et la majesté de la cérémonie qui s'y déroule. Moreau le jeune les aurait, dit-on, tracées pour témoigner son mécontentement d'observations qu'on lui avait adressées, mécontentement auquel se mêlait le dépit du retard apporté au paiement de son cuivre qui, présenté au Roi le 24 décembre 1779, existe encore, comme on le sait, et fait partie du fond de la Calcographie du Louvre.

A la date du 22 août 1782, le Prévôt des Marchands en activité, Antoine-Louis de Caumartin, commandait à Moreau le jeune, moyennant une somme de quarante mille livres, quatre dessins et quatre gravures que celui-ci s'engageait à livrer deux ans après, avec promesse d'une gratification, s'il les présentait terminés dans un espace de vingt mois. Les quatre planches commandées

Le Serment de Louis XVI. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 490 fr. — Vente Destailleur, à l'eau-f. p., 325 fr.— Vente H. Lacroix, à l'eau-f. p., 385 fr.; av[t] l. l., 130 fr. — Vente 3 avril 1901, av[t] l. l., 142 fr.

étaient le *Festin royal* et le *Bal masqué*, l'*Arrivée de la Reine à l'Hôtel-de-ville* et le *Feu d'artifice*. Il résulte de documents consultés par M. Bruel, du Cabinet des Estampes, pour le catalogue de la collection de Vinck, que non seulement Moreau le jeune n'avait pas achevé ses planches dans les vingt mois fixés par lui-même, mais qu'il demanda un sursis, à la date du 6 août 1787, jusqu'en janvier 1788. La Ville, mécontente, le fit alors assigner le 6 octobre 1787, par l'entremise de son procureur, M. de Corny, à restituer la somme de vingt-neuf mille livres déjà touchée en avance de solde, puisqu'il n'avait pas encore remis ses planches, trois ans après les délais convenus. Moreau, alors en mauvaise posture, intrigua et obtint un dernier sursis. Le 5 août 1788 enfin, il faisait entrer la Ville en possession des quatre cuivres si longtemps attendus et il eut même la chance d'obtenir la fameuse gratification !

Les quatre estampes dont nous venons de raconter la genèse, sont trop connues pour que nous en donnions une description quelconque, et les cuivres, possédés par la Calcographie du Louvre, fournissant encore de bonnes épreuves, les ont, pour ainsi dire, popularisées. Les ama-

Le Bal masqué. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 400 fr. — Vente 5 nov. 1909, à l'eau-f. p., 410 fr.

Le Festin royal et le Bal masqué. Vente 11 janvier 1894, 63 fr.— Vente Kuhnen, 590 marks. — Vente Bouvrain, av[t] l. l., 1.200 fr.

L'Arrivée de la Reine a l'Hotel-de-Ville. Vente Muhlbacher, av[t] l. l., 205 fr. — Vente 28 févr. 1908, av[t] l. l., 150 fr.

L'Arrivée de la Reine et le Feu d'artifice. Vente 21 mars 1908, av[t] l. l., 300 fr.



Bacchanale : *Honoré Fragonard.*

teurs estiment surtout le *Festin royal* et le *Bal masqué,* qui relatent deux des cérémonies célébrées à l'occasion de la naissance du Dauphin, cérémonies qui ne furent pas exemptes de péripéties ; au *Festin royal,* nous apprend le *Mercure de France* du 22 janvier 1782, «... on a servi une table de 78 couverts où il n'y « avait que le Roi et ses deux frères en hommes, la Reine, « les princesses et femmes de la Cour. Les autres tables « ont été fort mal servies ; non à défaut de victuailles, « mais par le peu d'intelligence de ceux qui présidoient « aux distributions. Les Ducs et Pairs entre autres, ont « dîné avec du beurre et des raves, parce que Sa Majesté « ayant sorti de table promptement, il a fallu lever tou- « tes les tables.... »

« Le bal, — nous fait également savoir le *Mercure,* — « qui a eu lieu cette nuit à la ville était détestable par « la difficulté d'y aborder en voiture.... ; pour la cohue « immense... enfin pour l'espèce de monde, dont la plus « vile canaille de Paris faisait une très grande partie.... « Leurs Majestés se sont trouvées elles-mêmes si pres- « sées que la Reine a crié un moment : J'étouffe, et que « le Roi a été obligé de se faire place à coups de coude... »

On doit encore à Moreau le jeune, comme œuvre se rattachant à l'histoire de France, la *Revue de la Plaine des Sablons,* très grande estampe à laquelle ne collaborèrent pas moins de trois graveurs : Georges Malbeste, Jean-Baptiste Liénard et François-Denis Née. Tout fut mis en branle pour assurer le succès de la *Revue* : un pros-

pectus-spécimen fut même gravé avec un soin tout particulier par l'un des graveurs-collaborateurs, et, dans le texte qui accompagnait ce spécimen, l'éditeur prenait « l'engagement de ne rien épargner pour la perfection « de la gravure de cette planche afin qu'elle soit au moins « aussi bien faite que ce groupe..... »

L'*Assemblée des Notables* (1788) et l'*Ouverture des Etats-Généraux* marquent les dernières étapes de la royauté dans l'œuvre de Moreau le jeune : ces deux estampes sont le plus souvent accompagnées de la liste des députés qui assistèrent à ces assemblées ; c'est ce qui les rend plus particulièrement intéressantes.

Dans l'œuvre copieux de Moreau le jeune, comprenant 1961 planches inventoriées avec un soin extrême par M. E. Bocher, nous désignerons encore : la *Cinquantaine*, charmante composition, où deux jeunes gens couronnent le couple de la cinquantaine ; les figures évoluent au milieu d'un riche encadrement Louis XVI, surmonté de la Jeunesse et de l'Amour ; la *Place Louis XV*, petite estampe, admirablement esquissée à l'eau-forte par Moreau et terminée avec goût par J.-B. Tilliard ;

L'Ouverture des Etats-Généraux. Vente Goncourt, av[t] t. l., 17 fr.

L'Assemblée des Notables et l'Ouverture des Etats-Généraux. Vente du B[on] Pichon, avec les listes, 42 fr.

La Revue de la Plaine des Sablons. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 245 fr. ; av[t] t. l., 400 fr.

La Cinquantaine. Vente Goncourt, 285 fr. — Vente 1[er] mai 1900, 360 fr. — Vente Gerbeau, 455 fr.

La Place Louis XV. Vente Destailleur, à l'eau-f. p., 255 fr. — Vente F. Barrot, à l'eau-f. p., 1.000 fr.

l'*Exemple d'humanité donné par la Dauphine* (Marie-Antoinette), gravé à l'eau-forte par Martini et fini au burin par F. Godefroy dont le nom seul subsiste sur les épreuves de publication. Nous avons cité d'autre part le *Couché de la Mariée*, le *Modèle honnête*, la *Philosophie endormie*. Terminons la revue de l'œuvre de Moreau par la nomenclature de quelques portraits : le médaillon de la reine *Marie-Antoinette* que l'Amour couronne, dû au burin délicat de Noël Le Mire ; le 21 mars 1908, un premier état, non décrit par J. Hédou, de ce portrait, avant toute lettre et non entièrement achevé, passait en vente, où il était adjugé cinq cent vingt francs ; *Au Roi* et *A la Reine*, médaillons de Louis XVI et de Marie-Antoinette, entourés de figures allégoriques, par N. Le Mire également ; *J.-B. de Laborde*, d'après un dessin de Denon ; enfin, *Papillon de la Ferté*.

Moreau le jeune appartient corps et âme à son temps par ses planches d'histoire, par ses portraits, par ses vignettes, par son talent même, mais il n'en est pas l'esclave comme tant d'autres ; il ne s'est pas abaissé à complaire aux nombreux amateurs du graveleux : et cependant, combien, à ce moment, satisfaisaient ce goût : avec

L'Exemple d'humanité donné par la Dauphine. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 205 fr.; avec l. l., 120 fr.— Vente Destailleur, av[t] l. l., 350 fr. — Vente Goncourt, 50 fr. — Vente mai 1907, à l'eau-f. p., 200 fr.

Au Roi et a la Reine. Vente du 21 mars 1908, à l'eau-f. p., 755 fr. ; avec l. l., 65 fr.

Marie-Antoinette (en médaillon, par Moreau le Jeune). Vente 21 mars 1908, 1[er] état, non décrit, 520 fr. ; av[t] t. l., 500 fr.

J.-B. de Laborde. Vente Destailleur, 35 fr.

Borel, Imbert, Mouchet, Mallet, Touzé, Le Bel, ses contemporains immédiats, c'est autour de lui le triomphe de la polissonnerie et avec quelle pauvreté d'évocation d'ailleurs, tandis que, enchérissant sur la production courante, Chevaux atteignait alors jusqu'au malsain. Aussi, ne nous appesantirons-nous pas sur ces artistes de mentalité très particulière ; nous nous contentons de citer leurs noms afin de ne pas être taxé de les avoir omis dans un ouvrage sur la gravure du XVIIIe siècle, alors que leurs productions trouvent trop facilement asile dans les portefeuilles de plus d'un amateur qui se pique de goût.

Moreau le jeune avait un frère, Louis-Gabriel Moreau, son aîné d'un an, et dont les gouaches jouissent d'une très grande réputation dans le monde des collectionneurs. L'on connaît quelques planches gravées d'après ses dessins ou ses compositions peintes par Germain, Patas, Elise Saugrain. Les deux plus recherchées sont : l'*Escarpolette* ou *L'on y court plus d'un danger* et le *Villageois entreprenant*, scènes galantes où la place la plus importante est donnée au paysage. Quant à Louis Moreau, il a gravé lui-même à l'eau-forte quelques paysages le plus souvent signés simplement de ses initiales. — Elève de De Machy, Louis Moreau mourut à Paris, sa ville natale, en 1806.

Avec Huet, nous ne nous éloignons pas beaucoup

Le VILLAGEOIS ENTREPRENANT. Vente Ligaud, 13 fr.

L'ESCARPOLETTE et le VILLAGEOIS ENTREPRENANT. Vente Muhlbacher, av^t^ l. l., 92 fr. — Vente 17 mars 1894, 25 fr.

Pl. L.



L'Armoire : *Honoré Fragonard*.

de la tendance générale des peintres nommés à l'instant ; mais Huet, par ses compositions d'esprit différent, passant de scènes d'enfants à des pastorales, et de scènes gracieuses à des galanteries libres, a trouvé un accueil bienveillant un peu partout. Si l'on considère dans son œuvre le sujet seul, cet accueil paraît normal. Si, au contraire, l'on attache à ces estampes une valeur artistique prépondérante, nous ne saurions partager l'avis général. Huet a certes su équilibrer avec assez d'art ses compositions pour satisfaire au moins la curiosité des yeux, mais là s'arrête son réel mérite ; son dessin, comme sa couleur, sont conventionnels, et ses personnages sont le plus souvent sans expression ; nous n'appelons pas expression la mimique outrée de ses amoureux. D'ailleurs, enfants ou adultes, vieux ou vieilles, c'est toujours la même tête gamine et fade qui surmonte tous les corps ; ses personnages ont une allure moutonnière, alors que ses moutons ont quelque chose d'humain. Où Huet triomphe, c'est avec Demarteau : ce graveur intelligent, formé à l'école de Boucher, a su mettre en relief dans ses planches, gravées à la manière du crayon, les qualités secondaires de l'artiste qu'il interprétait : réduites à de modestes proportions, ces pastorales, à travers la traduction de ce tiers habile qu'est Demarteau, prennent une allure engageante, par exemple ce *Jeune Berger* et cette *Jeune Ber-*

La Jeune Bergère. Vente 4 mars 1909, 230 fr.

Le Jeune Berger et la Jeune Bergère. Vente Destailleur, 37 fr. — Vente 1908, 340 fr.

gère, qui accompagnent notre texte. A citer encore le *Plaisir innocent,* le *Mouton chéri,* la *Grande Pastorale* (*n*[os] *602 et 616*) la *Laitière* et les *Heures du Jour.* Dans un format supérieur, Demarteau est moins heureux ; la jeune femme à mi-corps assise, jouant de la mandoline, ainsi que la jeune femme lisant une lettre — *Madame Huet,* croit-on — ne sont que des estampes passables, en dépit de leur célébrité ; l'on rencontre en tout cas infiniment mieux parmi les quelques sept cents pièces de Demarteau.

Lorsque Bonnet grave Huet, la satisfaction éprouvée n'est plus la même. Trop médiocre graveur, plus mauvais dessinateur encore, Bonnet ne pouvait non seulement sauver la situation, mais il l'empirait, en joignant ses propres défauts à ceux de l'artiste dont il se faisait le traducteur. Bonnet dut cependant plaire à Huet : il a gravé un trop grand nombre de ses œuvres pour qu'il en fut autrement ; la vogue aidant, ce sont même les planches de Bonnet qui sont le plus répandues : il n'est guère de collection où ne figurent l'*Amant écouté* et son pendant, l'*Eventail cassé,* ainsi que le *Souper* et les

Le Plaisir innocent. Vente 5 nov. 1909, 300 fr.

Le Plaisir innocent et le Mouton chéri. Vente Ligaud, 50 fr.

La Grande Pastorale (n° 602). Vente Davesne, 570 fr.

La Grande Pastorale (n° 616). Vente 19 mars 1910, 475 fr.

La Laitière. Vente 8 avril 1910, 380 fr.

M[me] Huet lisant. Vente Gerbeau, 600 fr. — Vente 8 avril 1910, 300 fr.

M[me] Huet jouant de la Mandoline. Vente Muhlbacher, 53 fr. — Vente Gerbeau, 421 fr. — Vente 13 juin 1908, 360 fr.

L'Eventail cassé. Vente 4 juin 1909, 755 fr. — Vente Gerbeau, av[t] t. l., 920 fr.

L'Amant écouté et l'Eventail cassé. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 152 fr. — Vente Decloux, av[t] t. l., 330 fr. — Vente Ligaud, 255 fr. — Vente 28 févr. 1908, 1.310 fr.

trois autres planches de la série gravées d'après Huet et Baudouin.

Demarteau n'a jamais dépassé dans ses estampes d'après Huet les limites du convenable : Bonnet, plus souple, a franchi cette limite ; il a multiplié, pour une curiosité plus ou moins saine, les nudités découvertes : ainsi *Jupiter couvrant la terre de nuées pour jouir d'Io,* ou simplement l'*Heureux chat,* la *Belle cachette,* la *Toilette en désordre,* ou le *Beau miroir.*

Bonnet est encore le graveur, l'éditeur tout au moins, d'une série de planches consacrées à l'enfance : le *Petit Sabot,* le *Coq secouru,* les *Echasses,* le *Jeu du cerf-volant,* la *Bonne chienne,* les *Petit château de cartes,* la *Chèvre bien-aimée,* les *Boules* (sic) *de savon,* le *Petit Cavalier,* les *Etrennes à la petite sœur,* le *Jeu de volant,* le *Point d'honneur,* le *Tambour national,* le *Jeu de Tami,* la *Bouillie aux chats,* le *Départ pour le Siège de la Bastille,* la *Bas-*

Jupiter couvrant la Terre de Nuées. Vente Ligaud, 35 fr.— Vente Davesne, 70 fr.

La Toilette en désordre et le Beau Miroir. Vente Vignères, 90 fr.

L'Heureux Chat. Vente Ligaud, 82 fr.

La Belle Cachette. Vente 6 mars 1894, 48 fr. — Vente Ligaud, 40 fr. — Vente 29 nov. 1907, 236 fr.

La Belle Cachette et l'Heureux Chat. Vente Vignères, 138 fr.

Le Coq secouru. Vente Ligaud, 40 fr. — Vente Rodière, 64 fr.

La Bonne Chienne. Vente Rodière, 64 fr.

Les Echasses. Vente Rodière, 62 fr. — Vente 8 avril 1910, 210 fr.

Les Echasses et le Petit Cavalier. Vente Davesne, 310 fr.

Le Jeu du Cerf-volant. Vente Rodière, 66 fr.

La Chèvre bien-aimée et les Boules de Savon. Vente Davesne, 320 fr.

Les Etrennes a la Petite Sœur. Vente Rodière, 76 fr.

Le Jeu du Volant. Vente Rodière, 60 fr.

Le Tambour national. Vente Rodière, 60 fr.

Le Départ pour le Siège de la Bastille. Vente Soulavie, 60 fr.

tille détruite ou la Petite Victoire. entr'autres : ces petites planches, d'une exécution banale, furent longtemps dédaignées ; dans une vente de décembre 1856, onze planches de cette série pouvaient s'acquérir pour une somme totale de neuf francs ! Actuellement chaque petite épreuve atteint une enchère qui varie entre 150 et 250 francs. On les encadre dans les chambres d'enfants, voilà la principale raison de la vogue de ces pièces. La question d'art y est étrangère. Ajoutons que les *Scènes d'enfants* ont été copiées, sinon toutes, du moins un certain nombre, en Italie, par Pietro Bonato (Bassano, 1765-1820), A. Ragona et Bellemo.

Demarteau et Bonnet ont été les deux plus prolixes interprètes de Huet, mais ils n'ont pas été les seuls cependant. Un artiste peu connu, M. Rillé, a interprété en couleurs la *Petite Bergère.* Auvray, Chaponnier, Hétier *(Autel de la Liberté Française),* Le Grand, Liger, Léveillé, Jubier, E. Voysard, ont également gravé d'après Huet, et les pastorales et les scènes champêtres de Jubier, publiées sous les titres du *Goûter champêtre,* du *Départ de la campagne,* de la *Bergère récompensée,* du *Départ d'une*

La Bastille détruite. Vente Soulavie, 78 fr.

La Petite Bergère (par Rillé). Vente 19 mars 1910, 145 fr.

L'Autel de la Liberté Française. Vente Soulavie, 180 fr.

Le Gouter champêtre. Vente Muhlbacher, 34 fr. — Vente Destailleur, 42 fr. — Vente R. de Hérédia, 155 fr. — Vente Gaiffe, 130 fr. — Vente 30 janv. 1908, 350 fr. — Vente 2 févr. 1910, 360 fr.

Le Gouter champêtre et le Départ d'une Foire. Vente Davesne, 775 fr.

Le Départ de la Campagne et la Bergère récompensée (par Jubier). Vente Destailleur, 40 fr.



[H]azards heureux de l'Escarpolette : *Nic. de Launay, d'après H. Fragonard.*

Foire, de l'*Arrivée de la Fermière* et des *Adieux du Fermier*, jouissent d'une faveur égale aux pastorales de Bonnet et de Demarteau. Le *Retour du Marché*, par Auvray, se recherche de plus en plus. Une pièce de L. Legrand, d'après Huet, porte ce même titre ; la composition en est différente et sert de pendant au *Départ pour le Marché*, de Legrand également.

Jean-Baptiste Huet a gravé lui-même, à l'eau-forte des scènes champêtres, des animaux, des paysages, des fleurons, des scènes de mœurs, notamment la *Désolation des filles de joie*, le *Vice forcé dans ses retranchements*, l'*Enlèvement de Police*, ces trois pièces publiées par T. C. Naudet ; dans quelques planches de petite dimension, des paysages notamment, il a montré de l'aisance ; dans les plus grandes, il est le plus souvent lourd, lorsqu'il n'est pas vulgaire. Quelques-unes de ses eaux-fortes étaient intentionnellement gravées au trait, puis coloriées ensuite pour donner l'illusion d'aquarelles : cela réussit à ce point que, plus d'une fois, ces pièces ainsi enluminées furent vendues comme de véritables originaux : sous verre, elles prêtent facilement à la confusion.

Né à Paris en 1745, J.-B. Huet est mort dans la même ville, le 27 août 1811. Elève de J.-B. Le Prince, il fut

Les Adieux du Fermier. Vente 5 nov. 1909, 310 fr.

Le Départ pour le Marché (par Legrand). Vente 19 mars 1910, 185 fr. et 96 fr.

Le Retour du Marché (par Auvray). Vente 30 janv. 1908, 370 fr.

Le Départ pour le Marché et le Retour du Marché (par Legrand). Vente Davesne, 190 fr.

L'Enlèvement de Police. Vente Goncourt, 10 fr.

reçu académicien en 1769 avec un *Dogue se jetant sur des oies sauvages.* Son fils, Nicolas Huet, né à Paris en 1770, est aussi l'auteur de quelques estampes, mais qui ne présentent pas le moindre intérêt.

L'Ecole Française, déjà si brillante au XVIIIe siècle, avec ses propres nationaux, s'augmentait encore de l'appoint d'artistes originaires de diverses nations qui, séduits par l'éclat de notre art, s'étaient pour toujours implantés en France. Tel est le cas pour les Suédois Roslin, Hall, Wertmuller, Lavreince, pour les Allemands Wille père et fils, Schenau, Kraus, pour le Belge Demarteau, pour les Suisses Liotard et Freudeberg, pour d'autres encore....

Sigismond Freudeberg ou Freudenberger est, après Lavreince et Hall, l'un des peintres les plus estimés parmi ceux d'origine étrangère. Aimable artiste, il a débuté par graver au trait quelques sujets suisses : le *Départ* et le *Retour du soldat,* la *Petite Fête improvisée* et les *Chanteurs du mois de Mai,* la *Visite au Châlet* et le *Retour du Marché* ; ces compositions un peu minces, mais caractéristiques de l'art suisse du temps, sont presqu'ignorées. Freudeberg doit sa réputation parmi

Le DÉPART et le RETOUR DU SOLDAT. Vente Destailleur, 145 fr.

La PETITE FÊTE IMPROVISÉE et les CHANTEURS DU MOIS DE MAI. Vente Destailleur, 145 fr.

Le PETIT JOUR. Vente Didot, 179 fr. — Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 710 f. ; av^{t} la déd., 481 fr. — Vente Destailleur, 200 fr. — Vente 11 janvier 1894, 132 fr. — Vente 6 mars 1894, 190 fr. — Vente Ligaud, 205 fr. — Vente Defer-Dumesnil, 175 fr. — Vente 18 mai 1900, 184 fr. — Vente Gerbeau, av^{t} l. l., 1.950 fr. — Vente 17 mars 1910, av^{t} la déd., 2.250 fr. et 2.150 fr.

nous à deux œuvres : le *Petit Jour* et le *Monument du Costume.* Le *Petit Jour* est une œuvre délicieuse gravée par Nicolas de Launay, que nous soupçonnons fort d'ailleurs d'être pour quelque chose dans la perfection de cette œuvre, comme il le fut, le cas échéant, pour Lavreince ; en tout cas, Freudeberg ne retrouvera plus cette note de grâce et de distinction ; aucune des autres planches de Freudeberg, pas plus le *Gage de la Fidélité,* de Voyez le jeune, que *Lison dormait,* de Trière, ou les *Epoux curieux,* de Ponce, ne se rapprochent du *Petit Jour,* qui fait penser à Lavreince tout d'abord.

C'est à la première série du *Monument du Costume* que Freudeberg a collaboré, comme on sait ; et sans atteindre à l'exceptionnelle distinction de Moreau le jeune, Freudeberg, en dépit d'un caractère un peu guindé et de quelque sècheresse, a su quand même agencer d'agréables scènes. Les planches les plus intéressantes sont la *Promenade du matin,* par Lingée, le *Bain,* par Romanet, la *Visite inattendue,* par Voyez l'aîné, le *Boudoir,* par Maleuvre, l'*Evènement au bal,* par Duclos et

Le Monument du Costume *(1re suite).* Vente Muhlbacher, avt les nos, 4.000 fr. — Vente Goncourt, avt les nos, 2.000 fr.

La Promenade du Matin. Vente 11 janvier 1894, avt le no, 50 fr. — Vente 23 mars 1904, avt le no, 187 fr.

Le Bain. Vente Muhlbacher, avt t. l., 480 fr. — Vente 11 janvier 1894, 55 fr. — Vente Gerbeau, avt l. l., 680 fr. — Vente Bouvrain, avt l. l., 240 fr.

La Visite inattendue. Vente Muhlbacher, avt t. l., 400 fr. — Vente 11 janvier 1894, 47 fr. — Vente Ligaud, avt le no, 75 fr.

L'Evènement au Bal. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 300 fr. ; avec la tablette blanche, 190 fr. — Vente 10 mai 1894, avt l. l., 64 fr. — Vente Gerbeau, eau-f. p., 150 fr.

Ingouf le jeune, la *Promenade du soir*, par Ingouf le jeune.

Né à Berne en 1745, Freudeberg mourut en 1801.

C'est également en 1745, comme Huet et Freudeberg, qu'Etienne Aubry, artiste aimable et sobre, vit le jour; les œuvres de ce peintre n'ont guère eu les honneurs de la gravure; nous ne retiendrons que les *Adieux de la nourrice*, par Robert de Launay, l'*Abus de la crédulité*, par Nic. de Launay, et l'*Heureuse nouvelle*, par J.-B. Simonet.

Tout ce qui touche à l'histoire, à la mode, aux découvertes, est recherché avec une avidité croissante; certains peintres ou dessinateurs, des graveurs enfin, il est facile de le constater chaque jour, renaissent de leurs cendres, grâce aux recherches particulières d'amateurs passionnés. Claude-Louis Desrais (Paris, 1746+1816) est du nombre. Ce n'est certes pas pour ses qualités propres qu'on s'arrête devant la *Promenade du Boulevard Italien*, gravée par E. Voysard; l'on dédaigne avec raison ses galanteries gravées par Mixelle, comme l'*Amant pressant*, le *Mari complaisant* ou le *Mari galant*, la *Pudeur alarmée* ou le *Signal du bonheur;* mais qu'il s'agisse de la *Galerie des*

La Promenade du Soir. Vente 15 déc. 1908, avt le no, 250 fr.— Vente Ligaud, 110 fr. — Vente Bouvrain, avt le no, 205 fr.

Les Adieux de la Nourrice. Vente Muhlbacher, avt la déd., 60 fr.; avec la déd., 25 fr. — Vente Ligaud, 40 fr. — Vente 15 déc. 1908, avt la déd., 100 fr.

L'Heureuse Nouvelle. Vente Vignères, avt l. l., 19 fr. — Vente 11 janvier 1894, avt l. l., 20 fr.

La Promenade du Boulevard Italien. Vente déc. 1856, 9 fr. — Vente Muhlbacher, 120 fr. — Vente Gaiffe, 310 fr. — Vente 8 avril 1910, coloriée, 580 fr.

Le Mari complaisant et le Mari galant. Vente Gerbeau, 610 fr.

L'Amant pressant et le Mari galant. Vente Ligaud, 220 fr.



Bonne Mère : *Nic. de Launay, d'après H. Fragonard.*

Modes et Costumes Français, copieux recueil de quatre cent six planches, auquel Desrais a collaboré pour une grosse part, aussitôt il devient un personnage important avec lequel il faut compter.

La *Galerie des Modes,* comme toute volumineuse publication, est fort difficile à rencontrer complète : l'ouvrage possède un texte : on fut longtemps à en ignorer l'existence d'une partie, et ce texte, tout comme celui qui accompagne les planches du *Monument du Costume,* est d'un appoint sérieux dans la valeur des exemplaires. A la vente H. Destailleur, en avril 1890, la *Galerie des Modes,* composée de 365 planches, y compris quelques états ajoutés, (il en manquait 58 pour que l'exemplaire fut complet), se vendait trois mille sept-cent-soixante-dix francs ; en décembre 1908, le Tome premier *seul* de cet ouvrage, soient 95 planches — la planche 21 manquait — avec son texte, atteignait six mille francs. Que ferait actuellement l'ouvrage complet ? Les autres dessinateurs de la *Galerie des Modes* furent Leclerc, Watteau de Lille, Saint-Aubin, et les graveurs Dupin, Lebeau, Voysard, Patas, Leroy, Pélicier et Bacquoy. Enfin le titre nous apprend que les planches étaient « coloriées avec le plus grand soin par Madame Le Beau. » Les cahiers les plus recherchés de la *Galerie des Modes* sont les derniers.

Dans une histoire d'ensemble de l'estampe du XVIIIe siècle, limitée à un volume, nous ne pouvons évoquer et étudier avec le développement qu'il comporterait

parfois, documentairement parlant, les œuvres de tous les petits-maîtres dont le nom se présente à la mémoire : une place prépondérante devait être tout d'abord donnée à Watteau et à Chardin, qui grandiront encore dans la religion des amateurs, à Boucher, à Fragonard, à Baudouin, à Moreau, aux Saint-Aubin, à Debucourt et à Janinet, de même à Prudhon, l'étoile du siècle au déclin, et qui tous, et presqu'au même degré, caractérisent les tendances de l'Ecole Française dont ils sont les plus heureux représentants ; à quelques rares exceptions près, ils résument avec La Tour et Perronneau, Lancret et Greuze, Lavreince peut-être, tout le siècle. Les autres peintres, qu'ils se nomment Huet ou Boilly, Mallet, Wille, Schall, Queverdo ou Hoin, ne sont plus auprès d'eux que de pâles succédanés ; nous avons analysé Huet et Schall, voici Hoin, Wille fils et Le Peintre.

Claude Hoin, né à Dijon le 25 juin 1750, mort dans la même ville en 1817, est estimé pour ses gouaches dont l'une d'elles nous est plus particulièrement révélée par l'estampe bien connue de Janinet : *Madame Dugazon, dans le rôle de Nina ou la Folle par amour*, estampe que nous avons déjà mentionnée dans le chapitre consacré à la gravure en couleurs. C'est la seule planche avouable exécutée d'après Hoin, car l'on ne saurait prêter beaucoup d'attention à l'*Ecueil de la sagesse* — un jeune paysan contemple une fille de ferme à demi-nue, endormie dans

L'Ecueil de la Sagesse. Vente Ligaud, 16 fr.



Serment d'Amour : *J. Mathieu, d'après H. Fragonard.*

une grange — et au *Prélude amoureux* — deux amoureux couchés dans un grenier et prenant leurs ébats —, gravés par Demonchy. Claude Hoin a gravé lui-même soit à l'eau-forte, soit au lavis, *son propre portrait*, puis des œuvres de Fragonard ou de son compatriote Boichot. Elève de F. Devoge et de J.-B. Greuze, Hoin devint conservateur du Musée de sa ville natale, auquel il légua les œuvres d'art qui composaient ses collections.

Pierre-Alexandre Wille, fils du graveur Jean-George Wille, allemand d'origine, a composé des scènes semi-galantes, semi-sentimentales, ayant une corrélation avec les œuvres de Schenau, de souche allemande également ; c'est du Greuze, mais avec tous ses défauts, l'outrance dans la mimique comme dans l'expression des personnages mis en scène : c'est la grimace du sentiment. On recherche, pour la propreté de leur exécution et l'amusement des sujets, les gravures suivantes : l'*Essai du corset* et la *Dédicace du poème épique* — un vieux poète lisant une pièce de vers à une jeune femme prenant du thé, sa suivante à ses côtés —, deux pendants par A.-F. Dennel ; la *Curieuse* et le *Bouton de rose*, par Voyez

Le Prélude amoureux. Vente Muhlbacher, av[t] l. l., 73 fr.

Le Prélude amoureux et l'Ecueil de la Sagesse. Vente Destailleur, av[t] l. l., 230 fr.

L'Essai du Corset. Vente 15 déc. 1908, 165 fr.

L'Essai du Corset et la Dédicace du Poème épique. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 100 fr. — Vente Destailleur, av[t] t. l., 165 fr. — Vente 10 mai 1894, av[t] t. l., 123 fr.— Vente du B[on] Pichon, av[t] t. l., 47 fr. — Vente R. de Hérédia, av[t] l. l., 118 fr. — Vente F. Arnault, av[t] l. l., 351 fr. — Vente Kuhnen, 235 marks.

La Curieuse et le Bouton de Rose. Vente Muhlbacher, 82 fr. — Vente F. Arnault (M. M.), 130 fr. — Vente Davesne, sans marge, 112 fr.

l'aîné — la curieuse a entr'ouvert sa chemise, et complaisamment regarde son sein dans une psyché ; dans le *Bouton de rose*, la même jeune femme compare cette fois son sein à un bouton de rose —. C'est encore la même idée qui a présidé au *Miroir consulté* et à son pendant, les *Deux boutons*, par G. Vidal ; mais ici les planches sont gravées en couleurs, elles sont donc plus vivement recherchées que leurs semblables gravées au burin par Voyez l'aîné. Citons enfin d'après Wille fils, les *Conseils maternels* et la *Mère indulgente*, par L. Lempereur ; les *Amusements du jeune âge*, par Chevillet; le *Dentiste ambulant*, la *Marchande de bouquets*, le *Marchand de chansons* et la *Marchande de tisane*, par Berthaut ; le *Goûté champêtre*, par Halm. C'est toujours de la gravure propre, mais lourde et terne. On leur préfère avec quelque raison le *Repas des Moissonneurs* et la *Noce de village*, par F. Janinet : le peintre, avouons-le fran-

Le Miroir consulté. Vente 13 juin 1908, 351 fr.

Le Miroir consulté et les Deux Boutons. Vente Muhlbacher, 140 fr. — Vente Decloux, 140 fr. — Vente F. Arnault, 130 fr.

Les Conseils maternels. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 37 fr.

La Mère indulgente. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 78 fr.

Les Conseils maternels et la Mère indulgente. Vente Destailleur, 38 fr. —Vente 4 mars 1909, 131 fr.

Les Amusements du Jeune Age. Vente Muhlbacher, av[t] l., 56 fr. — Vente Destailleur, av[t] l., 100 fr.

Le Dentiste ambulant, la Marchande de Bouquets, le Marchand de Chansons et la Marchande de Tisane. Vente Destailleur, 205 fr.

La Marchande de Bouquets et le Marchand de Chansons. Vente Gerbeau, 300 fr.

Le Gouté champêtre. Vente 19 mars 1910, 2 épr. dont une av[t] t. l., 46 fr.

Le Repas des Moissonneurs et la Noce de Village. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 270 fr. — Vente de Pommereau, 265 fr. — Vente 2 févr. 1910, sans marge, 300 fr.

chement, a été amélioré par le graveur. Né à Paris le 19 juillet 1748, P.-A. Wille fils, agréé à l'Académie en 1774, mourut en 1821 : il a exposé aux Salons, de 1775 à 1819. Enfin Wille fils — en son temps, commandant-chef du bataillon des Cordeliers — a gravé lui-même la *Lecture de la Lettre,* c'est quelconque ; le *Petit Waux-Hall,* c'est carrément mauvais.

Quant à Charles Lepeintre, on ne le connaît plus guère que par la *Cage symbolique,* gravée par Fessard et les portraits du *Duc et de la Duchesse de Chartres et leurs Enfants,* par Helman et A. de Saint-Aubin. M. G. Bourcard, dans ses « Dessins, gouaches, estampes et tableaux du XVIIIe siècle », cite encore le *Danger de la bascule* et la *Tricherie reconnue,* deux pendants par Demonchy. Les renseignements bibliographiques manquent sur Le Peintre : on le sait né à Paris, mais on ignore exactement en quelle année : Bellier de la Chavignerie indique toutefois qu'il exposa à l'Académie de St-Luc en 1774, puis aux Salons de 1796 à 1799.

Le Petit Vaux-Hall. Vente Muhlbacher, avt t. l., 90 fr. — Vente du Bon Pichon, 9 fr.

La Cage symbolique. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 155 fr. ; avt t. l., 150 fr. — Vente 10 mai 1894, avt t. l., 70 fr. — Vente 18 mai 1900, 65 fr. — Vente L. Mar, avt t. l., 200 fr. — Vente du Bon Pichon, avt la déd., 90 fr.

Le Duc et la Duchesse de Chartres. Vente Didot, 17 fr. — Vente Muhbacher, 55 fr. — Vente Destailleur, avt t. l., 115 fr. ; avec l. l., 25 fr. — Vente du Bon Pichon, 23 fr. — Vente Soulavie, 31 fr. — Vente 19 mars 1910, avec les armoiries en partie coupées, 40 fr.

Le Danger de la Bascule et la Tricherie reconnue. Vente du Bon Pichon, 34 fr.

CHAPITRE V

CHAPITRE V

Femmes-Peintres : M[mes] Labille-Guiard et Vigée-Lebrun. — Graveurs-Amateurs. — David. — Taunay, Boilly.— Prudhon, peintre et graveur : les graveurs de Prudhon. — C. Vernet, Swebach-Desfontaines. — Graveurs au burin et graveurs a l'eau-forte : J.-G. Wille, Bervic, Duplessi-Bertaux, J.-J. de Boissieu, etc.

Le siècle de la galanterie par excellence ne pouvait manquer de donner le jour à des femmes-artistes ; le xviii[e] siècle s'en réclame d'ailleurs de plusieurs : outre quelques femmes-amateurs dont il sera parlé plus loin, outre les compagnes des peintres et des graveurs, Mesdames Boucher, Beauvarlet, Tardieu, Lépicié, Madeleine Horthemels, Mademoiselle Boizot, Cécile Magimel, Mademoiselle Julie Papavoine, Mesdames Dupont, Chevery, Dulas, quelques artistes d'une très réelle valeur sont sortis des rangs féminins : Mesdames Labille-Guiard, Vigée-Lebrun et Vallayer-Coster, entr'autres.

Madame Labille-Guiard, née à Paris en 1749, morte

en 1803, a exécuté de nombreux portraits, généralement au pastel, qui furent exposés aux Salons de 1783 à 1800 ; elle fut reçue de l'Académie Royale, le 31 mai 1783, en même temps que Madame Vigée-Lebrun ; mais moins heureuse que son gracieux confrère, très favorisée en la circonstance, et dont le nom s'est toujours rappelé à l'admiration, l'étoile de Madame Labille-Guiard subit pendant de longues années, une éclipse aujourd'hui heureusement dissipée. De son vivant, Madame Labille-Guiard ne fut guère gravée. A peine convient-il de citer les portraits du peintre *J.-M. Vien*, gravé par S.-C. Miger, et de *Brizard* et de *Ducis*, par J.-J. Avril. Son œuvre, cependant si intéressant, nous échappe donc.

De Madame Anne Vallayer-Coster, nous n'avons guère à retenir ici que *son propre portrait*, gravé par C.-F. Letellier (1743 + 1800).

Il n'en est pas de même de Madame Louise-Elisabeth Vigée-Lebrun ; élève de son père, de J.-B. Greuze, de Doyen et de J. Vernet, cette aimable artiste, née à Paris le 16 avril 1755, eut une réputation qui ne s'effaça pour ainsi dire jamais de la mémoire des amateurs et, au Musée du Louvre, le portrait qu'elle a peint d'elle-même accompagnée de son enfant est une des œuvres devant lesquelles le public s'arrête le plus volontiers. Les Académies de toutes les puissances de l'Europe — Rome, Saint

Portrait de M[me] Vallayer-Coster. Vente Destailleur, 48 fr. — Vente Soulavie, 30 fr. — Vente Goncourt, 40 fr.

Brizard et Ducis. Vente Didot, 4 fr. 50. — Vente Vignères, 2 fr. 50.



Laitière : *J. C. Le Vasseur, d'après J. B. Greuze.*

Pétersbourg, Berlin, Genève — se firent un honneur de la comprendre au nombre de leurs membres. Elle connut, pendant tout le cours de sa carrière, un succès égal à celui qui avait accompagné Rosalba Carriera lors de sa courte venue parmi nous. Elle dut toutefois, en raison de ses relations fort suivies avec la Cour, plus particulièrement avec la Reine Marie-Antoinette, quitter la France en 1795 : elle y revint en 1801. Mariée fort jeune à un peintre, marchand de tableaux le plus souvent, Jean-Baptiste-Pierre Lebrun, Madame Vigée dut divorcer après une union assez courte. Exposante aux Salons, de 1783 à 1824, Madame Vigée-Lebrun mourut très âgée, à 87 ans, le 30 mars 1842.

Cette artiste n'a pas gravé elle-même, mais plusieurs de ses gracieux portraits ont été traduits par la gravure : *Marie-Antoinette*, en pied, par Barthélemy Roger, portrait longtemps attribué au peintre Alex. Roslin ; *Louis XVI* et *Marie-Antoinette*, deux très petits médaillons, gravés en couleurs par P. M. Alix et aussi par Mairet ; son *propre portrait*, par J.-G. Muller, que nous reproduisons ; *Mgr. le Dauphin et Madame, Fille du Roi*, enfants, assis dans un jardin et tenant un oiseau et un nid, par Maurice

Marie-Antoinette en pied (par Barth. Roger). Vente Didot, 40 fr. — Vente Muhlbacher, av[t] l. l., 300 fr. — Vente Vignères, av[t] l. l., 125 fr.

M[gr] le Dauphin et Madame. Vente Didot, 8 fr. 50. — Vente Destailleur, av[t] la déd., 100 fr. — Vente 17 mars 1894, 18 fr. — Vente 17 mars 1910, 315 fr. — Vente du B[on] Pichon, 70 fr.

Louis XVI et Marie-Antoinette (par Alix). Vente Gerbeau, 375 fr.

Louis XVI et Marie-Antoinette (par Mairet). Vente 17 mars 1910, 399 fr.

Blot ; *Madame Vigée-Lebrun et sa fille*, par J.-J. Avril ; la *Marquise de Sabran*, par Daniel Berger ; la *Duchesse de Polignac*, par E. Fischer ; *Grétry*, par Cathelin ; enfin signalons que le portrait de *Madame Vigée-Lebrun*, la palette à la main, a encore été gravé par un gentilhomme-amateur, le Comte de Paroy.

Le Comte de Paroy — Jean-Philippe-Guy Legentil — né à Paris en 1750, était un officier qui s'adonna aux beaux-arts en amateur, non sans quelque mérite. En dehors du gentil portrait qu'il a gravé de *Madame Vigée-Lebrun*, il a aussi exécuté, d'après cette artiste et dans le même esprit, celui de la *Duchesse de Polignac*, debout devant un clavecin et chantant. Fantaisiste à ses heures, le Comte de Paroy avait imaginé de grouper dans des planches de forme ronde, soit les *Statues antiques*, soit les *Fables de La Fontaine ;* quelques-unes de ces pièces de petit format étaient destinées à des modèles de boutons ; deux autres, de dimension supé-

La Marquise de Sabran. Vente Mailand, 35 fr.— Vente Destailleur, en bistre, 90 fr. — Vente Goncourt, en bistre, 200 fr.

La Duchesse de Polignac (par Fischer). Vente Goncourt, 60 fr.

Grétry. Vente Vignères, av[t] t. l., 18 fr. ; avec l. l., 12 fr.

M[me] Vigée-Lebrun et sa fille (par J.-J. Avril). Vente Destailleur, av[t] la déd., 31 fr.

M[me] Vigée-Lebrun (par Muller). Vente 17 mars 1894, 21 fr. — Vente Defer-Dumesnil, av[t] t. l., 147 fr. — Vente 18 mai 1900, 22 fr. — Vente Soulavie, 41 fr. — Vente Bouvrain, 110 fr. — Vente Hubert, av[t] t. l., 500 fr. — Vente Gerbeau, av[t] t. l., 680 fr.

M[me] Vigée-Lebrun (par le C[te] de Paroy). Vente Destailleur, 75 fr. — Vente du B[on] Pichon, 310 fr. — Vente Gerbeau, 140 fr.

La Duchesse de Polignac (par le C[te] de Paroy). Vente du B[on] Pichon, 420 fr.

Les Fables de La Fontaine. Vente Destailleur, 30 fr.



La Philosophie endormie : *Moreau le jeune et J. Aliamet, d'après J. B. Greuze.*

rieure, devaient alors servir, dans l'esprit de leur auteur, à des dessus de guéridons. Signalons enfin de ce graveur-amateur, une galante allégorie d'après Fragonard : *Spirat adhuc Amor....*

Les amateurs furent nombreux au XVIIIe siècle, qui s'adonnèrent plus ou moins passagèrement à la gravure, plusieurs avec une persévérance qui ne fut pas toujours sans aboutir à un résultat. Le mouvement n'avait-il pas d'ailleurs été donné en haut lieu par la Marquise de Pompadour ?

Sans avoir la prétention de faire connaître les cent-cinquante ou deux cents nobles dames et gentilshommes ayant égratigné le cuivre, avec ou sans le secours d'autrui, nous croyons cependant devoir évoquer ici les plus notoires ; quelques-uns se sont d'ailleurs révélés par des qualités suffisamment appréciables pour trouver droit de cité dans une histoire — même abrégée — de la gravure au XVIIIe siècle.

En ce qui concerne Madame de Pompadour, il faut se ranger à l'avis, souvent formulé, que les eaux-fortes signées de son nom et exécutées avec un goût et une sûreté de métier dignes d'un professionnel, ont été pour le moins retouchées et terminées par Cochin ou par Boucher, par exemple. C'est ainsi qu'agissait Aug. de Saint-Aubin à l'égard de La Live de Jully. Seuls des documents du temps ou, mieux encore, des épreuves d'essai de la *Suite d'estampes Gravées Par Madame la Marquise*

SPIRAT ADHUC AMOR. Vente 17 mars 1894, 31 fr. — Vente Ligaud, 29 fr. — Vente 29 nov. 1899, 21 fr.

de Pompadour d'après les Pierres gravées de Guay, graveur du Roy, permettraient de se prononcer en parfaite connaissance de cause.

Parmi les autres femmes ayant manié la pointe, figurent : Mademoiselle de Soubise, une princesse de la maison de Condé, qui a signé des *Enfants jouant avec un chien,* d'après Soldini, 1754 ; la Marquise de Belloy, qui modestement, sous les initiales A. B. a gravé un *Sarcophage* ; on connaît un *Presbytère* mordu par la Duchesse de Luynes, des vignettes et des *ex-libris* spirituellement gravés par Madame Le Doulceur, née Louise de Montigny. Madame Amélie de Lorme du Ronceray et la Comtesse de Lubersac se sont également livrées à l'agréable passe-temps de la gravure.

La Maison de France n'a pas failli à la mode : le Comte d'Eu copia, en avril 1717, un paysage de Sébastien Le Clerc, et signa bravement : « Gravé par Louis-Charles de Bourbon, Comte d'Eu » ; Louis, duc de Bourgogne, le père de Louis XV, passe pour avoir gravé une vue du *Château de St-Germain-en-Laye,* d'après Israël Silvestre, et le *Parnasse,* d'après Ant. Coypel ; le Duc de Chartres, le trop célèbre Philippe-Egalité, également se servit de la pointe pour tracer quelques paysages et un *Manœuvre de St-Cloud* et une *Paysanne de St-Cloud,* ces deux dernières eaux-fortes d'après les dessins de L.-C. de Carmontelle, son « lecteur ». Il n'est pas jusqu'à

Suite d'estampes gravées par Madame de Pompadour. Vente Soulavie, incomplète d'une pl., 70 fr.

Louis XVI qui n'ait, paraît-il, essayé de graver ; on attribue à ce roi un cartouche orné figurant sur une carte de la forêt de Fontainebleau, conservée à la Bibliothèque Nationale.

Dans le gros bataillon des amateurs, citons sans nous appesantir sur leurs productions plus curieuses que méritoires, le Comte de Breteuil, Dezallier d'Argenville, Papillon de la Ferté, l'abbé Jean-Antoine de Maroulle, Bouchier d'Aix, le Comte d'Affry, Petit de Bachaumont, de Voyer d'Argenson, l'abbé de Langlade, le Chevalier de Parlington (la *Marchande de chataignes*, d'après Aug. de Saint-Aubin, amusante eau-forte attribuée parfois au Cte de Paroy), l'acteur Bertinazzi, dit Carlin, Ch.-Ph. Campion de Tersan, Roger, Marquis de Lagoy : ce dernier amateur était doublé d'un collectionneur passionné et son timbre, en forme de triangle renfermant un L, est bien connu de tous ceux qui s'intéressent aux dessins anciens.

Citons encore Michel Hennin, dont un descendant, mort en 1863, offrait une fort belle réunion de pièces historiques à notre Cabinet d'Estampes ; Glomy, réputé pour ses montages de dessins à encadrement, filet or et lavis verdâtre, d'ailleurs baptisés « glomisage » (Les glomisages anciens — il en est de modernes, la formule de montage ayant été adoptée presqu'unanimement pour les œuvres du XVIIIe siècle — portent, dans l'un

La Marchande de Chataignes. Vente Goncourt, 29 fr.

des angles inférieurs de l'encadrement, un G au timbre sec) ; Jean de Julienne, l'ami de Watteau ; le Comte de Bizemont-Prunelé, auteur de plus de cent planches et qui a essayé plusieurs procédés de gravure, jusques et y compris le camaïeu ; Norblin de la Gourdaine, pâle imitateur de Rembrandt ; La Live de Jully, signataire de plusieurs portraits retouchés par Aug. de Saint-Aubin, dont le sien propre : nous avons parlé du portrait de *Madame Létine* en analysant l'œuvre de Saint-Aubin.

D'autres amateurs ont à leur actif un œuvre plus nombreux et plus caractéristique : L.-C. de Carmontelle, A. de Marcenay de Ghuy, le Comte de Caylus, J.-B. Grateloup, Vivant-Denon, l'abbé de Saint-Non.

Louis Carrogis, dit de Carmontelle, lecteur du duc d'Orléans, était né à Paris le 15 août 1717 ; homme agréable, esprit cultivé, cet amateur, tour à tour peintre, graveur, littérateur, sut se rendre indispensable auprès de son maître : il fut un organisateur modèle de toutes les fêtes et écrivit même de petites comédies pour les représentations théâtrales données à la Cour de Philippe d'Orléans qui s'offrit plus d'une fois le plaisir de tenir un rôle en personne.

L.-C. de Carmontelle, mort en 1806, a surtout dessiné des portraits : il en a gravé lui-même six ou huit ; le Musée de Chantilly possède plus de cinq cents de ses dessins ; c'est donc là qu'on peut juger de la valeur de cet amateur : talent modeste, auquel on ne saurait refuser



La Marchande a la toilette : *G. Vidal, d'après Nic. Lavreince.*

cependant la qualité de la ressemblance dans les nombreuses effigies qu'il nous a laissées.

Il a gravé — cela était à prévoir — le portrait en pied de *Philippe, duc d'Orléans*, accompagné de son fils, le Duc de Chartres, c'est la planche la plus recherchée de celles dues à sa pointe.

Parmi celles gravées d'après ses dessins, nous citerons plus particulièrement *Mozart et ses deux enfants*, jouant de la musique, par J.-B.-J. Delafosse (1721+1775), *Philippe, duc d'Orléans*, à cheval, un cor en bandoulière, par le même graveur; le *Duc Albert de Chevreuse*, par Aug. de Saint-Aubin ; *Franklin*, par D. Née ; une *Jeune Femme brodant*, par G. Demarteau ; enfin la *Malheureuse Famille Calas*, par Delafosse, estampe publiée pour venir en aide à une souscription qui avait été ouverte en faveur de cette famille, à laquelle Voltaire intéressa, comme on le sait, l'opinion publique.

L'œuvre gravé d'Antoine de Marcenay de Ghuy (1724+1811) est, plus que celui de Carmontelle, un œuvre de graveur de profession : ses planches sont traitées avec un soin tout particulier et une grande connaissance des ressources du métier, mais la facture, assez

Philippe d'Orléans et son Fils. Vente Vignères, 39 fr. — Vente du B[on] Pichon, 77 fr. — Vente Defer-Dumesnil, 85 fr. — Vente A. Hubert, 200 fr. — Vente Gerbeau, 50 fr.

Mozart et ses enfants. Vente Didot, av[t] t. l., 473 fr.— Vente de Lapeyrie, 92 fr.— Vente A. Hubert, 320 fr. — Vente Kuhnen, 250 marks.

Philippe d'Orléans (par Delafosse). Vente Vignères, 60 fr.

Le Duc Albert de Chevreuse. Vente Vignères, à l'eau-f. p., 23 fr.

Franklin (par D. Née). Vente Didot, 2 épr. av[t] et avec l. l., 57 fr. — Vente Bouvrain, 32 fr. — Vente 21 février 1903, av[t] l. l., 50 fr.

curieuse, est un peu pénible et mesquine ; il a laissé toutefois quelques portraits non dénués de tout mérite : le *Maréchal de Saxe*, d'après Liotard ; *Turenne*, d'après Ph. de Champaigne ; *Stanislas-Auguste*, roi de Pologne, d'après Madame Baciarelli ; *son propre portrait* enfin. De Marcenay est beaucoup moins heureux dans les sujets qui demandent de l'élévation et de la grandeur : son *Testament d'Eudamidas*, d'après Poussin, en est un exemple frappant, et, fait curieux à enregistrer, ce fut l'estampe qui lui tint le plus au cœur ; c'est la plus haut cotée de ses planches, dans les prix qu'il en demandait. Le catalogue de son œuvre comprenant soixante-et-onze planches a été dressé par M. Louis Morand qui a jeté quelque lumière sur cette sympathique figure d'amateur bourguignon.

Parmi les amateurs, le Comte de Caylus est, avec Pierre-Jean Mariette et l'abbé de Saint-Non, l'un des plus réputés : c'était un amateur doublé d'un homme de science et d'un grand travailleur, et, si Diderot proposa ironiquement d'écrire l'épitaphe suivante sur son tombeau :

> Ci-git un antiquaire, acariatre et brusque
> Ah ! qu'il est bien logé dans cette cruche étrusque !

ses contemporains, Mariette au premier rang, surent reconnaître, pour la plupart, la réelle valeur de ce comte-

L'Œuvre de Marcenay. Vente Guichardot, en 315 planches, 1.000 fr. — Vente 17 mars 1910, réunion de 26 portraits, 860 fr.

Turenne. Vente Vignères, av[t] t. l., 11 fr.

Portrait de A. de Marcenay. Vente Vignères, av[t] t. l., 12 fr.

amateur et l'influence qu'il exerça par sa situation, ses recherches et ses travaux. Né à Paris, le 31 octobre 1692, Anne-Claude-Philippe de Thubières, de Grimoard, de Pestels, de Lévi, comte de Caylus, pour l'appeler par tous ses titres, avait débuté dans la carrière des armes ; mais il devait bientôt démissionner pour se livrer à l'étude de l'art antique et moderne, étude qui aboutissait à un *Recueil* — en sept volumes — *d'Antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines* (1752+1767), puis à un autre *Recueil de pierres gravées*. Pour le premier de ces ouvrages, il s'était assuré la collaboration d'Edme Bouchardon, qu'il chargea de l'exécution des dessins.

L'œuvre gravé de Caylus est copieux : outre les deux considérables ouvrages cités plus haut, il exécuta diverses eaux-fortes isolées, dont *Madame Deshoulières testant en faveur de son chat*, d'après Coypel, — il collabora aux *Figures de différens caractères de Watteau*, aux *Cris de Paris*, de Bouchardon, et copia plusieurs centaines de dessins de maîtres anciens, Michel-Ange, Rembrandt, Titien, Van Dyck, les Carrache, le Guerchin, dont les cuivres sont conservés pour la plupart à la Calcographie du Louvre : tout cela croqué avec beaucoup de facilité, sans prétention et assez dans l'esprit des maîtres traduits.

Le Comte de Caylus qui était apparenté à Madame

M[me] Deshoulières testant en faveur de son chat. Vente Gerbeau, 62 fr.

de Maintenon, paraît-il, mourut le 5 septembre 1765.

Comme de Marcenay, Jean-Baptiste Grateloup s'affirme avant tout un graveur, et, plus encore que son confrère-amateur, il a cherché en premier lieu la finesse et la perfection du métier ; J.-B. Grateloup a exécuté par un procédé qu'il disait lui être particulier, et dont il emporta le secret dans la tombe, neuf minuscules portraits qu'il mit six années entières à graver : *Bossuet en pied*— le Bossuet de Drevet — ; *Bossuet en buste*; le *Cardinal de Polignac*, d'après H. Rigaud ; *Descartes*, d'après Frans Hals ; *John Dryden*, d'après G. Kneller ; *Adrienne Le Couvreur*, dans le rôle de Cornélie, d'après Ch. Coypel, portrait que nous connaissons déjà par la gravure de P.-J. Drevet ; *J.-B. Rousseau*, d'après Aved ; enfin *Fénelon*, d'après Vivien. « Les portraits-miniatures de Gra« teloup — ont écrit MM. le Baron Portalis et H. Beraldi « — sont une des curiosités de la gravure au XVIIIe siècle.

Les NEUF PORTRAITS DE J.-B. GRATELOUP. Vente Destailleur, 855 fr.— Vente J. Bouillon, 580 fr. — Vente Gerbeau, 3 des portraits en double état, 600 fr. — Vente 17 mars 1910, avec 3 pièces ajoutées de son neveu, J.-P.-S. de Grateloup, 410 fr.

BOSSUET en pied (par Grateloup). Vente Didot, 95 fr.— Vente 12 déc. 1904, avt la date, 126 fr. — Vente H. de Roissy, 150 fr.

Le Cal DE POLIGNAC (par Grateloup). Vente Didot, 1er état, 170 fr. — Vente H. de Roissy, 1er état, 150 fr. — Vente 20 déc. 1903, 81 fr.

DESCARTES. Vente Didot, 45 fr.— Vente 19 mars 1910, 1er état, 41 fr.

DRYDEN. Vente Vignères, 51 fr. — Vente 19 mars 1910, avt le nom du peintre, 47 fr.

ADRIENNE LE COUVREUR (par Grateloup). Vente Didot, 1er état, non décrit, 75 fr. ; 1er état, décrit, 195 fr. — Vente 3 avril 1901, 1er état, 101 fr.

J.-B. ROUSSEAU (par Grateloup). Vente Camberlyn, 43 fr. — Vente Didot, 40 fr. — Vente 16 janvier 1894, 71 fr.

FÉNELON (par Grateloup). Vente Camberlyn, 63 fr. — Vente 20 déc. 1903. 2e état, 79 fr.



L'Heureux Moment : *Nic. de Launay, d'après Nic. Lavreince.*

« Mais on doit se garder d'avoir pour eux l'admiration
« excessive qu'ils excitent chez quelques amateurs. Si
« l'on nous les présente comme des chefs-d'œuvre dignes
« d'être placés à côté de ceux signés par Ficquet, nous
« sommes fort tentés de protester, mais si l'on nous les
« recommande seulement comme un travail intéressant
« d'amateur, comme le résultat d'un procédé curieux,
« auquel le mystère même dont il est entouré donne un
« attrait de plus, alors nous sommes tout prêts à acquiescer
« et à constater que ces petites estampes sont étonnantes
« de finesse, surtout le *Bossuet* qui est un véritable tour
« de force. » Ce jugement est le nôtre.

Né à Dax en 1735, J.-B. Grateloup mourut en 1817.

Dominique-Vivant de Non, ou Denon, appartient à l'histoire de l'art de deux siècles : à l'art du xviii[e] siècle, par les nombreuses eaux-fortes qu'il a gravées et parmi lesquelles se détachent de fringants petits portraits de femmes nous révélant l'homme à bonnes fortunes ; à l'art du xix[e], par ses lithographies et sa situation officielle de Directeur des Musées Impériaux. Denon appartient aussi au xviii[e] par nombre de petites fantaisies, des polissonneries même sans conséquence, parce que seulement effleurées, puis par une vignette fort rare et dont on ne connut pendant fort longtemps que trois épreuves : c'est l'image de *Madame de Laborde enceinte*, se promenant en compagnie d'un petit chien ; le goût et la mesure apportés dans la composition de cette vignette en font une planche gracieuse, alors qu'elle eut pû être

vulgaire et déplacée. C'est une petite pièce ardemment convoitée, et les rares privilégiés ayant le bonheur de la posséder s'empressent de la joindre aux *Chansons* de Laborde, pour lesquelles Denon avait également dessiné le portrait, dit « à la lyre », de *J.-B. de Laborde*, son mari. L'une et l'autre de ces planches, sont dues à la collaboration de Née et Masquelier.

Denon a exécuté quelques copies d'après des eaux-fortes de Rembrandt, et l'on cite l'anecdote d'un amateur, Seroux d'Agincourt, qui, lui ayant prêté une épreuve de la *Mort de la Vierge*, de ce maître, ne sût reconnaître l'original de la copie, lorsque Denon les lui présenta ensemble. La légende veut que l'amateur, en signe d'admiration, ait abandonné son épreuve à l'intelligent copiste.

Denon, qui avait été témoin de la découverte par l'abbé Zani, au Cabinet des Estampes de Paris, d'une épreuve d'un nielle alors attribué à Maso Finiguerra — attribution depuis contestée —, en a conservé le souvenir par une petite planche où il a représenté le savant italien examinant une estampe, la loupe à la main. On doit également à la pointe de Denon le portrait de *Joly père*, conservateur du Cabinet des Estampes, au moment où la découverte se produisit, puis celui du célè-

Mme DE LABORDE ENCEINTE. Vente Vignères, 605 fr. — Vente 28 avril 1908, 655 fr.

J.-B. DE LABORDE (dit à la lyre). Vente Vignères, à l'eau-f. p., 800 fr.; av^t l. l., 499 fr. — Vente Soulavie, filet de marge, 182 fr.

JOLY PÈRE. Vente Vignères, 4 fr. 50. — Vente Destailleur, 18 fr.

bre conventionnel *Barère,* représenté à la tribune ; cette dernière pièce reproduit une œuvre de J.-B. Isabey.

Né à Chalon-sur-Saône, le 4 janvier 1747, mort à Paris, le 27 avril 1825, Denon joua un très beau rôle en 1815, luttant, avec une ténacité au-dessus de tout éloge, contre les Alliés qui voulaient reprendre les œuvres d'art que les conquêtes impériales avaient données au Musée du Louvre ; son courage et sa persévérance permirent alors à la France de conserver quelques épaves de ses victoires antérieures, et M. Ch. Saunier, dans les *Conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire,* a décrit par le menu les péripéties, et même les dangers, au milieu desquels Denon et son collègue Lavallée durent se débattre, pour leur plus grand honneur.

L'abbé Jean-Claude-Richard Saint-Non est encore une figure fort sympathique ; fils d'un receveur-général, il naquit en 1727 ; il entra dans les ordres minimes, mais plus par respect pour la volonté de son père, que par vocation, et c'est en obéissant au même sentiment, qu'il siégea quelques années au Palais, comme conseiller au Parlement. Dès 1753, l'abbé de Saint-Non s'essaya à l'eau-forte, mais c'est de son voyage en Italie, effectué de 1759 à 1761, que date sa passion pour tout ce qui touche aux arts ; il fit d'ailleurs ce voyage dans des conditions exceptionnelles ; il fut, en effet, le compagnon d'Hubert Robert et de Fragonard, et c'est avec ces deux maîtres

BARÈRE. Vente Didot, av[t] t. l., 27 fr.

qu'il parcourut villes, églises, musées et palais. Saint-Non s'était attaché à eux ; ceux-ci le payèrent de retour, et les noms des trois voyageurs restent maintenant inséparables. Au retour d'un second voyage en Italie, l'abbé de Saint-Non publia un *Voyage pittoresque à Naples et dans les deux Siciles,* ouvrage qui, commencé en 1778, ne fut terminé qu'en 1786, ruinant son auteur qui, pour ces cinq volumes, n'avait rien ménagé de ce qui doit faire d'une œuvre un monument « *ære perennius* ». Saint-Non mourut quelques années après, le 25 novembre 1791, laissant le souvenir d'un caractère ardent et délicat, d'un homme franc, dévoué et généreux.

Dans le monde des amateurs ayant tenu la pointe, il ne faudrait pas oublier Claude-Henri Watelet, non plus que son amie Marguerite Lecomte, surnommée la « meunière du Moulin-Joli ». Claude-Henri Watelet, né à Paris en 1718, était le fils d'un receveur-général des finances,auquel il succéda dans sa charge. Aimant les arts, au même titre que l'abbé de St-Non ou le Comte de Caylus, il fut moins bien doué qu'eux. Dans les trois cents pièces qu'il a gravées, quelques portraits seulement s'élèvent au-dessus d'une médiocrité banale, grâce encore à la valeur de l'artiste dont il traduisait les dessins : Ch.-Nic. Cochin fils. Citons, parmi ces portraits, ceux de *Marguerite Lecomte,* du *Chevalier de Breteuil,* de *Lady Hervey,* du *Comte de Vence.* Watelet est aussi l'auteur d'un *Poème sur la Peinture* qui lui ouvrit les portes de l'Académie ; enfin lorsqu'il mourait, en 1786, il laissait inachevé un



Roman dangereux : *J. S. Helman, d'après Nic. Lavreince.*

Dictionnaire des Arts de peinture, sculpture et gravure, continué et publié, six ans plus tard, par le graveur P.-Ch. Levesque. Un œuvre de Watelet composé de deux cent soixante-quinze planches parut à la vente du Baron Pichon en 1897 ; il fut adjugé en bloc 150 francs, ce n'était pas cher comme l'on voit.

Marguerite Lecomte, la compagne de Watelet, était la femme d'un procureur : était-elle veuve au moment où Watelet la connut, ou bien séparée à l'amiable ? Nous l'ignorons. L'on ignore aussi jusqu'à ses dates de naissance et de décès ; elle survécut toutefois à son ami, et mourut vers 1795. Le profil de Marguerite Lecomte nous est connu : non seulement Watelet le grava, mais aussi Lempereur d'après un dessin de Watelet. Watelet s'est enfin gravé d'après un dessin de Cochin fils.

La liste des amateurs serait incomplète si nous omettions de parler du plus célèbre d'entr'eux, Pierre-Jean Mariette, à la fois l'un des plus érudits parmi les curieux, et l'un des plus savants entre les historiographes de l'art ; non pas que le célèbre annotateur de l'*Abecedario* d'Orlandi, tienne une place imposante par ses gravures personnelles, mais la science et le goût qui président à ses écrits, plus d'une fois pillés avant leur publication

Portrait de Marguerite Lecomte (par Watelet). Vente Vignères av[t] l. l., 41 fr.

Portrait de Marguerite Lecomte (par Lempereur). Vente Vignères, 20 fr. — Vente Soulavie, 19 fr.

Portrait de Watelet. Vente Vignères, 15 fr.

et consultés avec fruit depuis, lui assignent une place toute particulière.

Né à Paris, rue St-Jacques, le 7 mai 1694, P.-J. Mariette était petit-fils de Pierre et fils de Jean Mariette, marchands d'estampes, à l'enseigne des Colonnes d'Hercule. Après un voyage en Allemagne, puis en Italie, P.-J. Mariette qui s'était créé de nombreuses et solides relations parmi les curieux de ces deux pays, avec lesquels il demeura en constante correspondance, revint à Paris ; il vécut retiré, mais en conservant des amitiés d'artistes, tels que Le Moine, Boucher, Cochin, ou d'amateurs, comme Crozat et Caylus ; ce fut une personnalité modeste et une influence considérable à la fois, écrivait Alfred Sensier : il n'est pas jusqu'à l'aimable pastelliste italienne, Rosalba Carriera, qui ne trahit son admiration pour Mariette dans une lettre qu'elle lui adressait un jour, alors qu'elle était devenue aveugle — « Cependant je vous demanderai « une grâce nouvelle; ce sera celle de me donner les moyens « de correspondre, au moins en quelque chose avec vous ; « votre beau génie fait honneur à votre nation ; c'est une « vérité que je ne cesserai de publier ainsi que l'excellence « de votre mérite. » On ne saurait désirer de plus bel et de plus doux éloge.

A propos de l'*Abecedario,* MM. le Baron Portalis et H. Beraldi, ont écrit : « Dès longtemps Mariette avait « été frappé des lacunes, des erreurs et omissions du livre « du P. Orlandi sur les artistes : *Abecedario pittorico.* « Ayant fait interfolier son exemplaire, il consignait

« au jour le jour ses observations, redressant les erreurs, « dépouillant les correspondances d'artistes, les extraits « des comptes des bâtiments royaux, notant ses souve- « nirs personnels. Le savant amateur avait fait de ce « travail de toute sa vie un inappréciable monument « d'histoire artistique, véritable mine où puisent tous « ceux qui écrivent sur l'art depuis cent ans, et qui n'a « été imprimé intégralement qu'il y a quelques années, « par la Société des Archives de l'Art français. C'est là « qu'on peut suivre, avec la progression constante de sa « remarquable collection, les diverses pérégrinations des « plus beaux tableaux, des plus précieux dessins, qu'on « peut trouver les renseignements les plus précis et tou- « jours marqués au coin de la plus scrupuleuse exac- « titude sur les artistes, leur famille, leurs travaux, « des anecdotes même, enfin tout ce qui peut éclairer « l'histoire de l'Art. »

P.-J. Mariette mourut le 10 septembre 1774. La vente de ses collections, que le Cabinet des Estampes tenta d'acquérir, mais sans succès, faute d'argent, eut lieu en 1775 et en 1776 ; elle produisit la somme de 350.000 livres.

Augustin de Saint-Aubin, a gravé un portrait de P.-J. Mariette, d'après un dessin de Cochin fils.

La rue St-Jacques, où naquit et vécut P.-J. Mariette,

Portrait de P.-J. Mariette. Vente Vignères, à l'eau-f. p., 45 fr. ; état ordinaire, 11 fr.

était, au XVIIIe siècle, la voie privilégiée des graveurs et des marchands d'estampes ; de son point d'origine, la Seine, à son point terminus, la porte St-Jacques qui n'existe plus, elle était tout du long habitée par nombre d'entre eux. Dès l'entrée, l'on trouvait sur ses pas, à l'entour de l'église St-Séverin, Mondhare et Bertrand ; quelques maisons plus haut, au coin ou vis-à-vis la rue de la Parcheminerie, J. Daullé, L.-M. Bonnet, Crepy, Madame Breton, puis, échelonnés sur tout son parcours, Bradel, « Au nom de Jésus », J.-J. Flipart, « A l'Encre », Desrochers, puis Marie-Anne Horthemels, « Au Mecenas », Rochefort, « Au Palmier », Esnauts et Rapilly, « A la Ville de Coutances » ou « A la Croix de Lorraine », Huquier, « Aux Armes d'Angleterre », Jeaurat, « Au Livre d'Or », Danizy, « Au Chinois », L.-S. Lempereur, « Au-dessus du petit Marché », Dupin, « Au Cœur bon », et vingt ou trente autres encore.

Après cet hommage rendu aux amateurs, reprenons la route un instant abandonnée : nous allons nous trouver en présence de maîtres ou d'artistes qui évoluent dans les vingt dernières années du siècle et qui appartiennent pour quelques-uns également au XIXe siècle ; les maîtres ou les artistes auxquels nous faisons allusion sont David, Taunay, Boilly, Prudhon, Carle Vernet, Swebach-Desfontaines, parmi les peintres ; J.-G. Wille, Duplessi-Bertaux, Bervic, Boissieu, Maurice Blot, Boucher-Desnoyers, parmi les graveurs.

Jacques-Louis David marque l'un des grands noms



BILLET DOUX : *Nic. de Launay, d'après Nic. Lavreince.*

de l'histoire de l'Art ; mais jugé diversement, exalté par les uns qui ont vu en lui le restaurateur du goût, honni par d'autres qui l'accusent au contraire d'avoir annihilé la grâce française, le célèbre réformateur, ne joue qu'un fort petit rôle dans le domaine de l'estampe, notre domaine, dans l'estampe au XVIIIe siècle, entendons-nous ; au siècle suivant, sa part, en effet, est beaucoup plus belle. Parmi les gravures exécutées d'après J.-L. David, avant 1800, nous ne voyons guère à citer que l'impressionnant *Marat* mort, en buste, fort bien gravé par Copia, le *Lavoisier*, de J.-J.-F. Tassaert, le *M.-J. Sedaine*, de P.-C. Levesque, et le *Dubois-Crancé*, de Miger, le *Serment du Jeu de Paume*, une des plus grandes eaux-fortes de Denon, enfin des *Costumes officiels*. Les importantes planches de Massard, de Morel, sont postérieures à la date extrême à laquelle nous nous arrêtons dans ce Manuel.

Dans les pages consacrées à la gravure en couleurs, nous avons déjà mentionné les estampes les plus recherchées de Taunay (1755+1830) : les quatre pendants de Descourtis ; c'est en somme tout ce qui mérite de rester de son œuvre gravé ; ne faut-il pas mieux taire la *Vie de l'Enfant prodigue ?*

Avec Louis-Léopold Boilly, nous nous retrouvons encore en présence d'un des peintres égrillards prisés de leur vivant ; de nos jours, Boilly a aussi l'heureuse

MARAT. Vente Soulavie, 51 fr.
M.-J. SEDAINE. Vente Vignères, avt l. l., 18 fr.
SERMENT DU JEU DE PAUME. Vente Soulavie, 22 fr.

chance de voisiner par les traductions de Chaponnier, de Tresca, et de Bonnefoy, avec Baudouin, Fragonard, Moreau, Debucourt et Janinet dans les cartons des collectionneurs. Les épreuves, imprimées en couleurs notamment, jouissent d'une grande faveur : à la vente Ligaud, en 1899, la *Douce Résistance* ne s'adjugeait-elle pas déjà sept cents francs ?

Boilly, à en juger par les estampes qui ont popularisé en quelque sorte son nom, ne mériterait pas l'honneur qui lui est fait ; nous n'oserions pas avancer qu'il composât avec un goût très fin ; en tout cas, il fait le plus souvent preuve de vulgarité, et, lorsqu'il veut exprimer la mimique de ses personnages, continuellement préoccupés de la bagatelle, c'est avec une pauvreté d'expression qui confine alors à la banalité, sinon au ridicule, comme par exemple : la *Douce impression de l'Harmonie* et la *Suite de la Douce Impression de l'Harmonie, Honny soit qui mal y pense, Poussez ferme, Ah ! Ah ! qu'il est sot, Prends ce biscuit*, la *Serinette, Que n'y est-il encore* et dix autres

La Douce Résistance. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 31 fr. — Vente 15 déc. 1908, 105 fr. — Vente Ligaud, impr. en coul., 700 fr. — Vente 30 janv. 1908, impr. en coul., 601 fr.

La Douce Impression de l'Harmonie et la Suite de la Douce Impression. Vente Ligaud, impr. en coul., 355 fr. — Vente Lacroix, impr. en coul., 300 fr. — Vente 29 nov. 1899, impr. en coul., 276 fr. — Vente C[te] de L*** (1902), impr. en coul., 560 fr.

Ça ira. Vente avril 1908, 34 fr. — Vente 30 janv. 1908, 70 fr. — Vente Ligaud, av[t] l. l., 68 fr.

Honny soit qui mal y pense. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 40 fr. — Vente Vignères, av[t] l. l., 40 fr. — Vente Ligaud, av[t] l. l., 30 fr.

Poussez ferme. Vente Ligaud, 34 fr.

La Serinette. Vente Gerbeau, av[t] l. l., 75 fr. — Vente Ligaud, 19 fr.

fadaises encore, gravées par Vidal, Honoré, Mixelle, Bonnefoy, Wolff, sans oublier *Ça ira* et *Ça a été*, deux planches par Mathias et Texier qui, dans un second tirage, portent pour titres : les *Dangers de l'Inexpérience* et le *Levé des Epoux*. Si l'on tient absolument à collectionner Boilly, un choix discret s'impose : le *Prélude de Nina* — une jeune femme, au clavecin, se détourne vers son accompagnateur qui l'embrasse —, par Chaponnier ; l'*Optique* — que nous reproduisons —, par Cazenave, et dont le principal personnage serait Mademoiselle Gely, la seconde femme de Danton ; au besoin, la *Douce résistance* — une jeune femme se laisse étreindre par un jeune homme —, par Tresca ; l'*Amant favorisé* et la *Comparaison des petits pieds*, par Chaponnier ; la *Cocarde Nationale*, par A. Legrand, une des planches les plus rares de l'œuvre ; la *Marche incroyable* (An VII), par Bonnefoy. C'est tout, et c'est très suffisant.

Boilly, qui était né à la Bassée, le 5 juillet 1761, faillit

Que n'y est-il encore ? Vente Muhlbacher, impr. en coul., 61 fr. — Vente F. Arnault, 35 fr.

Le Prélude de Nina (par Chaponnier). Vente Mailand, av[t] l. l., 41 fr. — Vente 6 mars 1894, 25 fr. — Vente Gerbeau, av[t] l. l., 155 fr. — Vente Ligaud, av[t] l. l., 108 fr. — Vente 20 mai 1901, av[t] l. l., 150 fr.

L'Optique. Vente 15 déc. 1908, impr. en coul., 505 fr. — Vente du B[on] Pichon, impr. en coul., 331 fr. — Vente Ligaud, impr. en coul., 365 fr. — Vente 8 avril 1910, impr. en coul., 770 fr.

L'Optique et l'Amour couronné (imprimées en couleurs). Vente Gerbeau, 1.660 fr. — Vente 23 mars 1904, 680 fr.

La Comparaison des Petits Pieds et l'Amant favorisé. Vente Muhlbacher, av[t] l. l., 95 fr.

La Cocarde nationale. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 76 fr.

La Marche incroyable. Vente Muhlbacher, 80 fr. — Vente 6 mars 1894, 20 fr. — Vente Rodière, 85 fr.

périr pendant la période orageuse de la Révolution, victime de ses grivoiseries, que le gouvernement d'alors jugeait du plus pernicieux effet : l'on pourrait cependant rappeler que le jacobin Sergent exposait une grivoiserie au moins égale à celles de Boilly, en pleine Terreur ; mais on ne doit pas s'étonner de contradictions aussi flagrantes dans un temps aussi fertile en agitations que la période évoquée ; Boilly, en tout cas, ne dut d'avoir la vie sauve qu'à l'heureuse intervention de David, alors tout puissant.

Boilly, auquel on attribue cinq mille portraits, peints ou dessinés, avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1833 ; il mourut très âgé, le 5 janvier 1845.

Outre les passables et mauvaises planches gravées d'après Boilly que nous avons citées, on en rencontre d'autres dans les collections, notamment : l'*Amusement de la campagne*, l'*Attention*, la *Jarretière* et la *Solitude*, série de quatre pièces par S. Tresca ; la *Dispute de la rose* et la *Rose prise*, par J. Eymar et F. Cazenave ; le *Cadeau* et *Qu'elle est gentille*, par Bonnefoy ; Le *Sommeil trom-*

L'Amusement de la Campagne, l'Attention, la Jarretière et la Solitude. Vente Ligaud, impr. en coul., 227 fr.

La Dispute de la Rose et la Rose prise. Vente Ligaud, impr. en coul. 345 fr. ; en noir, 160 fr.

Le Cadeau et Qu'elle est gentille. Vente Ligaud, impr. en coul., 205 fr. — Vente du Bon Pichon, impr. en coul., 185 fr.

Le Cadeau et la Douce Résistance. Vente du Bon Pichon, impr. en coul., 185 fr.

Le Bouquet chéri. Vente 6 mars 1894, 30 fr. — Vente F. Arnault, 80 fr. — Vente 28-29 avril 1908, 54 fr.

Le Bouquet chéri et l'Heure désirée (de Fournier). Vente Cte de L*** (1902), impr. en coul., 1.350 fr.

La Crainte mal fondée et la Tourterelle chérie. Vente Rodière, impr. en coul., 592 fr. — Vente 28 févr. 1908, impr. en coul., 705 fr.



LA BELLE JARDINIERE M.e de Pompadour

Gravé d'après le Tableau Original qui etoit au Château de Bellevüe, et qui se trouve aujourd'hui en la possession de Mr. Fontanel associé honoraire et garde des dessins de l'Académie de Montpellie

A Paris chez Basan et Poignant rue et Hôtel Serpente

BELLE JARDINIÈRE : *J. L. Anselin, d'après Carle Vanloo.*

peur et le *Réveil prémédité,* par Wolff ; *Défends-moi* et la *Leçon d'union conjugale,* par Petit ; la *Crainte mal fondée* et la *Tourterelle chérie,* par L.-J. Allais ; enfin le *Bouquet chéri,* par Chaponnier. Si nous avions la prétention de faire un choix, il est bien des gravures que nous nous empresserions de passer sous silence ; mais dans un Manuel, nous ne pouvons songer à imposer un criterium absolu ; si l'amateur y cherche parfois en effet un guide ou une direction, il désire le plus souvent y trouver un renseignement ; c'est à ce dernier titre que nous ne craignons pas de mentionner les planches seulement « collectionnables ».

La plupart des planches de Tresca ou de Chaponnier, d'après Boilly, ont été copiées en réduction par A. M. de Gouy, entr'autres le *Prélude de Nina* et la *Comparaison des petits pieds.* Ces réductions, de forme ronde, étaient alors destinées à orner des bonbonnières et des tabatières ; elles sont avidemment recherchées de nos jours, surtout lorsque les exemplaires en sont tirés en couleurs ; elles valent alors de 100 à 150 et même 200 francs. Dans certains intérieurs, elles remplacent les miniatures.

La presque totalité des estampes traduisant les œuvres de L. Boilly sont exécutées au pointillé ; à ce moment, ce procédé, importé d'Angleterre, commençait à faire fureur chez nous, au point que les graveurs français

Le Réveil prémédité. Vente Ligaud, impr. en coul., 66 fr.
Défends-moi et la Leçon d'Union conjugale. Vente F. Arnault, 100 fr
Le Prélude de Nina (par de Gouy). Vente 8 avril 1900, 200 fr.

Ruotte, de Montigny, Aug. Le Grand, J.-P. Levilly, Le Cœur, Elie Auvray, Darcis, Clavareau, Mesdemoiselles Victoire Le Veau et Rollet non seulement employaient ce moyen de graver, mais copiaient jusqu'aux planches de Bartolozzi, de Smith, de Ward, d'Angelica Kauffman ou de Morland. Sous la main d'un Bartolozzi, la gravure au pointillé a fourni de charmantes pièces ; mais combien ce mode de gravure demande de science et de goût pour ne pas tomber immédiatement dans la fadeur et la banalité. La plupart des estampes ainsi exécutées par des graveurs secondaires en sont la preuve vivante et irrécusable. Faut-il même croire que Boilly a beaucoup perdu à être traduit par la gravure au pointillé ? Ce n'est pas impossible. Comme nous l'avons déjà fait pour les autres modes de gravure, nous donnerons les explications indispensables concernant la gravure au pointillé, mais dans le chapitre consacré à l'Ecole Anglaise, d'où elle est en quelque sorte originaire.

Une distance considérable sépare Prudhon de Boilly, que le hasard des dates seul rapproche. Prudhon est, à la fin du XVIII[e] siècle, le maître qui illumine son temps : il est le trait d'union entre la grâce aimable et le savant mais froid académisme : il est le génie qui comble un vide ; depuis Fragonard, Baudouin, les Saint-Aubin, Moreau, combien d'années se sont écoulées où l'art n'a eu en majorité pour servants que d'habiles ou de rusés metteurs en scène qu'une vogue inconsidérée fait quand même surnager ?

« A l'écart, dans l'ombre — ont écrit les Goncourt — « il y avait un peintre que David appelait avec mépris « le Boucher de son temps. Cependant celui-ci portait « dans la tête la Grèce et ses Dieux. Il n'arrachait pas « lambeau à lambeau les beautés de l'art antique ; il « les trouvait dans son âme, elles rayonnaient sous sa « main. L'intuition était sa science. Sans modèle, il ani- « mait ses créations avec le mouvement et la lumière « de la vie, il faisait courir le sang sous la chair, et la « divinité dans ses personnages. Les statues nacrées « marchaient et respiraient sous ses pinceaux, comme « des marbres sortis de terre qui prendraient leur essor « dans la peinture d'une Renaissance. Et le génie de « l'Antiquité allait une dernière fois revivre dans son « œuvre. Mais le nom de ce peintre ne devait être popu- « laire que dans la postérité : il s'appelait Prudhon. »

Pierre-Paul Prudhon, naquit à Cluny, le 4 avril 1758, de Christophe Prudhon, tailleur de pierres. Protégé, dès son plus tendre âge, par le curé de sa ville natale, Prudhon, après avoir passé par l'abbaye de Cluny, devint à Mâcon l'élève de Devosge. Marié, à peine adolescent, à la fille d'un notaire pauvre, Prudhon eut à lutter durement dès son entrée dans la vie ; protégé par le Baron de Joursanvault, — qui a gravé d'après lui, sous cette signature « le Bon W. J. sc. », quelques naïves scènes —, il obtint de cet amateur les subsides indispensables pour gagner Paris où il arrivait en octobre 1780. A Paris, comme dans sa province, Prudhon connut les heures

pénibles : aussi à la fin de 1783 regagna-t-il Dijon ; l'année suivante, il concourut pour le Prix de Rome, qu'il faillit perdre par excès de générosité, en terminant bénévolement le travail d'un concurrent qui obtint alors la récompense convoitée ; mais celui-ci, reconnaissant, avoua ce qu'il devait à Prudhon, et ce fut à ce dernier qu'échut enfin la pension.

Rentré en France en 1789, Prudhon retrouvait la même gêne, sinon même une misère plus noire, car des temps si troublés ne sont guère plus favorable à l'art qu'au commerce. Pour subvenir aux besoins pressants du ménage, il acceptait de dessiner des adresses, des en-têtes de papiers officiels, des vignettes, jusqu'à des miniatures. Ne nous en plaignons pas, cela nous a valu d'adorables pièces.

De 1794 à 1796, Prudhon vécut à Rigny ; de retour à Paris, il connut enfin de plus heureuses heures et c'est à partir de ce moment que commença le cycle des œuvres qui ont rendu son nom à jamais immortel. Une ombre seule surgissait alors au tableau : une très vive mésintelligence dans son ménage, qu'une circonstance particulière allait parachever. En 1803, en effet, Prudhon fut chargé de donner des leçons à une élève de Greuze, Mademoiselle Constance Mayer, alors âgée de 25 ans ; une grande sympathie ne tarda pas à régner entre le maître et son disciple et Mademoiselle Mayer devenait, peu après, et sa confidente et son amie ; cette idylle se termina, comme on le sait, des plus tragiquement, sur une parole prononcée imprudemment par Prudhon et mal interprêtée par Mademoiselle Mayer : le 25 mars 1821,



Les Bulles de Savon : *Adélaïde Boizot, d'après F. H. Drouais.*

Mademoiselle Mayer se suicidait en se coupant la gorge avec un rasoir, sous l'empire de l'émotion que lui avait causée, la veille, une question qu'elle avait adressée à Prudhon : « Monsieur Prudhon, si vous deveniez veuf, vous remarieriez-vous ? » A quoi celui-ci, pensant aux chagrins domestiques endurés pendant près de quarante ans, lui avait répondu : *Ah ! jamais !*

Prudhon ne survécut que deux ans à ce drame intime : il mourut le 16 février 1823. « C'est le cœur « brisé et dans la plus amère douleur que je passe des « jours qui auraient dû s'éteindre dans le moment qui « a vu expirer mon amie » écrivait Prudhon lui-même, dans les derniers moments de sa vie.

Prudhon a gravé et lithographié : son œuvre lithographique appartient au XIXe siècle, nous n'avons donc pas à nous en préoccuper ici ; quant à son œuvre gravé, il réside en deux planches sûrement de sa main et en trois ou quatre autres pièces qui lui sont d'ailleurs attribuées bien gratuitement.

Les deux planches par Prudhon sont : un *Enlèvement d'Europe*, par Jupiter métamorphosé en taureau, délicate planche d'un dessin très pur, restée inachevée, mais qui fut utilisée par le *Journal des Artistes* et insérée dans un de ses fascicules ; puis, *Phrosine et Mélidore*, estampe beaucoup plus importante composée et gravée

PHROSINE ET MÉLIDORE. Vente His de la Salle, eau-f. p., 95 fr. — Vente Galichon, eau-f. p., 560 fr. — Vente Vignères, avt l. l., 83 fr. — Vente 30 janv. 1908, avt l. l., 58 fr.

pour une édition de l'*Art d'aimer*, de Gentil Bernard, publiée par Didot en 1797, et que complétaient trois autres gravures également dessinées par Prudhon, mais gravées par Beisson et Copia : *Choisir l'objet*, l'*Enflammer*, *En Jouir*.

La planche gravée par Prudhon est une œuvre délicieuse, exprimant avec un charme exquis, la passion de l'amour dans sa meilleure acception. L'on connaît le sujet : Phrosine, ayant découvert la retraite de Mélidore, a traversé l'eau à la nage pour rejoindre son amant ; mais, épuisée d'un tel effort, c'est complètement évanouie qu'elle tombe dans les bras de Mélidore, revêtu de son costume d'ermite ; la scène qui se passe la nuit, éclairée par la lune, est saisissante. C'est à l'état d'eau-forte pure — trois épreuves seules en sont connues et l'une d'elles figure au Petit Palais, dans la collection Dutuit — que l'œuvre est complètement de Prudhon ; la pièce a été ensuite terminée, avec intelligence d'ailleurs, par B. Roger sans nul doute, auteur d'une réduction de cette composition.

Quant aux planches encore attribuées à Prudhon, il faut à notre avis les rejeter : la *Leçon de botanique*, qui nous montre un jeune homme et une jeune femme assis dans une bibliothèque et costumés dans un Moyen-Age de contrebande, n'a rien qui rappelle le maître charmeur qui nous occupe, lors même que cette vignette, d'après la tradition, aurait été gravée par Prudhon pendant son

En jouir. Vente Vignères, épr. non terminée, 103 fr.
Phrosine et Mélidore et En Jouir. Vente Mailand, av[t] l. l., 145 fr.

premier séjour à Paris ; l'indication gravée : « Prudhon fecit » n'a d'ailleurs été ajoutée que fort postérieurement, avec l'intention évidente d'aider à la vente de cette pièce parfaitement insignifiante. Edmond de Goncourt signale un petit *Génie* féminin, volant sur des nuées, une branche de laurier à la main : une épreuve, qui appartint jadis à Jean Gigoux, est maintenant au Cabinet des Estampes ; cette toute petite planche n'est pas dépourvue de charme; mais faut-il y voir Prudhon comme auteur de la gravure ?

Le portrait du pape des Théophilanthropes, *Réveillère-Lepeaux,* est un portrait gravé au pointillé et assez curieux, sans nom d'auteur, parfois attribué à Prudhon, parfois et plus justement à notre avis, à Copia. Cette petite estampe, très rare, porte l'inscription suivante : « Ce burlesque Pontificat était placé dans le Directoire. « Français de Nantes. Rapport des Onze. »

Enfin l'on rencontre couramment une planche, publiée jadis dans l'*Artiste* et qui offre l'un des personnages de la *Vengeance de Cérès,* gravée par Copia. Cette pièce est apocryphe.

Dans l'œuvre gravé d'après Prudhon, nous signalerons plus particulièrement les planches signées par ses deux interprètes directs : Copia et Roger.

Copia est l'auteur de charmantes vignettes allégoriques : la *Constitution française* — devenue une allégorie

La Constitution française. Vente 28 février 1894, av[t] l. l., 20 fr. — Vente Soulavie, avec l'inscription « à Napoléon I[er] », 10 fr.

dédiée *à Napoléon Ier, Empereur des Français.* — la *Liberté,* l'*Egalité,* la *Loi* ; de la *Vengeance de Cérès* et surtout du *Premier baiser de l'Amour* : on ne saurait traduire avec plus de délicatesse un si tendre sentiment : il est curieux de rapprocher la composition de Prudhon de la même scène composée par Moreau le jeune, Mallet et Schall : celle de Moreau est surtout gracieuse, celles de Mallet et de Schall, sans accent. Le *Premier baiser de l'Amour* existe à l'état d'eau-forte pure ; dans la suite, cette petite merveille fut retouchée, la signature se lit alors : « Maria » au lieu de Copia.

Jacques-Louis Copia était né à Landau en 1764 ; il mourut fort jeune à Paris, le 21 mars 1799. Outre ses planches d'après Prudhon qui le classent parmi les meilleurs graveurs-interprètes de la fin du XVIIIe siècle, alors qu'il se servait d'un moyen en soi-même ingrat — le pointillé —, nous n'oublierons pas de rappeler ici une de ses planches les plus caractéristiques : le masque de *Marat* mort, d'après Louis David, que nous avons précédemment cité : l'aspect en est impressionnant et simple à la fois, quoique le dessin en soit un peu sec. Copia est enfin l'auteur de plusieurs grivoiseries que nous mentionnerons.... pour n'avoir pas l'air de les ignorer : *Chit ! Chit !* et *Par ici,* d'après Mallet : ce sont d'aimables courtisanes à leur fenêtre, appelant le passant bénévole.

Le Premier Baiser de l'Amour. Vente Sieurin, avt l. l., 255 fr. — Vente Moignon, à l'eau-f. p., 770 fr. ; avt l. l., 405 fr. — Vente 17 février 1894, 18 fr.



La Baronne de Boufflers : *Augustin de Saint-Aubin.*

Quant à *Ah ! quel doux plaisir* et son pendant, catalogués dans l'œuvre de Lavreince, ils ne méritent pas l'honneur d'être décrits deux fois.

L'autre graveur préféré de Prudhon, Barthélemy-Joseph-Fulcrance Roger, était né à Lodève en 1770, et mourut à Sceaux-les-Chartreux en 1840 ; il avait été l'élève de Copia, malgré la très petite différence d'âge qui les séparait. Dans son œuvre gravé, on trouve, d'après Prudhon, l'*adresse de Merlen*, celle de la *veuve Merlen*, les vignettes d'en-tête pour le *Département de la Seine-Inférieure*, le *Ministère de l'Intérieur* (brevets d'invention) et la *Préfecture de la Seine*, les vignettes pour *Daphnis et Chloé*, avec la charmante scène du *Bain*, où Daphnis fait une douce violence à Chloé pour l'attirer dans l'eau ; celles pour la *Tribu indienne* qui contient la célèbre *Grotte*, où Edouard surprend Stellina au sortir du bain ; enfin l'*Amour séduit l'Innocence*, l'*Amour caresse avant de blesser*, la *Raison parle et le Plaisir entraîne* et son pendant, la *Vertu aux prises avec le Vice*, *Oh ! les jolis petits chiens* et *Mange, mon petit, mange*, *Jupiter et Léda* et *Vénus et l'Amour*. Dans toutes ces planches exécutées au pointillé, Barthélemy Roger a, comme Copia, interprété Prudhon avec une rigoureuse fidélité, plus particulièrement dans celles de petit format, où il est alors

Adresse de Merlen. Vente Goncourt, à l'eau-f. p., 200 fr.

La Grotte. Vente Galichon, av[t] l. l., 155 fr.

Oh ! les jolis petits chiens et Mange, mon petit, mange. Vente L*** (1910), av[t] l. l., 73 fr.

excellent ; n'est-ce pas, comme l'écrivent MM. Portalis et H. Beraldi, ce que l'on peut faire de mieux quand on a l'honneur de traduire Prudhon ?

Ce que B. Roger a gravé d'après d'autres artistes que Prudhon, ne mérite aucune attention ; nous ferons cependant une exception pour la *Marie-Antoinette,* en pied, non d'après Roslin, comme le fait remarquer M. G. Bourcard, dans « les Françaises du XVIIIe siècle » et dans « A travers cinq siècles de gravures », mais d'après Madame Vigée-Lebrun ; cette très importante estampe, d'une belle exécution, n'a été terminée qu'en 1828. Le cuivre, bien conservé, existe encore et appartient à M. Dupont aîné qui l'acquit à la vente du marchand d'estampes Blaizot, en mai 1892.

Prudhon avait un fils, d'abord graveur mais qui termina sa carrière comme employé aux pompes funèbres ! Il a gravé d'après son père quelques médiocres planches, parmi lesquelles il convient cependant de citer, comme s'inspirant de la méthode de Copia et de Roger, les deux grandes estampes suivantes : la *Fileuse ou Clothon* et la *Dévideuse ou Lachésis.*

Après le délicieux Prudhon, nous n'allons plus prendre contact qu'avec des artistes amusants, spirituels, sans plus ; aucun d'eux n'approchera de l'élévation de ce maître, pas plus que de sa grâce et de sa distinction toute particulière. Carle Vernet, Swebach-Desfontaines, Jean-Baptiste Isabey sont certes des talents, mais beaucoup plus superficiels : en tous cas, Vernet et Isabey

échappent au XVIIIe siècle par le meilleur de leur œuvre, datant de l'Empire et de la Restauration. Né à Bordeaux le 14 août 1758, Carle Vernet, fils de Joseph et père d'Horace, avait remporté le grand Prix de Rome en 1782 ; ses travaux postérieurs ne font guère présager de tels débuts ; il ne resta guère en Italie : en 1783, il était déjà de retour. Carle Vernet, nous apprennent ses biographes, avait semblé montrer d'abord quelque sympathie pour les idées nouvelles ; mais, blessé dans une émeute, tandis qu'il fuyait avec sa femme et ses deux enfants, Horace et Camille, sur la place du Carrousel, sa sympathie se changea alors en haine. N'avait-il pas vu d'ailleurs sa sœur, femme de l'architecte Chalgrin, périr sur l'échafaud ? Carle Vernet, agréé à l'Académie en 1789, a exposé aux Salons à partir de cette date jusqu'en 1836 : la presque totalité des gravures — et elles sont nombreuses — exécutées d'après ses aquarelles ou ses dessins sont postérieures à la fin du XVIIIe siècle ; c'est avec peine que nous trouvons à mentionner, parmi celles gravées au plus tard en 1800, les suivantes : le *Cheval effrayé par la foudre*, par Debucourt, en 1800, l'*Anglomane* et la *Course de chevaux*, par Darcis, *Bonaparte*, par Darcis également, quelques planches de *Chevaux*, par G. Marchand et Lefèvre-Marchand.

Jean-Baptiste Isabey (1767+1855) et Jacques-François-Joseph Swebach-Desfontaines (1769+1823), ont été également fort peu gravés : le premier n'appartient au XVIIIe siècle que par la planche des trois *Enfants Potocki*,

composition assez mal équilibrée et médiocrement gravée par Copia ; le second, outre le *Bal de la Bastille* et son pendant, que nous avons signalés, en parlant de Le Cœur, est encore connu par le *Café des Patriotes*, que grava J.-B. Morret : les premières épreuves du *Café des Patriotes* se reconnaissent à la variante suivante : les deux grenadiers, debout à gauche, ont des bonnets à poil ; un peu plus tard, en 1793 très probablement, les bonnets à poil furent remplacés par un casque plat et un bonnet phrygien. Le *Café des Patriotes* avait été gravé d'après une aquarelle et possédait un pendant : le *Café des Aristocrates*, qui n'a pas été reproduit ; les aquarelles de Swebach-Desfontaines en existent : elles ont passé en vente à la date du 22 février 1907 et furent adjugées ensemble six mille cinq cents francs.

Arrivés au terme de notre étude sur l'Ecole Française, nous ne saurions cependant la clore, sans parler de divers graveurs ou peintres-graveurs, qui ont laissé des planches suffisamment intéressantes pour rappeler leur mémoire : quelques-uns sont en quelque sorte des isolés, comme de Boissieu ou Duplessi-Bertaux ; d'autres au contraire, sont les continuateurs de la tradition du burin pur qu'ils ont porté à sa perfection de métier, parfois au détriment de l'Art même, comme J.-G. Wille, Bervic, Blot, Boucher-Desnoyers.

Jean-George Wille, qui a laissé des mémoires et un journal de sa vie, était d'origine allemande ; mais venu fort jeune à Paris qu'il ne quitta plus, il appartient à la gravure française. Né dans un village des environs de



Le Bal paré : *A. J. Duclos, d'après Aug. de Saint-Aubin.*

Kœnigsberg, le 5 novembre 1715, Wille arrivait à Paris dès l'année 1736 ; d'emblée, il se rendit chez Nicolas de Largillierre qui l'accueillit avec bienveillance ; il entra ensuite chez Daullé pour apprendre la gravure et, tout en se perfectionnant dans cet art, il gravait au plus fort rabais, pour vivre, des portraits pour Michel Odieuvre. Encouragé par son compatriote G.-F. Schmidt, à Paris depuis un certain nombre d'années, Wille tentait de graver de plus importantes planches qui, exécutées avec habileté, le firent rapidement connaître, comme les portraits de *Marguerite de Largillierre,* fille du peintre, du *Maréchal de Belle-Isle,* du *Maréchal de Saxe,* de *Phelipeaux comte de St-Florentin,* datés respectivement de 1738, de 1743, de 1745 et de 1751. J.-G. Wille n'avait donc que vingt-trois ans lorsqu'il grava le portrait de la fille de Largillierre : on constate par cette gravure, la connaissance du métier qu'il avait déjà, quoique encore fort jeune.

Fortement épris des petits-maîtres hollandais, J.-G. Wille consacra plus volontiers son burin à reproduire leurs œuvres : sa préférence marquée pour le talent propret de Gérard Dow le poussa même à traiter avec la même froideur des artistes d'un tempérament plus vibrant,

Marguerite de Largillière. Vente Didot, 15 fr.
Le Maréchal de Belle-Isle. Vente Didot, 20 fr.
Maurice de Saxe. Vente Didot, avt t. l., 460 fr.— Vente Destailleur, 25 fr.
Phelypeaux. Vente Didot, état non décrit par Le Blanc, 1.300 fr.— Vente Destailleur, 30 fr. — Vente A. Hubert, 80 fr.

comme Adrien Van Ostade par exemple. En tout cas, ses planches d'après les Hollandais constituent la caractéristique de son œuvre, et en voici la liste : la *Ménagère hollandaise,* dans sa cuisine, récurant un chaudron placé sur une table, la *Dévideuse,* la *Liseuse,* la *Tante de G. Dow,* d'après Gérard Dow, la *Cuisinière hollandaise,* tenant une broche, d'après G. Metzu, l'*Observateur distrait* — un jeune garçon occupé à souffler des bulles de savon, s'est interrompu un instant de son passe-temps pour regarder le spectateur —, d'après Mieris, le *Petit physicien,* tenant d'une main une coquille, et, de l'autre un chalumeau, regarde une bulle de savon qui s'élève, d'après G. Netscher ; d'après A. van Ostade, les *Deux bons amis,* assis à une table ; d'après G. Schalcken, le *Concert de famille*; enfin d'après Terburg, l'*Instruction paternelle* et la *Gazettière hollandaise.*

Ce que nous venons de citer de Wille est le meilleur de son œuvre, encore qu'il y étale avec complaisance un métier ennuyeux à l'excès, composé de toutes les recettes connues ; mais, où le désagrément de ses tailles calligraphiques, croisées, pointillées, striées, se fait encore plus vivement sentir, c'est dans la *Mort de Marc-Antoine,* de Pompeo Battoni, dans le *Philosophe du temps passé,* de Wille fils : rien alors ne rachète l'indiscrétion du métier, et l'on reste un peu surpris de la vogue prodigieuse du

La Dévideuse. Vente Destailleur, 49 fr.
Le Concert de Famille. Vente Debois, 600 fr.
La Mort de Marc-Antoine. Vente Camberlyn, av[t] l. l., 15 fr.

graveur qui fut jadis si populaire avec sa *Bonne Femme de Normandie*. A la vente de Verstolk de Sœlen, en 1847, un état de sa *Mort de Cléopâtre*, d'après Netscher, atteignit 475 florins, soit près de mille francs et une épreuve avant la lettre et avant les armes de son *Instruction paternelle*, 600 florins ou environ quinze cents francs !

Wille, qui mourut à Paris le 5 avril 1808, avait été reçu académicien en 1761 ; son journal nous le révèle comme amateur, suivant toutes les ventes où il acquérait des œuvres d'art, non seulement pour lui, mais pour des amateurs étrangers, d'Allemagne surtout. Wille eut de nombreux élèves, parmi lesquels, l'un d'eux s'est tout particulièrement distingué, Bervic.

Jean-Guillaume Balvay, dit Bervic, a recherché, comme son maître, la correction de la facture, la pureté de la ligne, mais, quoique servi aussi par une habileté extraordinaire, il a apporté un sentiment plus artistique dans ses gravures ; et, s'il tenta un jour un tour de force dans son *Laocoon*, il le regretta dans la suite. Né à Paris, le 23 mai 1756, Bervic gravait, en 1780 et en 1783, les portraits du *Comte de Vergennes*, d'après son propre dessin, et de *G. Sénac de Meilhan*, d'après J.-S. Duplessis. En 1803, Bervic était nommé membre de l'Institut, puis en 1819, il recevait une des cinq croix de la Légion d'honneur

Laocoon. Vente J. Bouillon, av l. l., 20 fr.

Le Cte de Vergennes. Vente Didot, 1er et 2e états, 14 fr. — Vente 3 avril 1901, av^t l. l., 46 fr.

Sénac de Meilhan. Vente de Lapeyrie, av^t t. l., 22 fr.—Vente L. Mar, av^t l. l., 20 fr. — Vente Soulavie, 20 fr.

réservées aux graveurs. Sa réputation, d'ailleurs motivée par la science qu'il déployait, sous une technique un peu rigide, s'était étendue à l'étranger, et Berlin, Vienne, Copenhague, St-Pétersbourg, Amsterdam, l'admirent au sein de leurs académies.

Parmi les gravures de Bervic appartenant au XVIII[e] siècle, citons le *Repos* — un vieillard assis auprès d'un enfant endormi —, d'après N.-B. Lépicié ; l'*Education d'Achille* par le centaure Chiron, d'après Regnault (1798), et surtout le portrait de *Louis XVI*, en pied, debout, en manteau royal, d'après Callet. On conte, au sujet de cette dernière planche, que Bervic, craignant d'être compromis pour avoir chez lui l'effigie du Roi, avait coupé son cuivre en plusieurs morceaux et que, les temps troublés passés, il avait trouvé le moyen de raccorder les morceaux et d'en tirer de nouvelles épreuves ; ces épreuves se rencontrent parfois dans les ventes ou bien chez les marchands d'estampes.

Maurice Blot et Boucher-Desnoyers, le second surtout, ont peu gravé au XVIII[e] siècle ; de Maurice Blot (1753+1818), graveur triste, se rapprochant plus de Beauvarlet que de Saint-Aubin, son maître, nous avons rappelé, dans les œuvres de Madame Vigée-Lebrun et de Fragonard, ses planches les plus connues ; mentionnons en dernier lieu, ses deux estampes d'après Aubry, la *Bonté*

Louis XVI. Vente Camberlyn, av[t] l. l., 100 fr.— Vente Didot, 17 fr.— Vente 20 déc. 1909, épr. de la pl. raccordée, 13 fr.



Le Concert : *A. J. Duclos, d'après Aug. de Saint-Aubin.*

maternelle et l'*Occupation du ménage ;* quant à Boucher-Desnoyers (1779+1857), toutes ses belles planches ont été exécutées au siècle suivant. Au XVIII[e] siècle, il n'a guère gravé que cinq ou six planches au pointillé, procédé qu'il devait bien vite abandonner pour le burin : parmi ses productions d'ordre très secondaire, citons les *Délices de l'Amour* et *Vénus désarmant l'Amour*, deux planches d'après Robert Lefebvre, la première gravée en 1796, la seconde en 1799.

Avec Duplessi-Bertaux et Jean-Jacques de Boissieu, nous quittons la gravure au burin pour l'eau-forte. Joseph Duplessi-Bertaux, qui s'était fait appeler le « Callot de son temps », était né à Paris en 1747 ; on ignore la date exacte de sa mort, placée par quelques iconographes en 1813 ; mais il faut certainement reculer cette date jusqu'en 1817 ou 1818, puisque cet artiste grava l'*Entrée de Louis XVIII à Paris* et la *Duchesse d'Angoulême visitant les casernes de Paris*, cette dernière planche datée de 1816. Elève de J.-M. Vien et de J.-Ph. Le Bas, Duplessi-Bertaux avait attiré l'attention sur lui par sa facilité à grouper et à graver de petits personnages d'une pointe nette mais assez incisive, et en 1770, sur la recommandation probable du Marquis de Marigny qui le protégeait, il était nommé professeur de dessin à l'Ecole Militaire. En 1789, Duplessi-Bertaux embrassa avec ardeur les idées nouvelles et fut mêlé plus d'une fois aux scènes dont il retraça, avec la pointe, les principaux épisodes ; ces petites eaux-fortes, en forme de frise, surmontées

de portraits gravés à la manière du lavis, par Levachez, sont l'un de ses meilleurs ouvrages ; il s'y montre vif, alerte et spirituel, mais il n'y est guère émouvant.

Les bibliophiles recherchent avec passion ses jolies petites vignettes pour le *Recueil des Meilleurs contes en vers* — Londres (Paris, Cazin, 1778) — plus connu sous le nom de : *Petits Conteurs*. Cette illustration forme, avec les scènes de la Révolution, la partie la plus spirituelle de son œuvre.

Quelques-unes de ses compositions ont été gravées : on rencontre assez souvent les deux planches suivantes, gravées par J.-S. Helman : le *Charlatan Français* et son pendant, le *Charlatan Allemand*.

Duplessi-Bertaux a eu au moins la chance posthume de rester populaire. Il n'en est pas de même de son contemporain, Jean-Jacques de Boissieu.

Qui, exception faite de quelques amateurs bien clairsemés et de quelques artistes, pense à cet artiste actuellement ? Boissieu eut cependant, son heure de célébrité, voire même ses fanatiques. Des collectionneurs d'autrefois, comme Rigal, Van den Zande, Guichardot, avaient en effet non seulement tenu à rassembler l'œuvre de cet artiste, mais ils poussèrent leur admiration jusqu'à vouloir posséder toutes ses eaux-fortes dans la totalité de leurs états. Guichardot, le plus enthousiaste de tous, avait réuni deux œuvres fort précieux de J.-J. de Bois-

Le Charlatan français. Vente Destailleur, av[t] la déd., 36 fr.

Le Charlatan français et le Charlatan allemand. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 285 fr. ; av[t] la déd., 90 fr.



omenade des Remparts de Paris : *P. F. Courtois,*
d'après Aug. de Saint-Aubin.

sieu, qui figurèrent à sa vente posthume : l'un, composé de douze cent cinq épreuves exactement, fut adjugé 15.600 francs ; le second, qui renfermait quatre cent cinquante-sept pièces, atteignit la somme de 6.700 francs. Maintenant le beau temps des « Boissieu » est passé. Ce n'est plus un artiste « collectionné ». On feint de l'ignorer. Son talent honnête, mais froid, ne correspond plus aux idées actuelles sur l'art. Ajoutons que, dans ses meilleures eaux-fortes, de Boissieu montre un esprit et un sens de l'effet qui lui sont bien personnels, comme dans les *Petits Tonneliers,* la *Fête champêtre,* l'*Ecrivain public,* des *paysages* d'Italie ou des environs de Lyon, des *têtes de vieillards.* Boissieu s'est gravé lui-même, tenant une estampe : au premier état, c'est le portrait de sa femme qui se silhouette sur l'image ; ce portrait, ensuite effacé, a été remplacé par un paysage quelconque.

Les eaux-fortes de J.-J. de Boissieu qui ont subi de nombreux tirages — il existe des épreuves récentes de ses planches — ont été, pour un certain nombre, copiées. Né à Lyon en 1736, J.-J. de Boissieu, qui avait reçu des conseils de Lombard et de Frontier, mourut en 1810. Boissieu qui s'apparente aux petits-maîtres hollandais, inspirera plus tard Eugène Bléry ; la chaîne des arts, comme on le voit, ne s'interrompt jamais en dépit de ses fluctuations souvent plus apparentes que réelles.

Les Petits Tonneliers. Vente Camberlyn, 5 fr.
L'Ecrivain public. Vente Camberlyn, état, 47 fr.
Boissieu, par lui-même. Vente Camberlyn, état avec le portr., 15 fr. — Vente Vignères, 2 états, 42 fr.

CHAPITRE VI

CHAPITRE VI

Les dessinateurs de vignettes. — Les Maitres obnemanistes. — Les dessinateurs et graveurs d'ex-libris, d'adresses et de cartes. — L'Imagerie populaire. — Les Caricatures.

Une histoire de la gravure au xviiie siècle, serait forcément incomplète si l'on omettait d'y comprendre la vignette, l'ornement et ce que l'on est convenu de dénommer la « petite estampe » : les ex-libris, les adresses, les cartes d'invitation, l'imagerie populaire, les caricatures. Nous ne ferons qu'effleurer ici très légèrement ces diverses facettes de l'estampe, le cadre de notre livre ne nous permettant pas un développement qui comporterait à lui seul plusieurs ouvrages spéciaux ; nous nous sommes déjà d'ailleurs, à plus d'une reprise, occupé dans les chapitres précédents de la vignette, notamment lorsqu'il fut question de Boucher, de Fragonard, de Saint-Aubin, de Moreau le jeune, de Le Barbier, de quelques autres encore. Nous ne reparlerons donc qu'incidemment de

ces maîtres et petits-maîtres. Quant à Cochin fils, Ch. Eisen, Choffard, Gravelot, Marillier, nous avons réservé l'étude très superficielle de leur œuvre pour le présent chapitre, considérant ces derniers artistes comme plus spécialement des illustrateurs.

La vignette est la gloire du XVIIIe siècle : les dessinateurs ont su trouver, de l'avis unanime, une formule délicieuse qu'aucune époque et qu'aucun pays n'avaient encore entrevus : frontispices, titres, en-têtes, fleurons, culs-de-lampe, ils surent, Choffard ou Cochin, Moreau ou Eisen, Marillier ou Boucher, adapter avec un goût exquis tous ces petits riens aux exigences de la typographie ; aussi, les livres illustrés du XVIIIe siècle sont-ils le plus bel ornement d'une bibliothèque bien choisie. Certes, l'illustration retrouvera plus tard, pendant la période romantique notamment, sous une forme différente, toute sa splendeur ; mais au XVIIIe siècle, elle n'avait pour ainsi dire pas d'ancêtres ; le XVIIe siècle fut, en ce sens, des plus pauvres : il suffit de se souvenir des planches ornant les premières éditions de La Fontaine, de Molière ou de Racine.

Charles-Nicolas Cochin fils est l'un des plus féconds dessinateurs et graveurs du XVIIIe siècle, avec Moreau le jeune et Aug. de Saint-Aubin. Né à Paris, le 22 février 1715, Ch.-N. Cochin, fils de Ch.-Nicolas Cochin, dit le père, et de Louise-Madeleine Horthemels, était allié par la lignée maternelle à Belle et aux Tardieu. Elève de son père, puis de J.-Ph. Le Bas, Cochin fils s'essaya à

graver dès l'âge de onze ans ; en 1737, il mit au jour des types populaires et des scènes de mœurs empruntées à la vie courante, par exemple le *Tailleur pour femmes*. Mais là n'était pas sa véritable voie ; il la trouva, lorsqu'il fut chargé de graver des cérémonies — mariages ou pompes funèbres —, des feux d'artifice, des billets, apportant alors dans la représentation de ces mondanités beaucoup d'agrément et d'intelligence.

Ces planches, pour la plupart de très grandes dimensions, n'empêchaient nullement Cochin fils de se consacrer à la vignette, et il a illustré — soit seul, soit en collaboration — de nombreux ouvrages, parmi lesquels il convient de citer : le *Roland furieux* (1775-1783), les *Œuvres de J.-J. Rousseau* (1793-1800), la *Jérusalem délivrée*, du Tasse ; les *Comédies de Térence* ; les *Contes de La Fontaine.*

Une des autres faces intéressantes de l'œuvre dessiné et gravé de Cochin fils est l'importante série de portraits en médaillon qu'il a exécutés de ses contemporains, des artistes et des amateurs notamment ; ces portraits ont un charme qui leur est bien personnel et, lorsque Cochin a la chance d'avoir pour interprète Augustin de Saint-Aubin, encore mieux lui-même, certains de ces médaillons deviennent alors de réelles petites merveilles. Cochin fils est le Van Dyck de son siècle ; il a signé personnelle-

LE TAILLEUR POUR FEMMES. Vente Goncourt, av[t] t. l., 85 fr.

LE COMTE DE CAYLUS. Vente Vignères, à l'eau-f. p., 26 fr. ; terminé, 12 fr.

ment les effigies de *Duclos*, d'*Edme Bouchardon*, du *Comte de Caylus*, de *Ch. Parrocel*, de *A.-L. Séguier*, de *J,-B. Massé*, de *J. Restout*, du *Prince de Turenne*, du *Marquis de Marigny*.

Le talent de Cochin fils, la variété et l'esprit qu'il savait apporter dans les plus insignifiantes choses l'avaient mis très en vedette ; n'était-il d'ailleurs pas le plus grand favori de Madame de Pompadour, après Boucher ? Sa grande protectrice, qu'il rappelle dans une *Allégorie sur la convalescence de M*[me] *de Pompadour* (1764), le fit nommer *directeur et ordonnateur général des Bâtiments* ; l'Académie Française ne l'oublia pas non plus : académicien en 1751, il devint, en 1755, secrétaire et historiographe de la docte assemblée. Enfin en 1752, il obtint, à la mort de Coypel, la place de *garde des dessins du Roi*.

Charles-Nicolas Cochin fils, qui exposa aux Salons de 1742 à 1781, mourut le 29 avril 1790.

Un autre des plus charmants vignettistes du XVIII[e] siècle est Charles Eisen, fils du peintre belge François Eisen, de Bruxelles, qui était venu s'établir en France, à Valenciennes. Né dans cette dernière ville, le 17 août

DUCLOS. Vente Vignères, à l'eau-f. p., 30 fr.

LE MARQUIS DE MARIGNY. Vente Vignères, à l'eau-f. p., 20 fr.

LE PRINCE DE TURENNE. Vente Vignères, à l'eau-f. p., 41 fr.

PORTRAITS PAR COCHIN LE FILS. Vente 17 mars 1910, réunion de 144 pièces, 2.000 fr.

POMPE FUNÈBRE DE LA REINE DE SARDAIGNE. Vente 19 mars 1910, l'eau-f. pure, 110 fr.

ALLÉGORIE SUR LA CONVALESCENCE DE M[me] DE POMPADOUR. Vente Vignères, 33 fr. — Vente Goncourt, 40 fr. — Vente du B[on] Pichon, à l'eau-f. p., 65 fr. ; plus avancé, 47 fr.



Le Charlatan : *Gabriel de Saint-Aubin.*

1720, Charles Eisen y mourut le 4 janvier 1778. Elève de son père d'abord, puis du graveur J.-Ph. Le Bas, Ch. Eisen a été à la fois peintre, graveur et illustrateur : c'est sous ce dernier jour que son nom survivra auprès des amateurs. Comme peintre, il s'adonna aux scènes galantes et si l'on ne connaît plus guère ses toiles originales, du moins quelques-unes nous ont-elles été conservées par la gravure, tels que le *Jour* et la *Nuit*, gravés par Patas ; le *Mouton favori* et le *Bouquet bien reçu*, par R. Gaillard ; les *Désirs satisfaits* et la *Vertu sous la garde de la Fidélité*, par Patas et Le Beau ; la *Comète* et le *Tric-trac*, par J.-Ph. Le Bas ; le *Beau Commissaire* et la *Jolie Charlatane*, par L.-M. Halbou ; les *Sens*, par L.-M. Bonnet. Les cuivres du *Mouton favori* et du *Bouquet bien reçu* existent encore et donnent des épreuves sinon belles, du moins convenables. Quelques planches gravées par Joseph de Longueil d'après Ch. Eisen tiennent le milieu entre l'estampe et la vignette : elles ne sont pas sans attrait ; ce sont les *Saisons*, les *Heures du jour*, les *Plaisirs champêtres:*

Le JOUR. Vente Destailleur, av[t] l. l., 270 fr. — Vente 19 mars 1910, av[t] l. l., 180 fr.

La NUIT. Vente Destailleur, av[t] l. l., 300 fr.

Le JOUR et la NUIT. Vente Muhlbacher, av[t] t. l., 415 fr. — Vente Destailleur, avec l. l., 140 fr. — Vente 6 mars 1894, av[t] t. l., 42 fr. — Vente B[on] Pichon, 216 fr.

Le MOUTON FAVORI et le BOUQUET BIEN REÇU. Vente 30 janv. 1908, tirage postérieur, 22 fr.

Les DÉSIRS SATISFAITS et la VERTU SOUS LA GARDE DE LA FIDÉLITÉ. Vente Muhlbacher, av[t] l. l., 180 fr.— Vente Destailleur, av[t] l. l., 275 fr. — Vente 1882, av[t] l. l., 120 fr. — Vente Ouachée, 170 fr.

La COMÈTE. Vente Didot, 21 fr. — Vente 29 nov. 1907, 15 fr. — Vente Davesne, 31 fr.

Le TRIC-TRAC. Vente Didot, 40 fr. — Vente Destailleur, 40 fr.

toutes forment des séries de quatre planches en largeur.

Enfin, Ch. Eisen a gravé quelques eaux-fortes, prestement enlevées, mais sans caractère particulier. L'une d'elles mérite du moins une mention, en raison des transformations qu'elle subit en passant par les mains de trois artistes : Le Clerc, Eisen et Cochin. C'est la *Sainte Madeleine.* Cette petite planche avait été gravée par Sébastien Le Clerc, et c'est un Saint Claude qui figurait sur cette estampe : après un petit nombre d'épreuves tirées, l'artiste avait effacé son personnage, mais il mourut sur ces entrefaites. Le possesseur du cuivre, un certain M. Potier, demanda alors à Eisen d'y graver une Madeleine. Les changements ne devaient pas en rester là et Cochin fut chargé à son tour de graver un Saint Pierre en lieu et place de la grande pécheresse ; c'est alors qu'on inscrivit au bas du cuivre, le quatrain suivant :

Le Clerc de ce chef-d'œuvre eut la gloire et la peine,
Saint-Claude y fut placé par son savant burin.
Eisen l'en délogea pour une Madeleine,
Et Saint Pierre à son tour y fut mis par Cochin.

Comme vignettiste, son œuvre est autrement important et intéressant et surtout moins vulgaire : il est sous

Les Sens (série de 4 planches). Vente Rodière, 100 fr. — Vente Ligaud, 3 pl. seul[t], 59 fr.

Les Saisons (série de 4 planches). Vente H. de Roissy, 112 fr. — Vente 2 févr. 1910, 125 fr. — Vente 30 janv. 1908, 3 pl. seul[t], 85 fr.

Les Heures du Jour (série de 4 planches). Vente 6 mars 1894, 52 fr. — Vente 17 mars 1894, 70 fr. — Vente H. de Roissy, 152 fr. — Vente Destailleur, av[t] les n[os], 65 fr. — Vente 30 janv. 1908, av[t] t. l., 100 fr.

Les Plaisirs champêtres (série de 4 planches). Vente Destailleur, 72 fr.— Vente H. de Roissy, 102 fr. —Vente 2 févr. 1910, 2 pl. seul[t], 90 fr.

Pl. LXVII.



Le Salon de Peinture : *Gabriel de Saint-Aubin.*

ce jour séduisant et spirituel et il se montre fort à l'aise dans le petit format : les *Contes de La Fontaine,* pour la célèbre édition dite des Fermiers-Généraux, les *Baisers* de Dorat (1770), le *Temple de Guide, Tarcis et Zélie,* entr'autres, comptent parmi les illustrations les plus recherchées par les bibliophiles.

Comme homme, Eisen a laissé une triste réputation : Edm. et J. de Goncourt nous le dépeignent mauvais époux, mauvais père, menant une vie crapuleuse et, pardessus tout, vaniteusement maladroit ; aussi encourut-il la disgrâce de Madame de Pompadour, à la suite de l'incident suivant : Madame de Pompadour avait demandé à Eisen de dessiner un vêtement que le roi devait seul porter : Eisen s'en fit faire un second et s'en vêtit le jour même où le monarque arborait le sien.

Parmi les rares portraits gravés d'après Ch. Eisen, ne manquons pas de signaler celui de la *Comtesse de Mareilles,* gravé par de Longueil, artiste un peu trop pétulant, ainsi qu'en témoigne la note qu'au 1er février 1773 mit J.-G. Wille dans son Journal : « M. de Longueil, « mon ancien élève, ayant été relâché, la nuit du « dimanche au lundy, de la prison, ayant été accusé « d'avoir tué un cocher bourgeois dans la rue Saint-« Séverin, me vint voir pour me remercier de quelques

Les Baisers (fleurons et en-têtes : 12 pièces hors-texte). Vente Destailleur, 535 fr.

La Ctesse de Mareilles. Vente Goncourt, 200 fr. — Vente du Bon Pichon, 96 fr.

« démarches que j'avois faites pour son élargissement.
« Je lui ai prêché morale à foison. »

Avec Choffard, nous nous trouvons en présence d'un des artistes les plus sympathiques du XVIIIe siècle, et son œuvre, composé d'environ 900 planches, résume l'adaptation ornementale de la vignette au XVIIIe siècle, sous les aspects les plus différents et aussi les plus heureux. Tout ce qu'a effleuré en effet la pointe de Choffard est nerveux, élégant, spirituel, ferme et transparent, plein de goût dans l'agencement du moindre motif. Choffard — ont d'ailleurs écrit MM. le Baron Portalis et H. Beraldi — avait les qualités d'un artiste de premier ordre.

Né à Paris, le 19 mars 1730, Pierre-Philippe Choffard, qui avait perdu son père dès l'âge de dix ans, fut d'abord placé chez un graveur de plans et de cartes, dont le nom se retrouve au bas de quelques planches topographiques : Guillaume Dheulland. C'est le seul maître qu'on lui connaisse.

Surtout graveur ornemaniste, dans le sens le plus large du mot, Choffard a gravé aussi quelques estampes plus importantes que nous avons signalées dans l'œuvre de Baudouin : nous n'y reviendrons donc pas.

Où Choffard brille, c'est dans la carte-adresse ; quelle dépense de goût dénotent celles qu'il a faites pour lui-même ou pour le graveur de plans, *Lattré et son épouse,*

ADRESSE DE CHOFFARD. Vente Vignères, 31 fr.

pour *Aubert, marchand et graveur,* pour le libraire *Prault fils,* pour la marchande de modes, *Mademoiselle Drouin,* pour le *drapier Remy,* pour l'*orfèvre Vallayer* et le *bijoutier Formey,* pour *Langlumé jeune,* pour ne citer que les principales. Sous ce jour, Choffard n'a pas d'égal. Cochin, Arrivet, Le Mire, n'ont ni sa grâce, ni sa délicatesse ornementale. Qu'il s'agisse en l'espèce d'une *pièce commémorative d'un Mariage,* d'*ex-libris,* de *billets de bal,* d'*écrans,* de *cartouches* de cartes géographiques, de *fleurons,* de vignettes enfin, c'est toujours, pour Choffard, prétexte à de délicieux arrangements.

Parmi les vignettes dues à Choffard, citons les *Fleurons* pour les *Contes de La Fontaine* (édition dite des Fermiers-Généraux), parmi lesquels — dans le cul-de-lampe du *Rossignol* — il a gravé son portrait ; les *fleurons* et *en-têtes* pour les *Métamorphoses d'Ovide* (Paris, 1767-1771), au nombre de trente-sept ; ceux pour les *Saisons* (1769 et 1775), les *Œuvres de J.-J. Rousseau* (1774), le *Voyage pittoresque de Naples et en Sicile,* de l'abbé de Saint-Non (1781), etc.

Choffard qui mourut à Paris, le 7 mars 1809, avait

ADRESSE DE LATTRÉ. Vente Vignères, av[t] l. l., 19 fr. — Vente Goncourt, 24 fr. — Vente du B[on] Pichon, 21 fr.

ADRESSE D'AUBERT. Vente Vignères, 20 fr.

ADRESSE DE VALLAYER. Vente Goncourt, 27 fr.

ADRESSE DE LANGLUMÉ JEUNE. Vente Destailleur, av[t] l. l., 31 fr. — Vente Goncourt, 49 fr. — Vente du B[on] Pichon, 33 fr.

PIÈCE COMMÉMORATIVE D'UN MARIAGE. Vente Destailleur, 1[er] état, 60 fr. et 39 fr.

LE FLEURON DU ROSSIGNOL. Vente Muhlbacher, av[t] l. l., 170 fr. — Vente Vignères, tirage hors-texte, 42 fr. — Vente Destailleur, av[t] l. l., 115 fr. — Vente 1908, 100 fr.

écrit (en 1805) une *Notice sur l'Art de la gravure en France,* notice réimprimée dans la 3e édition du *Dictionnaire des Graveurs* de François Basan.

Avec Choffard, Eisen et Cochin, Gravelot et Marillier sont les vignettistes les plus féconds du XVIIIe siècle : Hubert-François Bourguignon, dit Gravelot, naquit à Paris le 26 mars 1699 et y mourut le 19 avril 1773 ; parti pour Rome, à la suite des équipages du duc de la Feuillade, nommé ambassadeur, Gravelot s'arrêta à Lyon, puis revint à Paris ; quelque temps après, il se rendit à St-Domingue, avec M. de Rochelard, mais ne put y séjourner longtemps, repris par « le mal du pays » ; pourtant, avant de rentrer en France, Gravelot s'arrêta à Londres — vers 1732 — appelé, croit-on, par le graveur Claude Dubosc : il fut alors chargé d'illustrer *Shakespeare.*

A la suite de dissentiments qui éclatèrent à cette époque entre la France et l'Angleterre, Gravelot regagna en 1745 son pays. En 1757, il dessina, en collaboration avec Boucher et Eisen, les vignettes du *Décaméron* que l'on s'accorde à reconnaître comme le meilleur de son œuvre.

Gravelot a illustré également la *Collection complète des œuvres de M. de Voltaire* (Genève, Cramer frères, 1768 et suiv.), les *Contes Moraux de Marmontel* (1765) ; les *Lettres de deux amants* (1761), l'*Anthologie Française, Manon Lescaut* (1733), les *Statuts de l'ordre du Saint-Esprit,* etc. Toutes ces vignettes ont pour auteurs les graveurs habituels de l'illustration, c'est-à-dire Lempe-



AL MASQUÉ : *J. M. Moreau le jeune.*

reur, Aliamet, Saint-Aubin, Le Mire, de Longueil, Choffard.

Ajoutons que Gravelot a lui-même parfois manié la pointe : outre quelques vignettes médiocres pour *Shakespeare*, il a signé une planche de croquis, « élégante « eau-forte toute gribouillée de croquetons et du milieu « desquels se détache cet étui, cette petite merveille « du dessin rocaille et prestement enlevée sur le cuivre. » (Edm. et J. de Goncourt).

Quant à Marillier, il est l'auteur de charmantes vignettes ornant plusieurs des livres les plus avidemment recherchés : signalons parmi eux les suivants : les *Fables de Dorat* (1773) ; la *Pucelle d'Orléans*, de Voltaire ; les *Romances* et les *Idylles* de Berquin ; les *Amours du Chevalier de Faublas*, de Louvet de Couvray ; le *Pygmalion*, scène lyrique de J.-J. Rousseau, mise en vers par Berquin.

Né à Dijon le 28 juin 1740, Pierre-Clément Marillier mourut à Beaulieu, près de Melun, le 11 août 1808. Il fut élève de N. Hallé et exposa au Salon de 1802. Lorsque Marillier a voulu sortir du domaine de la vignette dont il est l'un des plus aimables représentants, il s'est montré inférieur. C'est à Marillier qu'on doit la préparation à l'eau-forte de la *Famille du Fermier*, d'après H. Fragonard, planche que termina au burin

Les Statuts de l'Ordre du St-Esprit. Vente Destailleur, 13 planches hors texte, 305 fr.

Fleuron de fin pour Pygmalion. Vente Destailleur, à l'eau-f. p., 355 fr.

A.-L. Romanet. C'est encore Marillier qui a gravé les *Chiffres ornés de fleurs*, composés par Charles-Germain de Saint-Aubin, et dessiné les deux scènes des *Désirs réciproques* et des *Regrets inutiles* que grava Mme Chevery.

Nous avons déjà fait allusion aux *ex-libris* en parlant de Sergent-Marceau, puis de Choffard ; l'on sait qu'il en est de charmants et, si l'on a exagéré, dans ces dernières années, l'intérêt de ces « marques de possession », l'on ne saurait nier que quelques-unes d'entre elles ne revêtent un réel caractère artistique : un certain nombre d'ex-libris ne sont-ils pas d'ailleurs signés de Choffard, Saint-Aubin, Sergent, Boissieu, Le Mire, Moreau le jeune, Gaucher, E. de Ghendt, N. de Launay.

Parmi les milliers d'ex-libris que renferment les collections actuelles les plus complètes, distinguons au moins les suivants : *Damas d'Anlezy*, par C. Baquoy ; *Th. Gueullette*, par Bellanger ; *Amédée Lullin*, par B. Picart, 1722 ; *de Souchay*, gravé d'abord par P.-P. Choffard, puis par J.-J. de Boissieu ; *A.-P. de Fontenay*, par J.-M. Moreau le jeune ; *Cl.-Fr. de Ferragut*, *Tronchin*,

Les Désirs réciproques et Les Regrets inutiles. Vente du Bon Pichon, 87 fr.

Ex-libris Damas d'Anlezy. Vente L. Mar, 25 fr.

Ex-libris Th. Gueullette. Vente H. Tausin, 70 fr. — Vente A. de Remacle, 33 fr. — Vente de D. (1910), 24 fr.

Ex-libris Souchay (par Choffard). Vente Vignères, à l'eau-f. p., 18 fr. — Vente C. C., 51 fr.

Ex-libris A.-P. de Fontenay. Vente 1er déc. 1905, 35 fr. — Vente H. Tausin, 49 fr.

Ex-libris C.-F. de Ferragut. Vente 1er déc. 1905, 176 fr. — Vente C. C. (1909), 95 fr. — Vente de D. (1910), 57 fr.

Thellusson, Thomasseau de Cursay, de Buissy, Le Camus, André de Salis, Hell, par P.-P. Choffard ; d'*Archambault, Abadindi, Horeau,* par A.-F. Sergent-Marceau ; *J.-T. Aubry, Meliand,* par N.-F. Martinet ; *Dupont* et *Comeau de Satenot,* par Maurisset ; *C.-L.-J. Chastenet, Magon de Terlaye, de Frimont,* par Durig ; *Amé de St-Didier,* par E. Voysard ; *de Bourgongne, Foulon, C.-H. Henrion, Comtesse de Fuligny-Damas, Hamarc de Laborde, D.-F. Secousse, Nicolay, Tascher, d'Albert de Luynes,* par Claude Roy, sinon un remarquable artiste, du moins l'un des graveurs-héraldistes les plus appréciés des collectionneurs, avec Ollivault, de Rennes, Monnier, de Dijon, Collin et Nicole, de Nancy, et Durig, de Lille. Claude Roy, le graveur d'ex-libris, est certainement le même que le signataire du portrait de l'oculiste J.-B. Vinallier-Candide, portrait qui fut exécuté en 1743, en remerciement de ce que le praticien avait guéri le graveur, si l'on en croit le très médiocre quatrain accompagnant l'estampe :

« Toi qui de Candide contemple ici l'Image,
« Aprens que de ma Veuë il est Restaurateur
« Que si de mon burin à présent je fais usage
« Après Dieu c'est de lui que je tiens ce Bonheur. »

Janinet a signé un 2e état de l'ex-libris *Briot,* qui portait primitivement la signature « Moreau Inu. et fe-

Ex-libris de Buissy. Vente de D. (1910), 19 fr.
Ex-libriis Hell. Vente Vignères, 10 fr.
Ex-libris Horeau. Vente 13-14 nov. 1905, 112 fa. — Vente A. de Remacle, 88 fr.
Ex-libris Dupont. Vente A. de Remacle, 27 fr.
Ex-libris de Fimont. Vente de D. (1910), 25 fr.

cit ». Quel est alors le véritable graveur de cette modeste estampe ?

Charles-Nicolas Varin a signé les ex-libris de *Brienne* et *Deu* ; Noël le Mire, ceux de *J.-B. Descamps,* de *J.-J. Isambert,* de *Montaynard* et du *Marquis de Rognes* ; Gaucher, ceux de *J. Desmares, Gosset de St-Clair, Séguier,* de *Bizemont-Prunelé* ; Nic. de Launay, celui de *Duché* (1777) ; on doit à Nicolle les ex-libris *Des Salles, Le Preudhomme de Fontenoy,* de *Provenchères, de Seichamps, Gallois, Dumars de Vaudoncour, du Bouzey* ; et à Collin, ceux de *Millet de Chevers, Mengin, Riston, Willemet, J. Anthoine, Comte de Carvoisin, J.-J. Bourgeois, Du Perron, Cte de la Vaulx, Sirejan fils, de Lespée, D. Laflize, Boucher de Girancourt.*

Ollivault a gravé les ex-libris suivants : *Prince de Broglie de Revel, J.-M. de Châteaugiron, du Bu de Longchamp, de Berthou, Vicomte de Toustain, Harscouët de St-George, Chevalier de Guerry, de Laussat, H. Soulastre*

Ex-libris C.-L.-J. Chastenet. Vente A. de Remacle, 28 fr.
Ex-libris Magon de Terlaye. Vente de D. (1910), 26 fr.
Ex-libris Comeau de Satenot. Vente de D. (1910), 19 fr.
Ex-libris de Monteynard. Vente C. C., 51 fr.
Ex-libris Duché. Vente Bon Pichon, 36 fr. — Vente 1er déc. 1905, 106 fr. — Vente de D. (1910), 30 fr.
Ex-libris J. Anthoine. Vente 1er déc. 1905, 43 fr. — Vente H. Tausin, 43 fr.— Vente de D. (1910), 29 fr.
Ex-libris J.-J. Bourgeois. Vente C. C., 35 fr.
Ex-libris Du Perron. Vente C. C., 141 fr.
Ex-libris Cte de la Vaulx. Vente C. C., 160 fr.
Ex-libris de Lespée. Vente 1er déc. 1905, 35 fr.
Ex-libris de Chateaugiron. Vente H. Tausin, 60 fr.
Ex-libris de Berthou. Vente 5 nov. 1903, 61 fr. — Vente L. Mar, 80 fr. —Vente de D. (1910), 60 fr.



stin royal : *J. M. Moreau le jeune.*

(dont le sujet fut depuis utilisé pour l'ex-libris *E. Piolaine*), *Sarrobert, du Petitbois, J.-C. Villers, Buret* ; ils sont en général très appréciés des spécialistes en raison du soin avec lequel ils sont gravés.

La plupart des graveurs du XVIIIe siècle ont signé un ou plusieurs ex-libris ; c'est ainsi qu'on doit à Etienne Fessard celui de *Languet de Sivry* ; à Aug. de Saint-Aubin, le sien, puis ceux de *F. de la Rochefoucauld-Bayers* et de *L. de Meslin* ; à Ingram, ceux de *Levassor de la Touche*, de *Bermingham* et du *Collège des Ecossais*; à Emm. de Ghendt, celui de *Mailly, marquis de Château-Renaud* ; à Croissey, celui de *Mérard de St-Just* ; à Chalmandrier, ceux d'*A. Ollivier* et de *A. Richard de Dillon* ; à P.-F. Tardieu, ceux de *Moufle de Champigny* et de *Béthune* ; à Colinet, celui de *Thierry de Villedavray* ; à C. Baron, celui de *Madame Victoire de France* ; à Gabr. Huquier, le sien et celui de *Bernard de Rieux* ; à J.-C. François, ceux de *L.-B. Jacquemin* et de *Nay-Richecourt* ; à Arrivet, celui de *St-James* ; à P.-Q. Chedel, ceux de *Lambert de Cambray* et de *Magon de la Gervaisais*, à J.

Ex-libris Harscouët de St-Georges. Vente de D. (1910), 20 fr.
Ex-libris Buret. Vente C. C. (1909), 34 fr.
Ex-libris Villers. Vente de D. (1910), 7 fr.
Ex-libris de Laussat. Vente 13-14 déc. 1905, 48 fr.
Ex-libris H. Soulastre. Vente 13-14 déc. 1905, 56 fr.
Ex-libris Bermingham. Vente A. de Remacle, 31 fr.
Ex-libris du Collège des Ecossais. Vente A. de Remacle, 105 fr.
Ex-libris A. Richard de Dillon. Vente C. C., 65 fr. — Vente de D. (1910), 26 fr.
Ex-libris Moufle de Champigny. Vente 13-14 nov. 1905, 16 fr. — Vente H. Tausin, 19 fr. — Vente de D. (1910), 22 fr.
Ex-libris Mignot de Montigny. Vente C. C., 11 fr.

Le Roy, celui de *Chiniac de Labastide,* etc., etc. Nous pourrions indéfiniment multiplier les exemples, mais la place nous en empêche.

L'on trouve même des ex-libris gravés par des femmes, Louise Le Doulceur entr'autres — auteur de ceux de *Mignot de Montigny*, de *Thiroux d'Arconville*, de *Madame du Tailly* et *d'Alleray* — ou par les titulaires des pièces comme Glomy, De Non, S.-J. Le Gros, G. Huquier, Aublé.

Si les ex-libris sont fort recherchés, au point d'avoir suscité la création de plusieurs sociétés groupant dans tous les pays les amateurs de ces petites curiosités héraldiques, les adresses ou les billets illustrés du XVIIIe siècle ne sont pas moins avidemment collectionnés, et ce, depuis plus longtemps. Nous avons cité Choffard comme l'un des plus habiles artistes sous ce jour : il est d'autres dessinateurs et graveurs qui ont également exécuté nombre de charmantes pièces, dont voici du moins quelques-unes des plus connues ou des meilleures : *Au petit Dunkerque,* par Noël Le Mire, pièce demeurée inconnue à Jules Hédou ; le *Billet d'entrée pour la Comédie-Fran-*

Ex-libris Gabr. Huquier. Vente A. de Remacle, 41 fr.
Ex-libris Chiniac de Labastide. Vente A. de Remacle, 26 fr.
Ex-libris Mme du Tailly. Vente 13-14 déc. 1905, 23 fr.
Ex-libris Mme d'Alleray. Vente 1er déc. 1905, 60 fr.
Ex-libris Glomy. Vente A. de Remacle, 11 fr.
Ex-libris Aublé. Vente A. de Remacle, 62 fr.
Ex-libris De Non. Vente 20 avril 1901, 18 fr.
Ex-libris Mailly de Chateau-Renaud. Vente de D. (1910), 55 fr.
Au Petit Dunkerque. Vente du Bon Pichon, 41 fr. — Vente 4 juin 1909, 26 fr.

çaise, par le même graveur ; l'adresse de *Magny*, par Eisen ; celle de *Périer*, par Gabriel de Saint-Aubin, citée dans l'œuvre de ce délicieux artiste ; celle du libraire *Quillau*, par Aug. de Saint-Aubin, à qui l'on doit également l'adresse du luthier *Cousineau* (1774) ; les *Dragées à la Dalbert*, deux pièces anonymes en forme de cornet ; les adresses de *Letellier* (Au Microscope), par J. Le Roy (1767) ; de *Ferdinand, peintre de Silhouettes*, aussi par J. Le Roy (1799) ; de *Macret*, graveur — exécutée par lui-même à n'en pas douter — ; du graveur Gabriel Huquier ; de *Benard*, par Chalmandrier ; enfin, de *Chady*, restaurateur, par P. Baquoy.

Dans le domaine de la « petite estampe » que de curiosités, de documents sur les mœurs, sur les costumes ; l'invention des Ballons suscitait aussi, à son apparition, des planches à la louange de Montgolfier, de Pilâtre du Rozier, de Charles et Robert ; si nombre de ces estampes ne sont que des images populaires, quelques-unes revêtent cependant des qualités artistiques, lorsqu'elles sont signées d'artistes habiles, comme Sergent-Marceau, Nic. de Launay, Aug. de Saint-Aubin.

Un développement complet de la « petite estampe » demanderait également une étude sur les « Eventails » :

Adresse de Magny. Vente du B[on] Pichon, 17 fr. — Vente Goncourt, 21 fr.

Adresse de Quillau. Vente Goncourt, 21 fr.

Adresse de Gabriel Huquier. Vente 18 mai 1906, 71 fr.

Adresse de Bernard. Vente 26 oct. 1903, 35 fr.

Adresse de Chady. Vente L. Mar, 16 fr.

signalons en passant l'*éventail au Temple* porté par les Dames Royalistes en 1792, comme signe de reconnaissance, puis celui gravé par P. Baquoy, avec motifs d'après Nic. Lavreince, et dont une épreuve non terminée passa à la vente du graveur Léopold Mar. Seraient aussi à étudier les « Almanachs » — ces séries de toutes petites scènes galantes de Desrais, de Queverdo, de Saint-Aubin —, les « Jeux » (Le *Nouveau Jeu du costume et des coiffures des Dames*, composé par C.-L. Desrais), les « Trompe-l'œil », les « Vues d'optique », les « Assignats », les « Cartes », les « Caricatures » ; mais comment nous y arrêter alors que tant d'œuvres plus importantes nous sollicitent et accaparent à leur profit toute la place dont nous disposons ?

L'ornement joue également un grand rôle au XVIIIe siècle, le siècle décoratif par excellence, et nombreux sont les artistes passés maîtres dans cette branche. Les citer, c'est se borner à trop peu, mais nous ne pouvons étudier les œuvres si variés, si compacts, d'Oppenort (1672+1742), de La Joue (1687+1761), Vassé (1683+1736), Meissonnier (1693+1750), Mondon fils, Cuvilliès père et fils, J.-F. Blondel (1705+1774), Babel, P. Germain, Pillement, de Neufforge, J.-C. Delafosse, G.-P. Cauvet, Forty, Lalonde, Salembier, Ranson, J.-B. Fay, Prieur, quelqu'en puisse être notre désir.

Eventail de Baquoy. Vente L. Mar, 551 fr.

Le Nouveau Jeu du Costume et des Coiffures des Dames. Vente Destailleur, 126 fr. — Vente 6 mars 1894, 81 fr.



a Petite Loge : *J. B. Patas, d'après J. M. Moreau le jeune.*

Nous ne voulons cependant pas terminer ce chapitre qui clôt trop vite, à notre gré, l'étude sur l'Ecole Française du XVIIIe siècle, sans mentionner une découverte plus scientifique qu'artistique, mais ayant donné lieu à un nouveau procédé de gravure qui tint un instant en échec la miniature : c'est la découverte du physionotrace, par G.-L. Chrétien, d'abord musicien de la Chapelle du Roi (Louis XVI), lequel « s'avisa — ont écrit MM. le « Baron Portalis et H. Beraldi — un beau jour de jeter « son violoncelle aux orties pour exploiter un procédé « de portraits dont il était l'inventeur, et qui consistait, « comme le nom de « Physionotrace » l'indique assez, « à faire reproduire le profil de ses modèles par un appa- « reil mécanique, combinaison ingénieuse de deux paral- « lélogrammes chargés de maintenir parallèlement l'ob- « jectif. Suivant le *Moniteur* de 1812, quelques minutes « suffisaient pour calquer ainsi la nature, et devant ce « procédé expéditif on ne peut s'empêcher de penser « au fameux « ne bougeons plus » de nos jours. A ce « tracé s'arrêtait la besogne de la machine ; un artiste, « Fouquet le plus souvent, intervenait pour réduire « les figures et les compléter, en un mot pour faire d'une « silhouette un portrait, que Chrétien gravait lestement « au lavis sur du fer-blanc.... »

Chrétien qui s'est gravé lui-même, en 1792, eut comme associé, dès 1788, Edme Quenedey (1756+1830) ; ce dernier a gravé quelques portraits en couleurs, qu'on recherche en raison de l'intérêt qui s'attache aux per-

sonnages représentés : *La Fayette, Mirabeau, Hérault de Séchelles, Boissy d'Anglas, Madame Debucourt.*

Ce procédé n'eut pas une longue durée ; après Quenedey et Ch.-B.-Julien Favret de St-Mesmin (1770+1852), Edme Bouchardy se servit aussi du *Physionotrace,* mais incidemment, et ces deux derniers n'eurent point de continuateurs.

La Fayette. Vente Soulavie, 50 fr.

Hérault de Séchelles. Vente Vignères, 4 fr. — Vente Soulavie, 19 fr. — Vente 20 déc. 1909, 61 fr.

Mme Debucourt. Vente 20 déc. 1909, épr. en noir, 42 fr.

Œuvre d'Edme Quenedey. Vente Vignères, réunion de 2.673 pièces 1.720 fr.

CHAPITRE VII

CHAPITRE VII

LES ÉCOLES ÉTRANGÈRES

L'Ecole Anglaise.

Après la France, l'école de gravure la plus brillante au XVIIIe siècle, est l'Ecole Anglaise. Elle se recommande, comme la nôtre, par l'agrément des sujets, la distinction de ses artistes, l'habileté de ses graveurs : elle s'en distingue toutefois par deux points essentiels : la majorité des estampes anglaises sont exécutées à la manière-noire ou au pointillé, tandis que le plus souvent nos graveurs n'ont fait usage que du burin, et alors que nos peintres ont surtout traduit des pensées pour le moins grivoises, les artistes anglais se sont cantonnés, à quelques exceptions près, dans les scènes champêtres, morales ou romanesques. Le portrait, enfin, a joué un grand rôle outre-Manche et occupe même la place prépondérante dans l'Ecole Anglaise.

Qu'il s'agisse de scènes de genre ou de portraits, les

peintres et les graveurs anglais se sont montrés pleins de grâce et de distinction, mais avec une prédisposition à la monotonie. La faute en est surtout au procédé employé : la manière-noire, qui, en dépit de la maîtrise ou de la personnalité des graveurs, donne toujours, en raison de ses moyens limités, les mêmes effets. Il en est d'ailleurs ainsi de l'autre procédé employé par les graveurs anglais : le pointillé. C'est la plus grande critique d'ensemble qu'on puisse adresser à l'art anglais du XVIII[e] siècle, et cette critique nous ne sommes pas les premiers à la formuler ; mais cette réserve faite, on constatera combien sont délicieux, regardés isolément, les jeunes femmes et les babies portraicturés par Reynolds, Hoppner ou Lawrence.

Parmi les premiers portraitistes qui obtinrent la faveur de la gravure en Angleterre, il faut citer Peter Lely et Godefroy Kneller; mais le premier appartient au XVII[e] siècle ; quant au second, originaire d'Allemagne — il était né à Lubeck en 1648 — il a été surtout gravé par John Faber (....+1756) et par John Smith (1662 +1742), tous deux bons graveurs en manière-noire, mais sans caractère particulier.

L'un des artistes anglais qui font le plus grand honneur à leur pays est William Hogarth, personnalité en marge de son temps. Né à Londres en 1697, mort à Chiswick, le 28 octobre 1764, Hogarth était un esprit observateur, porté à la satire : il a en effet peint et gravé — en dehors d'un petit nombre de portraits — des compositions morales, à la fois vivantes et expressives,

d'une intention burlesque parfois exagérée, mais développant, toujours avec un heureux humour et avec plus d'exactitude que d'élégance, une idée. Tout amateur se rappelle ses séries sur les *Aventures d'un fils prodigue et débauché* (en 8 planches), les *Aventures d'une fille publique* (6 planches), les *Effets du travail et de la paresse* (12 planches), le *Mariage à la mode* (6 planches) : cette dernière suite a été plusieurs fois copiée par Baron, Scotin, Ravenet et Riepenhausen ; Riepenhausen ne se contenta pas de reproduire le *Mariage à la Mode ;* il a aussi copié, en les réduisant, presque toutes les planches gravées par Hogarth. Dans toutes les séries que nous venons d'indiquer, c'est un but moral qui prédomine ; Hogarth a aussi fait des incursions dans le comique pur, comme dans les *Comédiens ambulants* et les *Comédiennes ambulantes ;* enfin, parfois, il a visé quelques personnalités politiques ou des artistes, voire même des médecins. Hogarth est en somme un isolé, et il faudra attendre la venue de Rowlandson, de Cruiksank et de Gillray pour retrouver la satire morale ou politique en Angleterre.

C'est avec Sir John Reynolds que commence réellement l'ère la plus brillante de la peinture et de la gravure en Angleterre ; avec ce maître essentiellement distingué et pittoresque, le portrait s'épanouit en grâce et en séduction ; non pas que l'art d'un Reynolds soit sans reproche ; un artiste, quelque grand qu'il soit, ne sacri-

Le Mariage a la mode. Vente Muhlbacher, à l'eau-f. p., 70 fr.

fie pas impunément au seul mérite du charme, sans perdre en force et en grandeur ce qu'il gagne en grâce et en élégance ; mais Reynolds a de multiples mérites : une facture large et sans heurts, un sens heureux du groupement et de la présentation des figures, de l'agrément et de la vie, de l'aisance, enfin beaucoup de charme et de distinction. Aussi l'œuvre gravé d'après Reynolds est-il l'un des plus agréables à feuilleter. Nous allons à cette place, dans son œuvre nombreux où abondent les planches importantes, signaler les suivantes : *Son propre portrait*, qui a été gravé par J. Watson en 1770, par Charles Townley en 1777, par V. Green en 1780, par J. Condé, par Pariset, par Ridley ; parmi les personnages représentés en pied : *Lady Bampfylde*, par Thomas Watson (1743+1781), accoudée dans un paysage contre une pierre devant laquelle croît un lys, planche dont une épreuve atteignit, il y a quelques années en Angleterre (vente Blyth), la somme de 23.100 francs ; *Jane, comtesse de Harrington*, par V. Green (vers 1715+1800), se dirigeant à droite, une couronne de fleurs dans la main gauche ; *la même lady*, assise, avec deux enfants près d'elle, cette seconde planche exécutée par F. Bartolozzi ; *Miss Horneck*, en costume oriental, assise à

Lady Bampfylde. Vente Blyth, 23.100 fr.— Vente 16 juin 1902 (Londres), 9.175 fr. — Vente 15 mai 1907, 3e état, 3.800 fr.

Jane comtesse de Harrington (par Bartolozzi). Vente Mailand, 39 fr. — Vente F. de L.., 562 fr.— Vente J. Gerbeau, avt l. l., impr. en coul., 9.200 fr.

Miss Horneck. Vente Mailand, 42 fr.— Vente 10 mai, 1894, 52 fr. — Vente 3-5 avril 1901, avt l. l., 1.200 fr. — Vente J. Gerbeau, la même épr., 610 fr.

terre, par R. Dunkarton (1744+vers 1800) ; *Lady Elisabeth Keppel* enguirlandant un terme surmonté d'un buste, par E. Fisher (1730+1785) ; *Mrs Mathew*, se dirigeant à gauche, suivie d'un chien qui aboie, par William Dickinson (1740+1828) ; *Miss Monckton*, assise sur un banc de pierre et accoudée, un chien couché à ses pieds, par John Jacobé (1733+1797) ; *Lady Catherine Pelham Clinton* — une fillette donnant du grain à des poulets — par J.-R. Smith, 1782 ; *Elisabeth comtesse de Derby* — accoudée contre un piédestal, tenant une guirlande de fleurs —, par W. Dickinson ; *Lady Talbot*, en « Vestale », par V. Green ; *Lady Caroline Montagu* — enfant, les mains dans un manchon, paysage d'hiver —, par J.-R. Smith ; *Miss Meyer*, en « Hébé », par J. Jacobé ; *Diana vicomtesse Crosbie* — se dirigeant à droite, la main gauche étendue, l'autre retenant sa robe —, par W. Dickinson ; *Lady Elizabeth Compton*, — debout, de face dans un paysage, son bras droit appuyé sur une pierre —, par V. Green ; *Miss Price* — une enfant, debout, de face, les mains jointes, deux moutons derrière elle —, par J. Watson ; enfin le *Lieutenant-Colonel Tarleton*, par J.-R. Smith.

Parmi les portraits groupés ou à mi-jambes, il est

Mrs Mathew. Vente Mailand, 120 fr. — Vente mai 1904, 1.790 fr.

Miss Monckton. Vente 12 déc. 1902 (Londres), 23.625 fr.

Lady C. Pelham. Vente Mailand, 33 fr. — Vente Blyth, 24.675 fr. — Vente J. Gerbeau, 800 fr.

Diana vicomtesse Crosbie. Vente Mailand, 81 fr. — Vente Normanton, 1er état, 15.200 fr.

Le Lieutenant-Colonel Tarleton. Vente 10 mai 1894, 300 fr.

aussi un certain nombre de pièces célèbres : *Mrs Stanhope* — assise, rêvant dans un paysage le soir, au clair de la lune —, par C. Watson ; *Lady Smith et ses trois enfants,* par F. Bartolozzi, et le pendant, *Jane comtesse de Harrington,* cité plus haut ; *Misses Emma et Elisabeth Crewe* — enlacées, l'une tenant une corbeille de fleurs —, par John Dixon (1740+1780 ?).

Retenons encore de l'œuvre de Reynolds : *Lady Louise Manners,* par V. Green ; la *Duchesse Elisabeth de Buccleugh et sa fille* — en pied, entourées de deux chiens —, par James Watson (1740+1790) ; *Georges III,* roi d'Angleterre, en grand costume de cour, planche capitale, par W. Dickinson et Watson ; *Miss Bingham* et son pendant, la *Comtesse Spencer,* deux célèbres œuvres de Bartolozzi, dont nous signalerons deux copies anciennes par F. Bonnefoy et Aug. Legrand et une copie moderne de M. Edm. Gosselin ; *Lady Elisabeth Foster,* par F. Bartolozzi ; *Lady Catherine Powlet,* par J.-R. Smith, 1778 ; *Lady*

Mrs Stanhope. Vente Mailand, 40 fr. — Vente Ligaud, impr. en coul., 385 fr.

Lady Smith. Vente Mailand, 32 fr.— Vente Destailleur, épr. non term., 82 fr. — Vente Blyth, 1.901 fr. — Vente J. Gerbeau, impr. en coul., 5.600 fr.

Misses Crewe. Vente Blyth, 1.800 fr.

Miss Bingham et la Comtesse Spencer (par Bartolozzi). Vente Mailand, 26 fr.— Vente 19 juin 1903, 3.000 fr.— Vente 5 nov. 1909, 2.450 fr.

Miss Bingham et la Comtesse Spencer (par Bonnefoy). Vente 28 févr. 1908, 305 fr.

Miss Bingham et la Comtesse Spencer (par A. Legrand). Vente 30 janv. 1908, 221 fr.

Lady Elisabeth Foster. Vente Ligaud, impr. en coul., 440 fr.— Vente Mailand, avt l. l., 68 fr.

Lady Catherine Powlet. Vente 3-5 avril 1901, 730 fr. — Vente J. Gerbeau, 500 fr.

Charlotte Fitzwilliam — jeune fille à mi-corps, tournée à gauche, ramenant une draperie sur sa poitrine —, par J. Mac Ardell ; *Lady Frances Ingram*, par J.-R. Smith ; *Mrs Abington*, par J. Watson, puis par Elizabeth Judkins ; *A Bacchante* — qui n'est autre qu'Emma Hart, servante connue par sa vie déréglée mais qui captiva par sa beauté l'ambassadeur Sir William Hamilton qui en fit sa femme —, par J.-R. Smith ; *Miss Sarah Campbell*, par V. Green ; *Elisabeth Taylor*, par W. Dickinson ; *Marie comtesse de Waldegrave*, par J. Mac Ardell (1710 ?+1765) ; *Felina*, — une fillette assise, de face, tenant un chat —, par J. Collyer, estampe qui ne se rencontre pas communément, pas plus d'ailleurs que la majorité des gravures que nous signalons de l'œuvre de Reynolds ; *Lady Cockburn*, entourée de ses trois enfants—, on remarque à droite un perroquet —, par C. Wilkin (vers 1750+....) ; *Lady Charles Spencer* — en amazone, s'appuyant contre un cheval —, par W. Dickinson, 1776 ; la *Duchesse de Devonshire et Lady Cavendish*, par C. Keating (1762+...) ; *Georgina duchesse de Devonshire* — en pied, debout, s'apprêtant

Lady Frances Ingram. Vente Muhlbacher, 215 fr.

Mrs Abington (par J. Watson). Vente 10 mai 1894, avt l. l., 1000 fr.

A Bacchante. Vente 17 mai 1894, 165 fr. — Vente Ligaud, 800 fr. — Vente Blyth, 6.300 fr.— Vente Gerbeau, sans marge, 460 fr.

Miss Sarah Campbell. Vente Muhlbacher, 55 fr. — Vente J. Gerbeau, lettre grise, 5.000 fr.

Elisabeth Taylor. Vente J. Gerbeau, 4.000 fr.

Marie comtesse de Waldegrave. Vente 26 oct. 1903, 300 fr. — Vente Mailand, 27 fr.

Felina. Vente Mailand, 15 fr. — Vente 10 mai 1894, 80 fr. — Vente 27 janv. 1899, 505 fr.

Lady C. Spencer. Vente Mailand, 18 fr. — Vente 16 mai 1903, 330 fr.

à descendre les marches d'un escalier se détachant sur un fond de parc —, par V. Green ; *Leicester Stanhope* — enfant, jouant du tambour —, par Bartolozzi : en 1er état, on lit le nom du personnage ; dans le 2e état, le nom du personnage a été remplacé par ce simple titre : *Sprightliness ;* enfin *The Age of Innocence* — fillette assise à terre, dans un parc, les bras croisés sur sa poitrine —, par Bartolozzi également, et qui représente, paraît-il, Miss Gwatkin, nièce de Joshua Reynolds.

Les estampes que nous venons d'énumérer sont suffisantes pour faire comprendre l'importance de l'œuvre de Sir Joshua Reynolds, la « stella perennis » de l'Angleterre ; né à Plympton, le 26 juillet 1723, Joshua Reynolds fut peintre du Roi, à la mort de son confrère Allan Ramsay (1784) ; la fin de sa vie fut attristée par une grave infirmité : il devint aveugle dans les derniers mois de l'année 1791, mais ne survécut d'ailleurs que peu de temps à la perte de sa vue. Il mourut en effet le 23 février de l'année suivante. L'œuvre gravé de Reynolds serait presqu'impossible à reconstituer de nos jours, où une seule des meilleures pièces atteindrait un total supérieur à celui obtenu par les 160 estampes qu'avait réunies, vers 1870, Mailand dont la collection est une des plus importantes qui aient jamais été formées par un particulier.

Dans l'ordre des dates, Thomas Gainsborough, paysa-

La DUCHESSE DE DEVONSHIRE. Vente Mailand, 180 fr. — Vente 4 juin 1901 (Londres), 1.628 fr.



e Rendez-vous pour Marly : *C. Guttenberg,*
d'après J. M. Moreau le jeune.

giste et portraitiste — il naquit en 1727 — se place aux côtés de Reynolds, dont il n'a pas toujours le charme, mais qu'il surpasse souvent par plus de saveur et de sensibilité. Ses œuvres n'ont été traduites qu'assez rarement et nous aurons fort peu d'estampes reproduisant ses peintures à signaler ici : *M[rs] Bacelli* — en pied, esquissant un pas, — par J. Jones : le premier état porte la date de publication : 1784 ; le deuxième, celle de 1811 ; la *Duchesse de Cumberland*, par V. Green ; *M[rs] Gwyn*, par J. Young ; *M[rs] Richards* — à mi-corps, sa main gauche retenant un bouquet au corsage, — par Jonathan Spilsbury (vers 1730+1795) ; la *Comtesse d'Oxford*, par S.-W. Reynolds, 1799 ; *Miss Coghlin*, par J.-R. Smith, planche qui eut trois tirages datés : 20 février 1770, 1[er] novembre 1770, et 1772 ; *M[rs] Elliot*, en pied, par John Dean ; *Georgina comtesse de Devonshire*, par J. Jackson (planche gravée en 1814) ; *Georgina comtesse Spencer*, par F. Bartolozzi ; enfin *Sir Harbord* — en pied, contre un piédestal, une canne dans la main droite, — par J.-R. Smith. N'oublions pas de citer le portrait de *Gainsborough*, gravé d'après lui-même, par F. Bartolozzi.

Thomas Gainsborough s'est essayé à l'eau-forte : ce qu'il a gravé lui-même est sans grand intérêt.

M[rs] Bacelli. Vente Gentien, 260 fr. — Vente Blyth, 1.200 fr.

M[rs] Elliot. Vente J. Gerbeau, impr. en coul., sans marge, 850 fr.

Georgina comtesse de Devonshire. Vente Ligaud, 142 fr.

Georgina comtesse Spencer. Vente Vignères, 82 fr. — Vente 10 mai 1894, 77 fr.

Portrait de Gainsborough. Vente Vignères, 11 fr.

Charles Le Blanc cite de lui une série de douze *Paysages*, puis une planche plus importante : *The Gipsies* (les Bohémiens), planche que termina au burin le graveur John Wood (1720+vers 1780).

Avec Reynolds et Gainsborough, Georges Romney et John Hoppner comptent parmi les plus agréables portraitistes anglais du XVIIIe siècle, rien qu'à en juger par les estampes traduisant leurs peintures ; ces deux habiles artistes sont loin toutefois de posséder comme peintres la maîtrise des deux maîtres que nous venons d'étudier à travers leur œuvre gravé.

De Georges Romney (né à Dalton-in-Furness, le 15 décembre 1734, mort le 15 novembre 1802), citons plus particulièrement : *Nature* (c'est encore la célèbre Lady Hamilton), par J.-R. Smith ; *Miss Anna Parr*, par John Dean ; *Miss Cumberland* — à mi-corps, les mains dans un manchon —, par J.-R. Smith ; *Emma* (toujours Lady Hamilton), par J. Jones ; *Edmund Burke*, par le même graveur ; *Mrs Musters*, par J. Walker, 1790 ; *Lady Louisa Stormount* — assise, les bras croisés —, par J.-R. Smith ; *Lady Isabella Hamilton* — sur les marches

MISS ANNA PARR. Vente F. de L.., 312 fr.

MISS CUMBERLAND. Vente G. Beaufoy, 3.360 fr. — Vente Barrot, lettre grise, 9.600 fr.

EMMA (Lady Hamilton). Vente J. Gerbeau, 370 fr. — Vente Ligaud, avt l., 1.750 fr. ; avec l. l., impr. en coul., 410 fr.

EDMUND BURKE. Vente A. Hubert, 950 fr.

Mrs MUSTERS. Vente Ligaud, 390 fr.

LADY ISABELLA HAMILTON. Vente 11 juillet 1901 (Londres), 1er état. 11.025 fr.

d'un perron —, par J. Walker, 1782 ; *Mrs Davenport* et la *Duchesse de Malborough*, par J. Jones ; *Ozias Humphry* — à mi-corps, de profil à gauche, tenant un livre qu'il appuie contre sa poitrine —, par V. Green

Parmi les scènes de genre, qui cachent le plus souvent des portraits de personnages connus, signalons : *The Seamstress* (Lady Hamilton), par Thomas Cheesman (vers 1760+vers 1820) ; *The Spinster* (la Fileuse), par le même graveur.

De John Hoppner, qui rappelle parfois Reynolds, du moins dans la composition de ses toiles, nous allons signaler : *Mrs Benwell* — à mi-corps, de face, coiffée d'un ample chapeau à ruban —, par W. Ward ; *Lady Charlotte Greville* — assise sur un banc de gazon et caressant un chien —, par J. Young ; *Mrs Bouverie*, par J.-R. Smith ; *Mrs Gwyn*, par J. Young, 1791 ; la *Comtesse d'Oxford* — à mi-corps, regardant à droite, ses deux mains se rejoignant —, par Samuel-William Reynolds l'aîné, 1799 (1773+1835) et par le même graveur *Mrs Whitbread*, en pied, sur une terrasse, un lévrier devant elle, 1798 ; *Mrs Sheridan and her son*, par T. Nugent ; *Elisabeth comtesse de Mexborough*, par W. Ward ; *Mrs Bun-*

The Spinster. Vente 23 mars 1904, 320 fr.

Mrs Benwell. Vente Mailand, 85 fr. — Vente Muhlbacher, 130 fr. — Vente Ligaud, 1.850 fr. — Vente F. Doistau, 5.100 fr.

Lady Charlotte Greville. Vente Blyth, 2.625 fr. — Vente C. G. et G. K., 4.100 fr.

Mrs Gwyn. Vente F. Doistau, 2.300 fr.

Elisabeth comtesse de Mexborough. Vente Ligaud, 1.100 fr.

Mrs Bunbury. Vente 4 juin 1909, 130 fr.

bury, par I. Jones ; *The Right Honourable Adam Duncan*, par W. Ward.

A diverses reprises, John Hoppner, suivant en cela la mode, a peint des portraits dans la représentation de sujets de genre : *Miranda*, c'est Mrs M.-A. Taylor ; *A Contemplative Youth*, par G. Hodges, c'est le jeune Master Lambton universellement connu par la toile de Thomas Lawrence qu'a gravée Samuel Cousins ; *Sophie Western*, c'est Phébé Hoppner : cette estampe de J.-R. Smith a été copiée par Bonnefoy ; *The Setting Sun* ou le Soleil couchant, par J. Young, c'est Caroline de Lichtfield. Dans les autres scènes de genre gravées d'après John Hoppner, nous nous garderons d'oublier la célèbre planche de W. Ward : *Sallad Girl*, non plus que *Juvenile retirement* et *Children bathing*, ces deux dernières gravées par James Ward comme pendants.

D'autres peintres de portraits, contemporains de Reynolds, de Gainsborough, de Romney et d'Hoppner, ont laissé des œuvres qui sont loin d'être sans mérite et qui ont donné lieu à de belles estampes recherchées avec ardeur ; sans vouloir nous étendre sur ces artistes dont la réputation n'a pas toujours franchi le détroit, nous

The Right Honourable Adam Duncan. Vente 10 mai 1894, impr. en coul., 135 fr.

Sophie Western (par Smith). Vente Ligaud, 515 fr. — Vente 2 juin 1906, sans marge, 505 fr. — Vente mai 1904, 1.300 fr.

Sophie Western (par Bonnefoy). Vente Ligaud, 52 fr. — Vente F. Arnault, 30 fr.

Sallad Girl. Vente 18 mai 1900, en noir, sans marge, 295 fr. — Vente Ligaud, impr. en coul., 2.200 fr. — Vente J. Gerbeau, 3.000 fr.



. Grande Toilette : *Romanet, d'après Moreau le jeune.*

ne pouvons les passer sous silence, sous peine d'être trop incomplet, même dans un aperçu d'ensemble comme le nôtre. Nous signalerons donc : de Daniel Gardner, *Mrs Wilbrahm* (mi-corps, tournée vers la gauche, les mains croisées), par Th. Watson, et par le même graveur, *Miss Gardner*, puis *Lady Rushout and children* (une jeune femme assise au pied d'une colonne, en compagnie de deux fillettes et d'un garçonnet) ; — de Francis Cotes (1726+1770), *Lady Mary Boynton*, en pied, accoudée contre un piédestal, une fleur dans la main droite, par J. Watson ; *Lady Bridgey*, par E. Judkins ; *Lady Catherine Beauclerck*, par F. Bartolozzi ; *Anna Lady Fortescue*, par J. Watson ; *Lady Broughton*, par J. Finlayson ; *Elisabeth duchesse d'Hamilton*, par Richard Houston ; — de Ch. Read, *Miss Jones* et *Miss Trimmer*, par J. Watson ; — de John Downman (...+1824), *Miss Kemble*, par F. Jukes ; la *Duchesse de Richmond*, par Thomas Burke ; *Miss Farren* (en ovale, à mi-corps) par Collyer et qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre portrait en pied de Bartolozzi d'après Thomas Lawrence ; *Mrs Siddons*, par P.-W. Tomkins (1760+1840) ; *Lady Duncannon*, par F. Bartolozzi ; *Lady Elisabeth Lambert*, et *The Honble Maria and Louisa Holroyd*, par J. Baldray ; *Mrs Billington*, par R. Dunkarton ; — de Tilly

Miss Gardner. Vente 28 févr. 1908, 850 fr.

Lady Bridgey. Vente Barrot, 380 fr.

La duchesse de Richmond. Vente Ligaud, impr. en coul., 700 fr. ; en noir, 91 fr. — Vente 8 avril 1910, 160 fr.

Miss Farren. Vente Ligaud, 1.245 fr

Kettle (1740+1785), *Miss Elliot* (en Junon, accoudée, deux paons à ses côtés), par James Watson ; *Lady Molineux*, par le même graveur ; *Richard Kempenfield*, par R. Earlom ; *M*[rs] *Barrington*, par J. Watson ; — de John Opic (1761+1807), *Almeria* (une jeune femme, Elisabeth Meymot, à mi-corps, assise de profil à gauche, coiffée d'un grand chapeau) ; *Sir Th. Bernard*, par W. Ward ; *Samuel Johnson*, par Charles Townley (1746+1778) ; — de John Russell (1745+1806), le *Prince de Galles* (au pied d'une statue, un arc dans la main gauche), par F. Bartolozzi ; *Thomas Hibbert*, par J.-R. Smith ; *Charlotte, Reine de la Grande-Bretagne* et *Rowland Hall*, par J. Collyer ; *Miss Russell* (presqu'à mi-corps, de trois quarts à droite, coiffée d'un bonnet, ruche au cou) par J. Wright ; *Sir Joseph Banks* ; *Pilâtre de Rozier*, par J. Collyer ; enfin une scène de genre, *Rural Employment*, par P.-W. Tomkins ; — de William Lawranson, *M*[rs] *Edwards*, par J. Jones.

Deux femmes se sont également signalées au XVIII[e] siècle, en Angleterre, dans l'art du portrait : Angelica Kauffman (1741+1807) et Maria Cosway (1745+vers

M[rs] BILLINGTON. Vente Ligaud, 495 fr.
MISS ELLIOT. Vente 23 mars 1904, 321 fr.
ALMERIA. Vente 25 nov. 1902, 5.512 fr.
LE PRINCE DE GALLES. Vente 28 févr. 1908, 310 fr.
CHARLOTTE, REINE DE GRANDE-BRETAGNE. Vente A. Hubert, 760 fr.
SIR JOSEPH BANKS. Vente Ligaud, 47 fr.
PILATRE DE ROZIER. Vente Soulavie, 20 fr.
RURAL EMPLOYMENT. Vente 20 déc. 1909, avec le 1[er] titre changé ensuite, 220 fr.
M[rs] EDWARDS. Vente Ligaud, 146 fr. — Vente J. Gerbeau, 180 fr.

1825). L'une et l'autre de ces artistes ont fait preuve de facilité et de grâce dans leurs œuvres et elles égalent la plupart des peintres que nous venons de citer à l'instant. Maria Cosway avait un frère, Richard Cosway (1740+1821), considéré comme l'un des plus habiles miniaturistes de son temps et de son pays. Différentes œuvres d'Ang. Kauffman et de Maria Cosway — portraits et sujets — ont été reproduits en gravure, quelques-unes avec beaucoup de goût par des artistes d'ailleurs habitués à traduire Reynolds et ses plus célèbres émules : *Lady Rushout et son fils*, par Thomas Burke ; les *Duchesse de Devonshire et Vicomtesse Duncannon*, par W. Dickinson ; *Mrs Towshend* — maintenant l'Amour sous son charme — par Th. Cheesman ; *Louisa Hammond* — assise de profil à droite, écrivant sous un arbre — par F. Bartolozzi ; *A Lady in a turkish dress* (la Duchesse de Richmond), par William Vynne Ryland ; *Lady Bingham* — en pied, assise, feuilletant un livre posé près d'un vase — par Watson ; *John Barker Holroyd*, en pied, par J.-R. Smith, sont autant d'aimables œuvres montrant les diverses facettes du talent d'Angelica Kauffman dont le portrait, peint par Reynolds, a été gravé par E. Morace. Angelica Kauffman a elle-même manié la pointe

Lady Rushout. Vente 10 mai 1894, impr. en coul., 601 fr. — Vente L. Mar, 460 fr.

Les Duchesse de Devonshire et Vicomtesse Duncannon. Vente de Guizelin, 175 fr.

Portrait d'Angelica Kauffman. Vente Muhlbacher, av^t l. l., 70 fr. — Vente 20-22 mai 1901, avec la lettre grise, 12 fr.

et a gravé une quarantaine de pièces, parmi lesquelles un portrait du peintre J.-L. Winckelmann ; on ne les recherche pas et plus d'un les ignore même.

De Maria Cosway, nous signalerons *son propre portrait* — où elle s'est représentée assise, les bras croisés — gravé par V. Green ; *Georgiana duchesse de Devonshire*, par Th. Watson ; *Cynthia*, par V. Green, enfin *Sir Sidney Smith*, eau-forte gravée par Maria Cosway, d'après un artiste français, Ph. Hennequin.

Quant à Richard Cosway, l'œuvre gravé d'après ses peintures, ses dessins ou ses miniatures est plus considérable ; si on reproche à Cosway de doter uniformément ses personnages d'yeux énormes,ses productions en dépit de leur afféterie, n'en sont pas moins goûtées par tous ceux qu'intéresse surtout la grâce. Dans son œuvre, retenons ici : le portrait de *sa sœur* — assise à terre, au pied d'un arbre —, par F. Bartolozzi ; *Mrs Fitzherbert* — assise sur un tertre, un livre dans la main droite, un chien à ses côtés —, par John Condé ; *The Fair Moralist and her Pupil* (Mrs Harding et son fils auquel elle apprend à lire), par F. Bartolozzi ; *Lady Isabelle Safton*, par W. Dickinson ; *Mrs Tickell* — en pied, debout sur un perron —, par J. Condé;

Maria Cosway. Vente Ligaud, 330 fr. — Vente C. J. et G. K., 1.180 fr.

Sir Sydney Smith. Vente Vignères, 9 fr 50. — Vente Soulavie, 15 fr.

Mrs Fitzherbert. Vente Muhlbacher, 49 fr. — Vente 11 janvier 1894, 41 fr. — Vente Ligaud, 320 fr. — Vente Defer-Dumesnil, 510 fr.

The Fair Moralist... Vente de Guizelin, 580 fr. — Vente F. de L..., la lettre grise, 406 fr.

Mrs Tickell. Vente Vignères, 50 fr. — Vente 13 déc. 1900, 120 fr. — Vente Ligaud, 209 fr.



…ame du Palais de la Reine : *P. A. Martini, d'après J. M. Moreau le jeune.*

Izabella Czartoryska — également en pied et debout, sur un perron, la main gauche appuyée à la balustrade —, par G. Testolini ; *Mrs Swinburne*, par Mariano Bovi ; *Harriet vicomtesse Bulkeley*, par F. Bertolozzi ; *Madame Récamier*, par A. Cardon ; *Lady Vernon* — en pied —, par N. Schiavonetti ; enfin par Marino Bovi, le portrait de *Richard Cosway*, d'après lui-même.

Dans la liste que nous venons de donner des estampes exécutées d'après les portraitistes anglais les plus renommés du XVIIIe siècle, nous n'avons pas l'ambition d'avoir enclos tout ce que l'art de la gravure a produit d'excellent outre-Manche ; il faudrait nombre d'autres pages... pour rester encore très incomplet ; mais cet aperçu est à tout le moins suffisant pour laisser préjuger de l'importance du portrait dans l'Ecole Anglaise ; en se contentant du choix que nous avons dû nous imposer, l'on posséderait un ensemble digne des maîtres qu'il serait chargé de représenter. Les graveurs les plus habiles, comme W. Ward, F. Bartolozzi, W. Dickinson, J.-R. Smith, V. Green, Th. et J. Watson, se sont appliqués à rendre avec une science peu commune, les peintures qu'ils étaient chargés de transcrire sur le cuivre, au moyen du burin, mais surtout du racloir ou de la roulette.

ISABELLA CZARTORYSKA. Vente Ligaud, 50 fr.

HARRIETT VICOMTESSE BULKELEY. Vente 26-27 nov. 1901, 114 fr.

Mme RÉCAMIER. Vente Muhlbacher, en noir, 100 fr. — Vente 16 janvier 1894, 72 fr. — Vente E. Séran, impr. en coul. 140 fr. — Vente J. Gerbeau, impr. en coul. 105 fr. — Vente A. Hubert, impr. en coul. 1.060 fr.

LADY VERNON. Vente Gerbeau, av^t. t. l., 85 fr.

Nous avons dit plus haut que la majorité des gravures en Angleterre étaient exécutées soit à la manière-noire, soit au pointillé ; nous allons indiquer en quoi consistaient ces deux procédés de gravure.

La manière-noire, d'origine allemande, — elle fut trouvée par un officier, Ludwig von Siegen, qui communiqua immédiatement sa découverte au prince Rupert, comte Palatin du Rhin, — se pratique ainsi : sur un cuivre préalablement grené au moyen du balancement d'un instrument appelé *berceau*, le graveur intervient pour écraser ou diminuer au moyen d'un brunissoir ou d'un racloir, le grain posé sur le cuivre par le berceau ; les valeurs sont alors plus ou moins fortes, selon que le graveur conserve ou enlève plus ou moins le grain couvrant la surface de la planche. Le nouveau procédé se répandit bientôt, non seulement en Allemagne, mais encore en Hollande et en France ; mais c'est en Angleterre et au XVIIIe siècle que la manière-noire, baptisée aussi « mezzotinte » devait atteindre à son apogée : aussi la qualifie-t-on parfois de « manière anglaise ».

Quant à la gravure au pointillé, dont Bartolozzi a été le meilleur et le plus prolixe représentant, A. de Lostalot, dans « Les procédés de la gravure », en donne cette description : « Pour graver au pointillé on se sert du « burin et de la pointe-sèche ; on peut employer aussi « un ciselet que l'on fait agir à coups de marteau. La « grosseur des points, leur degré de rapprochement, « leur disposition, sont les éléments au moyen desquels

« le graveur traduit la forme et les colorations de l'image « qu'il veut produire. Pour donner plus de vigueur « au travail, on peut le faire mordre à l'eau-forte. La « planche, terminée ou non, aura été vernie au rouleau « avant d'être plongée dans le bain, afin que toute la « surface du cuivre non pointillée soit protégée contre « la morsure de l'acide. »

En dehors des portraits gravés, l'Ecole Anglaise se recommande par ses peintres de genre ou de scènes champêtres, qui forment, parallèlement aux portraitistes, un noyau important. Georges Morland (1763+1804), James Northcote (1746 + 1831), Francis Wheatley (1747+1801), John Raphaël Smith (1752+1812), tour à tour peintre et graveur, William Redmore Bigg (1755+1828), William Hamilton (1751 + 1801), les Ward (James, 1769+1859, et William, 1755+1828), Woodford, John H. Ramberg (1763 + 1840), Matthew William Peters (1740 ?+1814), ont fourni matière à un grand nombre d'estampes qui eurent un véritable succès dans leur pays d'origine, de même qu'en France et en Italie, ainsi qu'en témoignent les copies qui y furent faites.

Le plus connu des peintres de scènes champêtres est Georges Morland : la réputation de ce peintre est énorme auprès des amateurs ; est-elle parfaitement légitime ? Nous ne saurions en tout cas admirer sans de grandes réserves certaines des traductions de Morland si avidement recherchées ; il faut donc choisir dans son œuvre assez important. Nous mentionnerons les estampes

suivantes : *A Visit to the Boarding School* et son pendant : *A Visit to the Child at Nurse,* deux scènes fort agréables gravées par W. Ward, et que les graveurs français, Le Cœur et Mixelle ont copiées, le second, avec le titre suivant: la *Jolie Nourrice* en lieu et place de *A Visit to the Child at Nurse*; *Dancing Dogs* et *Guinea Pigs,* par T. Gaugain, copiées par J.-P. Lévilly ; *Sun set : a view in Leicestershire,* par W. Ward ; la série de quatre planches — *Industry and Œconomy* — montrant les heureux effets du *Travail* et les malheurs qu'engendre par contre la *Paresse* ; cette série gravée par W. Ward, existe également contrefaite par L. Darcis ; ajoutons d'ailleurs que deux de ces planches sont de la composition de H. Singleton ; *The Anglers' repast* — six pêcheurs prenant leur repas sur l'herbe — et *A Party Angling* — les mêmes six personnages pêchant dans une barque —, pendants gravés par W. Ward et G. Keating ; comme pour les pièces qui précèdent, il existe de ces deux sujets des reproductions françaises par Aug. Legrand, portant comme titres : *La Partie de*

A VISIT TO THE CHILD AT NURSE. Vente 10 mai 1894, 225 fr. — Vente 29 nov. 1899, en noir, 150 fr. — Vente Gerbeau, impr. en couleurs, 650 fr.

A VISIT TO THE BOARDING SCHOOL et A VISIT TO THE CHILD. Vente Mailand, 210 fr.

LA JOLIE NOURRICE. Vente 16 juin 1902, 140 fr.

SUN SET. Vente F. Arnault, 610 fr.

INDUSTRY AND ŒCONOMY. (Série de 4 planches par Ward). Vente 18 mai 1900, 500 fr. — Vente J. Bouillon, 2 planches seul[t]. impr. en couleurs, 900. — Vente J. Gerbeau, 2 pl. seul[t]. impr. en coul., 650 fr.

THE ANGLERS'REPAST et A PARTY ANGLING. Vente Destailleur, 390 fr. — Vente F. de L... 4.344 fr.



La Reine Marie-Antoinette : *N. Le Mire.*
d'après J. M. Moreau le jeune.

pêche et la *Partie carrée* ; *The Pledge of Love,* par W. Ward ; *Morning or the Benevolent Sportsman* — voyageur à cheval s'adressant à des paysans en campement — et son pendant *Evening or the Sportsman's return,* par J. Grozer ; *Louisa,* par W. Ward, et copiée par Gaugain en 1789, ensuite par Aug. Legrand, enfin par De Montigny : la *Louisa* fait le pendant d'une estampe composée et gravée par J.-R. Smith : *Thoughts on Matrimony,* dont on connaît une copie de Romain Gérard, portant comme légende : *Méditation,* puis une autre par J.-N. Boillet ; *Delia in the Country* — jeune femme à mi-jambes, lisant au pied d'un arbre —, par J.-R. Smith ; *Youth diverting age* et *Childish amusement,* par J. Grozer et W. Dickinson ; *The Park St-James* et *Tea Garden,* par F.-D. Soiron, et copiés par Mademoiselle Rollet, David Weiss et A. Zecchin ; *Breaking the Ice* et *The Fisherman's hut,* par J.-R. Smith ; *Children natting* et *Children playing and Soldiers,* par E. Dayes et G. Keating.

La Partie de Pêche et la Partie Carrée. Vente Rodière, 65 fr.

The Pledge of Love. Vente 11 nov. 1907, 1280 fr.

Morning or the Benevolent Sportsman et Evening or the Sportsman's return. Vente 28 févr. 1908, 2020 fr.

Louisa (par Ward) et Thought and Matrimony. Vente Gerbeau, en bistre, 865 fr.

Louisa (par Gaugain). Vente de Guizelin, 135 fr.

Louisa (par de Montigny). Vente 12 déc. 1904, 205 fr.

Delia in the Country. Vente Ligaud, 1450 fr.

Youth diverting Age et Childish Amusement. Vente de Guizelin, 960 fr.

The Park St-James et Tea Garden. Vente J. Gerbeau, 3.700 fr.

Breaking the Ice et the Fisherman's Hut. Vente 15 mai 1907, 380 fr.

Children natting et Children playing and Soldiers. Vente 28-29 avril 1908, 550 fr.

L'œuvre de Morland abonde, comme on le voit, en sujets champêtres, scènes de chasses, intérieurs d'étables et d'écuries : ses intérieurs d'étables et d'écuries sont d'un bien mince intérêt le plus souvent ; les animaux, mal dessinés, ne sont pas toujours d'une proportion exacte ; elles ont cependant de nombreux admirateurs : la mode y est certes pour beaucoup en l'occurence.

Près d'atteindre au terme qui nous a été assigné pour ce livre, nous nous trouvons à notre regret, dans l'obligation de restreindre, au fur et à mesure que nous avançons dans notre travail, les notes biographiques et les réflexions critiques, pour laisser toute la place à l'indication des pièces les plus connues et des prix qu'il est indispensable de connaître. Le lecteur nous pardonnera donc la brièveté de ces dernières pages, qui confinent à l'aridité d'un dictionnaire.

A plusieurs reprises, nous avons cité John Raphaël Smith et Francesco Bartolozzi ; l'œuvre de ces graveurs — le premier, fort habile graveur à la manière-noire, le second, au pointillé — abonde en pièces recherchées : nous en avons déjà citées, mentionnons encore les suivantes : de J.-R. Smith : *What you will, A Widow, A Wife* et *A Maid*, série de quatre planches composées par le graveur lui-même et popularisées par les copies qu'en a faites sous les titres de *Comme il vous plaira,*

WHAT YOU WILL... Vente Ligaud, 605 fr. — Vente 23 mars 1904, 1.100 fr.
COMME IL VOUS PLAIRA. Vente 10 mai 1894, impr. en coul., 40 fr.

Une Veuve, Une Femme mariée, Une Pucelle, l'infatigable Lévilly ; *A Loisir* ; *Narcisse* et *Flirtilla,* deux pendants exécutés en 1787 ; *A visit to the Grand-Father* et son pendant *A visit to the Grand-Mother,* cette seconde pièce gravée d'après Northcote et toutes deux copiées par Mixelle ; *The Promenade at Carlisle House* — où l'on voit Lady Haswell, Miss Moss, Henrietta Montague —, une des estampes célèbres de l'Ecole Anglaise, à l'égale de notre *Promenade publique* de Debucourt ; les *Deux Amies* — Mrs Smith et Mrs Prothero — ; *Mrs Mills,* d'après Engleheart ; *The Moralist,* cette dernière planche, gravée d'après Smith, par W. Nutter.

Francesco Bartolozzi, né à Florence en 1735, mort en 1813, a un œuvre considérable, d'un mérite d'ailleurs très inégal et fort monotone, examiné d'ensemble. Ch. Le Blanc qui n'est pas complet, cite 700 pièces de cet aimable graveur. Voici, parmi les plus prisées, celles non encore citées au cours des pages précédentes : *A St-*

A LOISIR. Vente Ligaud, 700 fr.

NARCISSA. Vente Ligaud, en bistre, 230 fr.

FLIRTILLA. Vente 6 mars 1894, en bistre, 150 fr. — Vente Ligaud, impr. en couleurs, 500 fr. — Vente Gerbeau, 290 fr.

NARCISSA et FLIRTILLA. Vente Muhlbacher, 129 fr.

A VISIT TO THE GRAND-FATHER. Vente 11 janvier 1894, 44 fr. — Vente de Guizelin, 675 fr.

THE PROMENADE AT CARLISLE HOUSE. Vente Destailleur, 905 fr. — Vente Blyth, 4.100 fr. — Vente Muhlbacher, avt t. l., 620 fr. — Vente 28 févr.1908, lettre grise, 4.000 fr. — Vente Hubert, avt l. l., 8.600 fr.

LES DEUX AMIES. Vente Muhlbacher, 57 fr. — Vente Ligaud, 215 fr. — Vente 18 mai 1900, 250 fr. — Vente J. Gerbeau, 100 fr. — Vente 5 nov. 1909, 410 fr.

MRS MILLS. Vente Ligaud, 2.010 fr.

THE MORALIST. Vente 11 janvier 1894, 40 fr. — Vente Ligaud, 190 fr. — Vente Davesne, 555 fr.

Giles's Beauty, et son pendant, *A St-James's Beauty*, d'après Benwell, copiées par P. Clavareau et G. Zancon ; *Mrs Abington*, actrice, d'après Richard Cosway ; *Marie-Christine, archiduchesse d'Autriche*, d'après A. Roslin ; *Ne dérangez pas le monde*, d'après G.-B. Cipriani ; *Cecilia* (Mrs Gibson), d'après Engleheart ; *The Girl and Kitten* — fillette de face, tenant un chat dans ses bras —, d'après J. Reynolds ; *The Triumph of Beauty and Love* et *A Sacrifice to Cupid*, d'après G.-B. Cipriani.

MM. Portalis et Beraldi ont porté sur Bartolozzi un jugement duquel nous extrayons ces quelques lignes : « .... Le mérite de ses procédés sommaires « a été beaucoup surfait, ses estampes notamment, « sont monotones, médiocres et très inférieures à celles « des burinistes anglais formés par Le Bas, Wille ou « Ravenet, mais il faut bien reconnaître la vive impul- « sion qu'il a donnée à l'art de la gravure en Angleterre, « dans les dernières années du XVIIIe siècle, et l'influence « qu'il a exercée par contre-coup sur notre art national. « Soit nécessité de subir le joug de la mode, soit désir de « montrer qu'ils savaient égaler les Anglais, nombre de

A St-James's Beauty (par Bartolozzi). Vente Ligaud, 165 fr.

A St-James's Beauty et A St-Giles's Beauty (par Clavareau). Vente Ligaud, 92 fr.

Marie-Christine. Vente Muhlbacher, 159 fr. — Vente Ligaud, 350 fr. — Vente 28 févr. 1908, 420 fr. — Vente de Lapeyrie, 305 fr. — Vente Barrot, 450 fr.

The Triumph of Beauty and Love et A Sacrifice to Cupid. Vente 23 mars 1904, 295 fr.

Ne dérangez pas le monde. Vente Muhlbacher, 52 fr. — Vente Ligaud, 180 fr.



Jeune Berger : *G. Demarteau, d'après J. B. Huet.*

« graveurs s'adonnèrent au pointillé, qui fut très pratiqué « à l'époque de la Révolution.... »

L'on rencontre assez souvent des estampes signées Bartolotti ; elles ne sont pas de Francisco Bartolozzi, comme on le pourrait croire tout d'abord, mais d'un faussaire qui se servait d'un nom très approchant de celui du graveur en vogue, dans le but unique de profiter de la confusion ; la fraude, comme on le voit, ne date pas de notre temps !

Avec le peintre Matthew William Peters (vers 1740+1814), l'amateur se trouve en présence d'un des rares artistes anglais qui aient fait appel au déshabillé dans leurs productions : *Belinda*, par R. Dunkarton, *Love in her eye sits playing*, par J.-R. Smith, *Lydia*, par W. Dickinson, *Sylvia*, par J. Walker, sont autant de motifs pour Peters de découvrir des seins provocateurs. Peters ne s'est toutefois pas cantonné dans les scènes galantes ; en outre des portraits de *Miss Mortimer* et de *Miss O'Neill*, par J.-R. Smith, de *Miss Matthew*, par J. Saunders, et de *Miss Stephenson*, par W. Dickinson, on lui doit des scènes de genre comme *The Fortune Teller* (la Diseuse

Belinda. Vente Ligaud, 305 fr.

Love in her eye sits playing. Vente Ligaud, 405 fr.— Vente Muhlbacher, 220 fr.

Lydia. Vente Muhlbacher, 60 fr. — Vente Vignères, 100 fr. — Vente Ligaud, 85 fr. — Vente A. Hubert, 300 fr.

Sylvia. Vente Muhlbacher, av[t] l. l., 180 fr. ; avec l. l., 200 fr. — Vente Ligaud, 230 fr.

The Fortune Teller (par Smith). Vente Ligaud, 200 fr.

The Fortune Teller et The Gamesteers (par Smith et Ward). Vente Muhlbacher, 172 fr. — Vente Mailand, 107 fr. — Vente 14 mai 1901 (Londres), 2.887 fr.

de bonne aventure) et *The Gamesters* (les Joueurs), par J.-R. Smith et W. Ward, copiées par J.-M. Mixelle ; *Sophia* — jeune femme assise à terre, tenant un rateau, — par James Hogg, puis des illustrations pour les œuvres de Shakespeare, publiées par Boydell : *The Merry Wives of Windsor*, par R. Thew ; *Much ado about nothing*, par P. Simon (vers 1750+vers 1810).

Nous n'avons pas encore évoqué quelques peintres qui doivent cependant trouver place ici, tels James Northcote, Francis Wheatley, William Beechey (1753+1839), William Redmore Bigg, William Hamilton, les Ward (James et William), Thomas Lawrence enfin, dont la majeure partie de l'œuvre appartient toutefois au XIXe siècle.

Parmi les gravures qui traduisent Northcote, l'élève préféré de Sir Joshua Reynolds, les amateurs recherchent surtout la *Petite Fruitière anglaise* et la *Petite Laitière anglaise*, de Thomas Gaugain, 1786, pièces qui furent copiées dès l'année suivante par J. Bonnefoy ; *A young Lady encouraging the low comedian*, de J.-R.

THE FORTUNE TELLER et THE GAMESTEERS (par Mixelle). Vente Rodière, 80 fr.

SOPHIA. Vente Ligaud, 350 fr.

THE MERRY WIVES OF WINDSOR. Vente F. Arnault, 100 fr.

La PETITE FRUITIÈRE ANGLAISE (par Gaugain). Vente Cte de L. (1902), coloriée, 200 fr..

La PETITE FRUITIÈRE ANGLAISE et la PETITE LAITIÈRE ANGLAISE (par Gaugain). Vente 28 février 1909, 900 fr.

La PETITE FRUITIÈRE ANGLAISE et la PETITE LAITIÈRE ANGLAISE (par Bonnefoy). Vente Rodière, 102 fr.

A YOUNG LADY ENCOURAGING... Vente 11 juin 1901 (Londres), 1.375 fr.— Vente 28 févr. 1908, coloriée, 380 fr.

Smith, et la *Visit to the Grand-Mother*, de Smith également.

De l'œuvre un peu terne de Wheatley, retenons : *Mrs Wheatley* — représentée à mi-corps, reposant sur un canapé et lisant —, gravée par R. Stanier ; *The Disaster* — une femme et une fillette apercevant un chat qui emporte un oiseau dont il a renversé la cage —, par W. Ward, planche dont il existe une petite réduction de forme ronde ; *The Wane of the Honey-Moon* — personnage au pied d'une femme qui enlève son masque —, et son pendant : *The Full of the Honey-Moon* — une jeune femme s'emparant d'un feuillet écrit par un homme qui vient de s'endormir —, par Robert Lawrie ; *The Fairings* et *Settings out to the Fair*, par J. Eginton ; *The Return from Coursing* et *The Return from Shooting*, par A. Cardon et F. Bartolozzi (l'une d'après W. Hamilton). C'est à Wheatley que l'on doit aussi une série de 13 planches qui jouissent d'une énorme réputation en Angleterre : *The Cries of London*, gravés par A. Cardon, L. Schiavonetti, J. Vendramini et Th. Gaugain.

Mrs Wheatley. Vente Ligaud, 370 fr.

The Disaster. Vente 28 févr. 1908, 730 fr.

The Wane of the Honey-Moon et the Full of the Honey-Moon. Vente du Bon F. de L., 562 fr.

The Fairings et Settings out to the Fair. Vente 28 févr. 1908, 1.500 fr.

The Cries of London (série de 13 planches). Vente Kinnen, 3.100 fr. — Vente 11 juin 1901 (Londres), 26.250 fr. — Vente du Bon F. de L., 21.625 fr. — Vente Blyth, en bistre, 3.150 fr. — Vente 28 févr. 1908, 4 pl. seulement, réemmargées, 1.005 fr.

The Return from Coursing et the Return from Shooting. Vente du Bon F. de L., 1.762 fr.

Children at Play. Vente C. J. et G. K., 1.380 fr.

D'après William Beechey, l'on recherche surtout la gravure de Thomas Park : *Children at play* — dans un paysage, quatre enfants dont un, le plus grand, tire de l'arc, — ainsi que *son propre portrait*, par W. Ward, puis *Georges III et le Prince de Galles passant une revue*, par J. Ward, et le portrait de *Sir Th. Pastely*, par Townley, 1795.

Avec Bigg, les scènes familiales et sentimentales sont à nouveau évoquées ; voici : *The Romps* — une femme gronde une fillette qui s'est tachée d'encre —, et *The Truants* — un professeur sermonne des enfants qui avaient accusé un jeune paysan —, par W. Ward ; *The Birth of the Heir* et *The Holy Christening*, par le même graveur ; *A Lady and her Children relieving a poor Cottager*, par F. Bartolozzi ; *Black Monday or the Departure for School* et *Dulce domum or the Return from School*, par Jones, 1790 ; *The Soldier's widow or school-boys' collection* et *The Sailor's orphans or the young ladies' subscription*, par R. Dunkarton et J. Ward ; *The Angler* — jeune femme pêchant — et *The Harvest Girl* — jeune paysan revenant des champs, portant un rateau —, par Ogborne.

Avant d'arriver à Thomas Lawrence, le peintre le plus gravé avec Reynolds et Morland, quelques noms se présentent sous notre plume : W. Hamilton, avec

THE ROMPS et THE TRUANTS. Vente C. J. et G. K., 1.580 fr. — Vente mai 1904, 1.555 fr. — Vente 8 avril 1910, 1.650 fr.

THE SAILORSS' ORPHANS. Vente C. J. et G. K., impr. en coul., 920 fr.

THE SOLDIER'S WIDOW et THE SAILOR'S ORPHANS. Vente C. J. et G. K., en noir, 250 fr.



La Jeune Bergère : *G. Demarteau, d'après J. B. Huet.*

ses *Mois*, série de douze planches gravées par F. Bartolozzi et Gardiner ; *The Shepherdess of the Alps*, par J. Eginton ; *Morning* et *Evening*, par P.-W. Tomkins ; *Children and Pigeons* et *Children and Rabbits*, par Joseph Barney ; *The R. Honourable Anne Countess Cowper*, par F. Bartolozzi.

De H. Singleton, mentionnons : *The Wandering Sailor* et *The Market Girl*, par G.-C. Stuart ; *The Nosegay Girl et The Orange Girl*, par W. Nutter, puis l'*Amiral Nelson*, par G. Keating, 1798.

De Woodford, deux pendants, *Wood-Nymph* — femme en buste, portant des fagots — et *Shepherdess* — bergère à mi-corps tenant une houlette —, par J.-R. Smith, ont sauvé de l'oubli complet le nom de cet artiste sur lequel les renseignements biographiques font complètement défaut.

De Benjamin West, peintre d'histoire avant tout, signalons *Lady Beauchamp*, par J. Watson ; *The Death of General Wolfe* et *The Battle at La Hogue*, par William Woolett (1735+1785), un très habile graveur. La *Mort du Général Wolfe* a été copiée à plusieurs reprises, notamment par Théodore Falckeysen.

De Ramberg, qui a gravé au trait, pour être ensuite

Children and Pigeons et Children and Rabbits. Vente 28-29 avr. 1902, 145 fr.

The Wandering Sailor et The Market Girl. Vente 29 nov. 1899, en noir, 120 fr. — Vente 27 mars 1905, impr. en coul., 200 fr.

The R[t] Honourable Anne countess Cowper. Vente Ligaud, 150 fr.

L'Amiral Nelson. Vente Ligaud, 331 fr.

Wood-Nymph et Shepherdess. Vente 11 nov. 1907, sans marge, 1.205 francs.

rehaussées d'aquarelles, plusieurs scènes tirées des *Contes de La Fontaine* — la *Jument du compère Pierre,* le *Paysan qui cherche son veau,* le *Poirier enchanté,* les *Lunettes,* le *Rossignol* et *Joconde* —, on rencontre des scènes de genre et des portraits ; parmi ces derniers, mentionnons ceux de *Her Royal Highness the Princess Augusta* et *Her Royal Highness the Prince Royal,* gravés par W. Ward et P.-W. Tomkins.

Quant à James et à William Ward, l'on recherche du premier, *Hay Makers* — huit paysans au repos à l'ombre d'une ferme — et *Compassionate Children* — trois enfants, sous la garde d'une jeune femme, donnent à manger à un cheval et à un veau parqués — (exécutées par William), puis du second, dont nous avons déjà cité maintes œuvres, *The Lovely Brunette,* par E. Williams, 1786.

Avec Thomas Lawrence (né à Bristol en 1769, mort à Londres en 1830), qui partage avec Joshua Reynolds l'admiration de toute l'Angleterre, les amateurs se trouvent en présence en effet d'un de ses plus admirables portraitistes ; comme Joshua Reynolds, il a su rendre avec beaucoup de distinction la grâce de la femme et le charme de l'enfant ; il a pénétré le regard de ses modèles avec une acuité peu commune ; il a varié avec intelligence les attitudes des personnages qui posaient devant

Les Contes de La Fontaine (par Ramberg). Vente Muhlbacher, les 6 planches, 160 fr.

The Lovely Brunette. Vente Mailand, 30 fr. — Vente Ligaud, 500 fr.

lui ; enfin, comme Reynolds, s'il pêche par la pureté du dessin, il est aussi comme lui un beau coloriste. Son œuvre gravé est nombreux, mais peu de pièces appartiennent au siècle qui nous occupe : cela n'a rien d'étonnant. Thomas Lawrence avait à peine trente ans, lorsque le XIXe siècle s'ouvrait. Nous n'avons donc à citer que deux planches, mais l'une d'elles suffirait à consacrer la réputation d'un maître, c'est *Miss Farren* — devenue comtesse de Derby, et représentée en pied, dans un paysage, tenant pendant un manchon de la main gauche —. Cette célèbre estampe exécutée par F. Bartolozzi est fort recherchée, surtout tirée en bistre, ou mieux encore, imprimée en couleurs. La seconde pièce gravée d'après Thomas Lawrence et qui trouve place ici, est *Mrs Siddons*, de J.-R. Smith, 1783. D'autres planches, comme *Master Lambton*, *Georgiana Fane* et *Miss Peel* sont également célèbres, mais elles datent du siècle suivant, nous n'avons donc pas à nous en occuper.

A côté des peintres de portraits ou de genre, il existe également d'intéressants artistes dans l'Ecole Anglaise ; nous avons cité Hogarth, comme un satiriste hors ligne ; l'Angleterre a donné le jour à quatre autres caricaturistes qui, sans atteindre à la maîtrise d'Hogarth, ont montré un humour peu commun dans leurs moindres productions. Ce sont Thomas Rowlandson (1756 + 1827),

Miss Farren. Vente Blyth, 2.650 fr. — Vente C. J. et G. K., lettre grise, 1.300 fr. — Vente Barrot, avt l. l., 6.200 fr.

Isaac et Georges Cruikshank (le premier, né en 1756, mort en 1810 ; le second, né en 1792, mort en 1878) et John Gillray (vers 1760+vers 1825).

De Th. Rowlandson, nous citerons le *Vaux-Hall*, dont la gravure a été exécutée par R. Pollard et F. Jukes ; *Box loby Loungers* ; *Dressing for à Masquerade*, 1790 ; l'*Exhibition stare-case*, enfin *St-James's* et *St-Giles's*.

Pour mémoire, mentionnons aussi W.-H. Bunbury (vers 1750+vers 1810) avec sa *View on the Pont-Neuf at Paris*, 1770 : c'est de la charge un peu lourde.

Malgré le peu de place dont nous disposons, nous voudrions être le moins incomplet possible dans ce chapitre consacré à l'importante Ecole Anglaise ; nous signalerons donc encore, avant de terminer, John Boydell, « le Basan de l'Angleterre » (1719+1804), graveur et éditeur, qui publia le *Liber Veritatis* de notre grand Claude, ouvrage qui ne compte pas moins de quatre éditions : la première portant le seul nom de Boydell et la date de 1777, la seconde celle de 1804, la troisième de 1819, avec les noms de Hurst, Robinson et Boydell, la quatrième enfin, publiée sans date par Colnaghi. La première édition ne contenait que deux volumes, soit 200 planches ; un troi-

Vaux-Hall. Vente Muhlbacher, 399 fr. — Vente Destailleur, 85 fr.
Box loby Loungers. Vente Muhlbacher, coloriée, 155 fr. ; en noir, 65 fr.
Dressing for a masquerade. Vente 15 déc. 1900, coloriée, 72 fr.
Exhibition Stare-case. Vente Muhlbacher, 80 fr. — Vente 8 février 1894, 112 fr.
St-James's et St-Giles's. Vente J. Gerbeau, 260 fr.
Liber Veritatis. Vente A. Giroux, 2e édit., 300 fr. — Vente 1908, 1re édit., 1.100 fr.



L'Éventail cassé : *L. M. Bonnet, d'après J. B. Huet.*

sième tome fut joint aux éditions suivantes, ce qui porta le nombre des dessins reproduits à 300. Le *portrait de John Boydell* a été gravé par V. Green en 1772, par Facius en 1802, et par B. Smith.

John-Baptiste Jackson qui essaya de ressusciter la gravure en camaïeu — la gravure en couleurs sur bois au moyen de plusieurs planches — mérite aussi une mention. Né en 1701, mort vers 1760, J.-B. Jackson n'a pas gravé ses contemporains ; il s'est consacré aux maîtres italiens, au Titien et au Tintoret notamment. La *Promenade in St-James's Park* remet en mémoire les noms de deux médiocres artistes : le peintre Edward Dayes et le graveur F.-D. Soiron.

Richard Earlom, l'habile graveur à la manière-noire ne saurait être oublié : il est célèbre dans le monde des amateurs par six planches d'après Jan van Huysum, F. Snyders et Long John : *A Fruit piece* et *A Flower piece*, et les *Marchés* : le *Marché aux Fruits*, le *Marché aux Légumes*, le *Marché aux Poissons*, le *Marché au Gibier*. On recherche encore d'Earlom : *A Blacksmith's Shop* et *An Iron Forge*, d'après J. Wright, puis l'*Expo-*

The Promenade in St-James' s Park. Vente Muhlbacher, réemmargée, 150 fr.

A Fruit Piece et a Flower Piece. Vente Révil, 200 fr. — Vente Camberlyn, av[t] l. l.., 125 fr. — Vente Muhlbacher, 125 fr. — Vente 28 févr. 1908, en noir, 420 fr. — Vente J. Gerbeau, 400 fr. — Vente 8 avril 1910, impr. en coul., 715 fr.

Les Marchés, série de 4 planches. Vente Camberlyn, 120 fr.

A Blacksmith's Shop. Vente 5 nov. 1909, 32 fr.

An Iron Forge. Vente 5 nov. 1909, av[t] l. l., 125 fr.

sition de l'Académie Royale de Londres (1772) et l'*Intérieur du Panthéon de Londres,* d'après Brandoin. Earlom a également gravé les grands maîtres : Matsys, Rembrandt, Rubens et Van Dyck notamment, et l'on cite son *portrait de Rembrandt* gravé d'après lui-même, *The Misers,* d'après Quentin Matsys, *Rubens's Son and Nurse,* d'après Rubens, et le *Duc d'Arenberg,* à cheval, d'après A. van Dyck.

L'officier-amateur William Baillie (né à Kilbride, Irlande, en 1723, mort en 1810), n'est pas non plus un inconnu pour les collectionneurs ; on sait qu'il eut l'audace de retoucher entièrement la célèbre planche de Rembrandt, dénommée la *Pièce aux Cent Florins* et qu'il se vanta, dans un prospectus, d'avoir conservé à l'œuvre la même force de clair-obscur, la délicatesse et la légèreté de la touche, d'avoir maintenu son expression et son caractère. Nous pouvons, sans médisance, dire que W. Baillie est resté au contraire très éloigné de l'esprit de Rembrandt ; il n'en pouvait d'ailleurs être autrement. Qui peut prétendre égaler Rembrandt ?

Quant aux frères John et Thomas Bewick, comment

L'Académie de Londres. Vente Camberlyn, av[t] t. l., 100 fr. ; avant la l., 40 fr.

L'Exposition de l'Académie de Londres et l'Intérieur du Panthéon de Londres. Vente Destailleur, av[t] l. l., 305 fr.

Portrait de Rembrandt. Vente Gerbeau, av[t] l, l., 210 fr.

The Misers. Vente 20 décembre 1909, 60 fr.

Rubens's Son and Nurse. Vente 20 décembre 1909, 75 fr.

Le Duc d'Arenberg. Vente Vignères, av[t] l. l., 150 fr. — Vente 20 décembre 1909, 25 fr.

ne pas en parler. N'est-ce pas à ces deux graveurs que l'on doit en quelque sorte la renaissance de la gravure sur bois, dont la pratique, malgré les efforts de la famille Papillon en France, s'était presque perdue ? Certes, les bois des Bewick sont des œuvres fort naïves ; mais elles marquent un réveil, continué après eux, par James Thompson ; Thompson venu en France a contribué par ses productions et surtout par ses leçons à l'épanouissement de la gravure sur bois dans le livre, à l'époque romantique, l'époque la plus glorieuse de la gravure en relief, après le merveilleux XVIe siècle.

Pl. LXXVIII.



Le Gouter champêtre : *Jubier, d'après J. B. Huet.*

CHAPITRE VIII

CHAPITRE VIII

La gravure en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Hollande et en Russie.

Les nations d'Europe, en dehors de la France et de l'Angleterre, sont, pendant le xviiie siècle, très inférieures à leur passé dans le domaine de l'Art : l'Allemagne, après avoir offert à notre admiration les chefs-d'œuvre de Dürer, de Schœngauer et de Cranach, se traîne péniblement à la remorque, soit de ses vieux maîtres, soit mieux encore des nôtres dont elle s'inspire, lorsqu'elle ne les copie pas par l'intermédiaire d'un Haïd ; l'influence subie fut telle d'ailleurs que leurs meilleurs graveurs, quittant leur patrie, séjournèrent longuement ou s'implantèrent définitivement dans notre pays : tel est du moins le cas pour G.-F. Schmidt, J.-G. Wille, J.-G. von Muller, J.-S. Klauber. Est-ce à dire que l'Allemagne ne compte aucun artiste personnel dans tout le cours du xviiie siècle ? Non. Chodowiecki et Ridinger seraient là pour prouver le contraire ; mais ils sont en quelque sorte des isolés et si l'on compare ces

petits-maîtres aux maîtres français et anglais du même temps, on comprendra toute la distance qui les sépare de ces derniers.

Daniel Chodowiecki, né à Dantzig en 1726, mort à Berlin en 1801, est parmi les artistes d'outre-Rhin, celui dont les Allemands sont, à juste titre d'ailleurs, les plus fiers ; dessinateur et graveur, il a su composer des scènes, le plus souvent dans le format de la vignette, qui ne sont pas dépourvues d'agrément, bien qu'« à comparer « ses vignettes avec les images françaises — a écrit M. L. « Rosenthal, — on trouvera souvent que l'élégance en « est quelque peu gauche, que les encadrements dessi- « nés sont mornes ; on leur désirerait plus de vivacité, « mais elles ont une bonne foi, une vérité qui les sauvent « et surtout une pointe de sentimentalité très caracté- « ristique. »

« Chodowiecki, — ont écrit d'autre part MM. « Portalis et Beraldi — a apporté dans l'exécution de « ses nombreuses petites vignettes tant d'intentions « fines et originales, tant d'heureux arrangements dans « la manière de grouper ses petits personnages, dans ses « physionomies à la fois tant d'esprit et de naïveté, qu'il « s'est élevé beaucoup au-dessus de ses compatriotes, « dans cette spécialité de la vignette, et qu'il mérite d'être « placé au premier rang des illustrateurs de livres alle- « mands. »

Dans son œuvre, l'un des plus nombreux qui soient — ne compte-t-on pas trois mille pièces — nous citerons :



Mme Vigée-Lebrun : *J. G. Muller, d'après Mme Vigee-Lebrun.*

le *Cabinet d'un Peintre*, où l'artiste se trouve entouré de sa famille ; les *Adieux de Calas à sa famille*, 1767 (le 1er tirage porte : Je meurs ! victime...), *Frédéric II rendant visite au Général Ziethen*, *Frédéric II passant une revue*, les *Effets de la sensibilité sur les quatre tempéraments*, enfin et surtout nombre de fines vignettes pour les *Almanachs de Berlin, de Gotha, de Goettingue, de Lauenbourg*, dans lesquels il représente diverses scènes de Don Quichotte, de Roland furieux, de Macbeth, des Fables de Gellert, des Idyles de Gessner, de la Henriade de Voltaire, de la Nouvelle Héloïse, de Tristam Shandy, du Mariage de Figaro, etc. Parmi les quelques portraits gravés par Chodowiecki, figurent ceux de *Frédéric II* et de *Frédérique-Sophie-Wilhelmine de Prusse*, des peintres *C.-W.-E. Dietrich* et *Weitsch*, du médecin *Bruckman*. De nombreuses collections de l'œuvre de Chodowiecki existent en Allemagne, mais, en France, on rencontre peu ses œuvres.

Deux artistes ont porté le nom patronymique de Ridinger : Johann-Elias Ridinger, le père, de beaucoup le plus connu et le plus apprécié, et Johann-Jakob, son fils.

Le Cabinet d'un Peintre. Vente H. de Roissy, 38 fr. — Vente Mailand, 31 fr.

Les Adieux de Calas a sa Famille et les Effets de la Sensibilité. Vente Soulavie, 17 fr.

Frédéric II passant une revue. Vente Bouvrain, 36 fr.

Frédérique-Sophie-Wilhelmine. Vente Hochart, 5 fr. 50. — Vente Didot, 2 épreuves, 20 fr.

Perfaite et exacte Représentation des Divertissemens de Grands Seigneurs. Vente 5 nov. 1909, 34 planches (sur 36), 160 fr.

Né à Ulm en 1698, mort à Augsbourg en 1767, J.-E. Ridinger a gravé un millier de pièces, en majorité relatives aux mœurs des animaux qu'il a étudiés avec une patience peu commune dans leurs moindres mouvements et dans leurs milieux les plus inaccessibles ; publiées presque toujours sous forme d'albums, ces planches sont recherchées ; et, pour montrer le soin avec lequel Ridinger présentait ses intéressantes publications, nous ne croyons pas pouvoir mieux faire que de donner la copie de la notice qui précède l'un de ses albums, notice dont nous respectons, pour plus de saveur, la capricieuse orthographe :

PERFAITE ET EXACTE
REPRESENTATION DES DIVERTISSEMENS
DE
GRANDS SEIGNEURS
OU PARFAITE DESCRIPTION
DES CHASSES DE TOUTES FORTES DES BÊTES
SELON LES DIVERSES MANIÈRES DES CHASSES, DE LA NATURE
DES BÊTES, POUR LES AMANTEURS DE CE
NOBLE EXERCICE, LES PROPRES TERMES DE LA
VENERIE, DONT ON SE SERT
PARMI LES CHASSEURS D'UN CHAQUE PAÏS
PREMIÈRE PARTIE.
INVENTÉE, GRAVÉE ET A TROUVER
CHEZ JEAN ELIAS RIDINGER, PEINTRE
A AUGSBOURG. AN 1729
AU ELECTEUR.

On vous représente ici, mon cher Lecteur, quelques pièces en taille-douce non seulement pour Vous divertir, mais encore pour en profiter. Vous verrez ici de peint diverses manières à chasser, les propres Termes de la Vénerie. On représente la nature de toutes fortes de Bêtes, et cela en peu de mots. Les Cavaliers aussi bien que les chasseurs habiles y trouveront beaucoup de chose à leurs contentement. Il est vrai, que dans cette première partie on n'a rien representé, que la Chasse du cerf ; pour une

preuve, si se trouveront des Amanteurs, l'Auteurs ne manquera pas d'en continuer en peu de tems et si courte qu'il sera possible. On aura soin à dépeindre les Chasses des autres Bêtes pour donner contentement. Et comme j'ai résolu, a pres que l'ouvrage sera achevée, de faire une Catalogue exacte, j'ai mis les nombres de chaquę feuille, pour le rangement selon le plaisir du Lecteur. Enfin, je tacherai de contenter les Lecteurs en leurs representans une parfaite idée de tous les manières des Chasses, des diverses Bêtes, des leurs natures, ruses et voyes, et de tout ce qui sera nécessaire à savoir pour un Chasseur habile. Au reste, je me flate de l'espérance que cette ouvrage sera bien receu de Vous, mon cher Lecteur, et come je ne doute point, que Vous n'y trouverès bien de choses à Votre gout, je m'engage de vous donner de plus en plus un Contentement parfait. Vous priant en meme tems de me conservet toujours l'honneur de Votre bienveillance qui demeure toujours pret sortes de services

Avec Priv. de Sa Maj. Impér.

Citons encore de J.-E. Ridinger : *Betrachtung der Wilden Thiere!* série de 40 planches publiée en 1740; les *Animaux qu'on chasse à courre et leurs voies*; les *Cerfs et autres animaux curieux*, série de 100 planches ; le *Manège*; les *Fonctions des chasseurs et des fauconniers*, 26 planches ; *Juste et exacte représentation des quelques cerfs monstrueux et autres animaux merveilleux chassés....*, série de 100 planches éditée en 1768. La nomenclature de ces quelques suites suffit amplement pour donner la caractéristique de l'œuvre gravé de Jean-Elias Ridinger. Ajoutons qu'on les rencontre assez difficilement complètes.

Betrachtung der Wilden Thiere. Vente 5 nov. 1909, 300 fr.

Les Cerfs et autres animaux curieux. Vente 5 nov. 1909, 82 planches (sur 100), 400 fr.

Les Fonctions des Chasseurs et des Fauconniers. Vente 4 nov. 1902, 21 pl. (sur 24), 40 fr.

Juste et exacte Représentation des quelques Cerfs monstrueux. Vente 4 nov. 1902, 93 planches (sur 100), 145 fr.

Parmi les autres peintres ou dessinateurs allemands ayant gravé eux-mêmes, il convient de citer un artiste habile, Christian-Wilhelm-Ernst Dietrich — dit Dietricy — né à Weimar en 1712, mort à Dresde en 1774, mais qui eut le tort de plus ressembler à Rembrandt, à Ostade, à Everdingen et à Salvator Rosa qu'à.... Dietrich : autrement, il ne manquait ni de facilité, ni d'invention. Son œuvre personnel comprend une centaine d'eaux-fortes. Jean-Georges Wille a gravé trois de ses peintures : *Agar renvoyée par Abraham*, les *Musiciens ambulants* et les *Offres réciproques*.

Nous mentionnerons les Rugendas, nom qui fut porté par cinq graveurs : Georg-Philipps, né à Augsbourg en 1666, mort en 1742 ; Georg-Philipps le jeune, né en 1701, mort en 1771 ; J.-Christian, né en 1706, mort en 1781 ; Johann-Lorenz, né en 1775, mort en 1826 ; enfin Jérémias-Gottlob, mort en 1772. Nous ne trouvons rien de saillant dans leurs productions, pas plus d'ailleurs que des graveurs de profession dont nous allons donner une liste succinte.

Wille, nous l'avons déjà dit, n'appartient qu'en partie à son pays d'origine. Il en est de même de Georges-Frederic Schmidt auquel on doit quelques beaux portraits dont celui bien connu de *Pierre Mignard* d'a-

L'Œuvre de Dietrich. Vente Guichardot, 70 pièces, 205 fr.
Le Charlatan (de Dietrich). Vente Guichardot, 1er état, 46 fr.
Agar renvoyée par Abraham. Vente J. Bouillon, avt l. l., 20 fr.
Pierre Mignard. Vente 17 mars 1910, 205 fr.



Femme adorée, et bïentôt tendre Mere
Reçois ici l'hommâge qui t'est dû :
L'Epoux que tu choisis lors-qu'il eut tout perdu
Retrouve tout, puisqu'il a sçu te plaire.

Mme DE LABORDE ENCEINTE : *Née et Masquelier,*
d'après D. V. Denon.

près la peinture de H. Rigaud, qu'il fautposséder, pour avoir une belle épreuve, avant l'astérique placé dans le milieu de la marge intérieure.

La famille de Preissler, bien qu'ayant pris contact avec la France, doit être classée dans l'Ecole allemande ; des quatre membres de cette famille, le plus célèbre est Johann Martin (1715+1794), auteur de quelques honorables portraits : *Frédéric V de Danemark* et *Louise, princesse d'Angleterre,* sa femme, d'après C.-G. Pilo ; le *Cardinal de Bouillon,* d'après H. Rigaud.

Parmi les familles ayant fourni plusieurs graveurs, figurent les Haïd et les Bodenehr ; les Haïd, graveurs en manière-noire et éditeurs, ont énormément produit, mais nous n'étonnerons personne en disant que leurs gravures sont fort médiocres ainsi que celles émanant des Bodenehr. Des Haïd, le plus connu est Johann-Jakob (1710+1767) qui, outre de nombreux portraits, a copié diverses estampes françaises ; nous les avons notées au cours d'un des chapitres précédents.

Au milieu de tant de graveurs sans caractère particulier, se distingue cependant Adam von Bartsch, non que son œuvre de graveur soit particulièrement attrayant, loin de là, mais ce modeste graveur a attaché son nom à l'un des ouvrages les plus considérables qui aient été écrits sur la gravure, et l'on consulte encore aujourd'hui avec fruit les vingt-et-un volumes de son *Peintre-Graveur.* Né à Vienne en 1757, mort en 1821, Adam Bartsch, qui avait été nommé Premier Garde de la Bibliothèque de

Vienne, conçut alors le projet de comprendre, dans un ouvrage d'ensemble, le catalogue raisonné des peintres-graveurs des XVe au XVIIe siècles ; il s'était essayé précédemment par des monographies de Guido Reni (1795), Rembrandt (1797) et Lucas de Leyde (1798) ; enfin, en 1803 paraissait le premier tome du *Peintre-Graveur*, continué jusqu'en l'année même de sa mort — 1821 —. En dehors des estampes que renfermaient la Bibliothèque de Vienne et les collections publiques ou particulières, Adam Bartsch eut, pour s'aider dans son formidable labeur, les innombrables notes, alors inédites, de Pierre-Jean Mariette, qui lui furent d'une grande utilité.

A la vente Verstolk de Soelen, en 1847 « l'œuvre intéressante d'Adam Bartsch, contenant une très grande « quantité de sujets différents, tant d'après des Maîtres « anciens qu'origénaux (*sic*) gravés à l'eau-forte d'une « exécution admirable, avec une quantité de premières « épreuves, variantes et doublures, en deux portefeuilles » s'adjugeait 77 florins.

Nous ne voudrions pas terminer ces quelques pages sur l'état de la gravure allemande pendant le XVIIIe siècle sans mentionner Johann-Esaïas Nilson (1721+1788) qui a dessiné et gravé de nombreux portraits et des scènes de genre, agrémentés de cartouches le plus souvent inspirés des nôtres, mais adaptés à l'allemande, non plus que le poète Salomon Gessner (1730+1788) lequel a illustré lui-même ses œuvres : paysages idylliques exécutés sinon avec beaucoup d'originalité, du moins avec une conscience

extrême : il existe de lui un recueil en deux volumes in-folio sous le titre de « Œuvre gravé de Salomon Gessner », contenant 336 sujets tirés sur 166 planches et qui n'aurait, suivant le Manuel de Brunet, été tiré qu'à 25 exemplaires par les soins de sa famille.

Pour terminer, citons enfin J.-F. Bause (1738+1814), Daniel Berger (1744+1824) et Jakob Adam (1748+1808), auteurs de nombreux portraits.

Si au XVIIIe siècle, l'Ecole Italienne ne peut, comme l'Allemagne, la Hollande, l'Espagne, la Russie, se réclamer que de quelques artistes, du moins ceux-ci peuvent-ils prétendre au rang de maîtres.

En effet, l'Italie ne possède-t-elle pas, presque dans le même temps, ces trois peintres-graveurs exceptionnellement doués : Tiepolo, Canaletto, Piranesi !

Parmi les graveurs de profession même, ne peut-elle pas se réclamer de burinistes pour le moins habiles, comme Strange, Morghen, Longhi, Pitteri ; nous oublions volontairement le florentin Bartolozzi, devenu anglais.

Gio-Battista Tiepolo, surnommé quelquefois « Il Tiepoletto », peintre de la lumière, décorateur ingénieux, a aussi gravé à l'eau-forte ; son œuvre, composé de trente-cinq planches exécutées avec infiniment de brio, de pittoresque et de légèreté, en plus que de science, lui assignent

L'Œuvre de Tiepolo. Vente Guichardot, 38 pièces, 102 fr. — Vente Mailand, 28 pièces, 100 fr.

Scherzi di Fantasia. Vente 11 nov. 1907, planches 14 et 28, 37 fr. — Vente 5 mars 1909, planches 4 et 9, 1er état, 116 fr. ; planche 19, 55 fr. — Vente 20 déc. 1909, planche 16, 1er état, 52 fr.

une place d'honneur dans l'estampe originale de tous les temps. Elles ne sont cependant pas populaires, mais goûtées seulement d'un petit nombre, par les artistes plus particulièrement. Parmi les planches de son œuvre, nous citerons d'abord son eau-forte capitale : l'*Adoration des Rois*, puis la série des *Scherzi di fantasia* — en 23 planches — supérieure, dans son ensemble, à notre avis, à la suite de dix eaux-fortes plus connues et plus répandues, des *Varii Cappricj*. En tout cas, toutes les estampes de Gio-Battista Tiepolo se recommandent par le même piment et la même saveur ; elles sont exécutées avec l'essentiel de travail, laissant jouer à la lumière son rôle important.

Gio-Domenico Tiepolo et Lorenzo Tiepolo, ses fils, se sont à tel point imprégnés de ses principes et de sa facture très personnelle, qu'au premier abord, leurs planches peuvent être confondues avec celles de Gio-Battista, dont elles reproduisent d'ailleurs le plus souvent, sinon toujours, les compositions décoratives. Cependant, à l'examen le plus sommaire, l'on sent chez eux moins de liberté et de souplesse, chez Lorenzo surtout, dont la pointe est un peu dure et sèche, quoique plus brillante et offrant plus de contraste dans l'effet.

Quant aux eaux-fortes d'Antonio Canaletto, elles sont encore trop ignorées ; est-ce rareté, est-ce dédain ? Un peu l'un, beaucoup l'autre. Et cependant que de talent et de charme répandus dans ses planches presque toutes inspirées par l'enchanteresse Venise !

Varii Cappricj. **Vente 5 mars 1909, 7 planches (sur 10), 42 fr. — Vente 11 mars 1910, la série complète, 62 fr.**



Essai du Corset : *A. F. Dennel, d'après P. A. Wille.*

L'œuvre d'Antonio Canaletto, comme celui de G.-B. Tiepolo, est peu nombreux : M. A. de Vesme décrit trente-deux pièces de ce maître : il en est d'absolument remarquables, il n'en est pas de médiocres ; c'est avec un plaisir sans cesse renouvelé que l'on voit et revoit sa *Terrasse*, d'une si blonde lumière obtenue sans subterfuge, ni contraste et qui défie les plus subtiles planches du très délicat et très distingué Whistler ; la *Torre di Malghera*, s'enlevant en blanc sur le ciel, tandis que l'irrisation de la surface de l'eau est rendue d'une manière fort intelligente ; le *Marché sur la Piazzetta*, tout baigné de soleil ; la *Villa au-delà d'une rivière*, traduisant si heureusement la reverbération du plein jour ; *Ale Porte del Dolo*, enveloppé d'une limpide lumière, planche dans laquelle les moindres valeurs sont très exactement notées au moyen d'un métier des plus simples, obtenu presque constamment par une unique taille, comme il en est pour les planches qui précèdent ou qui suivent ; les *Trois colonnes et la statue au bord de la mer*, avec son harmonieux contraste de pénombre et de lumière ; enfin *Un village sur la rivière Brenta*, *Santa Giustina*, à Padoue, *Mestre*, le *Panorama d'une ville baignée par une rivière*. Toutes ces eaux-fortes qui appartiennent à une même série, et qu'il faut avoir autant que possible avant

L'Œuvre de Canaletto. Vente J. Bouillon, série de 31 planches en 1er état, 110 fr.

Torre di Malghera. Vente 27 mars 1905, 2e état, 32 fr.

Un Village sur la Rivière Brenta. Vente 11 nov. 1907, 1er état, 71 fr.

Santa Giustina. Vente 11 nov. 1907, 1er état, 101 fr.

Panorama d'une Ville baignée par une Rivière. Vente 11 nov. 1907, 2e état, 84 fr. — Vente 14 avril 1908, 2e état, 30 fr.

les lettres majuscules et les numéros inscrits en marge, alors que les planches étaient déjà un peu fatiguées, sont traitées d'une pointe souple et ferme à la fois, se pliant aux nuances les plus délicates. On ne saurait trop les rappeler à la mémoire, ni les trop recommander. Antonio Canaletto, qui était né à Venise, le 18 octobre 1697, mourut dans la même ville, le 20 avril 1768.

Les peintures d'Antonio Canaletto ont eu pour principal interprète G.-B. Brustoloni.

Nous avons évoqué plus haut le nom de Piranesi aux côtés de Tiepolo et de Canaletto ; sans atteindre à la valeur de ces deux maîtres qui furent avant tout d'admirables peintres, l'un des Piranesi — Gio-Battista — s'est montré un superbe coloriste, ne craignant pas de graver d'immenses planches d'un effet parfois un peu théâtral, mais d'un beau jet et d'une facture pleine de chaleur. Giovanni-Battista Piranesi était doublé d'un architecte qui sut voir en plus de la ligne, la couleur de la pierre et le pittoresque qu'on en peut tirer sans déroger à certaines règles. C'est la Rome antique qui le passionna plus particulièrement, c'est elle qui fut sa grande inspiratrice, c'est dans les planches rappelant la Ville Eternelle qu'il faut chercher le meilleur de son œuvre.

Né en 1707, G.-B. Piranesi mourut en 1778, laissant un fils — Francesco — également architecte et graveur, qui continua dans ses œuvres la tradition paternelle, mais avec moins de talent et d'originalité.

Robert Strange (1721 + 1792), Raffaël Morghen

(1758+1833), Giovanni Volpato (1738+1803), Carlo-Antonio Porporati (1740+1816), Marco Pitteri (1703+1786), Giuseppe Longhi (1766+1831), sont les graveurs italiens qui ont laissé, au cours du XVIIIe siècle, des planches intéressantes. De Strange, nous mentionnerons ses portraits de *Charles Ier* et de la *Reine Henriette-Marie*, puis les *Enfants de Charles Ier*, trois planches d'après Ant. van Dyck ; — de R. Morghen, sa fameuse *Cène*, d'après L. de Vinci, aujourd'hui délaissée, mais qui eut un retentissement énorme à son apparition : à la vente Debois, un exemplaire de cette belle planche, un peu terne pourtant, était payé 2.030 francs; le quart de cette somme ne serait peut-être plus obtenu aujourd'hui ; puis le portrait équestre de *François de Moncade*, d'après Ant. van Dyck ; — de G. Volpato, les *Stanza*, de R. Sanzio ; — de Porporati, la *Susanne au bain*, de Santerre, la *Vénus caressant l'Amour* ; — de Pompeo Battoni; le *Coucher*, d'après Vanloo ; nous avons déjà cité de lui une agréable planche d'après Greuze ; — de Marco Pitteri, des *Bustes de vieillards*, d'après Piazetta, d'une facture assez

CHARLES Ier (en pied). Vente J. Bouillon, 45 fr. — Vente Camberlyn, 50 fr. — Vente 17 mars 1910, 140 fr.

La REINE HENRIETTE-MARIE. Vente 17 mars 1910, 280 fr.

CHARLES Ier et la REINE HENRIETTE-MARIE. Vente 20 déc. 1909, 81 fr. — Vente Hubert, 120 fr.

Les ENFANTS DE CHARLES Ier. Vente Hubert, 120 fr.

La CÈNE. Vente Verstolk de Soelen, avt l. l., 756 florins ; avec l. l., 124 fr. — Vente J. Bouillon, 95 fr. et 155 fr.

La CÈNE et le CHAR DE L'AURORE (de Morghen d'après le Guide). Vente Camberlyn, avt l. l., 1.705 fr.

FRANÇOIS DE MONCADE. Vente Camberlyn, avt l. l., 145 fr. — Vente Didot, lettre grise, 78 fr.

VÉNUS CARESSANT L'AMOUR. Vente J. Bouillon, avt l. l., 85 fr.

personnelle : il couvrait ses planches de tailles parallèles qu'il renforçait ou amincissait selon le modelé qu'il voulait obtenir ; — enfin de G. Longhi, le *Mariage de la Vierge*, d'après R. Sanzio ; la *Madonna del Lago*, d'après L. de Vinci, et la *Madeleine*, du Corrège. — Toutes ces planches appartiennent à l'art classique. Elles furent plus chaleureusement admirées jadis que de nos jours.

Le Comte Antonio-Maria Zanetti mérite aussi une mention : il est un des rares graveurs de camaïeux du XVIIIe siècle : quelques-uns des siens ont été publiés dans l'ouvrage de Papillon sur la Gravure sur bois. Né à Venise en 1680, A.-M. Zanetti mourut en 1770.

D'autres noms comme ceux de Francesco Rosapina (1762 + 1842), Francesco Novelli (1764 + ...), Domenico Cunego (1727 + 1794), Jacopo Amiconi (1675 + 1758), Giuseppe Camerata (1718 + 1803), Carlo Carloni (1686 + 1775) se présentent également sous notre plume, mais il n'est pas une planche hors pair dans les œuvres de ces graveurs qui possédaient, avant tout, la connaissance de leur métier.

Carlo Lasinio, né à Trévise en 1757, ne saurait cependant être oublié ; on lui doit diverses estampes gravées en couleurs ; si elles ne montrent pas beaucoup de science chez leur auteur, elles valent en tous cas celles perpétrées par les Gauthier-Dagoty, avec lesquels il fut très certainement en excellents rapports, puisqu'il grava le portrait de l'un d'eux : Edouard.

Le MARIAGE DE LA VIERGE. Vente J. Bouillon, lettres grises, 151 fr. et 80 fr.



Optique : *Cazenave, d'après L. Boilly.*

Carlo Lasinio a gravé plus de cent cinquante planches, mais une partie seulement en couleurs, notamment d'après les petits-maîtres hollandais ; on commence déjà à les rechercher, et nul doute que dans peu d'années, elles n'atteignent de ridicules enchères, si le goût pour tout ce qui touche au XVIIIe siècle ne s'est pas enfin ralenti.

L'Espagne n'apporte pas non plus un important contingent d'artistes au XVIIIe siècle ; mais l'un d'eux seul suffirait à la gloire d'un siècle et d'un pays, c'est Goya !

Il ne nous appartient pas de nous occuper ici de Goya comme peintre, ni comme lithographe ; nous n'avons à retenir de son œuvre que les planches qu'il a gravées antérieurement à l'année 1801 ; elles sont nombreuses et non des moindres. L'œuvre gravé de Goya, qui hanta plus tard Delacroix et Manet, débute par des eaux-fortes exécutées d'après Vélasquez ; elles sont datées de 1778 et représentent, outre quelques figures de genre ou des sujets, des souverains d'Espagne à cheval : *Felipe III*, *Margarita de Austria*, *Felipe IV*, *Isabel de Borbon*, *D. Balthasar Carlos* : les cuivres en existent encore à la Chalcographie de Madrid. Il n'en est pas de même de *Las Meninas* : on ne connaît que sept ou huit épreuves de cette très belle estampe qui représente Vélasquez peignant le portrait de l'infante Marguerite-Marie, entourée de ses dames d'honneur. Une très belle épreuve en est exposée au Cabinet des Estampes de Berlin.

Mais un tempérament comme celui de Goya ne pou-

vait s'astreindre à être un éternel traducteur, même de Vélasquez qu'il admirait et qu'il avait étudié avec une réelle passion. C'est alors qu'il entreprit ses séries mi-politiques, mi-satiriques où les allégories les plus indéchiffrables se mêlent à une réalité qui n'a guère été dépassée, où la précision du dessin concourre à la fougue, à l'expression, au mouvement de la scène retracée. Goya fut,en même temps qu'un superbe artiste, un penseur obsédé d'indépendance ; ses *Caprices* — en 80 planches — fourmillent, si l'on en croit quelques-uns de ses commentateurs, d'allusions politiques et même antireligieuses. La Reine Marie-Louise, Godoï, le Roi lui-même, les moines enfin n'auraient pas été épargnés par sa verve, pour le moins mordante ; toutefois, les œuvres ne portent prudemment que des légendes confinant à des proverbes. Dans les *Caprices*, ajouterons-nous, plus de la moitié des planches sont tout à fait hors ligne. Commencée en 1793, croit-on, cette série, continuée jusqu'en 1798, parut primitivement scindée ; 72 planches seulement furent publiées en 1796-1797, et ce n'est qu'en l'année 1802 que les *Caprices* parurent enfin complets. Les cuivres des *Caprices* existant encore à la Chalcographie de Madrid — qui vend la série quarante pesetas — il en a été fait, par la suite, de nombreux tirages.

Parmi les eaux-fortes de Goya n'appartenant à aucune

Les CAPRICES. Vente Destailleur (1895), 1er tirage, 2 dessins ajoutés, 440 fr.— Vente Eug. Paillet, relié par Thibaron, 1.000 fr.—Vente Gerbeau, 2e tirage, 460 fr. —Vente Sardou, édition de 1868, 148 fr.

série, nous aurions mauvaise grâce à oublier la planche du *Supplicié par le garrot*, si impressionnante dans sa vérité et dans sa simplicité. On regarde avec raison cette pièce comme l'une des plus belles de l'œuvre, mais on la trouve difficilement, en épreuve du temps surtout.

La *Tauromachie* et les *Malheurs de la Guerre* nous échappent dans son œuvre ; les superbes pièces qui composent l'un et l'autre de ces recueils, ont été gravées en effet, entre les années 1805 et 1813 ; mais quelques feuilles des *Proverbes* ont dû être exécutées par Goya encore dans le XVIII[e] siècle.

A quelques exceptions près, les estampes de Goya sont obtenues par un mélange d'eau-forte et d'aqua-tinte, mélange avec lequel le maître a obtenu les effets les plus heureux, les plus expressifs, les plus étranges de clair-obscur, les modelés les plus vigoureux, les dégradations les plus subtiles ; comme pour les autres maîtres de la gravure, il ne faut naturellement juger Goya que sur les belles épreuves ; les nombreuses réimpressions qui ont été faites de ses cuivres encore existants nous donnent certes une idée de la composition, mais ces cuivres usés, parfois repris ou remordus, ne peuvent rendre dans toute son intensité le modelé et l'effet si caractéristiques du maître espagnol.

Goya — Francisco-José Goya y Lucientès — était né

Le Supplicié par le Garrot. Vente P. Lefort, 32 fr. — Vente Ph. Burty, 2 épreuves, 36 fr. — Vente R. de Hérédia, 25 fr.

à Fuendetodos (province d'Aragon), le 30 mars 1746 ; il mourut à Bordeaux le 15 avril 1828, où il avait cru bon de se retirer, à l'avènement de Ferdinand VII au trône d'Espagne. Goya ne connut pas toujours la disgrâce ; il avait même obtenu de Charles III (29 juin 1786) le titre envié de « Peintre du Roi » avec quinze mille réaux d'appointements qui furent portés par Charles IV, en 1799, à cinquante mille ; quelques années auparavant (1780), l'Académie de San-Fernando, qui ne l'oubliait pas non plus, l'avait reçu au nombre de ses membres.

En dehors de Goya, l'Espagne ne compte pas d'artistes, à proprement parler, dans le domaine de la gravure : quelques bons ouvriers, tels que Manoël Salvador Carmona (1730+1807), Blass Ametler, Pascal Molès ; quelques peintres-graveurs de très modeste envergure, comme Carlos Casanova (....+1762), Ramon Bayen y Subias (1746+1793), Luis Paret d'Alcazar (1747+1799), Don Josef Espinos (1721+1784). Goya, on le voit, brille seul en Espagne au XVIII[e] siècle.

Les dernières lignes que nous pouvons encore consacrer à la gravure, le seront à la Hollande et à la Russie. Chez ces deux puissances, nous sommes obligés de constater l'absence de génies particuliers. En Hollande, l'on ne rencontre au XVIII[e] siècle que de très lointains imitateurs de Rembrandt, d'Ostade, de C. Visscher ou de Picart. Nous nous contenterons alors de citer des noms plus que des œuvres; non pas que quelques graveurs n'aient fait montre d'une grande habileté de métier, comme Houbraken,

Pl. LXXXIII.



Phrosine et Mélidore : *P. P Prudhon.*

N. Verkolje, Punt ou Folkema, mais rien ne demeure dans leurs œuvres, au point de vue de l'Art. Est-ce à dire que tout soit à rejeter ? Non ; ne serait-ce qu'en se plaçant au point de vue documentaire, il y a toujours à glaner, même dans l'ensemble qui paraît le plus terne ; dans l'estampe, il y a l'histoire, le portrait, le costume....

Jacob Houbraken (1698+1780), le plus habile buriniste hollandais de son temps, était l'élève de son père, Arnold Houbraken. On doit à Jacob au moins trois cents planches renfermant en majorité des portraits ; quelques-uns ne sont pas sans finesse, ni sans charme, mais ils manquent toujours de force et de chaleur. Citons ceux du tzar *Pierre Ier* et de *Catherine*, sa femme, d'*Anne d'Angleterre*, femme de Guillaume IV, du peintre-graveur *Romeyn de Hooghe*, enfin le *sien propre*, exécuté d'après J.-M. Quinkhard.

Nicolas Verkolje (1673+1746) s'adonna à la manière-noire qu'avait cultivé son père : œuvre assez terne également.

J. Punt (1711+1779), Jacob Folkema (1692+1767), Peter Tanjé (1706+vers 1760), René Vinkeles (1741+1816), l'auteur du *Grand Bal donné à Amsterdam* en 1768, et son collaborateur David Vridag (1765+1822), Simon Fokke (1712+1784), Jacob van Schley, sont autant d'habiles graveurs, sans plus.

Pierre Ier et Catherine. Vente Hubert, 500 fr.
Anne d'Angleterre. Vente Camberlyn, 2 épr. avt l. l., 31 fr.
Grand Bal donné a Amsterdam. Vente Muhlbacher, avt l. l., 63 fr. — Vente Destailleur, 110 fr.

Enfin, mentionnons Cornelis Ploos van Amstel (1726 + 1798), qui a gravé et publié, en 1765, un recueil de quarante-six fac-simile de dessins anciens, fort habilement reproduits et dont une seconde édition, faite en 1821 par les soins de C. Josi, était augmentée de quelques planches dues à d'autres graveurs. Ces fac-simile ont déjà, à diverses reprises, placés sous verre, été présentés comme des dessins originaux ; nous signalons le fait. Ces fac-simile d'ailleurs portent au verso, dans le coin inférieur de gauche, un cartouche avec le nom du graveur.

Les nations que nous avons étudiées plus ou moins brièvement avaient toutes un glorieux passé artistique ; la Russie, au contraire, ne s'est éveillée intellectuellement qu'au XVIIIe siècle, sous l'impulsion de Catherine II qui non seulement fut en correspondance suivie avec Voltaire, Diderot et d'Alembert, mais qui encore attira des artistes français à la cour de Russie. Au point de vue spécial qui nous occupe — la gravure —, nous mentionnerons E. Tchemesoff, Gabriel Scorodomow, Nicolas Outkin, Ivan Berseneff.

De Tchemesoff, citons outre *son propre portrait*, ceux de *Catherine II*, d'après P. Rotari ; de *Paul Petrovitch*, grand-duc de Russie ; du *Comte Orloff*, d'après Rokotoff, et de *Pierre Ier*, ce dernier d'après une peinture de Nattier.

Gabriel Scorodomow, né à Saint-Pétersbourg en 1748,

PAUL PETROVITCH. Vente Gaiffe, 32 fr. — Vente Soulavie, 46 fr.

GRAVURES DE SCORODOMOW. Vente H. de Roissy, 4 planches d'après Angelica Kauffman (en collaboration avec W. Ryland), 330 fr.

mort en 1792, est le plus estimé et le plus répandu des graveurs russes ; élève de F. Bartolozzi, il a exécuté à la manière du pointillé un certain nombre de sujets de genre et des portraits, ces derniers surtout fort recherchés par ses compatriotes. Parmi les portraits signés par Scorodomow, citons ceux de *Catherine II* et de *Paul Ier*, de *Lady Campbell*, d'après Angelica Kauffman ; dans les scènes de genre, une trentaine de pièces d'après les compositions d'Angelica Kauffman, qui semble l'avoir plus particulièrement attiré, et *Zara*, d'après P.-J. de Loutherbourg.

Le nom d'Outkin est également populaire en Russie et les portraits qu'il a exécutés sont très recherchés ; à quelques exceptions près, ils appartiennent aux premières années du XIXe siècle ; ses planches sont exécutées au burin. Il fut le disciple de Bervic.

Quant à Ivan Berseneff, également disciple de Bervic, il a surtout gravé des sujets religieux ; on lui doit en outre quelques portraits, dont celui de *Katharina Nicolaewna Orlow*.

L'Ecole Russe possède encore à la fin du XVIIIe siècle d'autres graveurs, mais dont nous ne pouvons guère que citer le nom : Iwanovitch Feodor (vers 1766+1821), G. Iwanow, A. Grekow, D. Gerasimoff, I. Vasilieff, E. Vinogradow (1725+1766), Jean Zubow, Ivan Sokoloff (1717+1756), J. Selivanow, ce dernier auteur d'un aimable

Zara. Vente 11 nov. 1907, 25 fr.

portrait de la *Grande Duchesse Maria Pawlowna,* d'après Beravikowski.

C'est sur ces derniers noms que nous terminons un *Manuel* que nous aurions voulu plus ample et par conséquent plus complet ; l'estampe est, en effet, un vaste champ d'où surgit à chaque minute un document inédit, une œuvre encore inconnue. La matière est donc inépuisable. Nous avons essayé toutefois de renfermer dans le peu d'espace qui nous était assigné le maximum de renseignements. Nous avons fait la part belle, cela va de soi, aux maîtres dignes de ce qualificatif trop souvent prodigué mais nous n'avons pas cru devoir négliger en outre les artistes de plus modeste valeur, le but d'un Manuel étant avant tout de fournir une source d'informations multiples. Puissent ces pages répondre, en partie du moins, aux recherches que voudront bien y faire les amateurs, ou plus simplement les curieux.

La Grande Duchesse Maria Pawlowna. Vente de Lapeyrie, 685 fr.



…JET D'ADRESSE : *P. P. Choffard.*

LISTE DES PRINCIPAUX OUVRAGES

Relatifs à la Gravure au XVIIIe siècle

LISTE

DES

PRINCIPAUX OUVRAGES RELATIFS A LA GRAVURE

AU XVIIIe SIÈCLE

Ouvrages d'ensemble

Le *Peintre-Graveur continué*, par Prosper de Baudicour, 1859-1861 (2 volumes).

Les Graveurs du XVIIIe siècle, par le Baron Portalis et Henri Beraldi, 1880-1882 (3 vol.).

Manuel de l'Amateur d'Estampes, par Ch. Le Blanc, 1854-1889 (4 vol.).

Manuel des Curieux, par Huber, Rost et Martini, 1797-1808 (9 vol.).

Dictionnaire des Monogrammes, par Franç. Brulliot, 1832-1834 (3 vol.).

Dictionnaire des Graveurs, par F. Basan, 1769 (réédité en 1789 et en 1800) (2 vol.).

British mezzotinto portraits, par J. Chaloner Smith, 1878-1883 (5 vol.).

Manuel de l'Amateur d'estampes, par Joubert, 1821 (3 vol.).

De la Gravure de portraits en France, par G. Duplessis, 1875 (1 vol.).

Les Merveilles de la gravure, par G. Duplessis, 1869 (1 vol.).

Idée générale d'une collection complette d'estampes, par Heinecken, 1771 (1 vol.).

Les Maitres ornemanistes, par D. Guilmard, 1881 (2 vol.).

Guide de l'Amateur de livres à vignettes du XVIIIe siècle, par H. Cohen, 1887 (1 vol.).

La Bibliothèque de l'Amateur, par Edouard Rahir, 1907 (1 vol.)

Histoire de l'Art pendant la Révolution, par J. Renouvier, 1863 (2 vol.).

How to appreciate prints, par F. Weitenkampf, 1909 (1 vol.).

Dessins, gouaches, estampes et tableaux du XVIIIe siècle, par G. Bourcard, 1893 (1 vol.).

Les Estampes du XVIIIe siècle, par G. Bourcard, 1885 (1vol.)

L'Art au XVIIIe siècle, par Edm. et J. de Goncourt, 1880-1882 (2 vol.).

A travers cinq siècles de gravures, par G. Bourcard, 1903 (1 vol.)

Catalogue de la collection des portraits de la Bibliothèque Nationale (A à Louis-Philippe), 1896-1907 (6 vol.).

La Gravure, par Léon Rosenthal, 1909 (1 vol.).

A short History of Engraving and Etching, par A.-M. Hind, 1908 (1 vol.).

Dictionnaire des artistes dont nous avons des estampes, par Heinecken (lettre A à D), 1778-1790 (4 vol.).

Le Peintre-graveur italien, par A. de Vesme, 1906 (1 vol.).

Monographies

Catalogue de l'Œuvre gravé de J. Aliamet, par E. Delignières, 1896 (1 vol.).

James Mac Ardell, par Gordon Goodwin, 1903 (1 vol.).

Catalogue de l'Œuvre de J.-Adam Bartsch, par F. Bartsch, 1818 (1 vol.).

Les Gravures françaises du XVIIIe siècle : Baudouin, par Edm. Bocher, 1875 (1 vol.).

Pl. LXXXV.



Encadrement pour le portrait de Marie Leczinska : *P. P. Choffard.*

Le Graveur Beauvarlet et l'Ecole abbevilloise, par Em. Deli-gnières, 1891 (1 vol.).

Catalogue raisonné de l'Œuvre de J.-J. de Boissieu, 1878 (1 vol.).

J.-B. Siméon Chardin, par Em. Bocher, 1876 (1 vol.).

Daniel Chodowiecki's Sammlitch Kupfertische... 1857 (1 vol.).

Œuvre de C.-N. Cochin fils, par Jombert, 1770 (1 vol.).

Samuel Cousins, par Alf. Whitman, 1904 (1 vol.).

Catalogue de l'Œuvre gravé de Jean Daullé, par E. Deli-gnières, 1873 (1 vol.).

L'Œuvre gravé de P.-L. Debucourt, par Maurice Fenaille, 1899 (1 vol.).

L'Œuvre de Gilles Demarteau l'aîné, par L. de Leymarie' 1896 (1 vol.).

Les Drevet, par A.-F. Didot, 1876 (1 vol.).

Catalogue des Œuvres d'Etienne Ficquet, P. Savart et J.-B. de Grateloup, par Faucheux, 1864 (1 vol.).

Ch.-Et. Gaucher, graveur, par le baron Portalis et H. Drai-bel (Beraldi), 1879 (1 vol.).

Francisco Goya, par P. Lefort, 1877 (1 vol.).

Goya, par Paul Lafond, s. d. (1 vol.).

Valentine Green, par Alf. Whitman, 1902 (1 vol.).

William Hogarth, par Austin Dobson, 1902 (1 vol.).

Nicolas Lancret, par Em. Bocher. 1877 (1 vol.).

Nicolas Lavreince, par Emm. Bocher, 1875 (1 vol.).

Catalogue raisonné de l'Œuvre de S. Le Clerc, par C.-A. Jom-bert, 1774 (1 vol.).

L'Œuvre de S. Le Clerc, par Ed. Meaume, 1877 (1 vol.).

Noël Le Mire et son Œuvre, par Jules Hedou, 1885 (1 vol.).

Jean Le Prince et son Œuvre, par J. Hedou, 1879 (1 vol.).

Catalogue raisonné de l'Œuvre de J.-C. Le Vasseur, par E. Delignières, 1867 (1 vol.).

J.-J.-A. Le Veau, sa vie et son œuvre, par J. Hédou, 1903, (1 vol.).

J. de Longueil, sa vie et son œuvre, par Panhard, 1880 (1 vol.).

A.-L. de Marcenay, peintre et graveur, par Louis Morand, 1901 (1 vol.).

Biographie et catalogue de l'œuvre de Miger, par Bellier de la Chavignerie, 1856 (1 vol.).

L'Œuvre de Moreau le jeune, par H. Draibel (H. Beraldi), 1874 (1 vol.).

J.-M. Moreau le jeune, par Emm. Bocher, 1882 (1 vol.).

Œuvre de Norblin, par F. Hillemacher, 1848-1877. (1 vol).

Catalogue raisonné de l'œuvre de P.-P. Prudhon, par E. de Goncourt, 1876 (1 vol.).

S.-V. Reynolds,, par Alf. Whitman, 1903, (1 vol.).

Augustin de Saint-Aubin, par Emm. Bocher, 1879 (1 vol.)

Catalogue de l'Œuvre de G.-F. Schmidt, par Appell, 1887 (1 vol.).

Catalogue de l'Œuvre de Robert Strange, par Ch. Le Blanc, 1848 (1 vol.).

L'Œuvre de Tschemesoff, par Rovinsky (1 vol.).

Charles Turner, par Alf. Whitman, 1907 (1 vol.).

Th. Watson, J. Watson, Elizabeth Judkins, par G. Goodwin, 1904 (1 vol.).

Catalogue raisonné de l'Œuvre d'Ant. Watteau, par Edm. de Goncourt, 1875 (1 vol.).

Catalogue de l'Œuvre de J.-G. Wille, par Ch. Le Blanc, 1847 (1 vol.).

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

Ventes Publiques, avec Noms des Propriétaires

MENTIONNÉES

AU COURS DU MANUEL DE L'AMATEUR D'ESTÀMPES

DU XVIIIe SIÈCLE



ignat royal avec le portrait de Louis XVII.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

VENTES PUBLIQUES, AVEC NOMS DES PROPRIÉTAIRES

mentionnées au cours du Manuel de l'Amateur d'Estampes du XVIIIe siècle

---

Giroux (Alphonse) .... 18-19 avril 1904
Goncourt (de) .... 27-28 avril 1897
Guichardot (F.) .... 7-20 juillet 1875
Guizelin (de) .... 30 avril 1908
Hérédia (Ricardo de) .... 15 mars 1900
Hochart .... décembre 1869
Hubert (Alfred) .... 25-29 mai 1909
Josse .... 28-29 mai 1894
Kinnen 1891
Kuhnen (Frédérik) .... 9-13 novembre 1909
Lacroix (Henri) .... février-mars 1901
Lapeyrie (de) sous l'initiale L. .... 25-30 avril 1898
Lebrun (Alfred) .... 4-6 mai 1899
Lelong (Mme) 1903
Le Secq des Tournelles .... 17-18 avril 1905
Ligaud .... 20-24 mars 1899
Mailand .... 4-19 avril 1881
Malinet 1887
Mallet (du Hâvre) 1909
Mar (Léopold)........................... 17-20 février 1904
Muhlbacher (G.) sous les initiales G. M. 28 février-5 mars 1881
Normanton 1901
Ouachée .... 9 mai 1908
Pichon (Bon Jérôme) .... 17-21 mai 1897
Pommereau (E. de) .... 10 mai 1894
Remacle (A. de) .... 11-12 novembre 1909
Rodière (R.) .... 15 mars 1905
Roissy (H. de) sous les initiales H. de R. et Vte de K. .... 19-21 mars 1906
Sardou (Victorien) 1909
Séran (Edouard) .... 22 février 1894
Sieurin (J.) 1879
Soulavie (Jean-Louis) 1903- 1904
Tauzin (H.) .... 24-25 octobre 1906
Verstolk de Soelen .... mars-avril 1847
Vignères (Eugène) 1884- 1889



Les Comédiens ambulants : *William Hogarth.*

TABLE DES NOMS D'ARTISTES

ET DES ESTAMPES CITÉS

TABLE DES NOMS D'ARTISTES & DES ESTAMPES CITÉS

Les noms d'artistes sont indiqués en petites capitales, les estampes en italiques. — Les chiffres romains se rapportent aux numéros des planches, les chiffres arabes aux numéros des pages de texte.



Fair Moralist and her Pupil : *F. Bartolozzi,*
d'après R. Cosway.



Mrs Bunbury : *J. Jones, d'après Hoppner.*



LADY RUSHOUT ET SA FILLE : *Th. Burke,*
d'après Angelica Kauffman.



Duchesse de Devonshire et vicomtesse Duncannon : *W. Dickinson, d'après A. Kauffman.*

Pl. XCII.



The Pledge of Love : *W. Ward, d'après G. Morland.*



Sun set, a View in Leicestershire : *W. Ward, d'après G. Morland.*



Miss Bingham : *F. Bartolozzi, d'après Sir Joshua Reynolds.*



Miss Wallis : *F. Bartolozzi, d'après Sir Joshua Reynolds.*



Lady C. Spencer : *W. Dickinson, d'après Sir J. Reynolds.*



Lady Waldegrave : *R. Houston,*
d'après Sir Joshua Reynolds.



Miss Elliot : *J. Watson, d'après Kettle.*

Pl. XCIX.



Rural Employment : *P. W. Tomkins, d'après J. Russell.*



Les Deux Amies : *J. R. Smith.*



What you will : *J. R. Smith.*



A Visit to the Grand-Father : *W. Ward,*
d'après J. R. Smith.



La Comtesse de Coventry : *J. Watson, d'après Sir J. Reynolds.*



Panorama d'une Ville : *Antonio Canaletto.*



Planche III des Caprices : *F. Goya y Lucientès.*

TABLE DES CHAPITRES

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

LONS-LE-SAUNIER. - IMP. E. RUBAT DU MÉRAC.

Loys Delteil

MANUEL
de
l'Amateur
d'Estampes
du
XVIIIe Siècle

DORBON L'AÎNÉ
53 ter Quai des Grands Augustins
Paris









